



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

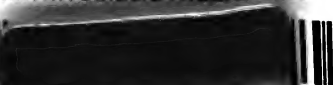


Az 1802

par Renaud de la Grelaye



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



Digitized by Google

LES
SOUPERS
DE
VAUCLUSE.

LES
SOUPERS
DE
VAUCLUSE;

PAR M. R. D. L. de plusieurs Académies.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

HORACE.

TOME PREMIER.



A F E R N E Y ,

Et se trouve A PARIS ,

Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille,
hôtel de Coëtlosquet, N.º 20.

1789.

v

A M E S A M I S.

*V*ous de qui l'amitié fidelle & consolant.
Ne se démentit pas en des temps orageux,
De mon ame reconnaissante
Recevez ce tribut : s'il est faible à vos yeux ;
Songez au sentiment qui tressa la guirlande ,
Et que la plus modeste offrande
D'un cœur sensible & pur est agréable aux
Dieux.

THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

Vol. 10, Part 1, 1880
LONDON: PUBLISHED BY THE
Royal Society of London
1880

1880

AVERTISSEMENT.

LE but de cet Ouvrage est moins d'encadrer plusieurs morceaux qui n'avaient que le mérite de l'à-propos quand ils furent faits , & que mon plan tend à leur rendre , qu'il n'est de continuer ce que j'ai ébauché dans les *Tableaux de la Nature* (1). Là , mon objet a été de donner le goût de la Science aux adolescens , & sur-tout à ce sexe aimable & fragile que l'éducation moderne s'obstine à vouer à la frivolité. Je me suis attaché à parler aux Sens , parce que c'est par eux seuls que , dans l'âge tendre , la raison peut par-

(1) Ce Poëme a déjà eu trois éditions.

viii *AVERTISSEMENT.*

venir au jugement. Ici la Morale, que je n'avais hasardée qu'en maximes, se déploie en action : j'ai pensé que, présentée avec ménagement, & embellie du charme des Sciences, mises à la portée des lecteurs les plus superficiels, elle obtiendrait grâce plus facilement, & que j'approcherais davantage, par cette méthode, de l'épigramme que j'ai mise en tête.

Je dois prévenir que, sans avoir nulle part, dans cet Ouvrage, blessé les lois sacrées de la décence, j'ai cependant laissé échapper quelquefois de ces gaités que la bonne compagnie se permet, sur-tout dans la familiarité de la table ; mais ces petites débauches ne sont pas fréquentes, & ne peuvent effaroucher la partie de la société que j'ai pour objet.

AVERTISSEMENT. ix

On trouvera aussi quelquefois , dans ces Soupers , des vers médiocres. En hasardant ces fruits de ma première Muse , j'ai fait le sacrifice volontaire de mon amour-propre pour mettre en exemple l'enfance & les progrès de l'art , & avoir occasion de citer les endroits faibles , de redresser le sens louche , de critiquer les tirades à prétention , les faux brillans , & , par la synthèse , de ramener aux principes purs du goût , sans lequel il n'existe rien de bon. Quand je n'ai rien eu à présenter de moi dans le genre , je n'ai pas dédaigné d'emprunter , mais avec la précaution de marquer les morceaux d'un astérisque , * , sauf peut-être , dans les chansons , quelques refrains que j'ai cru pouvoir m'approprier sans conséquence.

x AVERTISSEMENT.

J'ai long-temps hésité à donner au Public les Lettres de M.^{lle} de M***, & les miennes sur-tout, qui n'offrent rien de piquant, j'en conviens ; mais les unes sans les autres n'auraient pas été intelligibles, & cette correspondance m'a semblé concourir à mon objet général. Je ne me dissimule pas que, malgré les retranchemens fréquens que j'ai faits aux tirades trop louangeuses de la reconnoissante orpheline, il reste encore dans ses lettres de quoi me faire taxer d'avoir trop entre-tenu le Public de mes prétendues qualités, je lui en demande bien sincèrement pardon ; mais il verra que plus de sévérité de ma part l'eût privé du charme & de l'intérêt des liaisons, & que mon but étant de proposer ces

AVERTISSEMENT. xj

lettres aux jeunes gens comme un modèle (en cela ma prévention en faveur de celle qui me les a écrites m'a peut-être trompé), j'ai dû leur conserver un des principaux mérites du style épistolaire. Je déclare avec vérité que je n'ai rien ajouté ni corrigé à ces lettres, & que je me suis borné aux coupures, que l'on reconnaîtra à des points. Quelques personnes dignes de foi en ont vu les originaux ; le sentiment qui les dictait était trop épuré pour que cette communication pût paraître une indiscretion ; je n'ajoute rien à cet article, & renvoie à ce que je mets à ce sujet dans la bouche du Comte, au huitieme Souper.

J'offenserais la sagacité des lecteurs, si je m'étendais davantage sur le but

xij Avertissement.

je me suis proposé en composant cet Ouvrage ; le temps apprendra si je l'ai rempli.

J'ai marqué aussi d'une * les airs nouveaux que je n'ai pas faits.

Le Chevalier est celui des Personnages, qui rend compte des Soupers ; c'est pourquoi il n'est pas question de lui dans les portraits.



LES



LES
SOUPERS
a Lili DE *Gabriel*
VAUCLUSE.

PREMIER SOUPER.

EN exigeant, Madame, que je vous rende compte de nos amusemens, & de la manière dont nous avons passé notre temps au château d'Ombrie, vous ne vous doutez pas que vous me demandez un volume, & que la réunion seule des matériaux qui le composent, m'a plus coûté que si je l'eusse tiré de mon propre fonds. Heureusement que j'ai recueilli avec soin, tous les matins, ce qui s'était

Tome I.

A

2 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
dit au Souper de la veille ; mais j'ai eu de la peine à obtenir certains morceaux , sur-tout les lettres : cependant je ne crois pas qu'il manque beaucoup de pièces au recueil que je vous envoie. Pareil ouvrage n'était guères susceptible de liaisons, Vous ferez grâce à cette partie , & au mot de préface qui suit , & que j'ai cru nécessaire pour vous en donner l'intelligencer.

La Marquise D'ARVILLE a une terre assez belle dans le Comtat, près de la fameuse fontaine de Vaucluse. C'est là, dans le château d'Ombrie, qu'elle a rassemblé, l'automne dernier, une compagnie nombreuse, & cependant choisie; les états étaient un peu confondus ; mais il résultait de ce mélange ce que produisent les ombres & les nuances en peinture. Si l'on était à quelque distance les uns des autres, l'uniformité du ton & de l'éducation rapprochait les individus, la morgue des grands cédait à l'honnêteté & à la supériorité réelle, mais voilée des petits ; & tout s'est passé à merveille pendant la saison.

PREMIER SOUPER. 3

La Marquise, voulant retenir ses hôtes, a senti qu'il fallait en tirer parti. Ils étaient tous gens d'esprit ; mais chacun avait sa tournure, comme sa physionomie. Il s'agissait de les placer dans leur jour ; c'est ce que cette femme charmante a eu le talent de faire. Mais pour vous mettre entièrement au fait, je dois commencer par vous peindre les habitans du château d'Ombrie.

La Marquise D'ARVILLE approche de quarante ans ; mais on ne lui en donnerait pas plus de trente. Elle a toujours eu des amis, & on ne lui a jamais connu d'amans. Sa gaité franche & soutenue, l'égalité de son humeur, la beauté de son ame & les agrémens de son esprit la font désirer par-tout, & chérir même des femmes, avec lesquelles elle ne se trouve jamais en rivalité. Si sa jolie figure les alarme, son peu de prétention les rassure. Mère tendre, épouse attentive, bonne amie, personne, sous un vernis plus brillant, ne déguise plus de solidité, & n'est plus capable de donner un bon

A 2

4 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

conseil. On pourrait lui appliquer le vers dit par Damon dans le Philosophe marié :

C'est un sage caché sous un joyeux maintien.

La Marquise a , entre autres , le talent d'assortir son monde , & de faire valoir les gens. Pendant nos vacances , nous n'avons pas éprouvé un instant d'ennui , & il n'y a pas eu la plus légère tracasserie , quoiqu'il y eût cinq jolies femmes.

Madame DE CHANCEAUX , cousine de la Marquise , est de son âge. Elle a la fraîcheur & le maintien d'une dévote , sans cependant l'être. Beaucoup de bonhomie , de bon sens , d'usage du monde & de complaisance lui tiennent lieu d'esprit.

La Baronne D'ANGIS n'a pas trente ans. Sans être jolie , elle est pétrie de grâces. Elle paraît d'abord caustique , mais quand on la connaît , on lui rend justice. Son esprit se permet des débauches , que jamais son cœur ne partage. Elle a un mari fort riche , auquel la Ferme générale doit , dit-on , quelques découvertes importantes dont on présume qu'il n'a pas été dupe.

PREMIER SOUPER. 5

Madame DE LINTZ est une jeune femme , alerte , d'une figure piquante , qui a de l'esprit naturel , de la finesse & de la sensibilité.

Madame D'ERBY , la nièce , a perdu son mari après trois mois de mariage. Elle a tout pour elle. Son esprit est très-cultivé , son cœur fort tendre. Nous avons eu de la peine à vaincre sa timidité ; mais l'amour nous a aidé , & c'est un puissant médiateur. Jeune & sans expérience , elle s'effarouche aisément ; un rien la ramène , parce qu'elle a le cœur excellent.

Voici les hommes.

Le Commandeur DE GRIAN n'est plus jeune ; mais il a conservé la gaieté de la jeunesse & le ton de l'ancienne cour. Il aime le plaisir , & le chante avec grâce & décence. Son esprit orné lui fournit des à-propos agréables ; mais il l'a surtout tourné au genre épi-basque. Vous vous appercevrez , je crois , que nous en avons tiré parti : il compose

A 3

6 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

même quelquefois les airs de ses chansons sans être Musicien , & son peu de prétention les lui fait pardonner.

Le Comte DE SAINT-POL est un Militaire qui a passé l'âge de la légèreté. Il a beaucoup d'esprit , & encore plus de sensibilité. Il se délasse , dans les bras des Muses , des fatigues de Bellone ; mais ses amis sont les seuls confidens de ses productions ; il ne travaille que pour eux & pour lui.

SAINTRE est fils d'un Avocat de réputation. Passionnément amoureux de Madame d'Erby , qui le lui rend bien , il n'attend que quelques arrangemens pour l'épouser , & prendre l'état qu'elle voudra. Il a tous les genres d'esprit sans être fat. Sa figure est animée , son maintien facile ; cependant il est aussi timide que sa maîtresse. Ces deux jeunes gens nous ont procuré des scènes délicieuses : ils se sont brouillés & racommodés plusieurs fois ; & , se croyant à l'abri de nos soupçons , ils saisissaient avec empressement les occasions que leur fournissaient nos Soupers

pour leurs petites explications. La tante nous avait mis du secret, précaution assez inutile : nous étions convenus de ne pas paraître instruits. Nos jeunes amoureux mettaient tout leur art à nous dépayser ; vous jugez du plaisir que ce manège nous a donné.

DORIVAL est Poète, & cependant assez modeste. Il a fait quelques tentatives auprès de la jeune d'Erby ; mais dès qu'il a su son secret, il s'en est tenu aux simples galanteries, & s'est retourné du côté de la tante.

L'abbé DE MÉRINVILLE est galant homme : il aime les lettres ; mais, comme Bartholomé, il va droit au solide, & vise à l'érudition : cependant il n'est pas pédant, & l'on gagne toujours quelque chose à sa conversation. Son père était Conseiller au Châtelet, & lui a laissé des dettes pour héritage : il les acquitte tous les ans avec la moitié du produit de son bénéfice.

Vous voilà, Madame, au fait des Personnages. Je ne vous parle pas du

8 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Marquis d'Arville , vous le connoissez ; il n'est venu que pour la fête de sa femme , qu'il adore , & n'est resté que douze heures. Il nous a procuré un spectacle ravissant , par lequel je vais commencer ma narration.

Nous arrivâmes au château d'Ombrie la veille de la Notre-Dame d'Août. Le Marquis n'était pas dans notre secret ; nous eûmes le temps d'arranger le salon avant son arrivée.

La Marquise était sur une estrade , sous une espèce de dais ; à ses pieds étaient sa fille & son fils. Madame de Chanceaux , au clavecin , attendait l'arrivée du Marquis. Le Commandeur, Dorival , Auteur de la scène , & moi tenions une couronne de fleurs. La Baronne , Madame de Lintz & sa nièce étaient assises en groupe à droite de la Marquise. Son mari est entré. A l'instant Saintré à chanté ce couplet-ci :

AIR NOTÉ, N.º 1.º

Mes amis , réunissons-nous ,
C'est fête au domaine de Elore ;

PREMIER SOUPER.

2

Dût Zéphir en être jaloux ,
Célébrons la fleur qu'il adore ,
Et dans nos joyeux passe-temps , } *Bis.*
Chantons la fille du Printemps.

Dorival a adressé celui-ci à la Marquise ,
sur le même air :

Une rose , sur son buisson ,
Ne nous paraît jamais plus belle
Que lorsqu'un tendre rejeton
S'élève & brille à côté d'elle.
Cette fleur , objet de nos vœux , } *Bis.*
Est plus heureuse , elle en a deux.

D'Arville , ravi de ce spectacle , a mêlé
des larmes de surprise & d'attendrissement
à celles de la Marquise : nous l'avons pris
par la main , le Commandeur & moi ,
& nous lui avons chanté ceci en parties :

AIR : *Triste Raison.*

Que ce tableau m'enchanté & m'intéresse !
Heureux époux , quel moment pour ton cœur !
Laisse couler les pleurs de la tendresse ,
Ils sont si doux dans le sein du bonheur !

Sur le champ nous avons distribué les
trois couronnes à la Baronne , à Madame
de Linz & à sa nièce , qu'elles ont posées

A 5

10 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

sur la tête de la mère & des deux enfans ,
en adressant le couplet suivant à la
Marquise.

* AIR NOTÉ , N^o. 2.

Pour embellir cette fête ,
Nous avons choisi ces fleurs ;
Nous voulions orner ta tête
De ce tribut de nos cœurs :
Mais en voyant sur tes traces
Voler ce trio vanté ,
Nous avons dit : C'est aux Graces
A couronner la beauté.

Revenues au clavecin , les trois Dames
ont exécuté , sous l'accompagnement de
Madame de Chanceaux , le trio de Zémire
& Azor , dont les paroles étaient paro-
diées ainsi :

AIR : *Veillons , mes sœurs.*

De l'amitié reçois l'hommage ,
Et que ces fleurs en soient le gage.
Mes sœurs , c'est aussi pour l'amour
Qu'on apprête
Cette fête :
Qu'il triomphe en ce beau jour.
Je présente l'immortelle ,
Moi , l'œillet des amoureux. *Bis.*

PREMIER SOUPER. 11.

Si cette fleur est moins belle ,
Elle peint mieux leurs feux ,
Marie , en t'offrant la rose ,
C'est celle de Salenci :
Que le plaisir , quand il l'arrose ,
En écarte le souci.
De l'amitié reçois l'hommage , &c.

Point du tout , le Souci devait en être ,
& même faire un fort bon effet.

Le trio fini , le Comte de Saint-Pol a
présenté cette fleur à la Marquise , &
lui a chanté :

AIR : *Que l'on goûte ici de plaisir.*

* Je ne t'offrirai point de lis ,
Ta blancheur les surpasse.
Quelle est la rose ou le rubis
Que ta bouche n'efface ?
Le souci , quoique peu brillant ;
Me reste seul à prendre ;
Tes yeux frippons en donnent tant ;
Qu'il faut enfin t'en rendre.

Cette idée nous a paru neuve & fine :
nous en félicitons le Comte , lorsqu'une
Bonne a amené l'enfant d'une amie de la
Marquise , élevé dans sa terre , & dont

A 6

12 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

elle prend soin. Le bambin lui a balbutié les couplets suivans :

AIR : *On ne peut aimer qu'une fois.*

Marie, il n'est rien de si pur

Que l'encens de l'enfance ;

Un jour rien ne fera si sûr

Que ma reconnoissance.

Marie , &c.

Comme l'on prévient les besoins

D'une débile plante ,

Vous daignez étendre vos soins

A ma tige naissante.

Comme , &c.

On voit Marie , en ma faveur ,

Imiter la Nature ;

Elle sourit même à la fleur

Qui manque de culture.

On voit Marie , &c.

Nouvelles larmes de joie : cette femme est si tendre !

Enfin, ses gens sont venus compléter la fête , & chanter aussi ; & comme le Marquis appelle familièrement la femme Nanette , qui est un de ses noms , ils le lui ont donné dans leurs couplets.

PREMIER SOUPER.

25

AIR : *Ah ! le bel oiseau, maman.*

Si nous osions , à ces chants ,
Mêler ceux de l'allégresse ,
On verrait , dans nos accens ,
Moins d'esprit , plus de tendresse :
Nous , qui tous les jours voyons :
Notre charmante Maitresse ,
Comme nous vous donnerions :
Matière pour vos chansons.

Il n'est , dit-on , pour les gens ,
Point de maitresse parfaite :
Pour juger des médifans ,
Comme nous servez Nanette ;
Vous sentirez , qu'au plaisir
De voir si belle brunette ,
Se réunit le désir
De sans cesse la servir.

Un souper splendide a suivi cette jolie fête , & une circonstance singulière l'a prolongée. Les cinq Dames s'appelaient MARIE ; Saintré en a profité , & nous a chanté , au dessert , un cantique où M^{lle} dame d'Erby n'est pas oubliée. Vous allez en juger.

4 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
CANTIQUE DES CINQ MARIES.

AIR : *L'autre jour , sur son flageolet.*

Je n'avois compté , dans ce jour ,
Fêter que la grande Marie ,
Celle de qui le pur amour
Mit au monde le fruit de vie :
Quatre de plus à célébrer !.....
Allons , tâchons (*bis*) de m'en tirer.

Heureusement , je m'en souviens ,
J'en ai vu cinq dans l'écriture.
L'une abandonna tous ses biens ,
Et ses amans , & sa parure :
Mauvais parti que celui-là ;
On ne finit (*bis*) que trop par-là.

AIR , N^o. 1^{er}.

La légende jamais ne ment.
Elle nous dit que ta Patronne
Fut joyeufe & changée d'amant ;
Pour modèle je te la donne.
Magdeleine , songe , en péchant ,
A te damner au moins gaiment. *Bis.*
Fuis l'amant qui , d'un ton plaintif ,
Ne te parle qu'en élégie ;
Préfère celui qui , plus vif ,
Propose & soutient une orgie.
Magdeleine , &c.

PREMIER SOUPER. 15

Si celui qui touche ton cœur
Dans tes chaînes languit ou change ,
N'ajoute pas à ton malheur ,
Tout en riant rends-lui le change,
Magdeleine , &c.

Ta Patronne vint , par dépit ,
Herboriser dans la Provence :
Au désert elle se flétrit ,
C'est le fruit de la pénitence.
Pèche encore pendant trente ans , } *Bis.*
Sois sainte après , il fera temps.

J'ai quelquefois , dans mes chansons ,
Dit des vérités en cadence.
Si mes conseils te semblent bons ,
Donne au chanteur la préférence.
Péchons ensemble encor trente ans , } *Bis.*
Pleurons après , il fera temps.

AIR : *des Trembleurs.*

Salomé , toute sa vie ,
De sa cousine Marie
Fut la compagne chérie ,
Et ne la quitta jamais.
Elle partagea ses larmes ,
Ses plaisirs & ses alarmes ;
Eut ses vertus & ses charmes ,
Et s'en fut au ciel après.

16 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

N'éprouve jamais d'alarmes ,
 Et ne verse point de larmes ;
 Conserve long-temps tes charmes
 Pour l'époux qui les chérit.
 Sois toujours & douce & bonne ,
 Tu recevras la couronne
 Qu'ici bas l'amitié donne ;
 Jamais rien ne la flétrit.

AIR : *On ne peut aimer qu'une fois.*
 Marthe jadis fit un bon choix ,
 Un choix digne d'envie.
 Sur le vôtre il n'est qu'une voix ,
 Chacun de nous s'écrie :
 Marthe, vous avez fait un choix ,
 Un choix digne d'envie.

AIR : *Faut attendre avec patience.*
 En Egypte une autre Marie
 S'en alla pleurer ses malheurs.
 Il est peu de jours en ta vie
 Où tu ne répandes des pleurs :
 Mais toujours l'objet de tes larmes
 Est la tendresse ou la gaité ;
 L'Amour y vient tremper ses armes ,
 Quand il veut blesser la fierté.

Charmant , mon cher Saintré , se sont
 écriées nos Dames ! Allons , exécutons-
 nous , a dit la Marquise ; il mérite bien
 que nous l'embrassions à la ronde , & je

P R E M I E R S O U P E R. 17

donne l'exemple. Madame d'Erby est la seule qui ait rougi.

Nous n'avions le Marquis que ce soir-
là. Sachant qu'il fait des vers agréablement, nous lui en avons demandé. Il ne s'est pas fait prier. Je dois un bouquet à la Marquise, a-t-il dit, c'est un tribut que je lui paye toujours avec un nouveau plaisir : elle est indulgente, & ses amis voudront bien l'être aussi.

Sans qu'Annette en soit plus fanée,
Ni moins l'objet de mes chansons,
Nous avons déjà de l'année
Parcouru les quatre saisons
Sous les loix du blond Hyménée.
Celle dont il fit choix, pour ma félicité,
Fut le printemps, car je cueillis des roses,
Des roses fraîchement écloses
Au souffle du désir & de la volupté.
L'automne seulement a précédé l'été.
Pomone, jalouse de Flore,
Vient mêler le fruit à la fleur,
Et tu vois l'une & l'autre encore,
Ornement de ta tige, assurer ton bonheur.
Notre hiver fut le temps où la fatale absence,
En éprouvant notre constance,
Nous prépara les retours les plus doux.

18 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

La saison de Cérés brille à présent pour nous.

Daigne , ô Temps , suspendre ta course !

Plus d'automne , plus de printemps ,

Encore moins d'hiver. De ses feux éclatans

Que l'été , dans nos cœurs , cherche & trouve
la source.

Toujours tendres , toujours constans ,

Le ciel nous doit bien ce miracle.

Pour bouquet reçois cet oracle ,

Annette , & prions-le tout bas

Qu'il soit plus sûr que celui de Calchas.

Nouvelle scène attendrissante. La Marquise s'est élancée dans les bras de son époux , leurs larmes se sont confondues , & nous n'avons pu retenir les nôtres. La fête ne pouvait pas se terminer plus délicieusement. Nous avons tous l'air rêveur en allant nous coucher : c'était un retour sur soi-même , & il y a à parier que chacun de nous , sauf l'Abbé , avait un objet de comparaison.

Ainsi s'est passée cette première soirée.

Pour éviter la prolixité des explications , je vous prévient , Madame , que je ferai parler mes Acteurs eux-mêmes , en me contentant de les annoncer ; c'est abrégé mon travail & vous éviter de l'ennui.

II. SOUPER.

LA MARQUISE.

MES amis , la petite fête d'hier m'a pénétrée de reconnaissance , & le Marquis m'a chargée , en partant , de vous témoigner toute la sienne. Votre obligeante attention m'impose le devoir de travailler à mon tour à vos plaisirs : mais dans une habitation aussi éloignée des ressources , il faut que nous en trouvions en nous-mêmes , heureusement je vous en connais à tous un fonds inépuisable. La petite orgie qui a suivi la fête m'a donné une idée , je vous la soumets : nous sommes à-peu-près tous en état de fournir notre contingent ; nos dames ont de la voix & des talens , nos cavaliers font des vers....

L'ABBÉ DE MÉRINVILLE.

Pour mon compte , des latins tant que vous voudrez , même des grecs ; mais des français.....

20 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

MADAME DE LINTZ.

Tant pis, l'Abbé, une jolie épigramme, bien aiguillée, une description bien voluptueuse, bien anacréontique, en vers français, à la Bernis, vous vaudraient plus que vingt poèmes latins & un *in-folio* d'apophthegmes grecs. . . . Oh ! j'avais juré de placer ce vilain mot, & le voilà.

L' A B B É.

Nos vers ne souffrent pas la médiocrité, les latins & les grecs ont peu de juges.

D O R I V A L.

Ah ! Monsieur l'Abbé, vous ne les craignez pas, ou bien vous travaillez donc plus pour la gloire des anciens que pour la vôtre. Permettez-moi de distinguer les vers faits avec prétention, & dans un genre sérieux, instructif ou moral. Je conviens qu'il ne faut donner ni poèmes, ni tragédies, ni odes médiocres ; mais si vous blâmez la négligence & la mollesse dans le genre des pièces fugitives, vous en bannissez les grâces. Par exemple, j'ai deviné le plan de la Marquise. Elle veut

que chacun de nous fournisse , tous les soirs , son épître , sa chanson , son madrigal , sa dissertation ou sa pièce de vers , mais en raccourci néanmoins : il ne faut pas que nous soyons obligés de remettre à la fin à la prochaine séance. Eh bien , exigerez-vous que ces morceaux , destinés à nous amuser , faits sans prétention , souvent avec la rapidité de l'impromptu , aient la perfection des satires de Boileau ?

L' A B B É

Dieu me garde d'être aussi exigeant , je n'en ai pas même le droit , & vous défendez trop bien votre domaine pour que j'entreprenne de l'attaquer. Honneur donc aux Muses françaises : que les italiennes & les grecques leur cèdent , je les mets à leurs pieds ; aussi bien on ne vantait pas la figure des anciennes , & j'en vois de modernes.

L A B A R O N N E.

Grand-merci , l'Abbé. Mais nous avons du temps à passer ensemble , ménagez vos forces & notre modestie.

LE COMTE.

Pour le coup, Baronne, vous ne vous en dédirez pas ; vous avez accepté le brevet, & vous voilà Muse, de votre aveu. Vous en devinez la conséquence.

LA BARONNE.

Eh bien, Muse soit. Si l'Abbé n'a pas menti dans son compliment, je trouverai peut-être un Apollon assez discret pour me procurer une gloire aisée.

LE COMMANDEUR.

Le Dieu est bien affairé, mais il a des prévôts.

MADAME DE CHANCEAUX.

Messieurs, Messieurs, avec vos complimens, nous perdons notre objet de vue. Il s'agit de régler nos plaisirs, & ce n'est pas une petite affaire. Vous avez entendu la Marquise ; prose & vers seront de recette : sur-tout chantons, car la gaité s'est trouvé bannie des repas depuis qu'on a cru du ton bourgeois d'y admettre l'ariette & le vaudeville.

LE CHEVALIER.

Madame de Chanceaux a raison, ce qu'on appelle le bon ton n'est pas toujours le meilleur; au reste, Mesdames, il faut s'en prendre à la disette ou à la rareté des talens si l'on n'égaye plus les repas, peut-être un peu à la jalousie. Qu'il se trouve à un souper une jolie femme qui ait de la voix, elle serait charmée de la faire briller, beaucoup de convives seraient flattés de l'entendre; mais que deux ou trois femmes, mal partagées de ce côté, se réunissent, & trouvent maussade & bourgeois de chanter à table, on se réduit à aller, après le repas, fredonner dans un coin, tandis que les femmes à bon ton jouent, bâillent ou médisent dans un autre. Ici vous êtes au pair, Mesdames, vous avez toutes de la voix, & il n'y a personne, sauf l'Abbé, qui ne puisse riposter au moins d'un pont-neuf; mais il prendra sa revanche les dimanches & fêtes au lutrin.

L' A B B É.

Je ne chante ni à table, ni au lutrin,

24 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

mais je n'en aime pas moins la musique ;
& si Madame de Chanceaux veut juger
du plaisir que me fait une jolie voix , je
lui promets la plus grande attention.

MADAME DE CHANCEAUX.

Je n'ai garde de me faire prier ; mais je
vous préviens que je me réserve toutes les
chansons morales , cela convient à mon
âge , & il y a toujours quelque chose à
en tirer. Mon Teinturier est un Philo-
sophe , vous allez voir.

AIR , N.º 3.

L'haleine du plaisir
Est le poison des Roses :
Hélas ! à peine écloses ,
On voit fuir le desir.

Dès qu'au sein de la fleur
S'est plongé le volage ,
Elle reçoit l'hommage
Du Zéphir séducteur.

Survient le Papillon ,
La Rose en vain soupire ;
Il la fane , elle expire.
Fleurs , restez en bouton.

De

De ce bouton charmant
 Votre cœur est l'image ;
 Le fermer est plus sage ,
 L'ouvrir est plus amusant.

Vous avez le destin
 Des filles de l'Aurore ;
 En vous hâtant d'éclore ,
 Vous brillez un matin.

Belles , pour des plaisirs
 De si courte durée ,
 D'une triste soirée
 Comptez tous les soupirs.

LE CHEVALIER.

Une méthode , un goût infini.

MADAME D'ERBY.

Mais , quelque courts qu'ils soient ,
 ces plaisirs , ne vaut-il pas mieux les
 goûter que de s'en priver tout-à-fait ?

DORIVAL.

La remarque est puisée dans la nature ,
 & digne d'Anacréon ou de Sapho.

MADAME D'ERBY.

Oh ! je ne parle pas du plaisir de
 l'amour , je crois qu'on ne saurait trop
 le redouter & le fuir.

Tome I.

B

26 LES SOUPERS DE VAUCLUSE,

DORIVAL.

Tout de bon.....

AIR ; Né dans un camp.

Tu crains l'amour sans le connaître ;
Tu fuis ce Dieu sans le haïr ,
Et ton cœur , qui vole à son maître ,
Est peut-être au moment , Eglé , de te trahir ;
Ne vois-je pas déjà sa flamme ?
Malgré ton art , elle brille en tes yeux ,
Il n'est pas loin des yeux à l'ame.
Ce doux retour qu'Amour réclame ,
Je le peins mal , je le sens mieux ,
Tu crains , &c.

MADAME DE LINTZ.

Comme les vérités embellissent !

MADAME D'ERBY.

Pour ça , ma tante , on a bien raison
de dire qu'on n'a pis que les siens.

MADAME DE LINTZ.

Eh bien , ma chere nièce , prenez votre
revanche , ripostez. Avec votre prévention
contre l'Amour , vous ne manquez pas
de chansons qui lui déclarent la guerre ,

MADAME D'ERBY.

Oh ! qui est-ce qui n'en fait pas ? Mais

ce n'est point mon tour , & ces Dames
nous en diront de plus agréables.

LA MARQUISE.

Ma chère d'Erby , supposons-nous en
loge de Francs-Maçons ; l'égalité en est la
première loi , & il ne faut pas que ce soit
la prétention qui décide , mais l'à-propos.
La balle vous vient , renvoyez-la,

MADAME D'ERBY.

Si on me l'adresse souvent , je serai fort
embarrassée , mon répertoire n'est pas
considérable.

AIR : Il est si sot , si sot , &c.

Dieu d'amour , sous ton empire

Je ne veux pas m'engager :

Tu fais toujours soupirer , 3 fois.

Et moi je n'aime qu'à rire ,

Qu'à danser , chanter & folâtrer.

Les grelots de la gaité

Sont l'enseigne de la liberté.

Souvent un amant nous gêne ,

Et son ombre lui fait peur :

S'il est jaloux ou grondeur , 3 fois.

Comme il serre notre chaîne !

Mais s'il est charmant , tendre ou trompeur

B 2

28 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Le plaisir de le quitter

N'empêche pas de le regretter.

Mon système est, dans la vie,

De prévenir les regrets.

Est-il des amans discrets : 3 fois.

Il faut, flattant leur manie,

Repousser & céder tour à tour.

Mon cœur, franc & sans détour ;

Serait toujours dupe de l'amour.

Tout amant, comme l'Abeille,

Veut la Rose du plaisir.

La Rose accorde au désir 3 fois.

Son étamine vermeille ;

Mais elle lui refuse son sein.

Au Papillon libertin

L'ouvre-t-elle ? il le flétrit soudain.

Je suis la fille de Flore,

Le Papillon est l'amant.

S'il est fémillant, charmant, 3 fois.

Il est plus volage encore ;

Et l'étincelle du sentiment,

Qui fut embrâser nos cœurs,

S'éteint toujours au sein des faveurs.

*Tous les Convives ensemble, excepté
Saintré.*

Charmante, bonne folie, excellente,
& chantée comme un ange !

LE COMMANDEUR.

Quelque court que vous nous ayiez annoncé votre répertoire, vous en trouverez bien encore quelques-unes de cette étoffe.

SAINTRÉ.

Je ne fais s'il faut prier Madame de mettre ce genre à la mode.

LE COMTE.

Saintré a raison , & je crois que le premier statut de notre société devrait être de ne pas trahir sa pensée

LA BARONNE.

Et de ne pas déclamer contre l'Amour. Que dirait-on de cinq jolies femmes , & d'autant d'agréables , qui afficheraient le mépris de ce Dieu ?

LE CHEVALIER.

Que nous jouerions la Comédie , & que personne n'en ferait dupe.

LA MARQUISE.

Mes amis , le début de Madame d'Erby est de mauvais exemple , il faut en con-

30 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

venir ; rigoureusement parlant , il mérite même une punition. Allons aux voix , & que chacun dise son avis sur le genre de pénitence à lui infliger.

S A I N T R É.

S'il m'était permis

Tous les Convives.

Oui , oui , nous vous donnons tous nos pouvoirs , prononcez.

M A D A M E D' E R B Y.

Ah ! c'est une ligue , cela est odieux ; je ne m'aviserai plus de chanter.

S A I N T R É.

Pardonnez - moi , Madame , ce serait ajouter une privation à un blasphème. Pour réparer l'un & ne pas nous faire encourir l'autre , vous serez condamnée à ne chanter que des chansons tendres.

Tous les Convives.

Bravo ! bravo ! c'est notre avis.

M A D A M E D' E R B Y.

Mais au moins faut-il en savoir.

SAINTRÉ.

Nous vous en fournirons, Madame.
Nous ne pouvons pas vous forcer à les
faire, mais du moins à les chanter.

MADAME D'ERBY.

De mauvaise grace.

SAINTRÉ.

Ce fera ajouter le piquant de la nouveauté au charme de la voix.

MADAME D'ERBY.

On ne peut échapper à ces Messieurs.
Mais il me semble que c'est à leur tour,
& que les chansons à boire ne sont pas
exclues de nos orgies; & M. le Com-
mandeur, qui célèbre ce Dieu & chérit
sa liqueur,

LE COMMANDEUR.

* AIR : N.^o 4.

Eh, oui, j'aime à boire, moi,
Lorsque ma ménagère,
D'un vin frais, de bon aloi,
Gaiment remplit mon verre.

Si quelque soupçon chagrin
M'indispose contre elle,

B 4

32 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

L'Amour , caché dans mon vin ,
Le chasse d'un coup d'aile.
Eh oui , &c.

Je laisse tous les savans
S'excrimer à leur aise ;
J'occupe bien mieux mon temps
À caresser Thérèse.
Eh oui , &c.

Le sûr moyen d'être heureux ,
Sans nul autre grimoire ,
Est d'être toujours joyeux ,
D'aimer & de bien boire.
Eh oui , &c.

Lorsqu'un orage foudain
Met nos vignes sous l'onde ;
Je dis : L'eau se change en vin ,
Tout est bien dans le monde.
Eh oui , &c.

Quand j'aurai fait mes adieux
À la machine ronde ,
Je veux , au banquet des Dieux ,
Que l'on chante à la ronde :
Eh oui , &c.

Le vin ressemble au plaisir ,
Un peu réjouit l'ame ;
Trop contenter le désir ,

II.^e SOUPER. 33

Eteint bientôt sa flamme

Eh oui, &c.

Mais toujours boire est mal-sain ;

Un baiser est plus tendre ;

Belle, donnez-le au voisin,

Ou laissez-le lui prendre...

(Il embrasse Madame D'ERBY.)

Eh oui, j'aime un baiser, moi ;

Lorsque le cœur le donne,

Je me crois autant qu'un Roi,

La beauté me couronne.

MADAME D'ERBY.

Je ne me souviens pas que dans nos
arrangemens, il ait été question de celui-
là ; mais votre chanson est si agréable,
que toutes les fois que vous la chanterez,
je vous promets la même finale.

LE COMMANDEUR.

Elle va devenir ma chanson favorite,
& j'ai bien l'air d'en laisser la société.

LA MARQUISE.

Je réponds en son nom que cela ne se
peut pas ; il n'y a rien de plus gai que
l'air & les paroles. Messieurs, cela vaux

B

34 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

bien nos anciens Grégoires , que j'entends quelquefois regretter.

D O R I V A L.

Il y avait de la vraie gaité, de la gaité franche dans nos anciennes chansons à boire , mais quelquefois aux dépens de la délicatesse ; celle du Commandeur est gaie sans gravelure. Aujourd'hui la naïveté est niaise ou affectée : le grand art est de ne lui donner que la pointe de sel qui lui convient.

L' A B B É.

Oui ; mais les chansons d'aujourd'hui sont trop frivoles , il ne s'y trouve que les lieux communs de la Fable. Je voudrais que les ouvrages les plus légers en apparence eussent au fond une teinte d'érudition qui sentît son Poëte & son Savant tout-à-la-fois. On court après le brillant aux dépens de la science : les anciens favoient être agréables & profonds.

L A M A R Q U I S E.

Mon cher Abbé , pardonnez-moi la comparaison. Quand vous voulez que nos

Chanfonniers mettent de l'érudition dans leurs vaudevilles, c'est comme fi vous vouliez que nos Evantailiftes nous donnaffent des morceaux de Michel-Ange ou de Rubens. Je penfe, moi, fans vouloir ravaler l'érudition, qu'elle déparerait un genre qui ne tire fes charmes que de la gaité du fujet, & de la légèreté de l'expreflion.

L A B A R O N N E.

Sauf la romance, qui, destinée à peindre les affections & les regrets de l'ame, permet & exige une touche plus profonde.

L E C O M T E.

Madame, malgré la légèreté de la chanfon, ne croyez pas que la morale doive en être bannie; l'art confifte à la déguifer: la morale, dans une chanfon, doit s'y trouver comme la raifon au bal.

L' A B B É.

Voilà comme, à l'aide d'une faillie, au lieu d'étendre la fphere de la fcience, on la rétrécit tous les jours.

MADAME DE LINTZ.

Eh non, l'Abbé, ce n'est pas la rétrécir, c'est la régler. Oh ça, concevez que si vous empeliez nos chansons, car enfin vous les faites pour nous; si donc vous les enrichissiez de vos vastes & sublimes connoissances, vous vous couvririez du ridicule de ces Curés de campagne, qui, à force de vouloir paraître éloquens à leurs paysans, n'en sont pas entendus, & les ennuiant sans les instruire.

LE CHEVALIER.

Grace, grace. Le pauvre Abbé, à son tour, défendait son domaine; ses efforts sont naturels; il succombe: mais si nous récitons quelques poèmes, quelque ode, il prendra sa revanche avec usure.

MADAME D'ERBY.

Pourvu que les odes soient anacréontiques & les poèmes comme les quatre parties du jour; car certaines odes sont si froides, & certains poèmes si longs!

LA MARQUISE.

Tranquillisez-vous, nous ne donnerons

pas si beau jeu à l'Abbé, & nous excluons d'avance toute pièce de plus de dix minutes de lecture. Il faut du temps pour la controverse. A la manière dont cela commence, nous avons l'air de ne rien nous passer, & tant mieux, la contradiction aiguise l'esprit.

M A D A M E D E L I N T Z.

Et l'esprit fait tirer parti de tout, jugez-en vous-mêmes, Messieurs & Mesdames. Hier, ma nièce & moi, nous avons demandé à Dorival des plumes de corbeau pour notre clavecin, voici ce qui les enveloppait :

Vil délateur de l'amante d'Ischis (1),
 Que ton sort est digne d'envie!
 Quel changement ! Pendant ta vie
 Tu nous fatiguais par tes cris,
 Et ta dépouille méprisée
 Va, sous les doigts d'Euterpe, à nos cœurs
 attendre,

(1) Coronis fut trahie par le Corbeau, qui avertit Apollon de ses amours avec Ischis. Ce Dieu sacrifia ces deux infortunés à sa jalousie, & s'en repentit. Il se vengea sur le Corbeau, que de blanc il rendit noir.

38 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Peindre le désespoir d'Ariane abusée,

Ou le triomphe de Cypris.

Sinistre oiseau, quelle est ta gloire!

Tu vas revivre encor sous les plus belles mains.

Ton crime est oublié, fuis tes heureux destins.

Tout ce qui sert aux filles de mémoire
Est fait pour exciter l'hommage des humains,

L' A B B É.

Eh bien, voilà des vers. Vous voyez
que l'érudition ne nuit pas à leur légèreté.

MADAME DE CHANCEAUX.

Mais peut-être à leur clarté, du moins
pour nous; car, sans offenser Mesdames
d'Erby & de Lintz, je parierais qu'elles ont
eu besoin de demander à Chompré quels
étaient Ischis, son amante & leur délateur;
&, en vérité, si, par hasard, je n'avais
pas entendu la cantate d'Ariane & celle
du triomphe de Cypris, je ne me serais
pas doutée comment des plumes de Cor-
beau pouvaient nous peindre tout cela.

D O R I V A L.

La critique est sévère. On pourrait
vous répondre que le Poète n'est pas

II.^e S O U P E R. 37

obligé de descendre au niveau des Lecteurs peu instruits; que si l'on ne possède pas la Fable, il ne faut pas lire des vers, sinon on court le risque d'y trouver beaucoup d'énigmes. Mais, pour accorder tout le monde, & s'assurer le plaisir d'être lus, & sur-tout par le sexe, dont le suffrage les flatte le plus, & contribue davantage à étendre leur réputation, les Poètes expliquent, par des notes, les endroits favans de leurs pièces.

MADAME DE CHANCEAUX.

Voyez, l'Abbé, à quoi sert l'érudition; il faut l'expliquer.

L' A B B É.

Aux Dames?

LA MARQUISE.

Et pour qui travaillez-vous, dans le genre léger sur-tout?

L' A B B É.

Pour la postérité dans tous les genres.

LA BARONNE.

O l'ingrate !

L' A B B É.

Vous prévenez son jugement.

[L A B A R O N N E.

Non, je le lui dicte.

L A M A R Q U I S E.

Cela est joli. Mais on dirait, ma chère Baronne, que l'envie de dormir donne un peu d'humeur, & l'humeur enfante plus d'épigrammes que de madrigaux. Allons nous coucher, & rêver aux moyens de remplir la soirée de demain. Je ne fais ni chansons ni vers, mais je chante & lis ceux de mon mari, & j'ouvrirai la prochaine séance par une bagatelle qu'il a faite pour jouer sur ma harpe; cela montera le ton de notre conversation. Une polissonnerie joliment gazée amuse l'esprit sans le gâter; cela n'a pas de suite. La discussion, au contraire, dès qu'elle passe certaines bornes, l'aigrit souvent, & le fausse quelquefois. Mais nous bâillons tous, bon soir & bonne nuit.



III.^e S O U P E R.

LE CHEVALIER à la Baronne.

ET la migraine ?

LA BARONNE.

Oh ? vous-seriez bien fâché qu'on ignorât votre triomphe de hasard.

LA MARQUISE.

Un triomphe de hasard ! on n'est pas ordinairement tenté de s'en vanter.

DORIVAL.

Quel qu'il soit , il est toujours flatteur d'en obtenir un auprès de Madame.

LA BARONNE.

Je m'attendais bien aux malins commentaires , mais ils ne seront pas longs. Voici le fait. Je me suis éveillée avec un violent mal de tête ; la promenade ni le dîner ne m'ont pas soulagée. Le Chevalier m'a proposé de me magnétiser. J'ai voulu

42 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

voir les grimaces de ces Messieurs , & je crois que c'est à force d'en rire que la douleur s'est dissipée.

LE CHEVALIER.

Et c'est ainsi que tous les jours le préjugé arrête les progrès des découvertes les plus utiles.

L' ABBÉ.

Le magnétisme est en effet une découverte moderne , ou plutôt nous avons retrouvé des procédés qui avaient été très-familiers aux anciens.

MADAME DE LINTZ.

Ne voilà-t-il pas encore vos anciens ; ils ont tout trouvé , tout su , & nous ne pouvons plus que glaner après eux.

L' ABBÉ.

Je ferais bien fâché d'ôter le mérite d'une science à ceux qui , de nos jours , nous en ont restitué les principes ; ils ont la gloire de la découverte , eussent-ils lu tous les détails historiques sur les initiations égyptiennes & grecques.

DORIVAL.

Vous croyez que les Mages & leurs initiés avaient une idée du magnétisme ?

L' ABBÉ.

Prenez la peine de lire avec attention , non-seulement l'histoire , mais jusqu'aux romans qui , épisodiquement traitent des initiations , & vous verrez que , parmi les épreuves multipliées que l'adepte essuyait , il était question d'extases , de délire , de mouvemens violens , de songes extraordinaires , au milieu desquels l'éprouvé répondait comme inspiré ; que l'imposition des mains procurait ces effets , provoquait le sommeil , calmait les accès , & conduisait au réveil.

MADAME D'ERBY.

Et voilà les crises , le somnambulisme & ses prodiges ?

LE COMTE.

Je me rappelle bien d'avoir lu quelque chose d'approchant dans les voyageurs , aux articles de l'Egypte , dans le Séthos

44 LES SOUPERS DE VAUCLUSE
dans Maillet , Niebuhr , Pockocke , &
autres raconteurs ; mais l'histoire grecque
n'offre rien à ma mémoire sur ce sujet.

L' A B B É.

Vous savez que plusieurs Sages de cette contrée ne dédaignèrent pas d'aller en Egypte se faire initier. A leur retour , leur discrétion dut faire soupçonner qu'ils n'envisageaient pas la science des Mages comme des jeux d'enfans ; ils n'en déposèrent les élémens que dans le sanctuaire. Là , les Prêtres les associèrent à la religion du pays , & de cette époque je vois l'Hiérophante appuyer les mains sur la tête de ceux qu'il consacrait au culte de Cérès. L'Hiérophante étant regardé comme le chef de la religion , les Ministres portaient le titre d'*Exégètes* , Explicateurs des choses sacrées. Je pourrais aller plus loin , & vous faire suivre les anneaux d'une chaîne qui , de l'Egypte , après avoir traversé la Grèce , se retrouve au sein du christianisme , dont plusieurs cérémonies exigent cette même

III.^e SOUPER. 49

imposition des mains (1), mais j'exciterais votre curiosité sans avoir le temps de la satisfaire, ni le talent de vous convaincre. Je me borne donc à vous dire mon opinion sans prétendre asservir la vôtre.

LA BARONNE.

Mais en conscience, l'Abbé, nous ne croirons pas facilement à tous les prodiges qu'on nous débite sur le magnétisme, le somnambulisme.... autant vaudrait croire aux contes des Fées.

L'ABBÉ.

Ne croyez pas, Baronne, mais doutez,

LA MARQUISE.

L'Abbé, je suis de votre religion.

SAINTRÉ.

Le doute est toujours sage, la préopinion souvent dangereuse.

MADAME DE LINTZ.

Et, avec vos sentences, vous nous

(1) Il y a quelques siècles qu'on nommait *eau magnétisée* ce qu'on appelle depuis *eau bénite*. Dans ses premiers temps on n'y mettoit pas de sel.

persuaderez qu'il faut croire aux prophéties, aux guérisons miraculeuses, à des choses enfin dont on n'a pas encore eu d'exemples.

LE COMMANDEUR.

Voilà, je crois, l'un des plus forts argumens des incrédules, je l'ai fait souvent *in petto*; mais la réflexion y répondait, & je me disais : Les phénomènes de l'électricité n'ont d'abord paru que des récréations physiques, & insensiblement l'art a fait des progrès. Dès 1750, un Médecin Dijonnais (1) a démontré l'analogie de l'électricité avec la matière de la foudre, son ouvrage a été couronné à Bordeaux; Franklin est parvenu à désarmer le maître des Dieux; Montgolfier nous a asservi le plus rebelle des élémens, le seul qui eût toujours borné la puissance de l'homme.... Celui qui, avant chacune de ces découvertes, en eût annoncé le projet & la possibilité, conve-

(1) M. Barberet, actuellement premier Médecin de la Marine, à Toulon.

nous qu'il n'est pas un de nous qui ne lui
eût assuré une place aux Petites-Maisons,

L' A B B É.

Mon cher Commandeur, telle est la
nature de l'homme: certaines nouveautés
indifférentes le séduisent facilement; mais
tout ce qui sort du cercle étroit de ses
connaissances semble l'humilier. Le grand
jour blesse la prunelle timide de l'oiseau
de Minerve, le génie éveille l'envie, &
c'est l'amour-propre même, ce prothée
moral, qui rougit d'aller au-devant du
talent, par la seule crainte du ridicule
que l'ignorance attache à l'enthousiasme
si naturel aux mortels pour tout ce qui
est beau, bon ou merveilleux.

LA BARONNE.

Si bien que nous voilà des hiboux,
des ignorans, des orgueilleux, & fina-
lement des fots.

L' A B B É.

On peut ne pas être instruit sans être
un ignorant; on peut résister à une opi-
nion nouvelle sans être un sot; on peut

48 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

être myope sans être aveugle ; mais doit-on nier une cause quand on reconnaît les effets ?

LA BARONNE.

Ah ! attendez du moins que ces effets aient été assez répétés pour qu'on ne puisse les attribuer qu'à une cause dominante.

LA MARQUISE.

C'est la solution du problème , à ce qu'il me semble. Attendons sans préjugé, sans préoccupation ; & pour prendre le temps en patience , donnons une accolade à ce Tokai.

MADAME DE LINTZ.

Bon. Est-ce que l'on boit du Tokai ailleurs que chez l'empereur & les têtes couronnées ?

LA MARQUISE.

Oui , ma chère : c'est une erreur de croire que le Tokai soit si rare ; demandez au Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Le canton de Tokai est plus considérable
qu'on

qu'on ne pense, & l'empereur n'est pas le seul qui ait de ce vin précieux. Il croît sur un côteau de la haute Hongrie, & sa qualité varie comme celle de certains vins de Bourgogne & de Champagne. La seconde, qu'on donne pour du Tokai de la première, s'appelle *vin de Saint-Georges*; c'est ce qu'on sert ordinairement sur nos tables. Quant à la première qualité, les Seigneurs hongrois en ont; mais les Palatins, Starostes & autres Magnats de la Pologne ont grand soin d'affermir d'eux les cantons de ce vignoble délicieux; & de le consommer dans leur pays; c'est ce qui rend ce vin si rare. Au reste, je puis vous donner un moyen infailible de connaître le vrai Tokai ou Saint-Georges; c'est de le laisser en vidange & débouché pendant plusieurs mois: s'il est bon & vrai, il s'établira à sa surface une pelli-cule épaisse & dorée, formant une croûte qui le garantit de toute évaporation; en sorte qu'il est aussi bon que sortant d'une bouteille bien bouchée. Le vrai Malaga soutient aussi cette épreuve.

Tome I.

C

MADAME D'ERBY.

Si le Tokai est aussi bienfaisant qu'il est agréable, il réalise le nectar.

LE COMMANDEUR.

Il mérite ce nom en effet, car il incommode rarement, procure le sommeil, & porte du baume dans le sang.

LA BARONNE.

La Hongrie produit-elle beaucoup de bonnes choses encore?

LE COMMANDEUR.

Si ce royaume était peuplé, il est naturellement fertile; mais de vastes forêts en ombragent la plus grande partie. Du côté du Temeswar, ce ne sont que des marais mal-sains qui dépeuplent ces cantons. La nation est fort belliqueuse, & les Seigneurs ont absolument la politesse & les manières françaises. Les chevaux hongrois sont fort estimés. Il y a des mines d'argent, d'or & de sel en Hongrie. C'est dans ce royaume, près de Sarwar, qu'on a trouvé le tombeau d'*Ovide*, avec son épitaphe qui l'a fait connaître.

III.^o S O U P E R. 54

MADAME DE CHANCEAUX.

On disait qu'il était mort chez des Barbares, dans un pays affreux.

LE COMMANDEUR.

Le pays était alors plus couvert qu'aujourd'hui, & les habitans plus sauvages; car Sarwar est une ville médiocre, & ce n'est pas dans ces cantons - là que se trouvent les Hongrois de bon ton.

MADAME DE LINTZ.

C'est-à-dire que ce sont nos montagnards d'Auvergne.

LE COMMANDEUR.

A-peu-près.

MADAME D'ERBY.

Mesdames, ce que veut bien nous dire le Commandeur est instructif & amusant; aussi l'interrogerons-nous souvent; mais il faut, je crois, le ménager, & rappeler à la Marquise....

LA MARQUISE.

Je vous vois venir; l'épithète que j'ai donnée hier à la chanson que je vous ai promise vous la fait désirer.

C 2

42 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

MADAME D'ERBY.

Eh, cela amuse l'esprit sans le gâter.

LA MARQUISE.

Vous avez de la mémoire, pourvu que
j'en aie aussi; au reste, je vous ai fait
une espièglerie, car ma chanson, loin
d'être leste, est un petit traité de morale;
vous allez en juger, (*Elle chante.*)

AIR : *J'ai vu Lise hier au soir.*

Voulez-vous joyeusement
Passer la journée?

Ne donnez à votre amour

Que la matinée;

Qu'à diner quelques amis

Avec les Arts soient admis,

La Raison en cheveux gris,

Clôra la soirée. *Bis,*

S'il vous reste, avant la nuit;

Encor de l'espace,

Veillez, pour mettre à profit

Cet instant de grâce.

Sans leur donner des soupirs;

Rappelez-vous vos plaisirs,

Et, sans regrets ni désirs,

Cédez votre place. *Bis.*

III.^e SOUPÉ. 55

L'Abbé m'applaudit, j'en suis toute glorieuse.

MADAME DE LINTZ.

L'Abbé se formera avec nous. Le fonds est bon.

L' A B B É.

Mais il vous faut de la forme.

MADAME DE LINTZ.

Ah ! traître, vous savez cependant le fort de l'épigramme.

LA MARQUISE.

Je vous la pardonnerai, pourvu qu'elle soit en chanson. Vous & la Baronne n'avez pas encore payé votre dette.

MADAME DE LINTZ.

Et précisément je ne fais que des chansons tendres.

LE CHEVALIER.

• Tant mieux. Si la nièce nous désespère, qu'au moins la tante nous console.

MADAME DE LINTZ.

AIR : *Par sa légèreté.*

J'aimais ma liberté,
J'appellais esclavage

C 3

54 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Le plus brillant partage
De la Divinité.

J'ai vu Sylvandre,
Et lu dans ses yeux
Qu'un amant vraiment tendre
Est un présent des cieux.

Depuis que de l'Amour
Je reconnais l'empire,
Tout semble me sourire,
Ma vie est un beau jour.
L'ennui s'efface,
Et sort de mon cœur ;
Le plaisir qui le chasse
Est suivi du bonheur.

Le plus cher des vainqueurs,
Toi que l'Amour enchaîne,
Viens, que ta souveraine
Te couronne de fleurs.
Qu'un noeud de roses
Pare mon amant,
Elles sont fraîche-écloses
Au feu du sentiment.

Cher amant, ne crains rien,
Du plus doux esclavage
Ces fleurs seront l'image,
J'en ferai ton lien.

III.^e SOUPÉ.

55

Si la teudresse
Trahit mon secret,
Que la délicatesse
Te rende plus discret.

DORIVAL.

Jolie voix, paroles délicates. Que
Sylvandre est heureux !

MADAME DE LINTZ.

Oh ! Messieurs, je vous abandonne ce
Sylvandre, il n'existe qu'en chansons.

LE COMTE.

Tant pis, il figurerait très-bien en
réalité.

LA MARQUISE.

Oui, nous irons vous dire notre secret.
Vous ne savez donc pas qu'on nous accuse
de ne pouvoir garder que celui-là ?

SAINT-É.

On vous fait bien d'autres injustices,
Mesdames, mais du moins vos adorateurs
n'en font pas coupables.

LA BARONNE.

Mais combien de temps nous adorez-
vous ?

C 4

SAINTRÉ.

Mais à-peu-près le temps que vous êtes adorables.

LE CHEVALIER.

Mon cher Saintré, vous éludez la difficulté, & je vois, entre autres, deux grands yeux noirs & un teint bien animé qui vous le reprochent.

MADAME D'ERBY.

Mes yeux ne reprochent rien, & si je rougis, c'est pour Monsieur (*montrant Saintré*), qui est encore bien jeune pour plaifanter les femmes.

SAINTRÉ.

Je me permets quelquefois de plaifanter avec les femmes, mais jamais à leurs dépens, & je crois que ce que j'ai dit, bien interprété....

MADAME D'ERBY.

Oh ! point d'interprétation.....

LA MARQUISE.

D'Erby a raison, le commentaire embrouille souvent le texte au lieu de l'é-

III. SOUPÉ. 37.

éclaircir. Pour varier nos amusemens, j'ai des bouts-rimés ce soir à vous proposer : Dorival les a écrits, il en sera le Juge avec les Dames ; & l'Auteur qui les aura le mieux remplis , aura le droit de choisir parmi elles sa Bergère , & de lui commander tout le temps de nos orgies, bien entendu que son empire ne s'étendra pas plus loin.

LE COMTE.

Que d'un consentement mutuel.

LA MARQUISE.

Je ne contrarie jamais mes amis dans leurs arrangemens , je me contente d'en rejeter la confidence.

L'ABBÉ.

Les Dames me permettront d'augmenter le nombre des Juges.

MADAME DE LINTZ.

Non, l'Abbé, le plus difficile des vers, c'est la rime ; le reste aujourd'hui n'embarrasse plus personne, vous concurrez comme les autres.

C s.

L' ABBÉ.

Le prix est assez flatteur pour m'encourager , mais je doute que le désir de vous obéir & de versifier m'en donne le talent.

LA BARONNE.

Eh bien , vous n'aurez point de bergère , voilà le pis ; n'y êtes-vous pas accoutumé ?

L' ABBÉ.

Ma privation est volontaire ; en échouant elle sera forcée , j'aurai voulu , je n'aurai pu.

MADAME DE CHANCEAUX.

Je demande grâce pour l'Abbé ; je suis sûre qu'il jugera mieux , en effet , qu'il ne composera.

LA MARQUISE.

Eh bien , Mesdames , enrôlez donc l'Abbé , je vous le livre.

MADAME D'ERBY.

Comme je crois qu'il faut se connaître en vers pour les juger , je me récusé aussi.

MADAME DE CHANCEAUX.

J'en fais autant , & par la même raison.

LE COMTE.

Reste à trois ; ce sera le jugement de
Paris à l'envers.

LE COMMANDEUR.

Ces rimes-là ne sont pas aisées.

Reproche.	Croc.	Bravade.	Caquet.
Poche.	Hoc.	Salade.	Haquet.
Trois.	Loge.	Pourtour.	Ame.
Froids.	Horloge.	Alentour.	Trame.
Sage.	Buis.	Voisinage.	Craqueur.
Gage.	L'huis.	Emballage.	Cœur.

Et pour demain ?

LA MARQUISE.

Sans doute , il faut que les bouts-rimés
aient presque le mérite de l'impromptu ;
c'est le seul dont ils soient susceptibles ;
car , au fond , ce n'est que la difficulté
vaincue , & un amusement pénible.

LE COMTE.

Encore faut-il de l'imagination pour
donner une suite à des bouts-rimés ; car

C 6

60 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
s'ils sont découfus , c'est moins que
rien.

LA MARQUISE.

Aussi exigeons-nous que ceux-ci for-
ment une pièce régulière.

SAINTE.

Oh ! régulière , jusqu'à un certain
point ; c'est assez que les vers aient une
certaine liaison , comme ceux d'un logog-
riphe.

MADAME DE CHANCEAUX.

A propos de Logogriphe , c'est ma
fureur. Point de Curé de village qui me
vaille sur ce chapitre. Messieurs , celui de
vous qui voudra me faire sa cour aura un
logogriphe tout prêt.

LE CHEVALIER.

C'est le moyen de nous mettre au lo-
gogriphe pour toute nourriture. L'énigme
en sera-t-elle aussi ?

MADAME DE CHANCEAUX.

Le logogriphe en contient déjà une ,
je veux bien vous en faire grâce.

LE COMMANDEUR.

Je passe les bouts-rimés & les logogriphes, mais je tremble pour les calembours & les acrostiches.

LA MARQUISE.

Non, je crois voir que notre esprit n'est pas tourné de ce côté-là; nous sommes toutes assez sensibles, nos cavaliers sont assez instruits pour ne pas user de cette ressource. C'est le désœuvrement du cœur & la sécheresse de l'esprit qui amènent les calembours.

MADAME DE LINTZ.

Eh mais, Marquise, vous êtes impayable; vous nous croyez donc toutes occupées?

LA MARQUISE.

Oui, si ce n'est par l'Amour, c'est par l'Amitié; d'ailleurs je vous connais toutes raisonnables.

LE COMTE.

Et ne soupçonneriez-vous aucune de ces Dames capable de réunir ces trois

62 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Divinités , l'Amour , l'Amitié & la
Raison ?

SAINTRÉ.

Je crois qu'elles feraient mauvais ménage ensemble.

MADAME D'ERBY.

Voilà bien les hommes. Ils ne nous font pas l'honneur de nous accorder ce dont ils se gratifient si libéralement ; car , interrogez ces Messieurs , ils vous diront que lorsqu'on aime , on réunit tout ce qui plaît à l'objet aimé : & pourquoi ne jouirions - nous pas du même avantage ? Oh ! Messieurs les Législateurs , vous avez toujours été injustes envers nous.

SAINTRÉ.

Si nous avons fait des loix , vous y en avez substitué qui ont bientôt anéanti les premières , & , du jour où vous êtes devenues souveraines , nous sommes rentrés dans la classe des sujets.

MADAME DE LINTZ.

Jolis sujets , qui nous imposent le

III.^e SOUPER.

63

fardeau des devoirs, & limitent le cercle de nos plaisirs.

LE CHEVALIER.

Eh , qui est - ce qui a plus de devoirs à remplir que nous ?

LA BARONNE.

Oui , de plus frivoles ; mais aussi qui est-ce qui y manque plus souvent & plus légèrement ? Mais je vois Dorival occupé , il nous revient un impromptu.

DORIVAL.

Oui , Mesdames , la question qui vient d'être agitée m'a paru digne d'être approfondie , elle a quelque chose de piquant. Allier la Raison , l'Amour & l'Amitié m'a paru si paradoxal , que la réfutation , comme vous l'avez vu , ne m'a pas coûté beaucoup ; peut-être en trouverez-vous la raison : mais carte blanche pour le jugement , mon excuse l'a devancé.

AIR : Frère Amour en capuchon.

Vous , qui vous disputez mon cœur ,
Cruel Amour , Amitié tendre ,
De grâce , daignez vous entendre :

64 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

N'êtes-vous pas frère & sœur ?
Vous réunir est mon envie.
Si vous voulez combler mes vœux ,
Accordez-vous tous les deux *Bis.*
Pour embellir ma vie. *Bis.*

Je voudrais encore obtenir
Pour la Raïson quelque partage ;
Mais l'Amour la trouve sauvage ,
Rien ne saurait les unir.
Ce ferait pourtant mon envie.
Si vous voulez combler mes vœux ,
Accordez-vous tous les deux *Bis.*
Pour embellir ma vie. *Bis.*

A ce compte nous voilà trois ,
Dir l'Amour avec un sourire ;
Mais ne te flatte pas , Thémire ,
D'être en paix avec trois Rois :
Un seul remplira ton envie.
Tu ne cherches que le bonheur ,
La source en est dans ton cœur , *Bis.*
J'y porterai la vie. *Bis.*

Tous les Convives.

A merveille ; nous sommes de l'avis de
Dorival.

MADAME D'ERBY.

Fort bien ; on me condamne toujours
par acclamation.

SAINTRÉ.

Comme on vous applaudira toujours..

MADAME D'ERBY..

La louange si voisine du blâme n'est qu'ironie, & devient outrageante.

LA MARQUISE.

Ah! ma chère d'Erby, vous avez bien le style d'un plaideur qui vient de perdre son procès : mais pourquoi faut-il que ce soit le pauvre Saintré qui paye les dépens ? S'il y a un coupable, Dorival l'est bien plus, c'est votre Rapporteur.

MADAME D'ERBY..

Heureusement qu'il n'est point de tribunal sans appel.

SAINTRÉ.

Il me sera donc permis d'user de ce droit contre le jugement que vous venez de porter de ma galanterie ?

MADAME D'ERBY..

Vous ferez ce que vous voudrez, mais vous n'obtiendrez jamais contre moi que des arrêts. Ne dit-on pas par défaut ?

66 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

LE COMMANDEUR.

Fort bien, une basse brette n'entend pas mieux les termes du Palais que Madame d'Erby. Que n'ai-je un procès avec elle ! Mais je me rappelle qu'elle nous doit une chanson tendre.

MADAME DE LINTZ, éclatant de rire.

Il faut avouer que le Commandeur possède merveilleusement le talent de l'à-propos.

LE COMMANDEUR.

Eh, mon Dieu, non, je n'y entends pas finesse. N'a-t-il pas été dit que si Madame d'Erby n'en savait pas, on lui en fournirait ?

SAINTRÉ.

Oui, Monsieur, & voilà de quoi acquitter ma promesse, si Madame....

MADAME D'ERBY.

Non, Monsieur. Quand on est obligé d'emprunter l'esprit d'autrui, au moins faut-il faire connaissance avec lui, & savoir ce qu'on chante.

SAINTRÉ.

L'air est connu , vous le savez.

MADAME D'ERBY.

Je fais que je ne fais rien de ce que je n'ai ni lu ni étudié.

DORIVAL.

Effectivement , Monsieur , il eût fallu prévenir Madame. Si elle me permettait de lui faire quelques chansons , je lui demanderais sur quel air elle les désire.

MADAME D'ERBY.

De cette manière , Monsieur , je vous promets de chanter la première que vous aurez la bonté de me faire , sur l'air : *Je ne sais pas ce que je sens.*

DORIVAL.

Vous l'aurez demain , Madame.

SAINTRÉ.

Je l'attendais en impromptu.

DORIVAL.

Deux en un jour , c'est trop. Mais vous , Monsieur , qui commandez si les-

68 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
tement les impromptu, vous êtes encore
en reste de toute manière avec nous.

LA MARQUISE.

Il est en fonds cependant : je fais qu'il
a un fort joli porte-feuille. Vous plairait-
il de nous en détacher quelques pages ?

SAINTE.

J'aurais mauvaise grâce à me faire
prier. Je vais tâcher de m'acquitter,
pourvu que vous vouliez entendre en
automne ce que j'ai fait au printemps.

Nature, en vain tu me rappelles
Au plaisir si flatteur d'aimer ;
Gai Printemps, tu te renouvelles ;
Et je n'ose plus m'enflammer.

Mon cœur, ce cœur qui fut si tendre,
Battait plus fort à ton retour.
Aujourd'hui, flétri sous la cendre,
Il n'existe plus pour l'Amour.

Bergers, vous admirez l'Aurore,
Et du Soleil les feux naissans :
Les délicates filles de Flore
Enchantent vos yeux & vos sens.

Des hôtes des bois le ramage
Sert de modèle à vos chansons ;

III.^e SOUPER.

69

Le cintre du nouveau feuillage
Vous dérobe aux jaloux soupçons.

Tout vous invite à la tendresse,
Et vous pouvez vous y livrer.
Hélas ! tout nourrit ma tristesse,
Tout me condamne à soupirer.

De l'Amour je reçus le gage
Sans que ce Dieu me le donna ;
Et Life , sans être volage ,
Prit mon cœur & l'abandonna.

Son erreur a causé la mienne ,
Et nous en souffrons tous les deux :
Ma douleur augmente la sienne ,
~~Que~~ ne suis-je seul malheureux !

Je crains , je suis l'Amitié même ,
Tant elle ressemble à l'Amour.
Quand on redoute ce qu'on aime ,
Hélas ! il n'est plus de beau jour.

J'ai cru pouvoir vaincre mon ame ;
Et voir mon rival sans frémir ;
Mais sa vue irrite ma flamme ,
Et son bonheur me fait mourir.

Adieu , Life , il n'est que la fuite
Pour sauver mon cœur malheureux ;
Ta bouche en vain me sollicite
De calmer mon ame & mes feux.

70 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Celui qui , pour toi , me dévore ,
Rien ne pourra le ralentir ;
Mais je suis assez fier encore
Pour savoir me taire & te fuir.

MADAME DE LINTZ.

Ah ! que cela est tragique ! on était
convenu de ne plus mourir d'amour.

MADAME DE CHANCEAUX.

J'avoue que cette teinte mélancolique
me plaît.

LE COMMANDEUR.

La meilleure preuve que la pièce pro-
duit son effet , c'est que chacun rêve ,
sans se presser de dire son avis.

LA BARONNE.

Le ton pénétré dont Saintré a lu , m'a
presque arraché des larmes.

LA MARQUISE.

Tant il est vrai que le ton de la na-
ture & du sentiment est celui qui va à
l'ame.

L' ABBÉ.

Je me suis senti ému , j'en conviens ,

& je plaignais vraiment ce pauvre
amant.

LE CHEVALIER.

Sans le connaître encore , cela est bien
plus désintéressé. Voilà comme Messieurs
les Poètes mettent notre sensibilité à con-
tribution pour des Iris & des douceurs
de commande.

SAINTRÉ.

Je n'ai jamais travaillé en l'air , ni à
froid ; mon imagination n'est aidée , dans
ce genre , que par ma mémoire & ma
sensibilité.

LA MARQUISE.

En ce cas-là , mon cher Saintré , je
vous plains sincèrement , & nous en
souffrirons aussi. Vous allez nous réduire
à l'élégie : une par-ci par-là , à la bonne
heure ; mais plusieurs ne feraient pas
fortune. Dorénavant , quand nous en
aurons à lire , c'est par où nous com-
mencerons , pour finir par les chansons ;
c'est le moyen d'aller se coucher plus
gaiement. La Baronne pourrait nous pro-
curer ce plaisir.

LA BARONNE.

Volontiers, je vais même vous donner
de mon crû. J'ai souvent fait le château
en Espagne d'un amoureux à ma guise:
si jamais je le rencontre, je ne réponds
de rien, parce qu'il me semble
mais, en attendant, voici son portrait.

AIR: *Je suis Lindor.*

Amour, en vain tu voudrais me séduire;
Un seul objet pourrait toucher mon cœur;
Mais tous tes traits, pour former ce vainqueur,
Ton art lui-même, auraient peine à suffire.

Je veux qu'il ait l'œil vif, l'air noble & tendre,
Que son sourire ait un peu de fierté,
Que la douceur tempère sa gaité,
Qu'il dise moins qu'on n'en voudrait entendre.

Qu'il soit discret, caressant & fidèle,
Mais sans langueur, l'ennui la suit de près;
Que son propos, varié sans apprêts,
Ait, dans sa bouche, une grâce nouvelle.]

Qu'aux doux accens de sa voix séduisante,
Mon cœur ému sente naître un désir;
Que chaque mot me procure un plaisir,
Que son regard, & me trouble, & m'enchanse.

Que

Que glorieuse, ivre de ma conquête,
Je puisse, Amour, en tirer vanité,
Et faire envie à plus d'une beauté.
A ce prix-là son triomphe s'apprête.

LE COMMANDEUR.

Baronne, pardonnez-moi une remarque. Vous avez quatre couplets pour peindre un homme, & vous n'en avez employé qu'un pour caractériser votre sexe d'après nature.

MADAME DE LINTZ.

Je condam nais aussi le dernier couplet, il fait trop tableau.

LA BARONNE.

Et moi, pécore, je le croyais le meilleur.

LA MARQUISE.

Laissez dire ces agréables, c'est aussi le plus saillant. Croyez qu'on nous fait toujours gré quand nous avons le courage de dire des vérités contre nous. Baronne, vous êtes faite pour trouver ce phénix : allons-y rêver, il est tard. A demain les logogripes & les bouts-rimés,

IV^e. SOUPER.*LA MARQUISE.*

JE ris de l'impatience de nos acteurs. Allons, Dorival, nommez le vainqueur : mais non , lisez-nous d'abord les bouts-rimés qui ont mérité le prix.

DORIVAL.

Sans offenser les concurrens, je ne lirai même que ceux-là. Ces Messieurs ne mettent pas assez de prétentions à ces sortes de bagatelles, & n'y sont pas assez exercés pour trouver mauvais que je dise que les vaincus sont à trop de distance du vainqueur pour mériter l'accessit. Il y a des vers heureux dans leurs pièces, mais toutes manquent d'ensemble, & je conviens qu'il était très-difficile d'y en mettre, avec des rimes aussi baroques. L'auteur a su tirer adroitement parti de ce qu'il lui est resté trois femmes pour juges ; & ce qui ajoute au mérite de sa pièce, c'est qu'il l'a faite en petits vers. Les voici :

Je fais me venger d'un reproche,
 Rarement gratis je l'empoche;
 Mais quand il faut répondre à . . . trois,
 Mon cœur est nul, mes vers sont . froids.
 Ce nombre épouvante le Sage.
 Qu'un seul cœur me demande un . gage,
 Je pends tout autre amour au . . . croc;
 Et s'il est sensible, il m'est hoc.
 A côté du mien je le loge;
 Ses mouvemens sont mon horloge.
 Plus triste à mes yeux que du . . . buis
 Sont les assiégeans de l'Huis,
 Où git l'objet de ma bravade.
 Le pot en tête, ou la salade,
 J'en nettoierai tout le pourtour.
 Portant la terreur à l'entour,
 Je ferai voir au voisinage,
 Comme je fais un emballage
 De ces mirmidons à caquet
 Propres à traîner un haquet,
 Chaude ainsi fut toujours mon . . . ame,
 Chaudement finira ma trame.
 Je ne suis gascon ni craqueur,
 Je sens & j'explique mon cœur.

LE COMMANDEUR.

Je reconnais les prérogatives de l'âge,
 & leur rends hommage. Il faut n'avoir

D :

76 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
que vingt-six ans pour faire sur-tout les
quatre derniers vers.

LE COMTE.

Mon cher Saintré, nous vous rendons
les armes. J'en conviens, nous ne sommes
que vos prévôts de salle.

SAINTRÉ.

Messieurs, vous exaltez trop une pure
bagatelle; il serait même dangereux d'en-
courager, je ne dirai pas ce genre, car
cela ne tient à rien, mais ces sortes de
compositions; elles dessèchent l'esprit,
le tourmentent, & n'amusent les autres
qu'un instant.

LE CHEVALIER.

C'est un instant passé agréablement.
Comptez-vous cela pour rien?

LA MARQUISE.

Je me suis déclarée la championne des
bouts-rimés, & je persiste à dire qu'ils
tiennent à un genre. Moi, je les classe
avec les énigmes, les logogriphes, les
trioletts, virelais, acrostiches si vous vou-

lez , quoique je convienne que ceux-ci ne soient qu'une niaiserie difficile. Tout cela est à la Poésie ce que les tréteaux des boulevards sont aux Spectacles réglés : il y a beaucoup de spectateurs qui veulent rire à bon marché. Il me paraît que le coup d'essai est assez heureux pour ne pas proscrire les bouts-rimés. En attendant qu'il nous en vienne d'autres , Saintré , usez du droit de votre victoire , & choisissez votre bergère.

SAINTRÉ , en regardant Madame d'Erby.

Ce sera ma reine , si le ressentiment ne repousse pas ma couronne.

MADAME D'ERBY.

Un sceptre au Parnasse est à peu près , je crois , un sceptre de théâtre. La houlette me conviendrait mieux ; mais vous n'avez pas la simplicité pastorale. Les bergers comme les anciens chevaliers errans , se faisaient un devoir de défendre le sexe , & de lui épargner sur-tout les épigrammes.

LE COMTE , à Madame d'Erby.

Encore de la rancune. Ah ! le jour

D 3

78 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

passé , mais le lendemain vous n'aurez point de second.

LA MARQUISE.

Le Comte a raison. Si les Dieux s'apaisent par des sacrifices, les belles doivent céder au repentir. Vous voilà la bergère déclarée de Saintré, & en ce moment il peut user de ses droits.

MADAME D'ERBY.

Mais en vérité, Marquise, vos lois sont un peu dures.

SAINTRÉ.

Au lieu de vous en prescrire, les vôtres feront.

MADAME D'ERBY.

Non, Monsieur. Puisqu'il faut que j'apprenne l'ordre de vous, point de grâce, s'il vous plaît; je ne serai pas fâchée même de vous trouver coupable de nouvelles indiscretions.

SAINTRÉ.

Vous m'embarrassez beaucoup. Cette dernière phrase. . . .

LA BARONNE.

Est effectivement un peu équivoque.

MADAME D'ERBY.

Courage , Monsieur , profitez de la circonstance , abusez bien de votre nouvel empire. Un tyran est quelquefois moins à redouter qu'un souverain légitime.

DORIVAL.

Mesdames , nous ennoblissons les comparaisons , nous nous montons sur le ton de dignité , & l'origine de cette boursouflure est des bouts-rimés.

MADAME DE CHANCEAUX.

Il a raison , je faisais la même réflexion. Mais , pour les punir tous les deux du sérieux qu'ils mettent dans l'attaque & la défense , suspendons un instant l'exercice du droit de Saintré , & que mon chevalier au logogriphe se déclare ; car j'ai assez bonne opinion de moi & de nos convives pour croire que quelqu'un d'eux a entendu & exaucé les vœux que j'ai formés hier.

30 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, & je me félicite que l'envie de vous plaire me vaille le titre de votre chevalier, je ne regrette que de ne l'avoir pas acheté plus cher.

MADAMÉ DE CHANCEAUX.

Ah ! vous n'y êtes pas ; fiez-vous-en à mon goût pour les tâches singulières ; je suis femme à vous commander des dityrambes.

LE CHEVALIER.

Malgré tout mon dévouement, j'avoue que je m'en acquitterais mal ; je ne suis que de quelques Académies de province, où l'on ne nous a pas encore mis à pareille épreuve. Je trouve plus aisé un logogriphe, permettez que je m'en tienne à ce genre, quoique Saintré lui en refuse les honneurs. Voici le mien.

Du plus cruel fléau mon sein noir dévoré,

Est sans cesse entouré.

D'être morts ou mourans, d'innocentes victimes ;

J'éclaire & partage les crimes.

Des insatiables humains ;

+

Mais par fois, à mon tour, de leurs sanglantes
mains

Eprouvant toute la rage,

Au milieu des horreurs, des cris & du tapage;

Je succombe, des flots amers

M'inondent, je cesse d'être;

Mais bientôt sur huit pieds tu me vois reparaître;

Dans leurs arrangemens divers,

Lecteur, tu trouveras une vaste contrée

Où l'on donne dans les couleurs;

Un héros larmoyant, fade dans ses malheurs;

Du plus brave Espagnol la maîtresse adorée;

Un des deux mots fatals qui divisent les cœurs:

Des éwares mortels; un animal utile;

Fidèle, courageux, intelligent, docile;

Le père infortuné de trois vilains oiseaux;

Un arbre, un Dieu charmant, une ville en

Thuringe;

Ce qui change dans le finge

Autant que chez les gens faux;

Ce qui donne au commerce une aisance infinie;

Pour les vieillards le plus tendre aliment;

Des arbres & des monts un point très-éminent;

Cette forêt de Cléonie,

D'où sortit un lion fameux;

Une ville en Savoye; enfin d'une bougie

Le point le plus lumineux.

L'ABBÉ.

J'ai le même goût que Madame de Chanceaux : je vois dans un logogriphe du travail & des connaissances, il en faut même beaucoup pour le bien faire.

LA MARQUISE.

Ajoutez, & encore plus pour en deviner tous les mots. Celui du Chevalier me paraît fort bien fait; mais ce n'est pas ici que nous pouvons nous casser la tête à le disséquer; il nous en donnera à tous une copie, & nous verrons demain qui l'aura deviné.

LE COMMANDEUR.

Marquise, avez-vous ici une bonne géographie ?

LA MARQUISE.

J'ai celle de Robert. Pourquoi ?

LE COMMANDEUR.

C'est que je n'ai point voyagé en Thuringe, & qu'il faut que j'en épluche toutes les villes.

MADAME DE LINTZ.

Messieurs, il y a une infinité de mots que nous ne trouverons jamais : je n'ai pas voyagé en Savoye non plus que le Commandeur en Thuringe.

DORLYAL.

Nous vous aiderons , Mesdames, L'Abbé se chargera de la partie érudite ; le Commandeur, de l'Histoire ; le Comte, de la Fable ; le Chevalier, de la Géographie ; Saintré, de la Physique ; & moi, je vous dirai le mot de l'énigme.

LA BARONNE.

Mesdames, acceptons l'arrangement, nous serons à la mode, & aurons nos teinturiers ; cela est agréable : on se fait une réputation à peu de frais.

LE COMTE.

Il ne faut pas croire que toutes les femmes aient besoin de secours pour faire de jolis vers, j'en connais plus d'une qui ont ce talent-là, & je soutiens même qu'elles ont plus de délicatesse, de finesse,

84 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

dans les idées que nous ; leur philosophie est plus douce , plus pénétrante que la nôtre. J'ai connu une femme en Corse qui était mourante d'une maladie de poitrine : presque à l'agonie , elle s'avisa de dicter une épître qu'elle m'adressait , où il y avait , entre autres , ces quatre vers :

J'entends les élémens réclamer leurs bienfaits ,

Ou plutôt je crois les entendre.

Un peu d'humide , un peu de cendre ,

Et j'en suis quitte pour jamais.

DORIVAL.

Vous avez raison , voilà des vers qui vont à l'ame ; la philosophie en est aussi douce que l'harmonie. Si vous aviez beaucoup de vers de cette femme , ce serait un régal pour la Société.

LE COMTE.

J'en ai ; c'est qu'ils se trouvent un peu mêlés avec les miens , & vous savez

LA MARQUISE.

Oui , nous savons que vous n'aimez pas à lire vos vers à tout le monde , mais que vous ferez un effort en notre faveur.

LE COMTE.

Chacun paye ici son tribut de trop. Bonne grâce pour refuser le mien. Je regrette beaucoup la pièce entière de ma pauvre Corse : elle est morte. Elle avait recommandé qu'on m'envoyât son portefeuille, l'exécuteur testamentaire n'a pas rempli ses intentions. Mais voici une plaisanterie à laquelle elle me répondit, & qui vous donnera une idée de son style.

Une jeune Italienne voulut un jour lui donner un petit chat ; elle me pria de lui faire un envoi. Nous mîmes au col du minet ces quatre vers :

Je suis jeune, alerte & jolîe ;

Quoique chatte, j'ai l'esprit doux.

Vous m'aimerez à la folie,

Jé tiens de Thémire & de vous.

On porte la chatte. Notre Muse se trouve incommodée, fait peu d'attention au cadeau, remercie, & dit qu'elle a déjà deux chats, bref, renvoie celui de l'Italienne.

36 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Nous voilà piqués tous les deux au jeu.
Que ferons-nous pour nous venger de ce
qu'on n'a pas même lu le billet d'envoi ?
Cela est abominable. Il faut faire miauler
nos plaintes par la chatte. Je broche à
l'instant cette misère-ci :

Dans le Public n'est mention
Que de Cloris & de sa courtoisie ;
Sur telle réputation,
Voilà que de la voir je sens ardente envie,
Et que sans faire attention
Que c'est toujours une folie
De changer de condition,
Je quitte maîtresse jolie,
Par les Grâces mêmes pétrie,
Et vais avec présomption
A Cloris, sans doute endormie,
Montrer ma physionomie.
Par excès de précaution,
D'un passe-port m'étais munie ;
Mais, las ! à ma confusion,
Cloris n'a lu la litanie,
Son ame, en contemplation,
S'égarait avec Uranie.
Pas n'a daigné d'une raison
Motiver mon exclusion.
Bien m'a fallu, chassée, honnie ;

M'en retourner à la maison.

Mais, n'osant approcher ma maitresse trahie,
Loin d'elle, en un grenier, je vois finir ma vie
Par la langueur & l'inanition.

C'est de ce lieu, Cloris, que ma pate affoiblie
Vous peint ma situation.

Vous avez, dit-on, le cœur bon,
Vous ne pourrez manquer d'être attendrie.
Daignez plaider pour la pauvre bannie.

Ne suis pas le premier minon
Qui préfère l'esprit aux grâces. La leçon
Vous est un sûr garant de ma conversion.

DORIFAE.

L'idée est heureuse, & rendue avec
légèreté.

MADAME DE LINTZ.

Je suis sûre que cette femme a été
fichée d'avoir éconduit une chatte si in-
téressante.

LE COMTE.

Voici sa réponse :

* L'esprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a;
Et ce n'est pas un sot de qui je tiens cela.

N'en cherchons point, contentons-nous de
notre;

88. LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Quelle qu'en soit la portion,
Ecrivons sans prétention.

De la simplicité je fus toujours l'apôtre.

Je dirai donc tout bonnement
Comme quoi je parus une femme impolie
A l'encontre d'un chat dont nymphe très-jolie
Avait dessein de me faire présent.

Tranquillement dans ma bergère,
Rêvant, ou bien ne rêvant pas,
Contemplant mon couple de chats
Qui dormait, ne sachant mieux faire,
La voix d'un minon enfantin
Vint me piquer, comme un tocsin,
De cet abandon léthargique.

Chacun ici connaît mon amour *chatonique*.

On frappe, j'ouvre, & reçois un carton,
Jé découvre & vois un *châton* ;
C'est de la part de l'aimable Nanine.

Une bête n'est pas, comme on croit, si machine,
A ces cris, à ce nom, mon couple réveillé
Commence à redouter quelque trouble-ménage,

Et déjà l'époux effrayé

Me fait appréhender l'orage

« Est-ce une fille, est-ce un garçon ? »

Disait mon Pluton en furie ;

Et sa chère épouse attendrie,

Miaulait sur ce triste ton,

Les transports de sa jalousie.

« Heureux époux , tu connais mon ardeur ,
 Et tu n'auras jamais de rival redoutable ;
 » Mais prends pitié de ma terreur.
 » Grise-Finette est adorable ;
 » Je lui vois déjà trop d'appas
 Pour faire le tourment d'une ame délicate.
 » Nanine éleva cette charte ,
 » Elle plaira , n'en doute pas , »
 Mon cœur saignait de ce murmure.
 Ma Finette m'est chère autant que son époux.
 Pour tranquilliser mes jaloux ,
 Malgré son aimable figure ,
 Je remis le dépôt comme il était venu ,
 Lui disant , avec politesse ,
 Baïsez pour moi cent fois votre aimable maîtresse ,
 (Je ne fais s'il l'a retenu)
 Et que votre griffe cachée
 Ne se montre jamais pour les gens à talent ,
 Mais qu'elle soit promptement déployée
 Pour le sot ou pour le méchant.

LE C O M M A N D E U R.

On reconnaît une femme exercée à
 faire des vers. Les siens sont coulans , &
 finissent par une faillie morale.

M A D A M E D' E R B Y.

Moi , j'ai bien peur que toutes vos

90 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

louanges, Messieurs, ne soient qu'un raffinement. Il me semble que ces vers-là ne sont pas merveilleux, & qu'il serait facile d'en faire autant.

D O R I V A L.

Madame, ils ne valent pas ceux de la Fontaine; c'est cependant ce qu'on dit de ses vers. Il n'y a rien de si difficile que cette nature, cette aisance, ce négligé de la Poésie, on ne l'acquiert même pas; & puis nous en reviendrons à ce que nous disions à l'Abbé: Chaque genre a son style. Ceci est une épître familière, faite sur le genou: la Poésie n'embouche pas toujours la trompette.

Ce n'est souvent, qu'une bergère aimable
Qui plaît sans art, & dont le chalumeau
Rend, dans les bois, un son plus agréable,
Et fait gaiment trépigner sous l'ormeau.

LE CHEVALIER.

C'est joindre l'exemple au précepte. Il y aurait de l'humour, de l'injustice même à épiloguer cet impromptu. Il en est ainsi des pièces sans préteation, & de société.

Ne croyez pas cependant, Mesdames, que l'indulgence aille jusqu'à tolérer les négligences vicieuses, & qui viennent de disette; au contraire, ces sortes de taches relèguent tout de suite une pièce parmi les productions journalières qui nous inondent & nous ennuiant, & tous les genres de poésie, sans exception, exigent clarté avant tout, & exactitude dans la diction : sans cela point de vers, rien n'oblige d'en faire; & si l'on a la déman-gaison d'écrire, il vaut encore mieux être Profateur médiocre, que faible Ver-sificateur,

LA BARONNE.

Ah! Chevalier, vous êtes cruel, & brisez ma poupée. Précisément je voulais m'adresser à vous pour apprendre à faire des vers, & voilà que vous m'effrayez & me condamnez à la prose, & encore à la médiocre, tout au plus.

LE CHEVALIER.

Quand on a votre esprit, & sur-tout votre sensibilité, on ne manque pas de ressources en poésie, & je puis vous ré-

92 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

pondre , non pas en impromptu , ce que
j'adressai il y a quelque temps à une jeune
femme qui me témoignait le même désir
que vous , & qui avait les mêmes
moyens.

Avant qu'une subtile flamme
Eût , par le secours de mes sens ,
Porté jusqu'au fond de mon ame
Ce trouble , ces desirs pressans
Qu'expriment de brûlans accens ,
Ma lyre , d'une froide gamme
Essayant sans succès les accords languissans ,
A peine d'une épithalame
Eût pu rendre les vœux glaçans .
En vain je fatiguais une veine stérile ,
Et tous les Dieux , que ma plume invoquait ,
De mes efforts , de ma peine inutile
Le fripon d'Amour se moquait .
C'était lui que je voulais peindre ;
Mais , Life , on le peint mal quand on ne le sent
pas.

On est si mal-adroit à feindre
Du véritable Amour le timide embarras !
Pour allumer une flamme éternelle
Au sein de l'objet de nos vœux ,
Il faut en avoir pris la brillante étincelle
Au flambeau de ce Roi des Dieux .

Celui de l'Hélicon , les Muses & Pégase ,
De préférence inspirent aux amans
Ces vers de feu toujours si séduisans.
C'est dans celui qui les embrase
Qu'ils puissent l'art divin de peindre leurs desirs ;
Leurs craintes , leur espoir , leurs peines , leurs
plaisirs.

Consulte donc ton ame , Lise ,
Plutôt que le sacré vallon.

Si du besoin d'aimer tu ne la sens éprise ;
En vain tu prétendras aux lauriers d'Apollon ;
L'enfant de Cnyde & lui dispensent le génie ;
Mais sache que les feux du Dieu brillant du jour ,
Qui répandent par-tout la lumière & la vie ,
Ne trouvent d'aliment qu'au flambeau de l'Amour ;

LA BARONNE.

S'il en est ainsi , & qu'il faille aimer
pour faire des vers , me voilà Prosatrice
pour la vie. Adieu le Parnasse , l'Hélicon
& toute la troupe merveilleuse à laquelle
je voulais m'associer.

LA MARQUISE.

Mon cher Chevalier , vos vers sont
charmans ; mais je ne leur trouve pas le
sens commun. Vous qui êtes assez bon
Logicien , comment voulez - vous nous

94 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

persuader que nous ne sommes capables de faire des vers que lorsque nous aimons ? Est-ce que nous n'en avons pas fait dans tous les genres ? Et Mesdames des Houlières , de la Suze , de Grafigny , Barbier , Bourdic , de Beauharnais.

LE CHEVALIER.

Pardon , Marquise , si je vous interromps dans votre énumération : il n'est qu'un mot qui répond à tout. Lisez bien attentivement celles qui , dans ce nombre , ont fait des vers , & vous verrez que par-tout où le cœur n'a pas été intéressé , leur talent est médiocre. M.^{lle} Barbier , par exemple , a voulu faire des tragédies. Fontenelle , forcé dans ses retranchemens , & , pour la première fois de sa vie , s'écartant des règles de la bienséance & de la chasteté de l'expression , fit rougir l'Auteur , en lui démontrant énergiquement ce qui lui manquait pour faire de bonnes tragédies. Personne ne rend plus de justice que moi aux femmes : elles apportent en naissant des dispositions à

tout ; mais leur éducation limite le cercle de leurs connaissances ; il en faut beaucoup pour s'exercer dans la haute Poésie. L'esprit veut être nourri de la lecture des Anciens ; c'est chez eux qu'on trouve ce goût épuré , cette sagesse dans l'ordonnance & la marche d'un sujet , cette propriété de termes , dont on ne s'éloigne jamais sans faire de faux pas. L'impuissance moderne croit se relever en décrivant ses maîtres , & le ton seul dont elle ose les fronder , la caractérise & les remet à leur place.

MADAME DE CHANCEAUX.

Messieurs , les vices de notre éducation vous accusent , nous vous les devons.

LE CHEVALIER.

Oui , Mesdames , ceux que j'ai cités moi-même dans le discours préliminaire des Tableaux de la Nature ; mais ne les confondez pas avec l'ignorance des langues savantes , dans lesquelles on puise l'érudition : ce n'est pas en vous éloignant de cette étude qu'on vous fait une injustice.

96 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Destinées à devenir épouses & mères de famille , c'est principalement à l'étude de vos devoirs qu'il faut appliquer vos facultés : ces devoirs sont immenses dans leurs rapports & leur application journalière. Mais comme il faut du délassément , & que la Nature vous a presque exclusivement douées du charme de tous les âges , des grâces qui subjuguent tout , & qu'elle y a ajouté ce sentiment délicat & communicatif , la sensibilité ; tout ce qui peut émousser ces dons précieux doit être rejeté de votre éducation : nous admirons bien plus en vous ce tact sûr & fin , cette fraîcheur de goût , cette raison enjouée , ces talens brillans & variés qui amusent notre esprit & subjuguent notre cœur , que les vertus mâles ou les connaissances étendues dont quelquefois des femmes ont fait trophée. Restez , Mesdames , restez ce que la bonne & sage Nature vous a faites , des êtres charmans , destinés par elle à produire , à cueillir & semer , dans les diverses saisons de la vie , les fleurs dont vous êtes l'image.

MADAME

MADAME D'ERBY.

On ne saurait nous dire des injures plus galamment, il faut en convenir.

*MADAME DE LINTZ.**

Il est vrai que nous voilà, grâce à votre joli pinceau, aussi malin que séduisant, de jolies poupées faites pour amuser ces Messieurs, & les délasser des graves occupations qu'ils ne daignent pas partager avec nous.

LE CHEVALIER.

La querelle est vive, &, j'ose dire, un peu gratuite. Je croyais avoir paré aux interprétations, en disant, Mesdames, que vous naissiez avec les mêmes dispositions que nous, mais que, soigneux de vous conserver vos avantages, nous avons exclu de votre institution tout ce qui pouvait, en desséchant votre esprit, ternir vos grâces.

LA BARONNE.

Tenez, Mesdames, je vais vous mettre d'accord par une comparaison, dont je ris.

Tome I.

E

93 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
d'avance; mais, à table & en famille,
tout est bon.

Les femmes élevées dans le système de
ces Messieurs, font de jolies pêches sur
l'espalier, revêtues de leur duvet & de
leur coloris, & les femmes savantes font
ces mêmes pêches à l'eau-de-vie.

LA MARQUISE.

Pour le coup la comparaison ne saurait
être plus folle; mais je ne la crois pas
absolument dénuée de justesse.

MADAME D'ERBY.

Oh! mon-pauvre sexe, comme on le
traite! Tout-à-l'heure nous étions de
jolies poupées, nous voilà maintenant
des végétaux.

MADAME DE LINTZ.

Pour peu que cela dure, nous serons
bientôt des automates organisés artifi-
ciellement pour le plaisir des Vaucansons
modernes.

LA MARQUISE.

Mais Mahomet ne nous fait pas plus
d'honneur.

LA BARONNE.

Je n'ai jamais pu lui en vouloir; il répare si bien ses fautes dans le Paradis !

DORIVAL.

Bon, nous y voilà : la Nature elle-même vous trahit. Qui est-ce qui fait votre bonheur dans ce fameux Paradis ? L'Amour, Mesdames, c'est votre élément, votre flambeau ; il vous guide, remplit vos desirs, embellit votre vie ; & même quand il vous égare, vous trouvez encore des dédommagemens dans les fausses routes. Mais voilà, je crois, assez disserter dans le genre grave. Pour terminer & égayer notre soirée, Madame d'Erby aura-t-elle la complaisance de chanter ce que j'ai fait par ses ordres, sur l'air qu'elle m'a indiqué ?

MADAME D'ERBY.

Ah ! de tout mon cœur. Comment ! cela est déjà fait ?

DORIVAL.

Le couplet est si court, la préférence si flatteuse !

E 2

MADAME D'ERBY.

C'est l'intention qui doit la caractériser.

SAINTRE.

Quelquefois la circonstance,

MADAME D'ERBY,

Encore, Mais voyons le couplet;

(Elle chante.)

AIR : *Je ne fais pas ce que je sens.*

Quel jour nouveau lui dans mon cœur ;

Depuis qu'il est devenu tendre !

L'Amour ferait-il le bonheur ?

Ah ! je te le dois, je te le dois, cher Lyfandre ;

Je voyais des bergers charmans,

Sans intérêt & sans alarmes.

Tu chantas un jour de printemps ;

Le plaisir fit couler mes larmes :

Mon cœur s'ouvrait à tes accens ;

Mais à tes yeux animés & touchans

Il me fallut rendre les armes.

(Au dernier vers elle jette les yeux sur Saintre,

(à Dorival.)

Cette parodie est fort agréable. Je suis bien reconnaissante, Monsieur, de votre complaisance.

D O R I V A L.

Vous ne sauriez donner trop d'exercice à mon dévouement ; & s'il vous plaît de me dire les airs que vous aimez le plus....

M A D A M E D' E R B Y.

Monfieur, vous avez entendu ma sentence. Je fuis, par les lois de notre Société, founiſe au commandement de Monſieur (*en montrant Saintré*) ; j'aurais même dû le conſulter avant de chanter votre ariette.

L A M A R Q U I S E.

En effet, vous n'avez point encore obéi à nos engagemens ; j'ai cru qu'ils ne vous convenaient pas : je ne vous en ai plus parlé, pour ne point ajouter l'indifférence à la gêne.

M A D A M E D' E R B Y.

Non, Marquiſe, je reſpecte ici juſqu'au choix des amuſemens, & il me conviendrait moins qu'à perſonne de ne m'y point conformer. (*à Saintré.*) Monſieur peut ordonner à ſa bergère, elle eſt prête à

E 3

102 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

dissiper, par sa prompte obéissance, un soupçon qu'elle n'a pas mérité.

SAINTE.

Et moi, Madame, je n'abuserai point du droit que le hasard m'a donné. Nous avons une chasse, demain matin, qui exige que vous devanciez l'aurore. Je respecte le repos des Dames, & je remets à demain soir à jouir de la préférence que vous daignez m'accorder. Plus libre, elle m'eût flatté davantage; mais tout ce qui vient de vous a un mérite indépendant des circonstances.

LE COMMANDEUR.

Bravo, mon ami, voilà comme on était galant autrefois. Je crois qu'on faisait bien autant de conquêtes qu'aujourd'hui, & on les conservait plus longtemps.

LA BARONNE.

Vous serez mon prédicateur le carême prochain. J'ai un faible singulier pour les Traités de Morale dont les feuillets sont attachés avec de la faveur couleur de rose.

c'est votre couleur favorite , à ce qu'il me paraît.

LE COMMANDÉUR.

Puisque vous aimez les prônes , en voici un de ma façon. Le Comte y est pour quelque chose ; il m'a presque converti. Je lui dois , après vous , Mesdames , place dans mon hymne. J'use du droit de Saintré : je chanterai ceci hors de saison.

(*Il chante.*)

AIR : *Des simples jeux de notre enfance.*

Belles , quand l'hiver nous afflige ,
 Vous nous ramenez le printemps.
 Aimez , aimez , l'Amour l'exige ;
 On n'est pas rebelle long-temps.
 Pour mieux embellir cette fête ,
 Daignez , parmi nous , faire un choix ,
 Et qu'un baiser , que l'Amour guette ,
 Anime nos cœurs & nos voix.

La saison rapide & volage ,
 Qui d'Amour aiguise les traits ,
 Sachons en jouir au passage ,
 Mais ne la regrettons jamais.
 L'été mûrit le cœur & l'âge ,
 De ses fruits l'automne enrichit ;

E 4

404 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Et l'homme enfin devenu sage ,
De lui-même en hiver jouit.

Aimons & chantons notre belle ,
Buvons , soyons amis constants :
La Nature est toujours nouvelle.
Pour les buveurs & les amans.
Pour mieux embellir cette fête ,
Daignez , parmi nous , faire un choix ,
Et qu'un baiser , que l'Amour guette ,
Anime nos cœurs & nos voix.

Lorsqu'on donne à l'Amour des ailes ,
C'est prédire qu'il changera.
Des perfides ou des cruelles ,
L'Amitié me consolera.

(*au Comte.*)

Tu chantes & sens ton ivresse ;
Mon cœur t'imité & t'applaudit
L'Amour préfère la jeunesse ,
Mais , avec nous , sa sœur vieillit.

LA BARONNE.

Ne serait-ce pas là une chanson de
commande ?

LE COMMANDEUR.

Vous l'avez deviné , & je ne m'offen-
derai pas des commentaires.

LA BARONNE.

C'est nous priver du plaisir d'en faire.

LA MARQUISE.

Messieurs, quelquefois les tâches sont gênantes. Aimez-vous mieux nous lire & chanter ce qu'il vous plaira, sans sortir de nos premières conventions?

LE COMTE.

Je crois que cela conviendrait mieux à tout le monde.

LA MARQUISE.

Eh bien, liberté sur le choix. Mesdames, vous trouverez des habits de chasse chez vous, & vos chevaux sont dressés : vous pouvez être tranquilles. Nous dînerons à l'Etoile, en chasseurs, & le soir nous tâcherons de nous dédommager de l'abstinence du matin. Bon soir, mes chers convives; mettez à profit le peu de temps qui vous reste, car, avant cinq heures, les cors vous donneront une aubade un peu bruyante.



E. S.

V. SOUPER.

LA MARQUISE.

COMME le premier service a été silencieux ! Mes amis, je suis contente de vous, vous mangez vraiment en chasseurs.

LE COMMANDEUR.

Ah ! ce cerf est un diable : quel chemin il nous a fait faire ! Il n'y a que Dorival qui n'en a pas été dupe, il s'est écarté de la chasse ; mais je juge qu'il n'a pas perdu son temps comme nous, & que ses tablettes se sont enrichies pendant que nous galoppons après le dix-cors.

DORIVAL.

En effet, je me suis amusé à faire le portrait de deux grands hommes & demi.

LA BARONNE.

Que veut-il dire avec ses deux grands hommes & demi ? Cela couvre une épigramme.

DORIVAL.

Je veux parler de Voltaire, de Rousseau
& de Dorat.

MADAME DE LINTZ.

Ah ! mon pauvre Dorat , comme il
Phabille !

MADAME D'ERBY.

Dites plutôt comme il le déshabille.

MADAME DE CHANCEAUX.

Oh ! je défends aussi Dorat , il ne nous
a jamais dit que de jolies choses : c'était
le chevalier des belles , à ce titre il mérite
indulgence.

LE COMTE.

Il la mérite encore à titre d'écrivain
estimable & laborieux. Il n'eut que la
manie de trop imprimer & de ne pas se
rendre justice. Indocile aux remontrances
de ses amis , il ne voulut jamais croire à
leur goût plutôt qu'au sien. S'il se fit
borné au genre des pièces fugitives , &
qu'il n'eût pas préféré le jargon néolo-
gique au style naturel qu'on entend dans

E. 6.

tous les temps , il eût eu sa réputation à part , au lieu que la médiocrité , par exemple , de son Théâtre , & le trop grand nombre de ses autres productions , l'ont relégué dans la classe des Auteurs abondans qui n'ont pas su s'arrêter.

LA BARONNE.

Mais , à en juger par ses vers , il a dû être bien aimable & bien fêté. Il paraît que les bonnes fortunes ne lui manquaient pas. Sans doute il était bien de figure ?

LE CHEVALIER.

Point du tout, il était meilleur à entendre qu'à regarder. Quant à ses bonnes fortunes , les chanter n'est pas les prouver : au reste , il était généralement chéri dans la société , parce qu'il n'était pas méchant , & qu'il amusait. Il a eu le malheur de dire son avis dans la carrière littéraire ; ceux qui ont eu à s'en plaindre ne l'ont pas épargné ; il n'a pas opposé assez de philosophie à leurs attaques , & cette petite guerre a jeté de l'amertume sur sa vie.

LA MARQUISE.

Il faut convenir, Messieurs les beaux esprits, que votre manière de vivre ensemble est bien scandaleuse. On parle de la jalousie des femmes, mais la vôtre a cent fois plus d'influence sur la société. A quoi aboutissent nos rivalités ? A nous déchirer dans les cercles ; mais ce sont des mots qui s'envolent ; des égratignures d'épingles. Vos ressentimens ne respectent rien ; honneur, réputation, bien-être, tout est compromis dès le premier choc ; les champions se rangent sous leurs bannières, les partis se menacent, les libelles deviennent des armes offensives, & l'impression dévoue bientôt au mépris public les vainqueurs & les vaincus ; car les gens sensés ne s'avisent jamais de discuter le droit ou le tort des parties belligérantes. L'espèce de lutte adoptée par les uns & par les autres, les flétrit également ; & ce que je vois de plus désastreux à cela, c'est que l'opprobre encouru par les athlètes, réjaillit sur le genre, & qu'aujourd'hui la

Littérature se trouve avilie , parce que les
Littérateurs se sont rendus méprisables.

D O R I V A L.

Ce que dit la Marquise est plein de sens
& de vérité. Les Littérateurs exploitent
en commun le plus vaste de tous les do-
maines , mais le plus scabreux , celui de
l'amour-propre. Sans cesse on se croise ,
on se rencontre , aux limites sur-tout ;
mais au lieu d'être des cultivateurs pai-
sibles , nous imitons ces jurandes jalouses
& processives , qui veulent mutuellement
s'interdire le débit de telle marchandise.
Qu'un Poète , qui ne s'est encore exercé
que dans le genre des pièces fugitives ,
donne une tragédie , ceux qui ont déjà
ensanglanté le poignard de Melpomène ,
crient à l'intrus , se liguent contre lui ,
cabalent contre sa pièce , & ne veulent
pas même permettre au Public d'en ad-
mirer les détails ; tout doit en être mau-
vais , sur-tout s'il n'a pas eu la modeste
déférence d'aller consulter ses maîtres ,
qui n'auraient pas manqué de le dégoûter

de hasarder quelques pas dans cette carrière qu'ils sont en possession de parcourir. Si, plus borné dans son ambition, timide ou peu propre au genre élevé, un Auteur, jeune encore, se contente de tourner dans le cercle des poésies légères, sans apprécier jusqu'où il peut aller un jour, sans indulgence pour des fautes rachetées par des beautés & par l'indice du talent, on lui oppose impitoyablement les Lafare, les Chaulieu, les Gresset, les Voltaire, & tous les Maîtres qui peuvent le rebuter dès le commencement de la carrière, au lieu de les lui présenter comme des modèles, desquels de sages encouragemens pourraient le rapprocher un jour. La critique ne devrait avoir que ces flambeaux de théâtre, qui éclairent sans brûler, & ce sont des torches ardentes qui portent l'incendie & le ravage dans le patrimoine de la littérature. Sans choix, sans égards, il suffit qu'un Auteur ne soit pas affilié au parti dominant, pour en être persécuté. Devient-il sectaire, affiche-t-il sa croyance, la troupe opposée le déchire. Que faire

112 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

donc pour son repos ? Ne point écrire ,
& voilà la réflexion qui met des entraves
aux talens , & qui , insensiblement , en
détruit les germes dès leur naissance.

L' A B B É.

Aussi , depuis les pertes que nous ve-
nons de faire , ne voyons-nous personne
pour les remplacer ; ce qui nous reste
encore achève sa carrière ; & , dans le
deuil de son historien , à qui la Nature
va-t-elle confier ses pinceaux ?

M A D A M E D' E R B Y.

Il faudra bien nous contenter de ce que
nous aurons. Mais , en attendant , voyons
les portraits de Dorival , & comment il
aura peint ses deux grands hommes &
demi.

D O R I V A L.

Ma tâche était d'autant moins aisée ,
que je me suis borné à quatre vers pour
être mis au bas de la statue de mes héros.
Que peut-on dire en quatre vers ? Voici
ceux de Voltaire :

Philosophe enjoué, vaste & brillant génie,
Seul de tous les combats il est sorti vainqueur;
Plus admirable encore en sa course infinie,
Si, par fois, son esprit n'eût égaré son cœur.

LE COMMANDEUR.

Oui, c'est dommage qu'on n'ait pas
pu lui épargner le dernier vers.

LE COMTE.

C'eût été un Dieu, & ce n'était mal-
heureusement qu'un homme, mais un
homme qui honorera à jamais son siècle
& son espèce. Je ne lui connais point de
pendant, quoiqu'en disent ses détracteurs.
Je conviens avec eux que son vermis en-
chanteur couvre bien quelques erreurs,
pallie des fautes, & entraîne même sur
des principes; mais je m'écrierai toujours
comme Damon:

Malgré tous vos défauts, je vous aime à la rage.

Et puis trouvez-moi des Auteurs qui aient
autant de beautés dans tous les genres, &
aussi peu d'imperfections.

LA BARONNE.

Ce qu'il y a de charmant, c'est qu'il

114 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
écrit aussi-bien en prose qu'en vers , &
cela se voit rarement.

MADAME DE CHANCEAUX.

Moi , je radote de la Pucelle ; je le dis
tout haut , il n'y a point ici de Capucins.

DORIVAL.

Aussi est-ce bien son chef-d'œuvre.

MADAME DE LINTZ.

Et la Henriade ?

SAINTRÉ.

Il ne s'y trouve ni le feu , ni la touche
du génie , ni l'invention qui brillent dans
la Pucelle , où je ne vois à redire que le
chant de Conculix , quoique plein de bons
vers & de tableaux de Maîtres , & celui
de l'âne , que rien ne peut excuser.

LE COMMANDEUR.

Admirez , Messieurs , que c'est le plus
jeune de nous qui est le plus sévère.

LE CHEVALIER.

C'est qu'il n'a pas encore le goût usé
ni gâté ; & comme une opinion privée ne

V.^e SOUPER.

117

ûre pas à conséquence, Dorival ne trouvera pas mauvais que j'envisage son héros sous une autre face; peut-être serai-je moins sévère que lui, en ne voyant Voltaire que comme Auteur. Voici, sous cet aspect, comme je me le représente :

Il connut bien son siècle, & mit tout en faillie;
Et couvrant ses larcins d'un vernis enchanteur,
Par sa fécondité, par sa coquetterie,
Il me fait oublier qu'il n'est pas créateur.

LA MARQUISE.

Courage, mes amis. Si chacun de vous fait ainsi son portrait, nous aurons bientôt sa vie entière; car il me semble qu'on peut peindre cet Auteur de diverses manières sans s'éloigner de sa ressemblance.

DORIVAL.

C'est faire son éloge d'une manière aussi fine que complète.

SAINT-É.

Il faut que je vous raconte une anecdote sûre que je tiens d'un de mes amis qui en a été témoin. Voltaire arrête à la Poste à Brandebourg, entre dans une salle

basse pendant qu'on change les chevaux. Le Maître de Poste, espèce de bel esprit, venait de recevoir l'édition des œuvres du Chambellan Prussien, par la Baumelle. Etalée sur une console, Voltaire approche, reconnaît sa famille nombreuse & superbement habillée, lui sourit, en ouvre un volume avec complaisance ; c'était la *Voltéromanie*. Ah ! l'horreur ! s'écrie le Poète en jetant le livre avec violence , & brisant la magnifique reliure Ah ! l'insolent ! dit à son tour, avec fureur, le *Post-Mestre*, l'ignorant ! qui n'en saura jamais tant que ce grand homme en a oublié Vous me paierez mon édition entière Tais-toi, reprend Voltaire écumant, il n'y a pas un mot de moi dans toute cette rapsodie ; pas un mot, je la désavoue ; c'est un fripon, un ignorant, un roué qui a fait cette édition ; j'espère bien le faire pendre. Que ne t'adressais-tu à mon Libraire... ? On se figure en ce moment la posture du Brandebourgeois, qui, à cette sortie, ne pouvait méconnaître Voltaire. A demi

courbé, il se confondait en excuses, & mêlait les complimens les plus burlesques, & accompagnait à sa voiture le héros du Pinde, comme un commis aux Aïdes reconduit le Fermier-Général de tournée qui vient de le vespériser. Cependant Voltaire, qui s'était apperçu que mon ami était Français, & qu'il l'avait suivi, lui cria en partant, & à différentes reprises : Monsieur, je vous demande mille pardons. Et le *Post-Mestre* aurait donné toute sa bibliothèque pour revoir encore une fois Voltaire.

LA MARQUISE,

On trouve son Mahomet plus beau que Zaïré; mais les femmes préfèrent celle-ci.

DORIVAL,

Et les femmes ont raison : les passions, qui sont le nœud de cette pièce ; sont plus de leur connaissance. Le fanatisme réfléchi & profond de l'Apôtre de l'Arabie, & les crimes révoltans qui le

cimentent, leur sont étrangers, & répugnent à leur ame douce & sensible, que l'amour de Zaire, au contraire, & son malheur attendrissent. Alzire, qui vaut mieux que Zaire pour les hommes, ne plaît pas autant aux femmes, parce que les sentimens de cette sœur Sauvage, qui, peut-être, prêche un peu trop, ne sont pas à la portée ni à l'usage de nos faibles Européennes. Pardon, Mesdames, je ne vous en aime pas moins pour aimer mieux la vérité, & cette conjuration d'yeux noirs, toute redoutable qu'elle est, ne saurait me faire rétracter; au reste, consolez-vous, c'est plus la faute de notre siècle que la vôtre. Si vos vertus sont moins prononcées, vos vices ont le même degré de faiblesse; & quand je parle des femmes, croyez que je ne fais pas grâce aux hommes, & que ce que je dis d'elles, je le pense également d'eux.

MADAME DE CHANCEAUX.

Oh ! les tourmens ne manquent pas à

Messieurs les Poètes. Mais vous qui traitez ainsi notre sexe, n'avez-vous donc jamais été amoureux?

DORIVAL.

Pardonnez-moi, je rougirais même de n'avoir pas senti mon cœur. Je n'ai pas bonne opinion de ces êtres froids, qui tirent vanité de ce qui les déshonore à mes yeux.

LA MARQUISE.

Nous ne pouvons guère défrayer la Société ce soir que de ressouvenirs; personne n'a pu se préparer à remplir sa tâche; la chasse a pris toute notre journée. Votre mémoire vous fournirait-elle quelque chose de bien tendre, capable de nous convaincre de ce que vous venez de nous dire?

DORIVAL.

Je crois que je me souviendrai d'une épître que j'adressai, il y a plusieurs années, à une personne que j'aimais. J'étais fort jeune. Je lui avais déjà donné des vers que

je ne vais vous réciter que pour vous
mettre au courant.

A mes Vers.

Ce que ma bouche n'ose dire,
Hélas ! pourrez-vous l'exprimer,
Timides accords de ma lyre ?
Peindrez-vous assez mon délire
Aux beaux yeux qui m'ont su charmer,
Aux yeux de l'aimable Zamire ?
Mes vers, il faut les animer ;
Il faut, en leur traçant ma flamme,
Observer tous leurs mouvemens,
Si la langueur, en ces momens,
De Zamire assoupit les sens,
Ou porte le trouble en son ame,
Redoublez vos tendres accens.
Tant d'ardeur déplaira, peut-être ;
Mais en fondant mon cœur, je sens
Que vous seriez bien moins pressans,
S'il m'était plus permis de l'être.

La petite fille n'ayant pas paru effa-
rouchée de ce premier envoi, je lui remis
l'épître suivante, toujours adressée à mes
vers :

Seuls confidens de mon délire,
C'est à vous seuls à l'exprimer.

Où

On a déjà daigné vous lire,
Ce succès doit vous animer.
Vous avez su plaire à Zamire ;
Mais, mes vers, il faut l'enflammer.
Attendez avec patience
L'instant d'une douce langueur ,
Dans ces momens , un jeune cœur
Soupire de ce vide immense ,
Qui lui cause un trouble enchanteur :
Dans ce voluptueux silence ,
Il désire & cherche un vainqueur.
N'allez pas, d'un pinceau cynique ,
Effaroucher le sentiment ,
Ou, d'un ton plaintif & tragique,
N'annoncer que peine & tourment,
Et faire , aux pieds d'une Angélique ,
Tomber un Médor languissant.
Laissez ces comparaisons fades
A nos faiseurs de madrigaux.
Point de Muses , point de Naiades ,
La belle rirait de ces mots.
Saisissez , je vous le répète ,
Profitez de l'heureux moment
Que la délicatesse guette ;
Unie avec le sentiment ,
Elle l'échappe rarement.
Enfin vous approchez Zamire ;
Elle vous prend d'un air distrait ,

Tome I.

E

122 LES SOUPERS DE VAUCLUSE,

Et vous lit sans vouloir vous lire ;
 Il est temps , faites mon portrait.
 Sensible , fidèle , discret ,
 Voilà les vertus héroïques ,
 Qu'en termes neufs & poétiques
 Sans doute vous étalerez.....
 Eh bien , mes vers , vous l'ennuierez ;
 C'est le langage du perfide ,
 De l'esprit & jamais du cœur ;
 Tendres enfans de la candeur ,
 L'amour sincère est votre guide ,
 Ne reconnaissez que ses lois.
 Peindre à Zamire un cœur novice
 Si souvent rebelle à sa voix ,
 Mais qui , glorieux de son choix ,
 Lui fait enfin un sacrifice
 Qu'il a différé tant de fois ,
 C'est assez : un premier hommage
 N'est pas aussi-tôt refusé
 Que les offres d'un cœur usé ,
 Qui devient aisément volage.
 N'employez donc point d'autres traits ;
 Zamire ignore qu'elle est belle ,
 Ne lui vanter pas ses attraits ,
 Mais bien tous ceux d'un cœur fidèle ;
 Suivez toutes ses actions.
 Un geste , un sourire décide ,
 Et fait voir les impressions

Quel'on fait sur un cœur timide,
 Votre triomphe est préparé,
 Si Zamire vous lit encore.
 Elle doute si je l'adore,
 Son cœur veut être rassuré.
 Ah ! déjà le mien enivré
 De ce plaisir imaginaire,
 De l'entrave qui le resserre ;
 Voudrait se sentir délivré :
 Il volerait jusqu'à Zamire ,
 Se confondrait avec le sien ;
 Ce ne serait qu'à son délire
 Qu'elle reconnaîtrait le mien.

LA BARONNE.

Cette pièce me réconcilie avec vous,
 Dorival. Je crois qu'il faut aimer pour
 s'exprimer à la fin avec cette chaleur ; car
 le commencement est du Versificateur ,
 mais les derniers vers sont de l'Amant , &c
 je ne crois pas que ce fût une Iris en l'air.

D O R I V A L.

Je répondrai comme Saintré , que ,
 dans ce genre , quand mon cœur n'est pas
 intéressé , ma plume me refuse le service ;

LE COMMANDEUR.

Mon ami , heureux celui chez qui le cœur paraît toujours conduire la plume.

MADAME DE LINTZ.

Il faut avouer que nous sommes de bien mauvaises têtes , & que nous bronchons comme des enfans. Et le portrait de Rousseau ?

L' A B B É.

Eh , vraiment , je ne le perdais pas de vue ; mais je n'ai pas trouvé le moment de faire ma réclamation.

DORIVAL.

Je me suis laissé entraîner à ma dissertation , il s'agissait des Dames ; on s'oublie volontiers avec elles.

MADAME DE CHANCEAUX.

Vous avez furieusement à réparer , vous faites bien de n'en pas laisser échapper les occasions.

LE COMTE.

Voyons le portrait de Rousseau ; il y a bien à dire sur le Citoyen de Genève.

DORIVAL.

Du langage français possédant la magie ,
De ses crayons brûlans il fillonna les cœurs ;
S'il encensa l'erreur , comme on fait une orgie ;
Il eut ce qu'il prêcha , des vertus & des mœurs.

L'ABBÉ.

Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites
dans le dernier vers ?

DORIVAL.

J'aime mieux le croire avec le Public
que d'en douter avec quelques écrivains
suspects de jalousie. Il est prouvé que
Rousseau brava les bien-séances , il ne
l'est pas qu'il ait outragé les mœurs , &
c'est assez pour le Peintre d'un homme
célèbre. Nous ne risquons jamais rien de
le voir ou de le montrer en beau. Il est
si affligeant pour l'humanité & la Philo-
sophie de n'avoir à crayonner que des
monstres ou des hypocrites ! c'est ce qui
arrive à tous les Historiens. Quand nous
pouvons , sans mentir évidemment à la
postérité , lui transmettre nos contem-
porains avec les seules taches qui carac-

térifient l'homme, sans le défigurer, hâtons-nous de tracer l'esquisse ; elle peut retenir la plume indécise de tel Auteur qui , sans ce premier modèle , se serait peut-être permis un portrait d'imagination , & aurait chargé notre siècle d'une mauvaise production de plus. C'est dans les mêmes principes que j'affaiblis , autant que je le puis , un des torts de Rousseau , celui d'avoir encensé & verni le paradoxe , lui qui avait le sens droit. Voilà les inconvénients humains ! Avec le talent propre à parfaitement soutenir les vérités de la morale , il en a dédaigné les sentiers battus ; & l'amour-propre exalté lui a fait soupçonner plus d'avantage à composer du stras qu'à employer le diamant (1).

LA BARONNE.

J'attends Dorat , & toutes vos belles dissertations ne l'amènent pas.

(1) Quand j'ai écrit ceci , je n'avais lu ni les Confessions , ni les Rêveries ; elles ne m'ont pas fait changer d'opinion.

D O R I V A L.

Je le traite dans son genre , légèrement.

Il eut des mots , des riens charmans ?

Il fut léger , doux , presque tendre :

Je crains seulement , dans vingt ans ,

Qu'on n'ait de la peine à l'entendre.

M A D A M E D E L I N T Z.

Oh ! pour le coup , voilà une épigramme
dans toute la force du terme.

D O R I V A L.

Pour vous prouver que ce n'en est pas
une , il faudrait faire l'analyse des ou-
vrages de Dorat , & cela serait aussi long
qu'ennuyeux pour tout le monde. Quand
je lui accorde des riens charmans , de la
douceur , de la légèreté.

M A D A M E D E L I N T Z.

Oui , mais presque tendre.....

D O R I V A L.

Permettez-moi de vous demander où
vous le trouvez réellement tendre : je le
vois presque toujours galant ; mais il y a
loin de ce ton à celui de la tendresse.

128 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Dorat a tout effleuré , & n'a rien approfondi : le goût de papillotage a borné son talent , & quand il a voulu traiter les passions , permettez-moi l'expression , il n'a pas passé l'antichambre du cœur.

LE COMTE.

Au total , & pour finir ce chapitre , c'est un Auteur qu'on a trop loué & trop blâmé. Deux volumes lui eussent fait une réputation , & vingt embarrasseront nos neveux dans leur jugement.

LA MARQUISE.

Bien jugé , Commandeur ; mais je veux juger aussi , non pas Dorat , mais Madame d'Erby , qui n'a pas encore fait acte de Bergère vis-à-vis de Saintré. En vérité son désintéressement mérite qu'on lui rappelle ses droits. Eh bien , qu'ordonnez-vous ?

SAINTRÉ.

Je n'ordonne rien. Je prie Madame de vouloir bien chanter une romance du genre tendre , qui lui est assigné.

V.^e SOUFER. 129
(à Madame d'Erby.) C'est sur un air
que vous connaissez.

MADAME D'ERBY.

Oui, je l'aime assez. (*Elle chante.*)

AIR: *Je sens mon cœur qui soupire.*

Ou : *Un Berger de notre village. N.^o 3.*

Cher Amant, mon cœur le confesse,
J'eus tort de soupçonner le tien;
Si je doutai de ta tendresse,
Mon repentir m'en punit bien.
En voyant s'échapper tes larmes
J'ai senti les mêmes alarmes. *Bis.*

C'est un sentiment si pénible,
Que de douter de son Amant !
On l'afflige s'il est sensible,
On le perd s'il est peu constant,
Des soupçons naissent les alarmes,
Et l'amour s'éteint dans les larmes. *Bis.*

Ah ! viens, sous ta main caressante,
Viens sentir palpiter mon cœur ;
Ma bouche attend ta bouche ardente ;
Et mes yeux cherchent mon vainqueur.
Plus de doutes ; jamais d'alarmes ;
Sur mon sein viens sécher tes larmes. *Bis.*

F 5.

130 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

LE CHEVALIER.

On ne saurait chanter avec plus d'expression & de goût.

LA BARONNE, *bas au Commandeur.*

Voilà bien ce qu'on peut appeler une ariette de situation.

LE COMMANDEUR, *bas.*

N'effarouchez pas nos enfans, nous en entendrons bien d'autres.

LA BARONNE.

Eh, voilà comme je voudrais pouvoir faire des couplets dans l'occasion; d'autres feraient l'air.

LE COMMANDEUR.

Baronne, encore ce talent-là? On a déjà assez de peine à vous échapper.

LA BARONNE.

Eh! pourquoi m'échappe-t-on? Moi, j'aime assez les captifs. Une cour de soupirans me flatterait, mais je ferais mes conditions; point de retour; admirez-moi, Messieurs, chantez-moi, amusez-

moi, allez même jusqu'à m'adorer, si la fantaisie vous en prend, mais point de chaînes.....

LE COMTE chante.

Grain de coquetterie,

Dans la vie,

Est toujours de saison.

LA BARONNE.

Ah! donnez-nous du neuf si vous voulez qu'on vous passe le sarcasme. Savez-vous que nous avons fait beaucoup d'esprit aujourd'hui? Pour en sortir, allons, du bachique; nous deviendrions romance.

LE COMTE.

Je renvoie la balle au Commandeur; je chante l'Amour, & lui l'Amant d'Erigone.

DORIVALE.

Ah! Commandeur, vous avez un siège de Cythère que ces Dames entendront sûrement avec plaisir.

LE COMMANDEUR.

Je crains qu'on ne le trouve un peu

F 6.

132 **LES SOUPERS DE VAUCLUSE.**

long. C'est un siège en règle ; & quoi qu'en disent Messieurs les avantageux , les belles ne se rendent pas toujours aussi vite qu'ils le prétendent. J'ai éprouvé de belles défenses en ma vie.

LA MARQUISE.

Le triomphe en est plus flatteur.

LE COMMANDEUR.

Quand on l'a obtenu ; mais je vais vous confier tous mes secrets , belles Dames , n'en abuserez-vous pas ? Il est vrai que je révèle aussi un peu les vôtres.

LA BARONNE.

J'aime la guerre , les sièges , les batailles. J'aurais été bon Militaire : mais écoutons le siège de Cythère , ce titre est intéressant.

LE COMMANDEUR.

Si l'on n'est pas content , je serai doublement coupable , car j'ai fait l'air & les paroles.

AIR , N.º 1.º

Pour le plaisir & la santé ,
Rien n'est aussi bon qu'une orgie ,

V. SOUPERS.

433

Où l'Amour foudroie la gaieté

Et le Dieu du vin la faillie.

Vivent, vivent pour la santé,

Bacchus, l'Amour & la gaité.

**} Ce refrain
se répète
en chœur.**

Mes amis, volons au combat,

Moi, j'ai toujours aimé la guerre ;

Mais que vois-je ? Le cœur vous bat ;

Quand il faut assiéger Cythère.

Vivent, &c.

Que chacun choisisse le fort

Qu'il veut réduire à la chamade :

Et comme Bacchus rend plus fort ,

Commençons par une rafade.

Vivent, &c.

Ecoutez votre Commandant.

Ce sont deux grands Dieux qui l'inspirent ;

Mais quel courage chancelant !

J'en entends déjà qui foupirent.

Vivent, &c.

Vous avez tous, à votre choix,

Ou le blocus, ou l'escalade ;

L'escalade est pour le grivois,

Le traini reste à l'esplanade.

Vivent, &c.

Aiguillonnés par le retard

Que trop de résistance apporte,

134 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Tâchez d'attacher le pétard ,
Et d'entrer tout droit par la porte.
Vivent , &c.

Si vous ne réussissez pas ,
Compagnons , employez la mine ;
Qui foutint des rudes combats
Souvent est pris à la fourdine.
Vivent , &c.

Je vous défends bombe & canons ;
Ne démantelons point la place
Où , peut-être , nous nous verrons ,
Quoique vainqueurs , demander grâce.
Vivent , &c.

Pour l'attaque ayez plusieurs plans ,
Les belles font changer les chances ;
Mais sur-tout avec les dedans
Ménagez des intelligences.
Vivent , &c.

Pour l'une , il faut un siège ouvert ;
C'est le style de la coquette :
Il faut , par le chemin couvert ,
Vers la prude aller sans trompette.
Vivent , &c.

De la sensible approchez-vous
Sans bruit , & toujours à nuit close ;

Ne brusquez rien, & soyez doux,
 Vous en obtiendrez quelque chose.
 Vivent, &c.

Il en est qu'on n'assiège pas,
 C'est la bégueule & la novice;
 L'une ne vaut pas les combats,
 L'autre cède au moindre artifice.
 Vivent, &c.

Nous, Amans & Soldats distrets,
 Brillons par la délicatesse;
 Protégeons, n'attaquons jamais;
 L'innocence ni la faiblesse.
 Vivent, &c.

Si nous sommes heureux guerriers,
 Ne chantons pas notre victoire;
 Que la beauté, sous nos lauriers,
 Trouve un sûr abri pour sa gloire.
 Vivent, &c.

Mes amis, suspendons nos coups,
 Trêve aux combats; qu'allions-nous faire?
 J'en lis dans vos regards jaloux

(*Montrant la Marquise.*)

Qu'au même objet nous voulons plaire!
 Ces yeux, cette fleur de santé, } *Bis.*
 Vont nous brouiller, plus de gaité.

136. LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Amour , cède pour cette fois ,
Crains les Argus & les bougies ;
La nuit tu reprendras tes droits :
A Bacchus laisse les orgies.
Unis , vous donnez la santé , } *Bis.*
Rivaux , vous chassez la gaité. }

LA MARQUISE.

Commandeur , voilà la galanterie & la
plaifanterie du bon genre.

LA BARONNE.

Attrape , il y en a pour tout le monde.

MADAME D'ERBY.

Oui. En nous prodiguant les roses , le
Commandeur ne nous a pas fait grace des
épinés : les prudes , les coquettes , les
bégueules passent en revue.

LA MARQUISE.

Ah ! ma chère d'Erby , vous êtes in-
juste. Ces trois caractères - là sont si
éloignés du vôtre , que je suis surprise
de la protection que vous semblez leur
accorder , & il est , entre autres , deux
couplets qui peignent si bien l'ame , le

œur & la délicatesse du Commandeur ,
que j'ose lui adjuger la palme de la chan-
son , & lui donner le droit de choisir une
Bergère. Je vois dans les yeux de la com-
pagnie que je ne fais que prévenir le
vœu général.

Tous ensemble.

Cela est juste , cela est juste , qu'il
choisisse.

LE C O M M A N D E U R.

Je suis presque à l'âge de Titon , j'espère éprouver son sort , belle Marquise ,
si vous daignez être mon Aurore.

Tous ensemble , frappant des mains.

Bravo ! bravo !

L A M A R Q U I S E.

Faisons nos conditions. Le sort de
Titon eut deux époques, s'il m'en sou-
vient bien. La première ne dépendoit
pas de la Déesse aux doigts de roses ;
elle eut l'indiscrétion de précipiter la se-
conde : moi , je ne demande pour vous
au Destin la première de ses faveurs que

T, 8 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
pour y ajouter le service de vous refuser
la dernière.

LE COMMANDEUR.

Marquise, je reconnais ma témérité :
ne soyez que ma Bergère, les mortelles
font moins exigeantes que les Déeses,
& la houlette fait plus de miracles en ce
genre, que le sceptre de fer du fils du Chaos.

LA MARQUISE.

Je ne crois pas aux miracles, tout est
dans la nature.

LE COMTE.

Même l'empire que le choix ou le ha-
sard nous accordent sur vous, Mesdames.

MADAME DE LINTZ.

Oh ! c'est autre chose, le caprice y
joue un grand rôle.

MADAME D'ÉRBY.

Ma tante, voilà comme vous four-
nissez des traits contre nous, comme si
les hommes n'en avaient déjà pas assez.

SAINTRÉ.

Nous userons toujours avec générosité

des armes offensives ; les défensives nous
sont bien plus nécessaires contre vous.

MADAME D'ERBY.

Mon Berger, cela sent le Lignon.

DORIVAL.

Saintré, défendez-vous ; il me paraît
que votre Bergère n'a pas le goût des
madrigaux de l'Arcadie.

SAINTRÉ.

Je promets ma défense pour demain.

LA MARQUISE.

A propos d'Arcadie, eh, bon Dieu !
j'oubliais, tant je suis peu accoutumée aux
bonnes fortunes littéraires, que le bon
Pierrazzy, qui m'a jadis appris l'italien,
a cru me faire merveilleusement sa cour
en me procurant une patente d'Arcade ;
je l'ai reçue il y a une quinzaine de jours,
& je dois un remerciement ; le faut-il
en prose ou en vers ? De toute manière
j'ai besoin d'un Teinturier. Mon mari est
trop occupé ; Messieurs, qui de vous
connaît quelque chose à ce genre d'ou-
vrage ?

LE COMTE.

Il est plus régulier de remercier en vers, & Dorival, qui est votre confrère, peut mieux qu'aucun de nous payer votre tribut à la société du *Janicule*.

LA MARQUISE.

Ah ! Dorival, vous me feriez grand plaisir, & nous en profiterions avant les Pasteurs du Tibre.

DORIVAL.

J'avoue que je suis un peu intéressé, & je demande la permission, avant de m'engager, de faire mes conditions. Si la pièce que je vous promets, Marquise, a votre suffrage & celui de la compagnie, j'aurai aussi ma Bergère.

MADAME DE LINTZ.

Et nous aurons ainsi notre Arcadie petit-à-petit.

LA MARQUISE.

L'idée est charmante, & je tôle à tout, j'anticipe même sur l'époque ; & pour prix des jolis vers que vous nous avez

déjà débités au nom du Club, donnez la pomme tout de suite.

DORIVAL.

Nouveau Paris, même nombre de belles

Suspend mon choix en ravissant mes yeux;

(à Madame de Lintz.)

Mais plus intéressé, je désire une d'elles,

Et plus hardi, je t'offre & la pomme & mes vœux.

MADAME DE CHANCEAUX.

Pour celui-là, il n'est pas fait à loisir.

MADAME DE LINTZ.

Allons, mon Berger, commandez ;
mais souvenez-vous que le talent dont je
fais le plus de cas est celui de me deviner.

DORIVAL.

Je devine que vous ne serez pas fâchée
de nous réciter quelques vers qu'on a
faits pour vous, & dont je vous ai vue
assez contente.

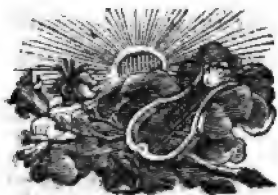
MADAME DE LINTZ.

Vous voulez parler de ce bouquet.....
ce sera pour demain, car je ne m'en sou-
viens pas, & nous avons tous envie de

dormir. Voilà déjà l'Abbé qui perd connaissance, quoiqu'il n'ait pas le plus couru.

L A M A R Q U I S E.

Messieurs qui restez à pourvoir, à demain: apportez-nous un tribut, & celui qui réunira les suffrages choisira le premier. Bon soir & bonne nuit, nous en avons besoin.



VI. SOUPER.

LA MARQUISE.

JE m'y prends aujourd'hui dès l'entremets, parce que nous avons bien de l'ouvrage.

MADAME DE CHANCEAUX.

D'abord mon logogriphe, qui est resté en arrière, j'en fais l'énigme ; c'est *cheminée*. Mais il y a des mots que je n'ai pas trouvés, tels que la contrée où l'on donne dans les couleurs.

LE CHEVALIER.

A vous, l'Abbé, c'est de l'érudition.

L'ABBÉ.

J'imagine que vous voulez désigner la Chine, parce qu'en effet tous les rangs y sont distingués par la couleur des habits que les lettrés

MADAME DE CHANCEAUX.

En voilà assez, l'Abbé, c'est *la Chine*. Bon, le héros larmoyant, c'est *Enée* ;

144 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
du plus brave Espagnol la maîtresse adorée ?

LE COMMANDEUR.

Ah ! de l'histoire, la balle me vient ;
c'est la belle amante de Rodrigue,

MADAME DE CHANCEAUX.

C'est *Chimène*. Comment ne l'ai-je pas devinée ?

Un des deux mots qui divisent les cœurs ?

MADAME D'ÉRBY.

Ah ! je le fais ; c'est *mien*.

MADAME DE CHANCEAUX.

L'animal fidèle est *chien*.

Le père infortuné de trois vilains oiseaux ?

LE COMTE.

Il faut que ce soit *Minée*, de qui les trois filles furent changées en chauves-fouris pour avoir osé défier Minerve dans l'art de faire de la tapisserie. Les Déeses ne pardonnent rien. Le Commandeur a bien eu raison d'abandonner l'Aurore pour une Bergère.

MADAME

MADAME DE CHANCEAUX.

Un arbre , c'est le *chêne*. Un Dieu blondin ? Il n'y a ni Phébus ni Apollon dans *cheminée*.

LE COMTE.

Mais l'*Hyménée* , qu'on peint en beau jeune homme blond ; c'est pour cela que tant de femmes le trouvent fade.

LA BARONNE.

'Avouez qu'il l'est par fois.

LA MARQUISE.

C'est souvent pour s'être fait une trop grande idée de l'Amour , qu'on est si injuste avec son frère.

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah ! Monsieur le Chevalier , sortez nous de cette ville de Thuringe.

LE CHEVALIER.

C'est la ville de *Jene*.

MADAME DE CHANCEAUX.

Qui jamais a entendu parler de cette bicoque ?

Tome I.

G

LE CHEVALIER.

N'insultez pas une ville qui a une Université.

L' ABBÉ.

On s'est occupé de ses fossiles & de ses minéraux. Un certain *Schuttens* en a donné une description en 1720, &, entre autres Médecins de réputation, elle a produit *Schelhammer*. Mais le Chevalier a fait une faute d'orthographe: *Jene* s'écrit par un grand J, qui ne se trouve pas dans *cheminée*.

LE CHEVALIER.

Il est vrai; mais cela se passe dans un logogriphe.

L' ABBÉ.

Vous en voyez l'inconvénient. Personne n'aurait trouvé *Jene*, la Géographie de la Thuringe à la main; tant il est vrai.....

MADAME DE CHANCEAUX.

Ce qui change dans le finge; c'est la mine.

Ce qui donne au commerce une aisance infinie; c'est *chemin*.

Pour les vieillards le plus tendre aliment; *mie*.

Des arbres & des monts un point très-éminent?

MADAME DE LINTZ.

J'ai deviné celui-là : *cime*.

MADAME DE CHANCEAUX.

Vous avez raison; voyez comme les choses les plus simples échappent.

Cette forêt de Cléonie, d'où sortit un lion fameux? A moi, Comte!

LA MARQUISE.

Je veux aussi m'en mêler, & montrer mon petit savoir. Je me suis souvenue que, dans les notes du Poème des Tableaux de la Nature, j'ai lu que le lion que tua Hercule, se retirait dans la forêt de *Némée*.

LE CHEVALIER.

Et c'est le mot.

MADAME DE CHANCEAUX.

Pour la ville de Savoye; je suis aussi embarrassée qu'en Thuringe.

G 2

LA BARONNE.

N'y aurait-il pas aussi une faute d'orthographe ?

MADAME D'ERBY.

Non , car c'est *Nice*.

MADAME DE LINTZ.

Son frère y est tombé malade en allant à Turin.

MADAME D'ERBY.

Voilà bien ma tante : elle m'ôte d'un mot tout le mérite de mon petit savoir , comme si *Nice* n'étoit pas connu de tout le monde.

LE COMMANDEUR.

Il doit l'être , sur-tout des Militaires. Barberouffe, Catinat, Berwich l'ont prise, nous la reprîmes encore en 1744 ; mais nous avons le cœur bon , nous rendons tout.

L'ABBÉ.

Je pourrais encore vous chicaner , Chevalier. *Nice* n'est pas en Savoye , c'est un comté particulier , démembré de

V. I.° SOUPER. 149

la Provence , une extension des colonies de ces Phocéens , Fondateurs de Marseille.

LA MARQUISE.

Je veux faire aussi de l'érudition , moi. Cassini était du comté de Nice ; me trompais-je ?

L'ABBÉ.

Non ; Marquise , ce fut Colbert qui l'appela en 1666.

MADAME DE CHANCEAUX.

Saintré , dites-nous quel est le point le plus lumineux d'une bougie ? J'avoue mon ignorance. Vous êtes le Physicien.

MADAME D'ERBY.

C'est la mèche.

LA BARONNE.

On répond donc par procuration ?

LE COMMANDEUR.

Entre les Bergers de l'Arcadie tout est commun , c'est la règle.

LA MARQUISE.

Je n'ose pas demander si ma bergerie

G ;

150 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

est faite, quoique je connaisse la facilité de mon Teinturier. .

DORIVAL.

Vous l'avez bien nommée, Bergerie, car j'ai fait une églogue.

LA MARQUISE.

Quoi ! déjà ?

DORIVAL.

Je ne réponds pas qu'elle ne se sente de l'empressement que j'ai mis à vous servir.

LA MARQUISE.

Comme cela est désintéressé ! Je ne suis pas la Bergère.

DORIVAL.

Mais bien plus, vous êtes ma Muse.

SAINT-RE.

La comparaison est plus juste que neuve.

DORIVAL.

Je n'ai pas oublié que vous devez venger le Lignen. Etes-vous aussi exact que moi ?

S A I N T R É.

Voyons d'abord comme vous chantez
l'Arcadie.

D O R I V A L *lit.*

É G L O G U E.

LAURILLA, sous le nom d'*Imarète*, *MÉLIBÉ*,

MÉLIBÉ.

Dans quel ajustement nouveau
À nos yeux étonnés se présente Imarète ?
Quitter les diamans pour la simple houlette,
Et la cité pour le hameau !
Faites aux tons de la lyre, au bruit de la trompette,
Comment, aux sons du chalumeau,
Aux rustiques accens de la tendre musette,
Pourrez-vous danser sous l'ormeau ?

LAURILLA.

Mélibé, ma métamorphose
Doit surprendre tous les Bergers.
À l'ombre des lilas qui parent ces vergers,
Viens, je t'en apprendrai la cause.
Fuyant un jour l'ennui, sans chercher les plaisirs,
En butte à la mélancolie,
À cet état de l'ame, où, faute de desirs,
Elle languit sans peine, mais sans vie,
Du limpide ruisseau qui baigne la prairie
Je suivais le cours tortueux.

152 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Son murmure délicieux
Entretenait ma rêverie ;
Et le calme de ces beaux lieux ;
Portant la volupté dans mon ame attendrie ;
Je me suis écriée : O Dieux !
Je cherche le bonheur , permettez-moi des vœux.
Il doit habiter ces asiles ;
Il se plaît aux cœurs purs , aux retraites tranquilles ;
Ces Bergers innocens , ces hameaux isolés ,
Que le luxe ni Mars n'ont jamais désolés ,
Sans doute , à la divine Astrée ,
Auront élevé des autels ;
Et s'il est d'autres immortels
Qui chérissent cette contrée ,
Je les invoque tous. A peine j'achevais ;
Qu'à mes yeux éblouis Minerve s'est montrée !
» Je viens exaucer tes souhaits ,
» M'a dit la Déesse d'Athènes révérée.
» J'inspirai tes premiers accens
» Quand tu peignis Murat & la Reconnaissance (*) :
» Des vertus la douce influence ,
» En déployant ton ame , épurait ton encens ;
» Il monta jusqu'aux cieux. A mon culte fidèle
» Il t'est dû le bonheur que cherchent les humains ,
» Et que le fils du Ciel emporte sur son aile.

(*) Cela fait allusion à deux romans composés par une Dame à laquelle cette églogue a servi de pièce de réception.

VI.^e SOUPÉ.

153

« Mais je ne puis embellir tes destins ;
 « Que lorsqu'abandonnant les cités opulentes ,
 » Dans ces campagnes innocentes ,
 « Brisant tous tes liens , tu viendras sans retour
 « Apprendre à vivre en sage , & fixer ton séjour ;
 « Je te cède , à ce prix , cette fertile plaine ,
 » Que la reconnaissante Athène ,
 « Pour l'immortaliser , de mon nom appela.
 » Qu'elle devienne ton domaine « .
 Minerve dit , & s'envola.
 A l'instant cet habit , ce chien , cette houlette ;
 Je les ai vus à quelques pas de là ;
 Sur le collier d'Athis , en place d'Imarète.
 J'ai lu : Je suis à Laurilla.

M É L I B É.

Certes , des Dieux la faveur est entière.
 Mais Pan chérit aussi ces lieux.
 Ne lui devez-vous pas , Bergère ,
 Et des hommages , & des vœux ?
 Tout ce qu'ici votre œil contemple ;
 De sa puissance vous instruit.

L A U R I L L A.

Oui , Mélibé ; mais , à son temple ;
 Dis-moi quelle route conduit ?

M É L I B É.

Tournez vos pas vers la colline
 Que couronne un bois de lauriers

G 5

354 LES SOUPERS DE VAÛCLUSE.

Mêlés de myrte & d'oliviers.
Là, les filles de Mnémofyne,
La Dêité qui protège les Arts,
Et l'amant de Syrinx ont leurs autels épars
Sous le haut-peuplier, & sous l'humble aube-épine.
Vous y verrez des Savans révérens ;
Ne pas dédaigner la mufette ;
Des Souverains, des Pontifes sacrés
Joindre à leur sceptre une houlette.
Le Dieu du goût tient la navette
D'où l'encens le plus pur, brûlant sur les autels,
En tout temps porte aux cieux l'hommage des
mortels.

L A U R I L L A.

Et mes vœux & mes sacrifices
Seront simples comme mon cœur.
Du lait de mes tendres génisses,
Des fruits, un cantique, une fleur.
Ces dons font de peu de valeur ;
Mais ceux de la reconnaissance,
Quels qu'ils soient, sont toujours comptés,
Et des Dieux justes l'indulgence
Doit être égale à leurs bontés.

L A M A R Q U I S E.

Dorival, on ne croira pas que j'ai fait
ces vers-là : je les aurais désirés plus à ma
portée,

LE COMTE.

Pourquoi donc? C'est-là le genre des femmes, & Dorival s'est sagement contenu dans le style pastoral.

DORIVAL.

Ne fait-on pas à Rome, Marquise, que la France a eu une Deshoulières? Ne peut-il pas s'y en trouver deux?

LA MARQUISE.

Au reste, si l'on demande l'Auteur, je vous ferai venir sur le théâtre.

LE COMMANDEUR.

Ma Bergère, je débute mal dans l'exercice de mon empire, car je vais vous trahir. Vous faites des vers, quoique vous vous en défendiez, &, en vertu de mes droits, je vous prie de nous en dire. Vous en avez fait pour le Marquis pendant qu'il vous faisait sa cour; j'étais son confident, il me les montrait.....

MADAME D'ERBY.

Voyez combien les hommes sont perfides! ni l'Amour, ni l'Amitié ne les retiennent. Leur vanité.....

LE COMMANDEUR.

Ah ! doucement , ce n'est pas le mot. Le Marquis me montrait des vers dans l'effusion du plaisir qu'ils lui causaient , & comme à son intime ami ; mais il me cachait soigneusement la main qui les lui adressait.

LA MARQUISE.

Pour vous ménager le plaisir de la deviner.

LE COMMANDEUR.

Non , je respectais son secret.

LE COMTE.

Vous ne pouvez pas , Marquise , vous refuser à ce que nous vous demandons tous.

LA MARQUISE.

Mais , Messieurs , vous comptez donc autant sur ma mémoire que sur ma complaisance ?

LE CHEVALIER.

Nous savons que l'une & l'autre sont inépuisables.

LA MARQUISE.

Il faut céder pour avoir la paix. Le Marquis m'avait envoyé des vers quelque temps avant notre mariage , j'essayai de lui répondre sur le même ton , & voici mon début :

* Sans talent & sans harmonie
J'élève mes faibles accens
Pour implorer l'heureux génie
Qui préside à tes vers charmans :

Mais en vain je voudrais aller à la fontaine
Où tu t'enivres chaque jour ;

Je n'aperçois que trop , à ma marche incertaine ,
Que je ne fus jamais digne de ce séjour.

S'il suffisait de la reconnaissance ,
Je pourrais espérer de voir remplir mes vœux.
Mais non , tout m'avertit qu'un modeste silence ,
Pour en prouver l'excès, exprime beaucoup mieux.

Les Dames.

Charmans !

DORIVAL.

Pour un coup d'essai , la pièce est fort jolie , les vers aisés , les idées naturelles. Voilà le talent des femmes ! de la facilité , de la délicatesse.

MADAME DELINTZ.

Oh ! charlatans ! voilà comme vous nous gâtez ; & vous savez bien ce que vous faites.

LA MARQUISE.

Messieurs , j'abandonne les profits de mon amour-propre pour régaler celui du Marquis, ou plutôt je raffine sur le mien : mais c'est votre faute ; vous avez voulu me faire parler , & vous me prierez bientôt de me taire.

LE COMMANDEUR.

En attendant que cette fantaisie nous prenne , je gage que vous allez nous donner la réponse du Marquis.

LA MARQUISE.

Vous l'avez deviné ; elle est sur les mêmes rimes , ce qui ajoute à la difficulté. Il est fort dans ce genre.

Dans tes traits brille l'harmonie,
L'esprit pétille en tes accens.
De cet accord naît le génie ;
Je l'ai vu dans tes yeux charmans.

Tu me parles d'une fontaine
Où j'aspirais à boire un jour ;
C'est à toi de régler ma démarche incertaine.
L'hypocréne doit être où tu fais ton séjour.
Que tu dois de reconnaissance
Au Dieu du goût, qui forme & remplit tous tes
vœux !
Un autre me force au silence ,
Un troisième n'en est pas mieux.

SAINTE.

Me permettez-vous, Marquise, de
vous dire mon avis, & sans fadeur ? Je
préfère les vôtres. Les vers du Marquis
sont ceux d'un Auteur à qui la tournure
du vers est familière ; mais ils sentent la
gêne de la rime, & la fin n'est pas abso-
lument claire. Il faut revenir sur la pointe
du madrigal pour entendre que le respect
force au silence, & que l'amour n'en est
pas mieux. Encore le respect n'est-il pas
un Dieu. Les vôtres, au contraire, sont
naïfs, coulans & sans obscurité.

LA MARQUISE.

Mes Maîtres, je voudrais mériter vos
éloges sans qu'il en coûtât rien au Marquis.

LE COMMANDEUR.

Vous en avez le moyen. Tâchez de vous rappeler cette jolie réponse qu'il vous fit, qui commence :
Apprends-nous donc, nouveau Prothée, &c.

LA MARQUISE.

Oh ! j'avoue que je n'ai rien oublié de tout ce qu'il a fait pour moi ; c'est une pièce en rondeau. La voici :

Apprends-nous donc , nouveau Prothée ,
 Quel rang nous devons t'assigner ?
 Enfant gâté de Prométhée ,
 Dans quel genre veux-tu régner ?
 A ta démarche , à ton sourire ,
 A tes yeux , où la volupté
 Si déceamment soupire ,
 Mon cœur te destinait l'empire
 Du plaisir & de la beauté.
 Tu parlas , & je crus entendre
 La Déesse qui préside aux talens ;
 Tu chantas , & ta voix douce , flexible & tendre
 Porta le trouble dans mes sens.
 Pour nous ravir , Euterpe a de moindres accens ;
 La Gaieté fut assez à temps
 Parer ce trait vainqueur qui pouvoit me surprendre.

Emerveillé , sur de faibles pipeaux ,
 J'ose chanter cet heureux assemblage
 De talens séducteurs , dignes d'un autre hommage,
 Erato me répond : Oui , ce sont ses pinceaux.
 Apprends-nous donc , nouveau Prothée ,
 Quel rang nous devons t'assigner ?
 Enfant gâté de Prométhée ,
 Dans quel genre veux-tu régner ?

D O R I V A L.

Commandeur, vous aviez raison: voilà
 une bagatelle du bon genre.

S A I N T R É.

Et d'un bon ton. Tel est l'art de louer
 sans fadeur.

M A D A M E D E L I N T Z.

Et sans exagération.

L A M A R Q U I S E.

Mes chers convives , épargnez-moi ;
 vous m'enivrez d'encens , & l'on en fera
 peut-être honneur à mon Tokai. Mais il
 nous reste deux acteurs à pourvoir.

M A D A M E D ' E R B Y.

Et la vengeance du Lignon , qui se
 chante.

LA MARQUISE.

Et la vengeance du Lignon, que nous garderons pour la fin, puisque c'est une chanson. J'aime bien que le ressentiment prenne une tournure lyrique.

SAINTE.

On ne s'en permettra jamais d'autre en votre présence.

LA MARQUISE, au Chevalier & au Comte.

Eh bien, Messieurs, qui de vous est prêt?

LE COMTE & LE CHEVALIER.

Nous le sommes tous les deux.

LA MARQUISE, au Comte.

Qu'avez-vous?

LE COMTE.

Un remerciement.

LA MARQUISE, au Chevalier.

Et vous?

LE CHEVALIER.

Un conte.

LA MARQUISE, au Comte.

Commençons par le tendre, c'est votre genre favori.

LE COMTE.

Dans mon jeune temps c'était la mode
qu'une Maîtresse donnât son portrait à
son Amant; à ce titre j'obtins celui d'une
belle, & je l'en remerciai ainsi:

Life, d'un éternel amour
Tu viens de me donner le gage;
Ton cœur est à moi sans retour;
Pour garant j'en ai ton image,
Elle manquait à mon bonheur.
Comment d'une fatale absence.
Aurais-je adouci la rigueur?
D'une amoureuse impatience.
A qui, loin de l'objet aimé,
Peindre le désir enflammé,
Si ce n'est à sa ressemblance?
Car les échos & les zéphirs
Sont des messagers infidèles,
De qui la bouche ni les ailes
Ne portent pas loin nos soupirs.
Filles du Roi de la Nature,
Belle & consolante Peinture,
Dans tous les temps, dans tous les lieux,
Par une agréable imposture,

164 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Ta magie étale à nos yeux
Les divers objets de nos vœux,
O des mortels comme l'amie,
L'Illusion, ta sœur chérie,
Enflamme leurs cœurs & leurs sens,
Quand, sous les pinceaux séduisans,
La toile a respiré la vie!
Cette bouche semble s'ouvrir
Pour s'embellir par un sourire ;
Dans ces yeux mourans, le Plaisir
A l'Amour dispute l'empire :
Ces Dieux raniment leurs combats
Sur ce blanc & double hémisphère ;
Mon œil dévore tant d'appas ;
Et sur ces formes séduisantes,
Appuyant mes lèvres brûlantes,
Chère Life, je crois sentir
De plaisir les tiennes frémir.
Tendre Amante, si ton image
Peut égarer ainsi mes sens,
Pour toi quel sera mon hommage ?
Pour toi juge ce que je sens !

LA BARONNE.

Une femme aurait lieu d'être bien flattée, si ce que ces Messieurs expriment avec cette chaleur, était autant dans leur cœur que dans leur imagination.

LA MARQUISE.

Je rends plus de justice aux hommes, il en est qui pensent ce qu'ils écrivent ; & je gagerais bien , par exemple , que le Comte n'écrit jamais à froid.

LE COMTE.

Jamais les choses de sentiment , & rarement les autres , à moins que je n'éprouve le besoin d'écrire.

L' ABBÉ.

Mais , pour nourrir la pièce que vous allez entreprendre , après l'avoir dessinée & faite en prose avant de la mettre en vers , ne faut-il pas vous meubler la tête de ce que nos anciens ont pensé & dit sur la matière ?

LE COMTE.

Jamais je ne mets en prose ce que je veux mettre en vers , c'en serait assez pour me refroidir ; & le seul morceau que j'aie traité ainsi , est resté vingt ans imparfait dans mon porte-feuille. Quant au plan , il en faut sans doute pour un

366 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

poème & une pièce de théâtre ; passé cela, quand un sujet quelconque agace ma verve, je prends ma plume, & mes idées se succédant & s'enchaînant, ma pièce se trouve finie sans que j'aie prévu sa marche ni sa conclusion.

DORIVAL.

C'est l'unique moyen de mettre du feu dans la composition. Toute poésie tirée au cordeau perd en chaleur & en effet, ce qu'elle gagne en régularité. La symétrie répugna toujours aux Muses, & l'on voit le génie n'aller que par sauts & par bonds.

LE CHEVALIER.

On peut donc se vanter d'avoir pris la plume sans savoir par où commencer, & de s'être trouvé à la fin sans s'en être aperçu ; c'est l'histoire du conte que je vais vous lire.

LE CURÉ BEAU PARLEUR,

CONTE.

Un Prestolet adonisé,
Disant Messe depuis quinzaine,

D'une Cure favorisé,
Fut la desservir au Bas-Maine.
Dans un Séminaire, à Paris,
Il avait reçu la tonsure.
Du jargon, de la bourbouffure
Le pédant se trouvait épris,
Et croyait la nomenclature
Le passe-port des beaux esprits.
Le voilà qui, dans son village,
Pindarise, choisit ses mots;
Personne n'entend son langage,
Tous ses paysans sont des fots.
Pâques vient, ils vont à confesse.
N'es-tu point, dit-il à l'un d'eux,
Homme à projets, ambitieux?
—Non. — N'as-tu pas une maîtresse?
—J'ons servi la veuve à Dumon....
—Tu m'as bien l'air d'être glouton?
—Je n'ons point d'ça dans la paroisse.
—Inscible? — Fi donc, Monsieur.
—Concupiscent, fornicateur?
—Je suis..... — Faussaire? — Quelle
angoisse!
Eh non, Monsieur, je suis Maçon,
Veci mei truelle & mon plomb.

LA MARQUISE,

L'idée est plaisante,

LE CHEVALIER.

Ajoutez à cela qu'elle est vraie, car c'est la propre histoire du nouveau Curé de ma terre. Au reste, je déclare moi-même cette bagatelle inférieure en tout point à la pièce du Comte; & j'ai d'autant moins de mérite à lui céder la préférence, qu'il m'évitera l'embarras du choix.

LE COMTE.

Mon cher Chevalier, votre modestie vous met fort à votre aise.

LA BARONNE.

Eh bien, ces Messieurs sont charmans; nous faisons là leur partie de volant.

LE COMTE.

Ah ! puisque vous vous fâchez, c'est vous que je choisis, j'aime qu'on sente ce qu'on vaut.

MADAME DE CHANCEAUX,
au Chevalier.

Allons, mon chevalier par hasard,
vengeons-nous des caprices du fort par
un

un attachement exemplaire, faisons vœu de constance.

LE CHEVALIER.

C'est ma vertu favorite ; d'ailleurs, quand nous commandons , nous sommes moins tentés d'être inconstans.

MADAME DE CHANCEAUX.

Et nous, quand nous sommes forcées d'obéir, croyez-vous que cette esclavage vous assure notre cœur ?

L' ABBÉ.

Je crois les explications dangereuses sur ce chapitre. Quoique borné à la théorie à cet égard, l'instinct me dit que les associations entraînent des prétentions & des rivalités. Il vous faudra bientôt un tribunal d'appel ; que je sois au moins pour quelque chose dans la famille ; votre Juge, par exemple.

LA MARQUISE.

L'idée de l'Abbé est merveilleuse. Il a bien raison ; il était comme celui du milieu au jeu des quatre coins, au lieu

170 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

que le voilà tout de suite en fonctions ;
& je prévois qu'il n'en manquera pas.
Allons, vous serez le Parlement d'Arville
en vacation, mais à condition que vous
ne prendrez l'emploi du métier qu'au
moment de prononcer ; & comme les
causes seront toutes sommaires, vous ne
ressemblerez pas long-temps aux man-
chettes de M. Hicman.

L' A B B É.

Fort bien. Mais jugerai-je sans épices ?

LA B A R O N N E.

Ah ! la maudite Robe fait déjà son
métier.

LA M A R Q U I S E.

Ecoutez. Pour épices , vous aurez le
droit du Dictateur , vous nous comman-
derez à toutes : est-ce bien payer vos
vacations ?

L' A B B É.

Trop bien. Et si j'en abuse ?

M A D A M E D' E R B Y.

Nous vous défobéirons.

L' A B B É.

Et la peine de mort que le Dictateur
prononçait contre les réfractaires ?

M A D A M E D E L I N T Z.

Sera convertie..... en un quart d'heure
de silence.

M A D A M E D E C H A N C E A U X.

J'appelle de votre jugement; vos re-
mèdes sont pires que le mal.

L E C O M M A N D E U R.

Mesdames, Mesdames, vous trahissez
les mystères de la bonne Déesse; au moins
ce n'est pas nous qui soulevons le voile.

L A B A R O N N E.

Mais vous avez bien vite regardé
dessous.

L E C O M T E.

Pour vous y voir, je l'aurais déchiré.

L A B A R O N N E.

Infidélité criante ! Je dénonce un apos-
tat. L'Abbé, rengorgez-vous ; le Com-
mandeur, à peine déclaré le Sigisbé de la
Marquise, me dit des douceurs.

H 2

L' A B B É.

Qu'est-ce que le Commandeur oppose au reproche de sa partie adverse ?

LE C O M M A N D E U R.

Je réponds d'abord que, loin d'être le Sigisbé de la Marquise, la loi m'a donné les droits de Souverain.....

LA B A R O N N E.

Et le Souverain est-il dispensé d'être fidelle ?

LE C O M M A N D E U R.

Non. Mais il s'agit de savoir si une galanterie dite à une jolie femme qui le mérite, & qui a la modestie de la rejeter, tire à conséquence & caractérise une infidélité.

L' A B B É.

La cause est entendue. Renvoyons les parties pardevant la Marquise, Juge naturel de la contestation, pour leur être fait droit ainsi qu'il appartiendra, dépens réservés.

LA M A R Q U I S E.

Comment donc l'Abbé, la Grand'

Chambre ne jugerait pas mieux. Commandeur, je vous absous. Vous seriez moins aimable à mes yeux, si vous ne l'étiez pas à ceux de toutes les autres femmes. Malheur à celles qui veulent que les soins de l'homme qu'elles chérissent, se rapportent exclusivement à elles! c'est faire appercevoir sa chaîne au captif; il en sent d'abord le poids, elle le blesse; il ne veut que l'étendre, il la brise; l'exigence est le tombeau de l'amour, & le germe de l'inconstance.

LA BARONNE.

Marquise, trop d'indulgence ne fait que des ingrats : ces Messieurs se mettent si vite à l'aise.

LA MARQUISE.

Eh bien, croyez-vous que la gêne leur en fasse perdre l'habitude? Je crois, au contraire, qu'elle leur en fait une nécessité; au moins sert-elle de prétexte à leur légèreté.

LE COMMANDEUR.

Notre cause ne peut être en de meil-

H 3

174 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

leures ni en de plus jolies mains ; je remercie mon Juge. Mais les dépens ?

LA MARQUISE.

C'est à la Baronne à les payer ; un baiser ou une chanson l'acquitteront.

LA BARONNE.

Je veux bien chanter, mais je demande vingt-quatre heures, ce n'est pas beaucoup : on ne tire pas à vue sur les indigens ; & puis il nous revient la défense de Saintre, que je suis bien curieuse d'entendre.

SAINTRÉ.

La chanson que je vais vous chanter est une profession de foi, je ne crois pas qu'elle sente le Lignon.

LE CHEVALIER.

Il a de la mémoire.

SAINTRÉ chante.

AIR : Je connais un Berger discret.

Je n'applaudis point à l'Amant

Fade dans sa tendresse,

Qui, pour peindre le sentiment,

Soupire & meurt sans cesse.

Jamais l'amour fans le plaisir
 Dans mon sein ne circule,
 Et l'étincelle du désir
 Est un feu qui le brûle.

Lorsque l'amour dévore un cœur,
 Lise, peut-il se taire?
 Je ne pardonne la langueur
 Qu'à l'Amant ordinaire.
 Moi, vers l'objet qui m'attendrit,
 Tout parle de ma flamme,
 Et cette ardeur, qui me trahit,
 Excuse & peint mon ame.

Le feu qu'allume un vrai besoin
 Ne dort pas sous la cendre;
 L'Amour lui-même en est témoin,
 Je n'en suis que plus tendre.
 Mais quel messager qu'un soupir
 Pour offrir son hommage!
 Un Céladon meurt sans plaisir,
 Content de son image.

Lise, il est temps de soupirer
 Lorsqu'en un cœur rebelle
 On n'a pu faire pénétrer
 L'amoureuse étincelle,
 Ou quand, oubliant son serment,
 Nous voyons notre belle
 Allumer pour un autre Amant
 Une flamme infidelle.

H 4

176 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

LE COMMANDEUR.

Si j'avais vingt ans de moins, je me mettrais de votre religion; vos *Ex voto* sont assez séduisans pour faire secte. Il n'y a que défunt Céladon qui ne trouverait pas son compte à votre jolie chanson.

LA BARONNE.

Il était vraiment pénétré de son sujet, car il l'a chanté avec une ame
Qu'en dites-vous, d'Erby?

MADAME D'ERBY.

Je dis que mon Berger se gâte avec vous, Mesdames; il n'était pas si éveillé que cela avant nos soupers.

MADAME DE CHANCEAUX.

Dites qu'il se forme, & qu'il a d'assez bons modèles sans nous.

SAINTRE.

Ma Bergère, pour réparation de la sortie, vous aurez la bonté demain de nous chanter une chanson bien tendre.

MADAME D'ERBY.

Bien tendre? Et qui me la fera?

LA MARQUISE.

Vous , ma chère ; nous savons que vous en faites avec beaucoup de facilité.

MADAME D'ERBY.

Ah ! cela est trop fort , de condamner les gens à l'impossible.

LA MARQUISE.

Vous vous en défendrez inutilement , nous maintiendrons nos conventions avec sévérité.

MADAME D'ERBY.

Au moins on m'aidera.

SAINTRÉ.

Je vous fournirai le sujet.

MADAME D'ERBY.

Voilà un grand effort.

LE COMTE.

Il n'y a jamais que les sujets qui me manquent ; la main-d'œuvre n'est rien quand on a les idées.

LA MARQUISE.

Mesdames & Messieurs , que chacun se

H 5

378 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

tienne prêt pour demain & apporte son rouleau. Au moyen de la liberté qu'on a de payer en telle monnoie qu'on voudra, on ne sera pas excusable de venir les poches ou la mémoire vides. Voilà minuit, & j'ai encore à écrire au Marquis avant de me coucher.

Tous ensemble.

Ne nous oubliez pas.

LA MARQUISE.

Non, je le tiens même au courant de nos petites orgies, & je dois recevoir demain son porte-feuille que je lui ai demandé.

Tous ensemble.

Ah! Marquise, voilà qui est charmant!

LA MARQUISE.

Bon soir, bon soir. Vous verrez que j'ai songé autant à moi qu'à vous.

Tous ensemble.

La délicieuse créature! elle n'existe que pour le plaisir des autres.



VII.^e SOUPER.

LA BARONNE.

DIEU soit loué ! voilà les portes fermées
& les valets sortis.

LA MARQUISE.

Ce sont des espions nécessaires ; mais
quand le dessert est servi , on n'a pas
besoin de les renvoyer.

MADAME D'ERBY.

Marquise , vous avez reçu aujourd'hui
un gros paquet de Paris.

LA MARQUISE.

Oui. Le Marquis s'exécute de bonne
grâce , & je vais commencer par vous
lire sa lettre , vous y êtes tous compris.

» Tu renouvelles mes regrets , ma
» chère Annette, en me faisant le tableau
» de vos agréables soirées , le cadre t'en
» est dû ; mais il faut convenir que tout
» le monde se prête merveilleusement à
» le remplir. Je ne fais pourquoi tu me

H 6

» demandes mon porte-feuille, tandis
 » que tu en as un charmant : ta modestie
 » est de contrebande avec nos amis ; ils
 » savent tous que nous nous aimions
 » avant notre mariage, & ils ne pourront
 » entendre qu'avec plaisir ce que nos
 » cœurs nous dictaient & ce qu'ils n'ont
 » pas encore démenti. Une femme sen-
 » sible qui épanouit son ame & qui y
 » fait lire celui qui la remplit, celui qui
 » doit y réunir la sienne, celui dont elle
 » est sûre, est respectable par sa confiance
 » même : ton cœur avait deviné le mien ;
 » de ce moment la moindre réserve eût
 » été injurieuse. Tu trouveras dans ce
 » que je t'envoie de quoi entretenir le
 » combat ; je suis désolé de n'y pouvoir
 » pas figurer en personne ; mais je ne puis
 » quitter la pauvre Comtesse : tu fais que
 » je suis le garde-malade né de mes amis ;
 » son état empire, & mes soins, par con-
 » séquent, lui deviennent plus précieux.
 » Dans les récits que tu me fais, je
 » reconnâtrai tous les acteurs, quand
 » même tu ne me les nommerais pas ; la

» Baronne , à ses épigrammes; Madame
» de Lintz , à ses faillies; sa jolie nièce ,
» à ses charmantes mutineries; ta cou-
» sine , à ses à-propos; le Commandeur ,
» à sa galanterie de tous les temps; le
» Comte , à sa délicatesse assaisonnée;
» Dorival , à ses impromptu; l'Abbé , à
» ses citations; & Saintré , à son goût &
» à sa sensibilité. Quand on joint à cela ,
» ma tendre amie , ta solide légèreté , il
» y a de quoi former les plus délicieuses
» orgies , & faire mourir de regret ceux
» qui ne peuvent aller les partager. Mon
» dédommagement sera d'être au moins
» pour quelque chose dans vos amuse-
» mens; & dussiez-vous passer à l'alambic
» mes bagatelles , & les traiter sans in-
» dulgence, je serai assez content qu'elles
» aient contribué à remplir vos momens.
» Mets-moi aux pieds des belles & du
» Parnasse , continue ta charmante ga-
» zette; mais je ne veux pas que tu y
» emploies le temps de ton repos, cette
» idée seule troublerait le mien , &c. »

182 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

LE COMMANDEUR.

Marquise , voilà un homme qui portera malheur à votre Berger : il n'a pas besoin d'être rajeuni , & son cœur surtout sera toujours neuf.

LA BARONNE.

Et son esprit toujours agréable. Je ne connais point d'être qui cache sous un vernis plus brillant , une sensibilité plus profonde.....

LE COMTE.

Ah ! Marquise , ne vous refusez pas ces larmes délicieuses ; & que les nôtres vous prouvent que nous sommes dignes de les essuyer.

MADAME DE LINTZ.

Voilà que je m'en mêle aussi. Allons , allons , point de faiblesse humaine , c'est bien le moment de lire une élegie. Qui est-ce qui en a ? Ce serait un passage naturel ; il ne faut pas sortir brusquement d'un genre.

LE COMTE.

J'ai quelque chose d'équivalent à une

élégie ; ce sont des adieux à une femme dont la faiblesse m'a fait autant souffrir que la fausseté ou la coquetterie d'une autre. Une passion la tourmentait , elle m'aimait , m'estimait , avait même besoin de moi : c'est à elle que j'adressais le remerciement du portrait ; mais périodiquement je me trouvais exposé à des inégalités désespérantes. Tantôt ami , tantôt amant , je flottais entre ces deux titres , & n'en pouvais goûter les douceurs sans mélange. Ma sensibilité éprouvée sans ménagement , & trop souvent , entretenait le désordre dans mon cœur & dans ma santé ; je périssais. Je rassemblai mes forces , & fis ma retraite. Voici mes adieux :

Oui , Laure , pour briser ma chaîne ,
J'ai manqué de perdre le jour,
Le cœur oublie une inhumaine ;
Mais , hélas ! s'il a de l'amour
Éprouvé le tendre retour ,
Qu'un Amant sensible a de peine
A se dégager à son tour !

Aux doux accens de la tendresse ,

Ah ! pourquoi berçais-tu mon cœur ?
 Pourquoi partager mon ivresse ?
 Pourquoi commencer mon bonheur,
 Brûlant encor d'une autre ardeur ?
 C'est blesser la délicatesse,
 L'Amant, son rival & l'honneur.

Tu t'égares, faible ou volage,
 En cherchant la félicité :
 A peine en obtient-on l'image
 Lorsqu'on trahit la vérité ;
 L'humeur & l'inégalité
 Achèvent d'attiédir l'hommage
 D'un cœur sensible & rebuté.

Tu te riais de mes alarmes,
 Sûre du pouvoir de tes yeux ;
 La Fierté m'a prêté des armes,
 Je fuis tes attraits dangereux.
 De l'Amour reçois les adieux ;
 En les inondant de mes larmes,
 Ils n'en font que plus sérieux.

LA MARQUISE, au Comte.

Convenez qu'en faisant des adieux aussi
 tendres, vous trembliez qu'on ne vous
 prît au mot.

LE COMTE.

Cela est vrai ; mais une circonstance

affermit mon courage, & de ce moment je ne fus plus que son ami.

MADAME DE LINTZ.

Et vous en avez été plus content ?

LE COMTE.

Infiniment plus; c'est une femme aussi estimable qu'aimable, & dont la confiance m'est plus précieuse que les faveurs.

MADAME D'ERBY.

Mais pendant que vous étiez son très-humble esclave, vous lui avez fait d'autres vers : cette intrigue me paraissant ancienne, il ne peut y avoir d'indiscrétion à vous demander cette partie de votre roman, qu'on peut dire que vous avez commencé par la queue.

LE COMTE.

Je me suis trop avancé pour reculer ; quand mon tour reviendra, je vous lirai avec plaisir les morceaux qui n'excéderont pas les bornes que nous nous sommes prescrites ; car il y en a de très-longes.

DORIVAL.

Nous les trouverions sûrement trop courts.

LE COMTE.

Non. La première pièce est une épître sur l'indifférence , qui a au moins deux cents vers : comme elle est la clef du roman , vous la lirez en particulier ; elle vous mettra au courant , & ne prendra pas un temps destiné à entendre des choses plus agréables , telles , par exemple , que les vers que la Marquise va avoir la complaisance de nous lire.

LA MARQUISE.

Ne vous attendez pas à une histoire suivie , quoi qu'en dise le Marquis ; j'ai fait très-peu de vers. Un jour qu'il était venu nous voir à Panthemont , ma sœur & moi , la jeune *Landais* se trouva avec nous : elle a une voix charmante. Le Marquis nous pria de chanter le trio de *Zémire & Azor* , nous le fîmes chanter à son tour : le lendemain nous reçûmes ce poulet-ci , intitulé :

Aux trois Grâces.

Chantez , aimables sortirs , chantez belle Landaie ,
Et sans impatience on attendra l'aurore.

Joindre tant d'art à tant d'attraits ,
N'est-ce pas entourer d'agréables portraits
De cadres plus brillans encore ?

O vous , qui de l'Amour méconnaîsez les lois ,
Et pour qui la Nature
N'a ni charme ni voix ,

Ou qui n'en connoîsez que l'affligeant murmure ,
Que n'aviez - vous mon cœur , que n'aviez - vous
mes sens ,

Quand , ce matin , les Grâces complaisantes
M'ont fait entendre leurs accens !

Tantôt timides , gémissantes ,

De la maîtresse de Phœon

C'est les inflexions touchantes ,

Quand le beau Lesbien brave sa passion :

Bientôt , changeant de ton ,

Philomèle n'a pas , dans la verte saison ,

De variations plus douces , plus charmantes ,

Ni de cadences plus brillantes.....

Je me suis cru dans le sacré vallon ,

Suivant alors l'attrait irrésistible

Qui nous entraîne à copier le beau ,

J'ai , sur un faible chalumeau ,

Osté chanter Chloé , Chloé , Nymphe sensible ;

Tel jadis Marsyas , sur un frêle pipeau ,

188 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Lutta contre Appollon : son châtiment terrible

M'était dû. Céleste trio,

Plus indulgent & non moins invincible,

Si vous m'avez fait grâce de ma peau,

C'est pour avoir servi d'ombre au tableau.

LA BARONNE.

Le Marquis était bien jeune pour être si modeste. N'auriez-vous rien répondu à cette délicate galanterie?

LA MARQUISE.

Un pauvre couplet à nous trois, encore y passâmes-nous la moitié de la nuit.

LE CHEVALIER.

Ah ! voyons ; j'aime la touche des femmes sensibles ; la nature est toujours leur guide.

LA MARQUISE.

Dans ce moment je commençais déjà à mêler mon cœur avec la nature ; je crois qu'il dicta une bonne partie du couplet.

AIR : J'aime Rosette à la folie.

* Que vous louez avec adresse,

Que vous chantez avec finesse,

Quels sons flatteurs & quels accens!
D'un rien vous tirez avantage,
Et votre pinceau fait image:
En vous je vois mille talens.
Que les Dieux, qui vous firent naître
Pour le bonheur de vos amis,
Pussent vous faire aussi connaître
Combien ils sentent votre prix!

DORIVAL.

Eh bien, Messieurs, quand je vous
Pai dit, que la naïveté & la délicatesse
caractérisaient les ouvrages des femmes
sensibles.

MADAME D'ERBY.

C'est que nous n'avons jamais recours
à notre esprit quand notre cœur est in-
téressé.

SAINTRÉ.

Je crois qu'il serait plus juste de dire
que lorsque le cœur est de la partie, il
fournit des traits à l'esprit, & que l'un
& l'autre, d'accord, n'expriment que ce
qu'ils sentent: mais on a beau dire que
l'amour ouvre l'esprit; il peut bien inspi-
rer quelques ressources, quelques ruses,

190 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

non pas créer, en donnant le talent de prendre des idées qu'on n'a pas ; disons mieux, la sensibilité ne va jamais sans la délicatesse, elles sont inséparables ; voilà le vrai germe des idées : l'une guide la marche, & choisit toujours les expressions de l'autre ; de là cet assortiment, ce sel doux & savoureux qui assaisonne tout ce qu'elles enfantent.

LA BARONNE.

Il a raison, rarement les gens bêtes sont tendres.

LE COMTE.

Encore moins délicats.

MADAME DE CHANCEAUX.

On dit qu'ils en sont dédommagés.

L'ABBÉ.

Comme les bêtes, & dans leur genre.

MADAME DE LINTZ.

Tout est perdu, l'Abbé fait aussi des épigrammes !

L'ABBÉ.

Vous n'inspirez cependant que des madrigaux.

MADAME D'ERBY.

C'est bien pis, il devient galant.

L'ABBÉ.

Je l'ai toujours été à ma manière; mais mon éducation & la nature de mes occupations m'ont privé de cette fleur d'expression, de ce joli papillotage qui réussit aux toilettes.

LA BARONNE,

Courage. Comme il a retrouvé sa langue pour nous persifler; qui est-ce qui s'en serait douté? Oh! pour vous punir, vous nous donnerez un plat de votre métier. Fouillez vos *in-folio*; & soit vers, soit prose, pour ou contre nous, donnez-nous de vos œuvres.

L'ABBÉ.

Dieu me garde de persifler mes maîtres, & de leur défobéir. Ce que je vais vous citer vous prouvera du moins que j'ai eu du plaisir à rassembler les traits qui font honneur à votre sexe.

C'est par une femme que les Romains acquirent la liberté, que les Plébéiens

obtinrent le consulat, & que finit la tyrannie des Décemvirs. Les femmes sauvèrent Rome assiégée par Coriolan; celles de Carthage coupèrent leurs cheveux pour suppléer aux cordes qui manquaient. Les Sabines arrêtaient la fureur de ces hommes farouches que les liens du sang n'avoient pu contenir. Le redoutable Porfenna montra dans un corps barbare une ame sensible à l'héroïsme des courageuses Romaines qui avaient traversé le Tibre à la nage pour rentrer dans la ville; mais le choix réfléchi de Clélie, en lui dévoilant le génie de la nation qu'il affligait, le lui fit redouter & respecter. Quelle ame le tableau de la piété romaine, qu'il faudrait intituler le tableau de la piété athénienne (1), n'a-t-il pas fait tressaillir de ce plaisir qui s'étend dans les

(1) En effet, c'est sa mère que la Romaine allaite & sauva de la rigueur de la loi; ce trait fut même consacré à Rome comme sublime; mais Péro, Athénienne, soutint vraiment de son lait, les jours de Cimon, son père, fort vieux, & condamné à mourir de faim en prison,

veines comme un frisson ! Si malheureu-
sement le trait n'appartient qu'au Peintre,
si une fille rendre n'a pas soutenu réelle-
ment les vieux jours de son père prison-
nier, en partageant entre lui & son enfant
la liqueur que la nature n'avait destinée
qu'à se dévoter, sans chercher à éclaircir
ce fait, jouissons de la satisfaction de le
croire possible ; il suffit qu'il fasse honneur
à l'humanité, pour être autorisés à le con-
sacrer comme une vérité. *Journal de la vie de
l'abbé de la Roche, par l'abbé de la Roche, 1780*
L. A. M. A. R. Q. U. L. S. E.
Fort bien, l'Abbé. Mais est-ce que
notre pays, notre histoire seraient assez
stériles pour n'offrir aucun pendant à vos
Romaines ? Je n'entends parler que de
ces Collets-montés, des Thalestris, des
Zénobie.

Journal de la vie de l'abbé de la Roche, par l'abbé de la Roche, 1780
S. A. I. N. T. R. E.

Sans contredire, nous avons eu aussi nos
héroïnes, & votre observation est fort
juste. Mais il faut considérer, en nous
renfermant dans notre histoire, que la

forme de notre gouvernement & la trempe de nos mœurs n'ont pas exigé de nos femmes les vertus mâles ou guerrières qu'on nous fait admirer dans celles des temps reculés. Les Romaines & les Carthaginoises étaient imbuës, dès leur enfance, des sentimens républicains, toujours extrêmes; la patrie était tout, alors, parce qu'un rien pouvait en ébranler les fondemens. Aujourd'hui que les états de l'Europe ont pour base une puissance réelle & égale à celle de leurs voisins, ou une existence de convention; que la politique générale est intéressée à maintenir, tranquillement, l'intérêt public, chacun ramène les moyens & les facultés du côté de son intérêt privé.

LE CHEVALIER.

C'est par la même raison que l'esprit des femmes, qui a besoin d'aliment, n'en trouvant pas dans l'exercice des vertus exaltées & hors de leur sphère, s'est rapproché de la nature, & porté de préférence sur les fleurs de la littérature.

LA MARQUISE.

En tout cas, Messieurs, si vous allicz nous reprocher les Virginie, les Lucrece, les Clélie, &c. nous aurions à vous demander les Caton, les Bélisaire, les Camille, les Régulus, les Scipion; mais la réponse de Saintré met tout le monde à l'aise.

L'ABBÉ.

Mesdames, je n'ai point eu le temps de vous citer des traits plus modernes, j'y reviens; ils font autant d'honneur à votre sexe qu'à l'humanité.

En 1538, au siège de Diu, fait par Soliman, Bacha d'Egypte, une femme Portugaise, nommée *Barbe*, emporta successivement les corps de ses deux fils, tués sous ses yeux, sans verser une seule larme.

DORIVAL.

J'en demande pardon aux Dames; mais était-ce un excès de fermeté ou d'insensibilité?

L'ABBÉ.

Eh bien, voici un autre fait moins équivoque.

Au même siège, Donna Isabella de Vega, épouse de Manuel Valconcellos, belle & vertueuse, ne voulut pas le quitter, assembla les autres femmes du Château, avec Anne Fernandès, à qui elle avait confié son projet, & de concert, elles firent tout le service qui était à la portée de leurs forces, visitèrent les postes, encouragèrent les soldats, & ne quittèrent pas le rempart. Le fils d'Anne Fernandès fut tué sous ses yeux, elle mit son corps à l'écart, & revint avec fermeté à son poste, qu'elle ne quitta qu'après son service militaire pour aller pleurer & ensevelir son fils.

Enfin, une autre femme, au second siège de la même ville, surprise par les ennemis, dans un lieu où ils avaient pénétré, combattit si heureusement & si vaillamment avec sa lance, qu'elle donna le temps à un capitaine de venir à son secours avec sa troupe.

D O R I V A L.

Sans vouloir affaiblir le mérite de ces

actions, je reviens à l'explication de Saintré. Les Portugais étaient aux Indes ce qu'étaient les Romains en Italie, les Carthaginois en Afrique, une poignée contre une multitude; ajoutez que pour la défense des foyers, tout devient soldat, & qu'on ne fait jamais une perte qu'on n'en puisse faire une plus grande. Cette considération arrête les élans de l'ame, comme le saisissement, à l'instant de la blessure, empêche l'épanchement du sang. Mais je veux prouver aux Dames que mes réflexions sont désintéressées, en leur apprenant une anecdote qui est faite pour les flatter.

Dans l'isle de Java, les affaires importantes se traitent par les femmes. Les habitans disent qu'elles ont plus de douceur que les hommes, plus d'inclination à la paix, & moins de sévérité dans les jugemens; mais ils n'emploient pas les filles aux négociations, pour ne pas exposer leur honneur, & ne pas voir traverfer leurs desseins par des amourettes; ils prennent les mariées ou les veuves, après

198 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

un légitime mariage ; & si elles ont eu des enfans , il faut qu'elles les aient allaités elles-mêmes , si elles l'ont pu , sinon elles passent pour des mères charnelles , voluptueuses & déshonnêtes. Sublime leçon que nous donnent des espèces de Sauvages ! Chez nous , nos pères , les Gaulois , avaient un Sénat de femmes ; & Tacite dit qu'ils leur croyaient quelque chose de divin.

L' A B B É.

Le Romain était plus galant que les Pères du Concile de Mâcon.....

LE CHEVALIER.

L'Abbé , taisez-vous ; vous allez déchirer votre robe.

L' A B B É.

Je ne crois pas ma robe intéressée aux absurdités d'un siècle d'ignorance , où l'on osait agiter sérieusement si la compagnie de l'homme était au rang des créatures humaines.

LE CHEVALIER.

Ajoutez que les avis furent long-temps

partagés, & que la question fut discutée pendant plusieurs séances.

LA BARONNE.

Cela est plus risible qu'étonnant. Je me figure un Concile, une assemblée de Momies ressuscitées, auxquelles on avait rendu le mécanisme de la parole, sans leur restituer celui des idées.

LE COMMANDEUR.

Baronne, avec les Momies c'est été fait de votre humanité ; heureusement qu'il se trouva à ce Concile de gras Moines & de jeunes Abbés ; il est même vraisemblable que c'est par reconnaissance que les Dames ont depuis admis ceux-ci à leur toilette.

LA BARONNE.

Vous avez bonne grâce, espèce amphibie.....

LA MARQUISE.

Je crois que c'est au Saint-Esprit que nous devons l'heureuse décision qui nous sépare des guenons & des pies.....

SAINTE-RE.

Charles le Sage a dit un mot que j'ai réservé pour la gloire, je ne crois pas qu'il dépare l'éloge des femmes. Ce mot est, » qu'en France, les hommes sont » presque tous des enfans, mais que, » souvent, les femmes sont des hommes. Enfin, Mesdames, vous verrez dans l'histoire, que l'Empire doit sa conservation à Hélène, l'Espagne à Ingonde, l'Angleterre à Adelberge, la Lombardie à Théodelinde, la France à Jeanne d'Arc, peut-être aussi à l'aimable Agnès, & que Conrad III ayant assiégé Winsberg, les femmes de cette ville demandèrent à cet Empereur, pour toute grâce, d'emporter ce qu'elles avaient de plus précieux; on les vit à l'instant sortir leurs maris sur leurs épaules, & leurs enfans dans leurs bras. Ce trait héroïque sauva la ville du massacre & du pillage: l'Empereur comprit que de semblables habitans étaient précieux à conserver.

MADAME D'ERBEE

Messieurs, grand merci à tous vous

pardonnons certains écarts en faveur du
soin que vous avez eu de travailler à notre
histoire. Mais ne serait-il pas temps de
revenir au comique ? Il y a long-temps
que nous sommes dans les landes de
l'érudition.

LA MARQUISE.

D'Erby a raison. A vous, Chevalier,
égayez-nous un peu.

LE CHEVALIER.

Justement j'ai une histoire de perruque
propre à cela. J'étais à Vienne en Au-
triche, fort occupé, & depuis près de
six mois, brouillé avec le sacré valson.
Un Médecin Français, de mes amis,
garçon d'esprit & drôle de corps, m'é-
crivit un jour pour que je lui envoyasse
un Perruquier de l'hôtel de France. Voici
son épître :

* Lorsque le poil nous tombe de la nuque,
Avec raison il faut porter perruque ;
C'est mon avis, & je suis dans le cas ;
Je le dis net, & ne me cache pas ;
Heureusement, dans le siècle où nous sommes,
Nous pouvons tous, par un bon coiffeur,

201 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Du poil d'autrui remplumer notre chef,
 Et, nous moquant de ces petits méchets,
 Employer l'art où manque la nature,
 Et de nos ans raccommoder l'injure.
 Heureux talent ! charmante invention !
 Vous méritez ma vénération.
 Que béni soit celui dont l'industrie
 Imagina cette supercherie
 Qui rajeunit les vieillards rabougris,
 Qui sert sur-tout à cacher cheveux gris,
 Tête pelée, aussi-bien que la rogne !
 Car sans cela pourrait-on, sans vergogne,
 Se turpiner effrontément montrer
 A tout raiilauc qu'on pourrait rencontrer ?
 Certainement il est bien plus honnête
 De se montrer perdue sur la tête.
 Le vieux Saint Pierre, Abfalon & César
 En auraient eu de même que le Czar,
 Par la raison qui nous est bien connue,
 Si de leur temps la mode en fut venue,
 Par conséquent, mon aimable Seigneur,
 Procurez donc à votre serviteur
 Perruque blonde, ou grise, ou brune,
 Ronde ou carrée, enfin à m'en faire une.
 J'ose espérer que par votre moyen,
 Il me viendra, si vous le voulez bien,
 Un homme expert dans l'art de la frisure,
 Destinateur, Philosophe en coiffure,

Enfin, Monsieur, un mortel à talent,
Que dans Paris vous appelez *Merlan*.
Vous sentez bien qu'à tête doctorale,
Sur-tout, il faut perruque magistrale,
Belle à gair, faite, en un mot, par tel
Que vous croyez le meilleur dans l'hôtel.
Excusez donc mon importune audace.
Vous molester, & pour une teigneasse!
C'est beaucoup trop; mais vous m'avez permis
D'agir ainsi comme avec mes amis.

P. S. Vendredi dernier, vous avez fait un vide
dans notre Société, à y passer la tête : on se propose
de laver la vôtre à la première occasion. Je vous dis
ceci de la part de Mademoiselle Victoire, qui n'a fait
que bâiller.

DORIVAL.

Voilà de ces vers négligés dont nous
parlions, qui n'en ont pas moins le mé-
rite de l'à-propos, & les grâces du désha-
billé. Il y a de la gaité & de la facilité
dans cette bagatelle.

LA BARONNE.

C'est bien tout ce qu'on peut dire sur
une perruque.

MADAME DE L'INTELLIGENCE

Souvent on serait plus embarrassé de
parler de ce qui est dessus.

LE CHEVALIER

La demoiselle Victoire était aimable.
Elle n'était pas contente quand je man-
quais à l'assemblée, parce que nous chan-
tions toujours des duo ensemble. Quoique
fort enrhumé alors, je ripostai ainsi à la
requête doctorale :

Dieu soit loué, voici du fruit nouveau,
Mon cher Docteur, que le ciel vous le rende.

Par vous Phébus est sorti du tombeau ;

Empêchons qu'il n'y redescende ;

Epurons l'air autour de lui ;

Et formons un autre atmosphère.

Il sera bientôt dans sa sphère.

Si nous le sauvons de l'ennui.

En travaillant pour le Dieu du Permis.

C'est aussi travailler pour nous ;

Déjà trop de bon sens nous oppresse,

Et rend mon sourire aigre-doux.

De la Dignité chère,

Qui se plaisait à nuancer ma vie

De plaisirs vifs & naturels,

Je cherche par-tout les auxiliaires

Sommes-nous donc en sursis!

Eh! comment vivre sans bons mots?

Sans ensembles, sans épigramme,

Et sans agiter des grécots.

Ah! continue à régner sur mon ame,

Folâtre mère des plaisirs,

Tant que mon cœur sera sous ton empire,

A l'abri d'un tendre délire,

Il bravera la langue des dévots,

Pour moi tous sera jouissance.

Digne effort de la Déesse

Qu'avant aux triomphes s'engage!

Qu'on dise que voilà justice!

Et comment remède, Docteurs, de votre maque,

Qui gèle sans de persequer

Je m'émerveille, en testaments,

Qu'on manque quelquefois de cette marchandise.

Car les monies n'y manquent pas;

Mais ce qui plus augmente sans cesse,

Est qu'un mari vieillit et se désole.

Par le Merlan le plus recommandable!

J'avais écrit jusqu'ici qu'avec épouse aimable

Du soin de sa coiffure on était dispensé;

Mais comme ici tout est bouleversé

Milord Frison, porteur de la présente,

Après avoir beaucoup examiné

L'air grave & tourmenteux, la prestance imposante

De tout mortel endoctriné,

206 LES SOUPERS DE VAUCEUSE.

Et fait réflexions profondes,
Sus le triangle & le carré,
Les plis, les reflets & les ondes,
D'un boudin, d'un marron, d'un toupet échanuré,
D'une savante théorie
Vous offre les effets certains.
Bientôt, sous ses heureuses mains,
De votre physionomie
Les traits noblement encadrés
Vous feront des Merlans respecter le génie,
Et les premiers climats qui les ont engendrés.
Le *Post-Scriptum* de votre épître,
Mon cher Docteur, est galant comme vous;
Pas ne ferais de mon pupitre
Faire éclore propos si doux.
Ma pauvre tête est pourtant menacée;
Mais tête de mari n'a peur facilement;
Et si n'était de rhume embarrassée,
Soutiendrait l'affaire hardiment.
Mais, las ! merci pour le moment,
De la laver mince ferait la gloire,
Docteur, à d'autres temps remettons-en l'histoire;
Un catarre de moins, me verrez bravement
Attaquer & chanter victoire.

MADAME D'ERBY.

Vous n'étiez pas mal avantageux, il
me semble.

LE CHEVALIER.

Il faut l'être un peu en Allemagne ; on n'y vaut que ce qu'on s'y fait valoir.

LA MARQUISE.

C'est donc comme à la cour ?

LA BARONNE.

Mesdames , vous êtes très-indulgentes ; il y a pourtant une impertinence de remarque dans la réponse du Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ah ! songez que je parlais des Allemandes.

MADAME DE CHANCEAUX.

Les deux vers ne m'ont point échappé ; mais passons-lui cela en reconnaissance de ce qu'il nous a sortis tout-à-l'heure des terres australes.

LE COMTE.

Fort bien. Et pour ne pas laisser prescrire le droit de commander à nos Bergères , je prierai la Baronne de couronner notre soirée par une ariette qui nous fasse aller coucher sur la bonne bouche.

LA BARONNE.

Ne vous faudrait-il pas une déclaration d'amour en forme?

LE COMTE.

Ne fût-elle que sous-entendue.....

LA BARONNE.

Je vous entends. Pour moi, qui ne fais rien à demi, je vais passer votre espérance. Écoutez.

AIR: *J'aimais ma liberté.*

Ou: *Par sa légèreté.*

Je l'éprouve en ce jour,
Imprudente Bergère,
Rien, non, rien sur la terre
Ne résiste à l'Amour.
Las, à mon ame,
Amour, rends la paix,
Ou fais que notre flamme
Ne s'éteigne jamais.

Toi, qui fais mon secret,
Ah! prends pitié de Lisé;
Berger, que ta franchise
Te rende au moins discret.
Las! à mon ame, &c.

De cachier son lien.

C'est en vain qu'on se vante ;

Pour trahir une amante,

Il ne faut donc qu'un rien.

Las ! à mon ame , &c.

En vain contre tes coups

J'ai voulu me défendre ;

Le plaisir d'être tendre

Est un plaisir trop doux.

Amour, mon ame

S'ouvre à tes attraits ,

Fais-y brûler ta flamme ,

Et ne l'éteins jamais.

LE COMTE.

Ma Bergère, je joins mes vœux aux
vôtres. Il n'y a qu'une chose à redire à
votre charmante déclaration, c'est que
c'est une chanson.

LA BARONNE.

Ces Messieurs ne sont jamais contents.

LA MARQUISE.

Comte, l'incrédulité qui naît de la
discretion devient une vertu à nos yeux.

LA BARONNE.

Oh ! la matière devient grave , nous

210 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
nous appesantissons, c'est de sommeil.
Allons rêver à ce que nous dirons demain.

L A M A R Q U I S E.

Sur-tout des chansons naïves, j'en suis folle. En voulant mettre trop d'esprit dans ce genre, on ne fait que des épi-grammes en chant. Vous, l'Abbé, fouillez vos recueils d'anecdotes; nous ne sommes pas si amies du papillorage, que nous n'écoutions avec plaisir ce qui peut nous instruire; il ne s'agit que de nous dorer la pillule, &, comme a dit Favart, l'art est de cacher l'art. Bon soir, il est temps de s'aller coucher quand on moralise.



VIII. SOUPER.

LA MARQUISE.

BARONNE, il est bien temps que vous nous mettiez au fait de l'objet de votre discussion secrète avec le Comte ; vous y apportez tous les deux une chaleur qui nous y intéresse , & le premier lien de notre Société est la confiance.

LA BARONNE.

Il faut en convenir , vous me mettez bien à l'aise. Vous l'entendez , mon Berger , je ne puis , sans me rendre coupable , désobéir à une loi générale pour observer un procédé particulier ; je ne le cache pas , votre secret me pesait infiniment ; & après le plaisir d'en apprendre un , je n'en connais pas de plus vif que celui de le répandre. Il est question d'une correspondance charmante que le Comte a avec une jeune orpheline , à l'éducation de laquelle il a contribué dès son enfance. Il ne veut pas nous lire ses lettres , & je

218 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

suis persuadée qu'on en serait enchanté. Cette enfant a des idées uniques, est fort instruite pour son âge, & écrit avec un sens, une légèreté que je n'ai jamais vus réunis.

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah ! Comte, ce serait un vol que vous nous feriez, nous qui mettons en commun jusqu'aux déclarations d'amour,....

MADAME DE LINTZ.

Et qui hasardons notre amour-propre en livrant nos productions.

LE COMTE.

Mesdames, je ne me refuserais pas à augmenter vos plaisirs par la lecture des lettres de ma pupille, elles sont faites pour instruire & pour amuser ; mais une considération puissante me retient. J'ai contribué à l'éducation de cette charmante fille, autant que mes occupations & mes fréquens voyages me l'ont permis ; & quoique la nature ait fait pour elle infiniment plus que moi, l'enfant a mesuré sa reconnaissance aux effets plus qu'à

la cause première : de là des effusions continuelles de ce sentiment, dont le propre est d'embellir & de flatter son objet. Si le torrent de l'amour maternel de Madame de Sévigné a trouvé des censeurs, quelque naturelle, quelque estimable qu'en soit la source, comment des indifférens supporteraient-ils l'encens que me prodigue un être délicat, qui croit me devoir une partie de ses talens ? Et moi-même, comment aurais-je l'effronterie de vous entretenir de mes prétendues qualités, & de vous donner de sang froid, pour des vérités, les rêves au moins hyperboliques de la reconnaissance & de la prévenction qui l'avenglent ?

MADAME DE LINTZ.

Eh bien, Comte, procurez-nous le plaisir d'en rabattre, vous êtes en bonnes mains.

LE COMTE.

De toutes les règles d'arithmétique, c'est précisément la soustraction que mon amour-propre redouté davantage ; &

214 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

comme c'est elle que les Dames emploient le plus volontiers, qu'il me soit permis de n'en pas courir le risque.

LA MARQUISE.

Ecoutez, il est un moyen de concilier votre modestie, vraie ou feinte, avec nos plaisirs, qui ne s'accrochent pas des réserves. Il nous faut les lettres de la jolie pupille ; mais l'Abbé les lira, vous rougirez aux endroits convenus, nous tempérerons les fumées de l'amour-propre par quelques commentaires dont Madame de Lintz & la Baronne feront les frais ; à la fin vous vous y ferez ; de notre côté, nous nous accoutumerons à vos louanges, & même à y ajouter les nôtres, & vous verrez que tout le monde sera content.

LE COMTE.

Pour vous convaincre que mon humilité n'est pas simulée, prenons un milieu ; je vous enverrai les épîtres, & vous les lirez ensemble ou séparément, à votre choix, pourvu que je ne sois pas présent.

LA MARQUISE.

Pourquoi vouloir retrancher de nos plaisirs celui que vous ne pouvez manquer d'éprouver quand on applaudit à votre ouvrage? Former le cœur, l'esprit, & développer les talens d'un enfant que la nature a favorisée, c'est en avoir en quelque sorte partagé la création, & il faut tant de courage, de patience & d'honnêteté pour le livrer aux soins qu'exige l'éducation, que je suis toujours indignée quand je réfléchis au peu de considération qu'on attache aux êtres vertueux qui s'y dévouent. Combien l'entreprise n'est-elle pas encore plus admirable quand le seul amour de l'humanité, l'attrait de perfectionner notre semblable, nous fait braver les dégoûts inséparables de l'institution! Non, Comte, nous ne voulons pas que vous sacrifiiez ainsi votre vraie récompense au calcul intéressé de l'amour-propre; vous avez le sens droit, vous savez ce que vous valez; & quand les expressions admiratives de votre pu-

LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

pille vous rendraient un peu glorieux, vous trouveriez votre excuse dans vos succès, car je ne connais guère de femmes qui puissent lui disputer les charmes de la figure & les agrémens de l'esprit: je n'en ai vue que deux fois, & j'ai du le temps de deviner la beauté de son ame.

LE COMMANDEUR.

Mon ami, une plus longue résistance ne ferait pas fortune: persuadez-vous qu'il est des actes de complaisance dans la société qui portent leur préservatif avec eux. La Marquise vous a dit une grande vérité. Un des principaux devoirs de l'homme est de former son semblable à la vertu: plus la tâche est pénible, plus elle est méritoire; & le sentiment de ce principe de morale vous répond de l'attention, je dirais presque respectueuse, que nous apporterons à la lecture de votre correspondance, fût-elle même plus frivole qu'instructive.

LE COMTE.

Je me rends si l'Abbé veut bien prendre
la

la peine de lire, car je ne pourrais pas m'y déterminer.

L' A B B É.

L'emploi ne saurait être plus agréable!

LE C O M T E.

Pour aujourd'hui je demande grâce ; il me faut le temps de mettre un peu d'ordre dans mes lettres & dans celles de Pouponne, c'est le nom de la jeune personne : demain j'apporterai les premières qu'elles m'a écrites en Corse, ce n'est qu'à cette époque que son style se trouve formé & en état de soutenir l'examen.

M A D A M E D E C H A N C E A U X.

Nous vous savons un gré infini de ce sacrifice, & la Baronne partage notre reconnaissance.

LE C H E V A L I E R.

Je crois que la Baronne....

L A B A R O N N E.

Je conviens de bonne foi que j'ai autant travaillé pour moi que pour vous. Mais n'est-ce pas beaucoup, en se satisfaisant, que d'ajouter aux jouissances de ses amis?

Tome I.

K

SAINTRÉ.

L'adresse de tirer parti des circonstances, est un art précieux dans la société.

DORIVAL.

Vous parlez en Professeur, on ne saurait appeler de la docifion.

MADAME D'ERBY.

Mesdames, il y a déjà quelque temps qu'il me roule un projet dans la tête, qui, je crois, aura votre approbation, même celle de la Marquise : elle nous a soumis à nos Bergers, &, en vérité, je ne fais guère pourquoi ; il est fort heureux qu'ils n'aient pas encore abusé de leurs droits. Mais ne trouveriez-vous pas juste que l'empire fût alternatif ? Ce plan peut seul tempérer l'exercice de leur despotisme.

LE COMMANDEUR.

L'idée est si bonne, que j'y soumets mon sexe, de mon autorité privée, sans crainte d'être désavoué.

MADAME D'ERBY.

Voyons si mon Berger fera aussi docile.

SAINTRÉ.

Qu'exigez-vous de moi ?

MADAME D'ERBY.

Vers ou prose , à votre choix , mais
promptement.

SAINTRÉ.

AIR: *Je connais un Berger discret.*

Tes attraits enchantent les yeux ,

Tes accens les oreilles ,

Et le sourire est plus joyeux

Sur tes lèvres vermeilles.

La touchante naïveté

Soupire en ton langage :

Je crois peindre la volupté ,

Et je vois ton image.

} *Eis.*

Mes yeux , cessez de l'admirer ,

C'est un plaisir à craindre ,

Si je venais à l'adorer ,

Je ferais trop à plaindre.

Eglé dédaignerait les vœux

D'un mortel téméraire :

Elle peut aspirer aux Dieux ,

Et je suis sur la terre.

} *Bis.*

MADAME D'ERBY.

Avez-vous donc oublié que je ne suis
qu'une Bergère ?

SAINTRÉ.

On peut redouter les métamorphoses ;
mais en usant de vos nouveaux droits ,
vous avez confirmé les miens , & je m'en
fers pour demander une réponse à ma
chanson.

MADAME D'ERBY.

Eh ! vous êtes excellent ; c'est le cas de
dire de trois choses la meilleure.

LA MARQUISE.

D'Erby , vous ne sauriez-vous en dé-
fendre , Saintré vous a pris sur le temps.

LE COMTE.

Il faut un effort ; l'empire doit être
alternatif.

MADAME D'ERBY.

Oui ; mais commander des choses im-
possibles,

LE COMMANDEUR.

Rêvez-y bien ; il n'est pas que vous
n'ayiez quelque chose qui aille à la jolie
chanson de Saintré.

MADAME D'ERBY.

Quand on est indigent, il est permis d'emprunter ; je vais tâcher de me rappeler une ariette qu'une de mes amies a faite. Elle ne rime pas beaucoup à celle de Saintré ; mais cela ne se jette pas au moule. Elle est intitulée : *la Surprise de l'Amitié*. En effet, mon amie ne se défiait pas d'un ami, qui est devenu successivement son amant & son époux.

AIR, N.° 5.

Quand l'Amour, au fond de mon ame,
Jaloux d'y régner en vainqueur,
Par tes yeux fit passer la flamme
Qui brûlait tes sens & ton cœur,
En feignant de ne pas t'entendre,
Je tremblais (*bis*) de devenir tendre. *Bis.*

Ce Dieu qu'on peint avec des ailes,
Intimide le sentiment ;
On ne parle que d'infidèles,
• Je craignais jusqu'au nom d'amant,
L'amant ménagea ma faiblesse,
Mais l'ami (*bis*) surprit ma tendresse. *Bis.*

Heureux sort ! charmant esclavage !
J'ai tout réuni dans Myfis :

222 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Mon esprit en lui trouve un sage,

Et mon cœur un autre Amadis.

A jamais comme ton modèle,

Cher amant (*bis*), sois tendre & fidèle. *Bis.*

LE CHEVALIER.

Votre amie doit être une charmante créature, & son amant dut être bien sensible à ses couplets.

MADAME D'ERBY, embarrassée.

Elle est sensible & timide. Il fallait qu'elle se crût bien sûre de son amant pour lui donner cet avantage sur elle ; cela ne réussit pas toujours.

SAINT RÉ.

Toujours, à moins que d'avoir rencontré un monstre, & ils ne sont pas aussi communs qu'on le dit : la société, quand il s'y en introduit, les démasque bientôt, & venge, par son mépris, les victimes de leur séduction.

MADAME DE LINTZ.

Mais avant qu'ils soient connus, ils ont fait du ravage.

SAINTE.

Il est rare que les gens de cette trempe en imposent assez long-temps pour intéresser le sentiment. Chez une personne honnête, la défiance, le préjugé, une foule de craintes combattent & éloignent l'instant de la défaite; le séducteur risque trop à l'analyse: ce qu'il n'a pas obtenu brusquement; il est rare qu'il le poursuive avec opiniâtreté. Le caractère de Lovelace, parfaitement soutenu, ne paraît à personne dans la nature; & je dirai toujours aux jeunes personnes, que lorsque des êtres à peu près de cette classe font couler leurs larmes, elles ont à se reprocher d'avoir fait la moitié du chemin.

LA MARQUISE.

Il est en effet bien des femmes qui courent au-devant de la séduction; mais cette matière nous enfoncerait dans les dissertations; il vaut mieux écouter ce que Madame de Lintz va nous lire, il y a long-temps qu'elle se repose.

K 4

MADAME DE LINTZ.

Je ne suis pas si modeste que le Comte,
 & je vais effrontément vous régaler d'un
 bouquet qu'un de mes attentifs me fit l'an
 passé pour la Saint Louis, qui est une de
 mes fêtes, car j'en ai autant qu'une
 Espagnole.

Louise, ton Patron eut toutes les vertus

Sans nul mélange de faiblesse.

Tu n'imites que trop cette austère sagesse

Qui te mit au rang des élus.

Il eut des sujets, un empire.

Une faillie, un regard, un sourire;

De ta voix les accens flatteurs,

Et ce charme secret qui si bien les attire;

Tout range sous tes loix les esprits & les cœurs;

Louis, quoique le diadème

Repousse avec dédain la timide amitié,

Avec ses courtisans, eux-mêmes,

D'un tendre attachement Louis était lié.

Et toi, femme jeune & jolie,

Toi, de qui les talens, l'esprit & les attraits;

Soit dit entre nous, sont bien faits

Pour éveiller la jalousie,

Parmi les femmes, je le fais,

Tu peux compter plus d'une amie.

L'éloge, je crois, est complet,

- Et le parallele parfait.
Je pourrais ajouter encore,
Que si Louis aux cieux est révééré ;
En ce monde aussi on t'adore.
Mais tu rirais de ce style sucré.
Enfin, ton Patron n'eut, dans le cours de sa vie ;
Qu'une faute à se reprocher.
Sur les côtes de Barbarie
Il s'en alla batailler & prêcher ;
Las ! il y périt : mais les belles
Ne meurent pas de même ; & si les infidèles
Doivent seuls causer ton trépas,
Louise, je réponds que tu ne mourras pas.

D O R I V A L.

Dans une autre pièce, le jeu de mots
serait reprehensible ; mais dans un bouquet,
& amené par le sujet, il est à sa
place, & cette dernière galanterie ne dépare
pas celles qui la précèdent.

M A D A M E D E L I N T Z.

J'en ai été fort contente, je n'y regarde
pas de si près, & l'hyperbole même ne
m'effraie pas ; vous nous réquisez toujours
assez à notre juste valeur ; mais
pour détourner un peu la critique de

K j.

216 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

dessus mes fleurs, Madame de Chanceaux, qui est en retard, nous ménage quelque chose.

MADAME DE CHANCEAUX.

Je suis aussi de bonne foi. Voici une pièce du plus haut genre, mais revue, corrigée & diminuée.

LE CHEVALIER.

Un poëme ?

MADAME DE CHANCEAUX.

C'en est l'échelon.

DORIVAL.

Une héroïde ?

MADAME DE CHANCEAUX.

Pas tout-à-fait.

LE COMMANDEUR.

C'est au moins un sonnet.

LE COMTE.

Une élegie ?

MADAME DE CHANCEAUX.

Eh ! non, Messieurs, ce n'est pas même un logogriphe ; je vais par gradation.

SAINTRÉ.

Ah ! c'est une énigme.

MADAME DE CHANCEAUX.

Justement. Ecoutez.

* Je fers , lecteur , à tes plaisirs ,

* Et le luxe me donna l'être.

Si je te laisse des désirs ,

Du moins je t'aide à les faire connaître :

Partant de là , mon desin serait beau ;

Mais on m'emploie à tant d'usages ,

Et l'on me donne tant d'ouvrages ,

Que je voudrais souvent n'être qu'un vermicelle.

D'une foule d'amans je suis environnée.

Et leur amour va jusqu'à la fureur ,

Mais sans rien gagner sur mon cœur.

Reste neutre est ma destinée.

Cruel emploi ! fatale attraction !

Combien je fais couler de larmes

Sans qu'on puisse oublier mes charmes ,

Ou rallentir sa passion !

J'ai quelques sœurs plus estimables ,

Dont les fonctions honorables

Les placent aux conf. ils des Rois.

Une d'elles transmet les lois

Qui doivent assurer le bonheur de la terre :

Si l'humanité trop légère,

Ne les enfreignait quelquefois.
 Chez l'avare il en est de nues ,
 Ou de mal-proprement vêtues.
 Comme elles , je n'ai point d'habillemens de pris
 Jusqu'au moment où certain frénétique ,
 Pour achalander sa boutique ,
 Mêlé l'argent ou l'or à mes habits.
 J'en deviens plus intéressante.
 Mais me chargerait-il & d'or & de rubis,
 Je suis toujours indifférente ,
 Et ne connais ni l'amour ni le mépris.
 Je suis fort dure chez Thémis :
 Crains , cher lecteur , de te laisser surprendre ;
 Je te le dis de bonne foi ,
 J'ai des appas , de plus fermes que toi
 Dans mes filets viennent se prendre.
 Pour éviter un tel malheur ,
 Ne me vois jamais trop parée ,
 Mon minois n'est plus séducteur
 Lorsque je suis déshabillée.

L' A B B É.

Comment donc ! mais il y a du travail
 dans cette bagatelle , & je commence à
 croire que ces minuties exigent de l'in-
 struction , & peuvent devenir intéressantes
 par la tournure qu'on leur donne.

MADAME DE CHANCEAUX.

Quoi ! l'Abbé, vous étiez venu jusqu'ici sans avoir connu le mérite d'une énigme ? Je suis vraiment glorieuse d'avoir opéré cette révolution dans vos idées. Mais est-ce que personne ne devine ?

(Tous se font un signe d'intelligence.)

LE CHEVALIER.

Ma foi, non ; **Œdipe**, lui-même, serait embarrassé, & nous vous demandons jusqu'à demain.

LA BARONNE, au Chevalier.

Ne vous en faudrait-il pas copie ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas comme un logogriphe.

LA MARQUISE.

On voit bien qu'il a fait la guerre en Bohême.

MADAME DE LINTZ.

Ce doit être un bien vilain pays, à en juger par les gens qui nous en viennent.

LE CHEVALIER.

Ceux que nous appelons Bohémiens

ne sont pas de la Bohême, ils viennent de la haute Hongrie & de la Croatie. La Bohême est un superbe pays, qui serait très-fertile si le gouvernement féodal n'y avait pas abruti l'espèce des hommes : ils l'ont, malgré leur misère, pleins d'énergie. Vous allez juger, & de l'excès de leurs maux, & de celui de leur sensibilité, par deux traits dont j'ai été témoin. Un père regardant son fils travailler à la terre, celui-ci lui demanda plusieurs fois pourquoi il le fixait si tristement & si attentivement. Malheureux ! répond le père, je réfléchis que tu te tues, & pour qui ? La férocité des Seigneurs Bohêmes légitime cette profonde réflexion. En général, ce sont des tyrans trop peu éclairés, pour soupçonner que leur dureté, en aliénant les cœurs de leurs serfs, affaiblit d'autant leurs bras. J'en ai cependant connu de plus humains. Un d'eux ayant reçu un attelage de six chevaux napolitains, voulut en faire présent à ses paysans ; ils le refusèrent, dans la crainte que ce Seigneur n'exigeât plus de produit.

de ses terres : mais un autre ne voulut pas passer dans les comptes de son Intendant, une certaine de florins employés à polir quelques toises d'un rocher de jaspe sanguin si considérable, qu'il est la base d'un château très-vaite, avec toutes les dépendances. Cette médiocre dépense apportait cependant de l'argent dans la paroisse, en attirant les voyageurs : l'ignorant & avare despote ne se doutait pas de ce moyen de mettre un impôt sur la curiosité.

Le second trait est celui d'une mère à laquelle on présenta son enfant nouveau-né pour l'embrasser : elle le repoussa de la main en s'écriant douloureusement : Encore un malheureux !

LA MARQUISE.

Ah ! cela fait frémir !!

LE CHEVALIER.

Il s'est passé des choses horribles dans ce royaume : les Seigneurs y faisaient torturer leurs malheureux vassaux, malgré l'attention des Souverains. Enfin le soulèvement de 1774 décida l'Impératrice

232 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

à adoucir leur condition. Au lieu d'un jour par semaine , à quoi ils étaient réduits , ils en eurent trois (1) ; & lorsque les plaies de la tyrannie seront fermées , il faut espérer que ce pays se peuplera. A cette époque , la Maison d'Autriche verra augmenter considérablement sa puissance ; car la Bohême donnera abondamment des vins , des grains , des fourrages , du gibier , du poisson , des bois. Elle a des mines de toute espèce , & jusqu'à des pierres précieuses. Prague , sa capitale , est une ville immense & superbe ; mais mal peuplée : le climat est sain & tempéré. Au total , la Bohême cultivée serait un très-beau royaume.

MADAME DE CHANCEAUX.

Il y aurait un problème politique assez intéressant à résoudre au sujet des états qui composent la puissance de la Maison d'Autriche-Lorraine ; ce serait de donner la raison de leur dépopulation. Cela tient-il au climat ou au gouvernement ?

(1) L'Empereur vient de les affranchir,

LE CHEVALIER.

Il faut distinguer les possessions de cette Maison. Les Pays-Bas, les deux Autriches & les terres d'Italie sont fertiles & assez peuplées : la Hongrie se ressent des guerres qu'elle a soutenues contre les Turcs. Il en est de même de la Transilvanie & de la Croatie, qui en ont été long-temps le théâtre. Ces pays, encore couverts de marais & de forêts, repousseraient les colons, quand même il y aurait surabondance de population dans les provinces voisines. La Bohême & la Moravie gémissaient sous l'anarchie & la barbarie du gouvernement féodal. La Stirie, la Carinthie & la Carniole sont si montagneuses, que les habitans se portent sur les côtes du golfe, & s'adonnent à la pêche & au commerce maritime, & l'on fait que ce commerce ne rend pas les hommes qu'il exige. Enfin, la portion de la Pologne réunie n'accroîtra la puissance de la Maison d'Autriche qu'autant qu'elle saura tirer parti d'un pays vaste, mais

234 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
abandonné & dépeuplé. En général l'éloignement de ses diverses possessions, & peut-être une administration trop uniforme pour des pays si différens en climats, en mœurs & en valeur, diminuent beaucoup de la prépondérance que tant d'états donneraient à leur maître, dont les talens & l'empire augmentent encore l'influence politique (1).

L' A B B É.

J'aime assez l'air agitentif des Dames ;
la politique ne les effraie pas ce soir.

L A B A R O N N E.

Nous avons nos jours de réflexion & de morale, & nous passons quelquefois le texte, pourvu qu'on ne s'appesantisse pas sur les commentaires.

L A M A R Q U I S E.

S'instruire en s'amusant, c'est voyager sans sortir de place ; j'aime assez à courir

(1) Depuis que cela est écrit, on sait que l'Empereur a pris toutes les mesures les plus justes pour vivifier & organiser ses vassaux états.

le monde de cette manière. Je laisse le Marquis aller à la découverte , & à son retour, je profite de ce qu'il a vu , sans avoir risqué la fatigue , & souvent l'ennui de ses promenades. Je crois qu'il ne faudra pas négliger ce moyen d'instruction ; nous avons des voyageurs philosophes, c'est-à-dire , qui ont fait plus que passer par les grands chemins , & qui sauront assaisonner leur récit sans commentaires ; la Baronne s'en chargera.

LA BARONNE.

Ils feront courts.

MADAME DE CHANCEAUX.

On a parlé diversement du père de l'Empereur actuel. Les uns l'ont dit un bon homme , esclave de l'Impératrice ; d'autres lui ont accordé de grandes qualités.

LE CHEVALIER.

Il ne fut point esclave , mais complaisant. Choisi & couronné par Marie-Thérèse , il lui devait de la reconnaissance. Il connut bientôt que la jalousie de cette

236 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Princesse pour son autorité égalait sa capacité : de ce moment il se fit un devoir de ménager l'une & de s'abandonner à l'autre. Ce Prince était brave , & avait fait ses preuves ; mais l'inaction à laquelle les circonstances le forçaient, fit douter sans fondement de la plupart de ses qualités. Il en eut une cependant qu'il poussa à l'héroïsme ; ce fut la bienfaisance. Je me bornerai à vous en citer deux traits bien capables de fixer votre opinion.

La veille de la Saint François, sa fête , il dit à son grand-Ecuyer qu'il voulait, à l'imitation de ses sujets , faire son feu de joie ; qu'il lui apportât un réchaud à esprit de vin. Le Magnat le pose devant l'Empereur, qui tire de son porte-feuille pour quatre millions de livres de notre monnoie d'obligations de ses sujets ; il les brûle en sa présence , en lui remettant la liste de ceux qui se trouvaient acquittés envers lui ; c'étaient tous les Seigneurs de sa cour , auxquels il avait prêté des sommes considérables pour les aider à se mettre en équipages.

LA BARONNE.

Il est permis , même à un Souverain , de faire la banque quand il en emploie ainsi le produit.

LE CHEVALIER.

La seconde anecdote est plus héroïque. Un bras du Danube sépare la ville de Vienne d'un gros faubourg appelé le *Léopold-Stad*. Un dégel subit inonde ce faubourg , & les glaces entraînent le pont de communication avec la capitale ; l'eau monte en moins de deux heures , au premier étage. On rassemble sur-le-champ une quantité de barques , qu'on charge de pains ; mais personne n'est assez intrépide pour risquer le passage , que des montagnes de glaces rendaient très-dangereux. L'empereur , sur le rivage , priait , exhortait , menaçait , promettait les plus grandes récompenses , le tout inutilement. Son peuple mourant de faim , lui tendait ses mains suppliantes de l'autre côté du fleuve ; sa sensibilité l'emporte ; il se jette seul dans un bateau chargé de pain , & ,

233 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

donnant un coup d'aviron , s'éloigne en disant : « Puisque personne n'est assez » généreux pour m'aider à aller sauver » mon peuple , au moins je le tenterai ». L'exemple du Souverain , pareil à l'électricité , enflamme de proche en proche les spectateurs ; on se jette en foule dans les barques , on manœuvre contre les glaçons , enfin on atteint le rivage opposé & le faubourg , où l'intrépide Monarque , les larmes d'attendrissement aux yeux , tendait à son peuple , au bout d'une perche , les pains qu'il leur apportait aux risques de sa vie.

LA MARQUISE.

Oh ! vous m'avez fait venir la chair de poule. Ce trait seul doit immortaliser François II , & je suis de la dernière surprise qu'on ait osé depuis mettre en problème les qualités de cet excellent Prince.

LE COMTE.

Un conquérant , né pour la dévastation des empires , fait du bruit de son vivant , & laisse une réputation après sa mort ;

& le Souverain pacifique & vertueux
meurt inconnu à la foule.

LE CHEVALIER.

Rimbomba il vizio, si nascondela virtù.

MADAME D'ERBY.

Je suis bien étonnée qu'il n'ait pas en-
core été question d'italien, tandis que
nous le savons tous. Comment, la langue
des femmes,.....

SAINTRE.

Et celle de l'Amour.....

MADAME D'ERBY.

En a-t-il de particulières? Je croyais
qu'il les parlait toutes.

SAINTRE.

Oui; mais la plus douce est sa favorite.

MADAME DELINTZ.

Métastase est un charmant Poète; je le
dis couramment. Pourquoi suis-je arrêtée
avec l'Arioste, le Tasse, le Guarini, &
souvent même avec les profateurs?

SAINTRE.

C'est que Métastase parle sa langue

comme Racine, & que parmi les autres Poètes & Profateurs Italiens, les uns la parlent comme Corneille ou Marivaux, les autres, comme Dorat & ses imitateurs.

MADAME DE CHANCEAUX.

Est-ce que Corneille parlait mal sa langue?

SAINTRÉ.

Il ne la parlait pas purement, c'était la faute de son siècle, non la sienne. La langue française commençait à se fixer quand ce grand homme ouvrit la carrière tragique. Ses sujets élevés exigeaient un style analogue; mais, dans ce temps, la disette des bons modèles laissait tout faire au génie, le goût n'était pas toujours consulté, & l'on ne croyait pas pouvoir peindre des choses sublimes avec des mots ordinaires; on négligeait le tableau pour la bordure; de là la boursouffure du style, l'obscurité des tournures, la négligence des règles de la grammaire & de la logique; on sacrifiait tout à un pompeux

pompeux galimathias, inintelligible souvent à son Auteur même. Je respecte cependant la logique de Corneille; personne n'en eut une plus rapide & plus saine. L'art du dialogue fut encore un de ses mérites, & je ne connais, dans les deux genres, rien à comparer à la scène entre Sertoriüs & Pompée: si elle était moins longue, je la réciterais, car je la fais par cœur; mais elle a plus de deux cents vers.

MADAME DE LINTZ.

Mesdames, si vous voulez venir demain prendre le café au lait dans ma chambre, nous la lirons ensemble.

LA MARQUISE, & les autres femmes.

Volontiers. Quoique je l'aie lue souvent, je l'entendrai encore avec plaisir. Mais n'oublions pas l'italien. Saintré me paraît au fait de la littérature ultramontaine; ne pourrait-il pas terminer la soirée par un morceau du Poëte impérial?

LE CHEVALIER.

Je l'ai beaucoup connu à Vienne;
Tome I. L

242 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

c'était un vieillard charmant , d'une société fort douce , de mœurs simples & uniformes , faisant tous les jours , à la même heure , ce qu'il avait fait la veille. Ses gens & les bêtes étaient si accoutumés à leurs fonctions , qu'ils les faisaient machinalement. En voici une preuve assez comique. Métastase était lié intimement avec le Comte Canale , Ambassadeur de Sardaigne à Vienne : tous les jours il allait , à la même heure , causer avec lui. On gagea que ses chevaux l'y conduiraient sans cocher. Il ne voulut pas risquer l'aventure pour son compte ; mais il fit semblant de monter dans son carrosse , on en ferma la portière ; aussi-tôt ses chevaux , sans être guidés , sortirent de sa porte , passèrent par quatre rues point contiguës , prirent le tournant de la porte cochère du Comte de Canale , & entrèrent dans sa cour sans avoir rien accroché dans leur route. Ce fait est connu de toute la ville de Vienne.

L A M A R Q U I S E.

Il est vraiment original. Ce n'est que

l'effet de l'instinct, mais d'un instinct bien exercé. Et l'Abbé Métafise parlait-il bien le français ?

LE CHEVALIER.

Comme vous & moi. Il tenait, Fêtes & Dimanches, Académie chez lui, & l'on y parlait littérature française & italienne également.

LA BARONNE.

Eh bien, Saintré, vous souvenez-vous de quelque chose du Voltaire de l'Italie ?

SAINTRÉ.

Je me rappelle un assez joli madrigal de lui sur la jalousie. Le voici d'abord en italien.

Tu sei gelosa , è vero ;
Ma ti conosco , Irene ,
È gelosia d'impero ,
Non gelosia d'amor.
Non ami il prigioniero ,
Ami le sue catene ,
Spiace al tuo genio altiero
Che! altra t'usurpi un cuor.
Saria più fida , Irene ,
Sequante volte inganna ,

244 LÈS SOUPERS DE VAUCLUSE.

Scemaffè di beltà.

Ma che sperar conviene !

Se quanta è piú tiranna ,

Piú bella ognor' si fà.

MADAME DE LINTZ.

Il y a bien des choses qui m'échappent.

SAINTRE.

J'ai essayé de l'imiter ainsi en vers
libres :

Ton cœur n'est point jaloux, Irène ;

J'en connais tous les mouvemens.

Voir à ton char beaucoup d'amans ,

Leur commander en souveraine ,

Dédaigner le captif, rire de ses tourmens ,

Mais faire gloire de sa chaîne ,

Voilà ton but, voilà tes sentimens ;

Et si d'une rivale , implaçable ennemie ,

Tu la poursuis ; de ton génie

C'est l'impérieuse fierté ,

Plus que la sensibilité ,

Qui , contre elle , en ton cœur aiguillonne l'envie ;

Ton amant n'est pour rien dans cette jalousie.

Ah ! que de ta fidélité

J'aurais bientôt un gage

Si tu ne devenais volage

Qu'au prix de ta beauté !

Hélas ! cette espérance est vaine ;
Autant que mes soupîrs , autant que mes regrets
La cruauté d'Irène
Semble ajouter à ses attraits ,

D O R I V A L.

L'imitation donne sans doute le droit d'étendre les idées de l'original , mais je ne fais si l'on doit en user ; il me semble que, pour l'honneur de notre langue , nous devons viser à la plus grande concision dans ces sortes de traductions , autant que la clarté n'en souffre pas. On nous oppose toujours l'énergie , le laconisme des autres langues & la disette de la nôtre ; moi , qui ne la trouve pas pauvre , encore moins lâche , & qui vois au contraire de l'inconvénient dans l'extrême abondance de l'italien , ce qui le fait errer dans un plus grand cercle de mots , & l'embarrasse dans le choix du terme propre , je vais entreprendre , pendant le temps qui nous reste , de rendre les idées de Métastase vers pour vers. Saintré ne s'offensera pas de ces réflexions ni de cette tentative ?

L 3

S A I N T R É.

‘ Au contraire, vos principes sont les miens, & notre but le même, la perfection de l’art. Voilà le madrigal & l’imitation.

M A D A M E D’ E R B Y.

Avez-vous traduit beaucoup de morceaux semblables ?

S A I N T R É.

Quelques - uns. Pourquoi ?

M A D A M E D’ E R B Y.

Voilà comme nos goûts nous décèlent. Quand on n’estime pas les femmes, on préfère les pièces où elles sont maltraitées à celles où on leur rend plus de justice.

S A I N T R É.

Je traduis indifféremment.

M A D A M E D’ E R B Y.

Tant pis, Monsieur ; c’est le choix des sujets qui annonce nos inclinations.

L E C O M M A N D E U R.

A la rigueur, oui ; mais un Littérateur

s'exerce sur toutes sortes de sujets, & n'a pas cependant tous les caractères. J'ai connu Crébillon le père : il en a fièrement dessiné d'atroces, & jamais homme n'eut le cœur meilleur ; il était même faible, & nourrissait tous les chiens & les chats de son quartier ; il les ramassait dans les rues, les apportait chez lui, & s'occupait beaucoup des brouilleries qui s'élevaient entre les anciens & les nouveaux venus. Je vous entends, Marquise, une chanson doit terminer notre soirée, soit ; j'avoue que mes productions me peignent assez ; je n'encense que Bacchus & l'Amour : autrefois je disais l'Amour & Bacchus.

AIR, N.^o 6.

Le plaisir, dans la fougère
 Circule avec la liqueur ;
 Faisons-le, de notre verre,
 Passer jusqu'à notre cœur ;
 Cherchons-le dans son empire ;
 Il le tient dans deux beaux yeux.
 Amis, c'est là qu'il faut lire
 Le sort de nos tendres vœux.
 Le plaisir, &c.

248 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Je reffens déjà la flamme
Qu'allume en nous le désir ;
Déjà l'objet qui m'enflamme
Pousse un timide soupir.
C'est l'écho de la tendresse
Qui nous dit qu'on peut oser ,
Sur sa bouche enchanteresse ,
Cueillir un ardent baiser.

(*A la fin du couplet , il embrasse la Marquise.*)

LA MARQUISE.

Fort bien , mon Berger , j'aime les
aubaines dont tout le monde profite.

(*Ici, Madame d'Erby refuse d'être em-
brassée par Saintré , & dit :*)

MADAME D'ERBY.

Le salaire n'est dû qu'aux Auteurs.

LE COMMANDEUR.

On a déjà dénoncé une infidelle , sans
quoi je volerais.

LA MARQUISE.

Volons dans notre lit , le sommeil
calme le sang , & donne conseil. Saintré,
nous nous recommandons à votre porte-

feuille italien, & nous n'avons pas besoin de vous dire; *Avertite alla scelta* (1).
A propos, Dorival.....

DORIVAL.

J'ai fini. Je crois avoir gagné deux vers sur Métastase. (*Il lit.*)

Non tu n'es pas jalouse, Irène,
Je connais ton cœur mieux que toi,
La Fierté, non l'Amour, à ce cœur fait la loi;
Et dédaigneuse souveraine,
En flattant le captif, tu n'aimes que sa chaîne,
Et rougirais d'orgueil qu'un seul de tes amans,
Osât porter ailleurs ses vœux & son encens,
Cruelle ! à chaque perfidie,
Si tu perdais de ta beauté,
Tu sentirais le prix de la fidélité !
Mais, vain espoir ! par sa fierté,
Irène, chaque jour, me paraît embellie.

SAINTRÉ.

Ce sont bien les idées de l'Auteur, & ,
en effet beaucoup plus ferrées; d'ailleurs,
vous avez deux vers pour racheter l'a-
longement de quelques-uns des vôtres.

(1) Prenez garde au choix.

LA MARQUISE.

Nous les relirons en petit comité , & d'Erby sera chargée de cette tâche.

L' ABBÉ.

Dorival , je vous fais bon gré d'être le chevalier de notre langue ; elle ne paraît stérile qu'à ceux qui ne la possèdent pas.



IX. SOUPER.

LA BARONNE.

J'AI rompu la glace hier, je suis en possession d'être indiscrete. Comte, vous m'entendez ?

LE COMTE.

C'est une de mes lettres qui ouvre la correspondance. Les premières ne sont pas les plus intéressantes ; je ne les donne même que pour mettre au courant. Je lirai les miennes, mais l'Abbé prendra la peine d'être lecteur de celles de Pouponne.

L' ABBÉ.

De tout mon cœur.

LE COMTE lit.

Première lettre du Comte.

« Je vous ai promis, mon aimable pupille, de vous donner de mes nouvelles du premier endroit où je séjournerais ; c'est de ma patrie que je vous écris. La cordialité avec laquelle mes anciens amis m'y ont reçu, m'a bien dédommagé de la

L 6

fatigue que j'ai essuyée en route. La chaleur a été insupportable. Je trouve de moins ici bien des personnes que la saison a conduites à leur campagne. Je ne saurais les y aller voir toutes ; mais j'en surprendrai quelques-unes sur le chemin qui conduit chez une de mes parentes que j'ai toujours chérie, & qui me le rend bien. Que fait, que dit la chère tante ! Elle m'attendrit la veille de mon départ. Pour vous, ma chère pupille, votre cœur est si bon, si reconnaissant du peu que je fais pour orner votre esprit, que la petite crise que vous eûtes m'affligea, m'intéressa, mais ne m'étonna point. Vous avez sans doute repris cette gaité, cette sérénité, qui est le vernis des grâces ? Ah ! riez toujours, votre physionomie y gagne tant ! vous découvrez de si belles dents ! & puis le rire est votre élément, au point que, quand votre tante vous a un peu grondée, vous n'êtes plus la jolie Pouponne ; vous devenez plus intéressante, mais au dépens du charme inexplicable qui vous distingue de toutes les autres jolies femmes.

A quoi vais-je m'amuser ? A louer votre figure, moi, qui vous ai dit cent fois que c'était le moindre de vos attraits, & qu'une jeune personne ne pouvait s'en occuper qu'aux dépens de qualités plus essentielles. L'air natal opère. Je fus galant dans ma patrie ; j'ai revu des lieux qui ont retracé à mon imagination des instans flatteurs. On ne peut guère se rapeler une chose qu'on n'en oublie une autre ; mais j'aimerais mieux ne jamais me souvenir des vingt premières années de ma vie, que d'oublier les sentimens d'attachement & de respect que j'ai voués à mon aimable pupille.

MADAME DE LINTZ.

Comte, où alliez-vous ?

LE COMTE.

En Corse.

MADAME DE LINTZ.

Sans doute vous en parlez dans vos lettres ?

LE COMTE.

Très-peu, parce que j'ai fait un petit

254 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
volume de mon voyage de Paris en Corse
qui a été inséré dans un Journal de
MONSIEUR, il y a quelques années.

MADAME D'ERBY.

Voyons la réponse de Pouponne.

LE COMTE, au Chevalier.

Voulez-vous bien la faire passer à
l'Abbé.

L'ABBÉ lit.

Première lettre de Pouponne.

« Que vous êtes aimable , mon cher
tuteur , de me donner de vos nouvelles
aussi promptement ; mais que vous êtes
cruel d'être aussi bref ! vous qui applau-
dissez à ma gaité , qui me la recommandez :
mais savez-vous que ce n'est pas là prêcher
d'exemple ; car , dans votre lettre , il n'y
a pas le petit mot pour rire. Je ne vous ai
pas reconnu : je m'attendais à quelques
plaisanteries , point ; jusqu'à vos galan-
teries sont sérieuses. Vous avez trouvé
dans votre patrie quelques anciennes in-
fidelles , & voilà un nuage , & voilà le

cœur qui souffre & qui communique sa langueur à l'esprit. O les pauvres hommes ! ces fiers-à-bras méritent bien ces petites humiliations ; mais malheureusement nous en souffrons. Ne voilà-t-il pas que Pouponne moralise ? Cher maître, c'est votre faute, vous m'avez sortie de mon élément en me faisant raisonner malgré moi. - Vous souvenez-vous du papillon qui fut l'objet de tant de comparaisons ? C'est la première leçon de bon sens que vous vous avistâtes de me donner : je la trouvai charmante tant que vous vous étendîtes sur les agrémens de l'insecte ; mais quand vous en vîntes à rappeler son origine, sa légèreté & sa fin ordinaire, oh ! que vous me parûtes maussade ! heureusement vous eûtes l'adresse de passer rapidement à un autre objet ; mais votre dernière description avait fait son effet, & Pouponne fut plus d'une demi-heure sans rire. Serait-ce de vos délicatesses ordinaires ? Par exemple, il me semble que vous l'avez outrée, en ne demandant rien de ce que je fais depuis votre départ :

cela vous serait-il devenu indifférent ? Un Fleuriste absent s'informe de ses œillets, de ses tulipes. Ah ! cher tuteur , vous trouverez sur votre route des pupilles qui ne rient peut-être pas autant que moi , mais qui vous intéressent davantage. Vous m'avez cependant donné pour un principe de morale , que les absens ne devaient jamais avoir tort ; mais tout en parlant de tort, je m'en donne un , car je vous gronde , moi. *Charme inexplicable qui me distingue de toutes les autres jolies femmes* ; preuve que je le suis. Oh ! oui , vous avez beau dire qu'il ne faut pas le croire , j'ai un miroir , des yeux & des oreilles ; comment , avec cela , être incrédule ? Fripon ! vous êtes le premier à me peindre , à m'envoyer le tableau , & vous ne voulez pas que je m'y reconnaisse quand mon nom est au bas. Oh ! Messieurs les Philosophes , vous êtes par fois bien inconséquens. Et vous , qui tranchez du raisonnable , vous ne fûtes pas galant rien quodans votre patrie ; je fais de vos nouvelles , mais je suis discrète , & ne veux

pas vous brouiller avec vos compatriotes, quoiqu'elles vous rendent bien sérieux, ce qui ne va ni à vous, ni à moi.

Ma bonne tante a eu l'adresse hier de casser le pied de mon globe, en cherchant dessus la position de la Corse. Elle vous plaint beaucoup d'être dans un vilain petit endroit qui ne vaut pas une mouche en comparaison de la France; c'est son expression. Elle vous souhaite beaucoup de bonheur; & moi, tout au contraire; & puis vantez mon cœur. Oui, cher tuteur, je fais des vœux contraires, & je m'en applaudis. On fuit le mal-aise, & l'on se rapproche des lieux où l'on est désiré & chéri. Mais une autre réflexion détruit tout l'échaffaudage de mes châteaux en Espagne. Où n'êtes-vous pas aimé quand on vous a connu? Mais je vous gâte, & vous n'êtes pas sans amour-propre. Il ne me reste qu'un moyen de faire enfler le vôtre, c'est de finir, en vous assurant tout simplement de l'éternelle reconnaissance & de l'attachement sincère de votre pupille, qui avait bien

258 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

envie de parler respect, mais qui a senti que ce mot seul la refroidissait. Ma tante croit que vous ne resterez qu'un an là bas; elle est assez vieille pour être Sibylle, Dieu le veuille: en attendant, elle vous fait un million de complimens, pas un de moins, & vous exhorte à ne pas vous casser le cou dans les montagnes de votre vilaine Isle.»

MADAME DE CHANCEAUX.

O la charmante enfant! quelle gaité!

LE COMMANDEUR.

Et quelle raison! Un excellent ton, un style aisé & brillant, & pas une faute contre sa langue!

LE COMTE.

Elle l'a étudiée avec soin & intelligence; c'est ce qu'elle fait le mieux. J'ai toujours été très-sévère avec elle sur ce chapitre; je trouve si humiliant de ne pas savoir sa langue!

L'ABBÉ.

Vous avez bien raison; c'est cependant

ce qu'on fait le moins ; & les Dames s'avisent d'étudier les langues étrangères avant de connaître à fond leur idiôme.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est qu'un idiôme ?

L'ABBÉ.

C'est le langage du pays.

LA BARONNE.

Eh bien , pourquoi ne nous pas dire ce mot que nous entendons. Est-ce bien parler sa langue que de ne pas se mettre à la portée de tout le monde ? Chevalier , voilà l'application de votre conte.

LA MARQUISE.

Baronne , l'attaque est vive ; mais vous vengez notre sexe. Allons , l'Abbé , avouez la dette : si nous ne brillons point par le fonds , au moins les formes & les rieurs sont pour nous.

L'ABBÉ.

Mesdames , vous me ferez avouer tout ce que vous voudrez , je vous ai assez d'obligations de vouloir bien vous charger de mon éducation.

LA BARONNE.

Il n'y a point de temps à perdre.

MADAME DE CHANCEAUX.

Et mon énigme , qui est-ce qui l'a devinée ?

MADAME DE LINTZ.

Moi ; c'est une table : mais je n'entends point pourquoi elle est dure chez Thémis.

MADAME DE CHANCEAUX.

C'est qu'il y a une juridiction qu'on appelle la Table de marbre ; & mon frère, qui en a été lieutenant général , m'a dit qu'elle tirait son nom de ce qu'en effet il y avait une table de marbre au milieu de la salle.

LE COMTE.

C'est le tribunal des Eaux & Forêts.

DORIVAL.

La Marquise nous doit une suite plus intéressante qu'une énigme dont le mot est connu , & que l'histoire d'une juridiction dont on se passerait bien. Le Marquis n'a pas manqué de riposter à votre jolie chanson.

LA MARQUISE.

Oh , pour le coup , je vais aussi jouer la modeste. Il faut vous dire , pour l'intelligence de la pièce que je prierai Dorival de lire , que , me trouvant dans une société avec le Marquis , un mauvais plaisant s'avisa de s'égayer aux dépens des femmes. J'essayai de prendre leur défense ; mais j'avais affaire à un homme exercé dans ce genre. Le Marquis , qui prévint ma défaite , eut la générosité de me tirer de ce mauvais pas ; & , sans sortir des limites de la civilité & du meilleur ton , il déconcerta le petit-maître , & eut , par-dessus tout , l'adresse incomparable de ne se servir que des armes que j'avais essayées sans succès ; mais mieux maniées , elles terrassèrent l'ennemi. Enivrée du double plaisir de la victoire , & de la devoir à ce que j'aimais , il m'échappa de lui dire , avec cet élan de l'ame qu'on ne saurait ni feindre , ni retenir : *Oh ! que je vous aime !* Il est vrai que j'ajoutai promptement le correctif , en disant le pour-

362 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

quoi ; mais , afin de prévenir davantage les interprétations malignes , je me dépêchai de plaisanter moi-même de ma phrase , & de prier le Marquis de me faire des vers à ce sujet. (à *Dorival.*) Tenez , lisez.

LE COMMANDEUR.

Ah ! je réclame mes droits. Quand Madame de Lintz aura un accès de modestie , Dorival viendra à son secours ; nos lois me désignent pour lecteur de la Marquise.

LA MARQUISE.

Vous avez raison , je connais mes torts ,
& je les répare.

(*Elle lui donne la pièce.*)

LE COMMANDEUR lit.

Ménage un peu mon cœur , Céphise ,
Il pourrait enfin s'égarer ,
Et soit instinct , force ou surprise ,
Finir un jour par t'adorer.
Il est bien temps que la raison sévère
Vienne alors prêcher le pauvre :
Las ! c'est reprocher sa misère

A l'oiseau pris dans le filet ,
 Qui , plus il se débat , plus sa chaîne se serre.
 C'est en vain de l'illusion
 Que j'ai voulu combattre la chimère ,
 Je n'ai pu , sans émotion ,
 Ouir cette phrase si chère ,
 Signal jadis de mon bonheur ,
 Accent de la volupté même.
 Qui , je donnais pour eux , pour un doux *je*
 vous aime ,
 Ma liberté , ses droits , & ma vie & mon cœur ;
 Mais si quarante hivers ont remis dans mon ame
 Le calme & la sérénité ,
 Un sourire de la beauté
 Suffit pour du désir y réveiller la flamme.
 Titon flétri , Titon mourant ,
 Renaissait aux soupirs de l'indulgente Aurore ,
 Et Zéphir est toujours enfant
 Dans les bras de l'aimable Flore.
 Et toi qui réunis aux charmes du printemps
 Les qualités du cœur , l'esprit & les talens ,
 Qui de l'indifférence même ,
 En lui répétant *je vous aime* ,
 Triompherais , hélas ! s'il en est encor temps ,
 Ménage un peu mon cœur , Céphise ,
 Il pourrait enfin s'égarer ,
 Et , soit instinct , force ou surprise ,
 Finir un jour par t'adorer .

LA MARQUISE.

Messieurs, je vous interdis l'éloge : pensez-en ce que vous voudrez, j'en penserai peut-être encore davantage, mais admirez ma bizarrerie. Quand je vis le Marquis après cette galanterie, tout mon remerciement fut de lui dire : Eh bien, *je vous hais*. Travaillez là-dessus ; mais nous verrons cela un autre jour.

LE COMMANDEUR.

Convenez ! Marquise, que ces bagatelles-là, par l'à-propos, séduisent plus qu'un beau poëme.

LA MARQUISE.

Comment ! je n'aurais pas donné ces trois couplets-là pour le Paradis perdu.

LA BARONNE.

Ah ! qu'il est fou, votre Milton ! il fait tirer du canon aux Anges dans le Ciel.

SAINTRÉ.

C'est un écart de génie. Mais quand il fait marcher le char du Très-Haut, comme l'Homère Anglais est sublime !

LA

LA MARQUISE.

Est-il bien vrai qu'il préférerait son Paradis reconquis à son Paradis perdu?

SAINTRÉ.

Le Paradis reconquis était le dernier fruit de sa caducité. Un vieillard aime de préférence un enfant tardif, qui semble le faire revivre, & annoncer que son père est encore dans la classe des êtres qui se reproduisent.

MADAME DE LINTZ.

Ces Anglais sont profonds ; voyez encore leur Shakespéar, quel génie !

DORIVAL.

Génie brut, sans goût ni élévation ; du gigantesque, du dégoûtant, voilà les deux pivots, non pas de ses tragédies, il n'en a point fait, mais de ses productions monstrueuses qu'on ne sait comment nommer. Quelques scènes, quelques tirades indiquent ce qu'il aurait pu faire s'il eût étudié les bons modèles, & s'il fût né avec du goût. Mais quand j'entends

mettre Shakespéar au niveau de Corneille, je crois voir Calot sur des échâsses, à côté de Michel-Ange.

S A I N T R É.

Dorival, votre décision est bien tranchante & bien brève pour être exacte. Vous n'avez lu Shakespéar que dans les traductions en prose qu'on nous en a données : il est si difficile de transmettre le génie d'une langue, que vous n'aurez saisi que les imperfections de l'Auteur. Il a cependant de si grandes beautés, que si vous ne vous fussiez pas laissé entraîner à l'opinion de Voltaire & aux Scoliaſtes moutoniers de ce grand homme, aidé de votre goût propre, vous auriez mieux apprécié le tragique anglais. Tout a son génie ; les règles du goût lui parurent des entrâves. Ainsi pensa quelquefois Corneille lui-même ; mais ce n'est ni une censure de l'un, ni une excuse pour l'autre. Je n'applaudis point Shakespéar quand, aux scènes les plus sublimes, il fait succéder des tirades triviales, ou des

lambeaux dégoûtans. Je me rappelle Molière donnant les fourberies de Scapin après le Tartuffe, & je dis : L'un & l'autre se conformèrent au goût & aux mœurs de leur temps, & comptèrent le peuple pour quelque chose. Elaguez les remplissages des pièces de Shakespéar, & vous aurez des tragédies dans le genre le plus naturel & le plus profond. Jugez combien il devait à la nature, lui qui, né dans une classe obscure, privé d'éducation, presque sans littérature, & venu dans un siècle où Johnston fut le premier qui s'astreignit aux règles de l'unité, s'élança, par la seule force de son génie, ainsi que Corneille, bien au-delà des routes frayées jusqu'à lui, fut admiré des plus célèbres de ses contemporains, & l'est encore des plus beaux esprits d'Angleterre. Peut-être cette seule & dernière réflexion aurait-elle dû épargner à Shakespéar l'humiliante comparaison avec Calot. Calot avait du génie, mais il le borna à faire des Magots. Retranchez de l'Anglais les scènes hors d'œuvre des Fossoyeurs & des

personnages du peuple, il vous restera des masses & des détails qui vous forceront d'admirer la trempe d'ame d'un Auteur peu connu de nous, & peut-être trop élevé pour ne pas être calomnié. Disons le mot, & finissons par-là. Si Shakespéar eût reçu une éducation cultivée, la lecture des anciens & des bons modèles eût fait à son génie ce que l'outil & l'émeri font au diamant; & s'il étincelle dans son enveloppe, qu'eût-il fait mis en œuvre ?

LE CHEVALIER.

C'est une dispute sur un passage du tragique anglais qui fit la fortune du célèbre Prior, Poète du premier mérite. Il était garçon de cabaret à Londres. Le Duc de Buckingham & le Comte de Dorset y dînant, & l'ayant surpris lisant Horace, le prirent, par plaisanterie, pour arbitre de leur différent. Prior leur démêla avec esprit le sens de Shakespéar. Le Comte de Dorset l'emmena, le fit étudier; & le garçon de cabaret devint un Poète dont l'Angleterre se glorifie.

L' A B B É.

Ajoutez qu'en 1607 la Reine Anne l'envoya en France, en qualité de Plénipotentiaire, pour traiter secrètement la paix. Son épitaphe est originale. La voici :

*Ci gît Monsieur PRIOR,
qui, sans être Comte ni Marquis,
fait remonter son origine
aussi haut que les Bourbons & les Nassau.
Il descendait d'Adam & d'Eve.*

L A B A R O N N E.

Le garçon de cabaret n'avait guère d'autre moyen de se relever.

L E C O M T E.

Il n'est pas à présumer que ce soit lui qui ait fait son épitaphe. Il y a cependant des fous qui se sont beaucoup occupés de ce qui pouvait en quelque sorte les faire revivre après leur mort.

S A I N T R É.

Il n'y a guère qu'un moyen qui soit infailible, c'est de faire beaucoup de bien de son vivant, ou des ouvrages dont la touche soit originale.

M 3

DORIVAL.

Les fous sont très-propres à cela, témoin Cyrano. Il était de Bergerac, petite ville de Gascogne. Ce pays est fertile en cervelles exaltées; aussi celui-là est-il mort aux Petites-Maisons.

L'ABBÉ.

En 1665.

DORIVAL.

L'année n'y fait rien. Eh bien, nous avons peu de Poètes qui aient eu une imagination aussi vive. Il a fait beaucoup d'ouvrages, tous originaux; le Voyage dans la Lune, dans le Soleil, chez les Oiseaux; des Lettres satiriques, d'amour, & sur d'autres sujets; les Entretiens pointus; un fragment de Physique; le Pédant joué, qu'on joue encore, & la mort d'Agrippine. Il y a vraiment, dans cette tragédie, des tirades & des vers fortement pensés.

Tibère dit de Britannicus :

Vois combien il est grand, puisque, pour l'occuper,

Etant ce que je suis, je m'abaisse à tromper.

Il met dans la bouche de Séjan ces vers-ci :

Va, va, mourir n'est rien, c'est achever de naître,
Aux malheurs de la vie on n'est point enchaîné,
Et l'ame est dans la main du plus infortuné.

Son confident lui dit :

Respecte & crains des Dieux l'effroyable tonnerre.

Séjan répond :

Il ne tombe jamais en hiver sur la terre.
J'ai six mois pour le moins à me moquer des
Dieux,
Ensuite je ferai ma paix avec les Cieux.

Cyrano était quelquefois, comme vous voyez, aussi mauvais plaisant que mauvais Physicien ; mais il a des éclairs de génie.

Ce même confident le prêche, & lui dit :

S'il n'était point de Dieux, cette machine ronde.....

Séjan l'interrompt :

Oui, mais s'il en était, serais-je encore au monde ?

Le confident :

Et cette incertitude, où mène le trépas.....

272 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Séjan.

Étais-je malheureux lorsque je n'étais pas?

Une heure après la mort, mon ame évanouie

Sera ce qu'elle était une heure avant la vie.

Il y a des vers qui font sentence.

Pleurer, Britannicus, c'est se venger en femme;

Mais du sang répandu sont les pleurs des Romains.

Le Régent avait lu cette tragédie quand
il dit, au sujet du Comte d'Horn :

Quand j'ai du mauvais sang, je me-le fais tirer.

Il citait, sans doute, car c'est le vers
mot à mot de Cyrano.

Il dit encore :

La vertu devient crime en faisant trop de bruit.

Tibère dit à Agrippine que la mémoire
d'Auguste lui est chère.

Elle lui répond :

Tu lui bâtis un temple, &, consacrant ce lieu,

Tu n'y fis immoler que les parens du Dieu.

Mais Racine, lui-même, n'a rien de
plus délicat ni de plus coulant que ces
deux vers-ci :

La mollesse de Rome énerve un jeune esprit,

Et la fleur, sans éclat, en bouton s'y flétrit.

LA MARQUISE.

Ah ! voilà deux vers charmans ! Vous avez raison , tout s'y trouve , sens , image , vérité , harmonie : je suis enchantée de les connaître , & je vous réponds que je les retiendrai. Mais il y a long-temps que la Baronne n'a mis au jeu.....

LA BARONNE.

Je m'y suis attendue ; vous ne me prendrez pas sans verd , j'ai fait venir aussi mon porte-feuille ; la différence , c'est que ce qu'il renferme n'est pas à moi ; n'importe , c'est l'ouvrage de mes charmes. J'ai eu des amoureux aussi. Un d'eux me tenait fort au cœur , quoique je l'eusse réduit à la simple amitié. Il partait le lendemain , & m'avait fait une romance ; je la lui chantai bien tendrement , en m'accompagnant de ma guitare. Aussitôt arrivé , il m'adressa cette pièce-ci :

En te quittant , il ne m'est pas possible
De déguiser la douleur que je sens ;
Mon cœur , charmé d'un sentiment paisible ,
Savait calmer le trouble de mes sens.

M 5

274 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

De l'Amitié je respectais l'empire,
Sa flamme échauffe & ne brûle jamais.
Auprès de toi j'étais heureux, Thémire,
Et, sans danger, j'admirais tes attraits.
J'avais pour toi la tendresse d'un père,
Je m'étais fait à cette illusion.
Je la regrette, elle m'était si chère!
Les vrais plaisirs sont ceux de la raison.
Remplir ton cœur, & lire dans ton ame,
Sans te parler être entendu de toi.....
Ce souvenir me pénètre & m'enflamme.
Ah! ce bonheur était digne de moi!
Pardon, hélas! Thémire, je m'égare!
Je crois encore entendre tes accens:
Tout, jusqu'au choix du sujet de tes chants (1),
Tout me rappelle un jour qui nous sépare....
Adieu....ce jour pour moi fut dangereux;
Mais il n'est rien qu'un aveu ne répare
Entre deux cœurs tendres & vertueux.

MADAME DE LINTZ.

Les adieux nous font désirer la romance.

LA BARONNE.

Et si je vous donne tout en un jour,

(1) Elle avait chanté une romance de l'Auteur en l'accompagnant de sa guitare.

avec quoi fournirai-je ma tâche le reste du temps?

LE COMTE.

Avec vos propres faillies; c'est le moyen de nous défrayer long-temps.

LA BARONNE.

Je n'avais pas compté sur la romance pour aujourd'hui; notre soirée est déjà un peu sérieuse, ce n'est pas là une manière de l'égayer.

LE COMTE.

Nous la terminerons par quelque vau-deville plus gai. Voyons toujours la romance, votre Berger vous en prie.

LA BARONNE.

Encore faut-il lui savoir gré de ce qu'il n'ordonne pas.

(*Elle chante.*)

AIR, de la romance de *Daphné*.

Oiseaux qui, sous ce feuillage,
Soumis aux lois des amours,
Peignez, par votre ramage,
Vos desirs & votre hommage,
Que vous coulez d'heureux jours!

M 6

276 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Au printemps, quand la nature
S'arrache aux bras du sommeil,
Enchantés de sa parure,
Sur la naissante verdure,
Vous célébrez son réveil.

Vous cédez avec ivresse
Au cri du besoin naissant ;
Un trouble secret vous presse ; ...
L'aiguillon de la tendresse
Est toujours le plus puissant.

Parmi vous point de cruelle,
Parmi vous point d'inconstant ;
Et si vous battez de l'aile,
Votre compagne fidelle
Vole vers vous à l'instant.

La branche où vous dites : J'aime,
Sert de trône à vos plaisirs,
Au sein du bonheur suprême,
De la jouissance même,
Naissent de nouveaux desirs.

C'est assez d'aimer pour plaire,
Un soupir vous gagne un cœur.
Vous dédaignez le mystère,
Jamais sa gaze légère
N'éloigna votre bonheur.

Que ne puis-je, Tourterelle,

Comme toi peindre mes feux !
Que n'ai-je l'art, Philomèle,
Par une chanson nouvelle,
D'offrir comme toi mes vœux !

Vos amours, leur tendre histoire,
Font l'objet de vos concerts.
Pour moi, je mettrais ma gloire
A cacher une victoire
Que m'envierait l'univers.

D O R I V A L.

Voilà bien le style de la romance ; les images sont douces, l'expression naïve , & la Baronne a vraiment assorti son chant aux paroles.

L A B A R O N N E.

Monsieur persifle. Savez-vous que j'aimerais mieux vous entendre critiquer ma voix que la chanson de mon amoureux ? J'ai toujours su beaucoup de gré à un homme qui a pris la peine de me dire des douceurs.

L E C O M T E.

Quand le roman est commencé, à la bonne heure ; mais pour une déclaration,

278 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

si j'étais femme, je ne voudrais pas qu'elle fût en vers, cela a l'air trop apprêté, & ce n'est pas le premier langage du cœur. Mais n'auriez-vous rien répondu aux adieux ni à la romance?

LA BARONNE.

Pour le coup, vous êtes d'une indiscretion sans égale, & sûrement vous n'en aurez pas davantage aujourd'hui. Saintré va me tirer d'affaire; il sait combien j'aime l'italien. Je conviens que son début n'a pas été encourageant; mais il faut se roidir quelquefois contre les difficultés.

SAINTRÉ.

Vous êtes d'un excellent conseil, Baronne: quand on a embrassé un genre, il faut y tenir. J'ai lu ce matin un madrigal dans un recueil de pièces italiennes: je n'en connais pas l'Auteur; mais, quel qu'il soit, en voici la traduction ou l'imitation, comme on voudra:

* Spunta appena in sù l'aurora;
Che giagia langue e si scolora
Vermiglietto fior gentil;

Così pur d'amor l'ardore,
Presto nasce e presto more
In un core feminil.

La Rose dont le teint vermeil
Surprend au lever du soleil,
A son coucher sera flétrie;
Ainsi, dans votre cœur, l'amour,
Belles, s'éveille avec le jour,
Et termine avec lui sa vie.

LE COMMANDEUR.

Madame d'Erby, croyez-vous que dans la traduction de Saintré le mot *belle* soit au singulier ou au pluriel ?

MADAME D'ERBY.

Toutes ces Dames sont au moins aussi intéressées que moi à répondre à cette question.

LA BARONNE.

Non pas, c'est votre Berger. Il y a à parier qu'il se plaint de vous seule ; &, la main sur la conscience, ne vous reproche-t-elle rien ?

MADAME D'ERBY.

Qu'aurait-elle à me reprocher ? Je suis

280 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

sensible aux atteintes qu'on porte à mon sexe ; c'est un ressentiment que vous devriez toutes partager, Mesdames, au lieu de me laisser exposée aux personnalités toujours délagréables.

LA MARQUISE.

Ma chère d'Erby, imaginez que nous sommes en parti, nous faisons la petite guerre ; des escarmouches ne mènent jamais loin, sur-tout quand les belles y font le coup de pistolet, & que les Hussards sont galans. Allons, une petite amende-honorable à votre Berger, nous vous y condamnons tous. Faut-il vous le dire ? Vous avez des torts avec lui : cherchez dans votre répertoire ou dans celui de vos bonnes amies ; il n'est pas que vous n'y trouviez quelque chose d'analogue à la circonstance.

S A I N T R É.

Marquise, permettez-moi de dispenser ma Bergère d'une réparation qu'elle ne me doit pas ; d'ailleurs, un retour, ainsi qu'un hommage, s'il n'est qu'un acte de

convention, ne peut flatter celui auquel il s'adresse.

MADAME D'ERBY.

Mon Berger, pour vous prouver que je fais apprécier la générosité, même dans mes adversaires, & que mon sexe ne le cède pas au vôtre en procédés, je vais, aux risques des interprétations, chanter une romance que j'ai retenue, car elle n'est pas de moi; ainsi l'intention n'y peut être pour rien; du moins cette chanson, faite réellement par une femme, vous prouvera que si nous nous alarmons aisément, nous revenons de même. Je ne terminerai pas gaiement la fête, comme on se l'était proposé; mais la gaieté ne se commande pas.

AIR : Triste Raïson.

Troupeau chéri, je ressens votre peine,
Vos cris plaintifs augmentent mes douleurs.
Sans doute, hélas ! vous partagez la mienne,
Ce sentiment renouvelle mes pleurs.

Je vous cherchais jadis l'herbe fleurie,
Et les ruisseaux les plus clairs du canton;

232 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Je vous voyais bondir dans la prairie
Aux accens gais d'une vive chanson.

Vous étiez tout pour la farouche Hortense,
Elle n'aimait que vous & le printemps,
Ses jours alors coulaient dans l'innocence,
Elle ignorait l'amour & ses tourmens.

A vos besoins je deviens insensible,
Un autre objet occupe tous mes sens;
Mais mon cœur brûle, & le sien, trop paisible,
Ne connaît pas les maux que je ressens.

Ingrat Berger, cependant tu m'as vue
Le jour brillant que je gagnai le prix;
Tu me l'offris, ton ame était émue,
Ta main tremblante & tes yeux attendris.

Pour de l'amour j'avais pris cette ivresse,
De tout le mien je voulus le payer.
L'erreur finit, & non pas la tendresse,
Dans un cœur fait, Mifis, pour t'adorer.

Qu'entends-je! Dieux! sa voix & sa musette
De mon nom seul font retentir les bois!
Fuyez, foutez, d'une Amante inquiète,
Mifis aimait, Mifis est sous mes lois.

S A I N T R É.

Ah ! ma divine Bergère pour ma vie !

MADAME D'ERBY.

Ne vous extasiez pas tant, l'adresse est au divin Misis, & vous n'êtes pas encore baptisé.

LA MARQUISE.

Eh bien, nous sommes tous les parvains, & le nom de Misis lui restera.

SAINTRÉ.

Je n'envie que son bonheur.

LA MARQUISE.

Allez le goûter en songe, & nous ferons des vœux pour qu'il se convertisse en réalité. (*à part.*) Le charmant couple!



X.^e SOUPER.

LE COMMANDEUR.

MARQUISE, nous n'avons pas été surpris de la facilité avec laquelle le Marquis a traité le dernier sujet que vous lui avez donné ; il s'en est tiré en consultant son cœur, que cette phrase, *Je vous aime*, a dû charmer ; cela monte de là à la tête ; l'imagination s'embrase à son tour, & les vers coulent de source. Mais je suis impatient de savoir ce qu'on peut faire pour une femme qui vous dit, *Je vous hais*, & qu'on est sûr qui ment bien serré, mais qu'on craint de compromettre.

DORIVAL.

J'ai la même curiosité.

LA BARONNE.

Le Marquis aura traité ce sujet lestement, comme il le méritait.

LA MARQUISE.

Et c'est ce qui vous trompe, il y a mis

le plus beau férieux du monde, & même
il s'est laissé entraîner; mais je trouve
qu'il a gagné en force ce qu'il a perdu
en gaité; vous allez en juger, je puis lire
sa pièce sans le jeu de l'éventail.

(*Elle lit.*)

On dit que de deux maux il faut choisir le moindre;
L'amour, sans doute, est un grand mal,
Sur-tout quand il commence à poindre.

On craint l'inconstance, un rival,
On ne dort pas la nuit, & la journée on rêve.
L'objet est-il absent? on n'a ni paix ni trêve,
Le tourment est réel, le bonheur idéal.

Plus on s'agite dans sa chaîne,
Et plus on en ferre les nœuds;
Mais du moins quand l'orage entraîne
L'esquif léger des amoureux,
Ont-ils l'espoir, en bien ramant tous deux;
D'atteindre à la rive prochaine,
Et de braver au port les flots tumultueux;
Mais la haine, la triste haine,
N'abreuve un cœur que d'absinthe & de fiel.

L'espérance, dont la bouffole
Eclaire, dirige & console
Le plus infortuné mortel,
En tout temps, en tous lieux, le jour, dans les
ténèbres,

286 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Ne présente jamais à des yeux ennemis
Que des poignards sanglans , des appareils fun-
nèbres.

Le haineux se croit tout permis.

La fraude, les soupçons, & la crainte & l'envie
Se partagent son ame, & versent sur sa vie

Les flots amers de la mélancolie,

Le poison des remords, le trouble & les soucis.

A son oeil terne, la nature

Présente en vain ses tableaux séduisans;

Sa richesse ni sa parure,

Ses miracles ni ses présens,

Rien n'agite son cœur, rien ne flatte ses sens;

La vengeance est son but, ses moyens sont le
crime.

Pour le haineux enfin il n'est qu'un seul plaisir,

C'est celui d'immoler lentement sa victime,

Et de lui laisser voir quel bras l'a fait périr.

La Haine & le Dieu d'Italie

N'ont donc rien de commun entre eux

Que d'être aveugles tous les deux,

Et pour guide souvent de prendre la Folie.

Mais quelquefois au moins l'Amour fait des
heureux

Sans que le repentir vienne jamais détruire

Le prestige enchanteur, le séduisant délire

Qui combla leur espoir en aifant leurs feux.

Toi, qui dois à ce Dieu tes plus puissantes armes,

Tu peux choisir d'après l'un & l'autre tableau.

L'Amour te coûtera des larmes

Qu'il essuiera de son bandeau ;

Aux feux sombres de son flambeau

La Haine ne peindra que forfaits & qu'alarmes.

Hair flétrit enfin & l'esprit & les charmes ,

L'Amour mène à la vie , & la Haine au tombeau.

S A I N T R É.

Le Marquis a pris le côté moral de son sujet , & il en a tiré un double avantage , celui d'élever son ton , & de consacrer des vérités saines & utiles.

L A M A R Q U I S E.

En tout cas elles n'ont pas été perdues pour tout le monde , j'en ai profité.

M A D A M E D E L I N T Z.

Il se mettait là en frais assez inutilement , vous n'étiez pas tentée de le haïr.

L A M A R Q U I S E.

Cela m'eût été plus difficile qu'à tout autre ; car j'avoue que la première fois que je le vis , je crus aux coups de sympathie ; il m'occupait si fort , qu'il m'inspira un impromptu , à moi , qui , de ma

288 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

vie, ne m'étais mêlée de poésie : il est vrai que le couplet est court, & les pensées un peu rebattues.

LE COMTE.

Je gage qu'il y a de la naïveté & du sentiment, cela vaut bien de l'esprit.

LA MARQUISE.

Il n'y a, en vérité, que l'envie de peindre ce qui se passait réellement dans mon ame, & le voici :

AIR : *En impromptu.*

* En te voyant,
Je sentis un plaisir extrême,
En te voyant,
Que tu me parus séduisant !
Je disais alors en moi-même :
Son cœur lui parle-t-il de même
En me voyant ?

LE COMTE.

Je l'avais bien dit que le sentiment avait confié ses aveux à la nature. Bien des personnes n'attacheront pas grand mérite à ce couplet, & moi, je le trouve charmant par sa naïveté & sa tournure tendre & timide.

L'ABBÉ,

L'ABBÉ.

Vous étiez bien faits l'un pour l'autre ,
le Marquis & vous.

MADAME DE CHANCEAUX.

Personne n'a plus joui que moi du
spectacle vraiment ravissant de leur union.

LA MARQUISE.

Mes amis, j'ai voulu pelotter en atten-
dant partie ; les misères que je vous ai
récitées, n'étaient que pour servir de pré-
face aux lettres de la charmante Orphe-
line. Allons, Comte, votre seconde
lettre.

LE COMTE.

Je fus retenu quinze jours à Toulon,
par les vents ; c'est de cette ville que je
l'écrivis.

Seconde lettre du Comte.

« Vous me croyez en Corse, mon
aimable pupille, & je suis encore en
France : vous lirez quelque jour les causes
de mon retard. Une dame m'a fait pro-
mettre une relation de mon voyage ; elle
avance, tant à pied que sur Pégase, &

Tome I.

N

vous en aurez la première copie sans cartons. Je suis accoutumé à penser & à parler tout haut avec vous, je ne vous déguiserais pas même mes faiblesses, n'ayant jamais eu la prétention d'être parfait, ni même voisin de la perfection. En bravant quelques jolies plaisanteries, je serais sûr d'être aussi-tôt après jugé par votre cœur, & c'est un Juge que je ne récuserai jamais.

J'attends ici le vent, &, chemin faisant, je prends des connaissances qui me manquaient. Vous, qui avez l'ambition de savoir tout, quand la fantaisie vous prendra de connaître la Marine, je pourrai vous en donner quelques notions; nous irons au Havre voir en petit ce qui s'offre ici colossalement; votre imagination suppléera aisément, je lui ai vu remplir des tâches plus difficiles. Votre tante nous attendra sur le rivage, car elle n'aime pas l'eau. Comment a-t-elle pu découvrir la Corse sur un globe, car c'est effectivement un point ? Il lui a fallu deux paires de lunettes l'une sur l'autre,

& je vois d'ici son espiègle de nièce se pâmant de rire. Au vrai, ce grand nez ainsi affublé devait faire un plaisant effet au-dessus de ce menton pointu qui cherche à se réunir à lui.

- Il me tarde d'être en Corse pour y trouver de vos lettres, car je connais votre exactitude; en les lisant, je me croirai rue, dans ce joli boudoir, près de ma charmante écolière, qui en fait plus que moi, & à laquelle j'ose souvent apprendre ce que je ne fais pas moi-même, témoin l'italien : *Come va questa lingua ? ecco l'occasione adesso di scriver'la ; risponderò di stesso , e così l'impareremo insieme senza fatica , e questo diletto incanterà i vostri ozi e ci aiuterà a soffrir l'asenza* (1).
- Je vais demain voir la vallée de Tempé, ou le jardin des Hespérides; car il faut ennoblir tout ce qui nous procure du plai-

(1) Comment va cette langue ? Voici l'occasion de l'écrire. Je vous répondrai dans le même langage, ce sera le moyen de l'apprendre ensemble sans fatigue, & cet amusement charmera nos loisirs, & nous aidera à supporter l'absence.

292 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

fir : mon voyage vous expliquera cette énigme. Que fait ma charmante pupille de Jacques Rosbif ? Ses gros yeux se promènent-ils toujours stupidement sur ses grâces, & ses lèvres tremblent-elles comme celle d'un chien courant ? Vous voyez que je n'ai pas oublié vos comparaisons, chère Pouponne ; vous les rendez si frappantes, qu'il n'y a que Rosbif lui-même qui ne s'y reconnaîtrait pas. Allons, convenez que sa constance & son bon caractère méritent du moins une récompense ; rien ne le rebute ; il n'existe pas dans toute l'Italie un Sigisbé plus complaisant ; il vous en impatiente, j'en conviens ; mais faites son bonheur, &, je vous le prédis, dès le lendemain moitié moins dévoué : cela ressemble beaucoup au chat, qui a l'art de faire violence à son impatience naturelle jusqu'à ce qu'il ait attrapé la souris ; mais le matou est bien fourré, Pouponne, & tiendrait chaud l'hiver. Comment vont les plaisirs & les sciences ? Avec vous c'est tout un : je vous ai laissé des matériaux ; mais quand ils seront en œuvre, un mot

& je vous en ferai parvenir d'autres ; j'aurai toujours le loisir de m'occuper de vous : vous connaissez ma méthode pour le travail , elle me préserve de l'ennui & de la fatigue ; d'ailleurs , je ne pourrais pas avoir à vous faire de grands sacrifices où je vais. Ne négligez pas votre voix , de tous vos charmes c'est le plus touchant , mon cœur vous l'assure ; mais qu'a-t-il affaire là ? Je voulais dire mes oreilles.

D'oreilles à nez , comme il n'y a pas loin , n'allez pas lire à votre tante l'article des lunettes , quelque bien qu'elle me veuille , son amour-propre digérerait difficilement le tableau , & je serais au désespoir de la mortifier ; elle a le cœur bon , l'esprit juste , & puis elle vous aime ; quoique cela ne soit étonnant ni difficile , je lui en fais bon gré : embrassez-la , ma chère pupille , pour mon compte. Que ne puis-je vous le rendre bientôt , en vous renouvelant l'assurance de mon tendre & inviolable attachement !

MADAME D'ERBY.

Qui est ce Jacques Rosbif ?

N 3

L E C O M T E .

Ce personnage reviendra souvent, il est utile de faire connaissance avec lui. C'est un homme d'environ quarante ans fort sérieux, plein de bon sens, qui adore Pouponne, mais qui l'adore tristement. Il est riche, & la jeune personne est dé-sintéressée, & Philosophe à sa manière. Il moralise volontiers (elle) par fantaisie, & quand le jeu lui plaît. Il est lourd dans l'étalage de sa doctrine, elle est lesté dans l'emploi de ses connaissances, & l'espiègle se donne la comédie, en aveuglant l'érudit avec les bluettes du persiflage & du paradoxe. Son flegme l'a fait appeler *Jacques Rosbif*. Malgré quelques ridicules, la famille de Pouponne & moi voudrions qu'elle l'épousât; mais docile sur tous les autres points, rien ne peut la vaincre sur celui-là, elle s'est formée une chimère, & l'attend : elle est capable de rester fille, toujours dans l'espérance de trouver enfin le Saint-Preux que son imagination ardente & son cœur vertueux se sont formé.

MADAME DE LINTZ.

Que je la plains, cette pauvre petite !
Avec tant de moyens de faire un heureux,
il est bien cruel qu'elle s'y refuse.

LA BARONNE.

Voilà le fruit de la lecture des romans
& d'une éducation ambitieuse. Je parle
que la petite personne, avec toutes ses
perfections littéraires, ne saurait pas tenir
une maison.

LE COMTE.

Je vous demande pardon, elle a gouverné celle de sa tante avec un ordre, une économie & une noblesse rares pour son âge. Actuellement qu'elle est reléguée à la campagne, auprès d'un vieux parent, qu'elle en achète la succession au prix de ses plus beaux jours, elle fait encore les honneurs de sa triste maison avec une aisance & des grâces admirables ; je vous dirai même qu'on ne voit pas souvent des ouvrières dans la maison ; c'est vous annoncer qu'aucun détail domestique ne

répugne à ma pupille. Sans le malheureux préjugé qu'elle a contre le mariage, j'ose assurer qu'elle aurait été le modèle des bonnes mères de famille & des épouses respectables. Personne n'est plus persuadé que moi du danger de la lecture des romans, & des inconvéniens d'une éducation tournée exclusivement à la frivolité; mais en même-temps personne n'est plus convaincu de la possibilité d'allier l'utile à l'agréable, & de rendre une femme aussi solide qu'aimable; je ferais même étonné qu'avec les objets de comparaison que nous avons sous les yeux, quelqu'un osât douter de cette vérité.

LA BARONNE.

Grâce, mon cher Comte; je croirai au phénix sur votre parole, je ne manque que de mémoire.

DORIVAL.

C'est l'aveu qu'on fait le plus aisément & le plus souvent; il m'a fourni la matière d'une fable que je vous lirai après la réponse de l'intéressante orpheline.

LE COMTE.

Non. Dorival , lisez-la à présent ; il est bon de couper notre correspondance , sur-tout par des vers. Réellement j'allais prier quelqu'un de fournir un entr'acte.

D O R I V A L.

Je connais votre motif , & j'en y rends.

(*Il lit.*)

LE SINGE ET LE RENARD.

F A B L E.

Fameux par ses talens , ses tours de gibecière ,
Un Renard à sa porte un jour mit un tableau.
En ces lieux , disait l'écriteau ,
On vend l'esprit & la manière
De s'en servir. Plus loin , un Singe , ancien routier ,
Mourant de faim , ainsi que son confrère ,
Mais bien mieux au fait du métier ,
Criaît à tous venans : Je vends de la mémoire ,
Entrez , Messieurs , à fort bon prix
Vous aurez les moyens de retenir l'Histoire ,
La Fable & la Gazette. On parut tout surpris
De voir sa boutique inondée
D'acheteurs empressés , & le pauvre Renard ,
Quoiqu'il connu par-tout pour expert en son art ,
Sans avoir étrenné , terminer la journée ,
Et souper à crédit.

N 5

293 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Un vieux Castor sourit,

Et lui dit :

- « De l'amour - propre , ami , connais mieux le
» grimoire :
- « Dans ce gros livre il est écrit
- « Qu'on pourra manquer de mémoire ,
» Jamais d'esprit ».

LA BARONNE.

Allons , je m'exécute , j'irai étreigner le Renard.

LA MARQUISE.

Baronne , je serais au désespoir que nos amusemens parussent dégénérer en applications ; je connais trop Dorival pour soupçonner la fable d'en contenir aucune.

DORIVAL.

Vous me rendez justice , Marquise , le manque de mémoire m'a rappelé ma fable ; mais on soupçonnera plutôt la Baronne de tenir la boutique du Renard que d'avoir besoin de s'y pourvoir.

LE CHEVALIER.

Pouponne , Pouponne , tirez-nous tous d'affaire.

LE COMTE.

Tenez, l'Abbé, celle-ci est un peu longue, mais vous respirerez aux alinéa.

L' A B B É lit.

Seconde Lettre de Pouponne.

» Qui est ce qui vous a fait promettre une relation de votre voyage, cher tuteur? Vraiment il ne m'est pas venu dans l'idée de vous faire cette prière; & je m'en fais bien mauvais gré. Mais qu'y a-t-il à dire de Paris en Corse, tout cela est si connu? N'importe, vous aurez tiré parti de ce sujet : *Sous vos heureuses mains le cuivre devient or.* Il y aura une dédicace à la tête de cet ouvrage, cela fera autant d'honneur à celle qui en fera l'objet qu'à l'Auteur. Il y a des personnes qui songent à tout. Il faut avouer que vous êtes bien discret, car je vous ai vu la veille de votre départ, & vous ne m'avez pas plus parlé voyage.; il a fallu vous prier de m'écrire, vous n'en auriez pas sonné mot le premier. Vous étiez si occupé, me direz-vous? oui, de remplir votre pro-

messe ; mais enfin nous connaissons un jour la prévoyante, l'exigeante personne, car il faut bien l'être pour aller accroître la fatigue d'un voyage long & désagréable, par une tâche aussi gênante : il y a des gens qui ne se refusent rien.

Vous faites fort bien de ne pas récuser mon cœur pour Juge, car mon esprit vous est bien moins favorable ; ils vous ont cependant à peu près autant d'obligation l'un, que l'autre, malgré cela il y en a un plus reconnaissant ; mais que vous importe, vous voilà livré aux Italiens ; les Français vont avoir tort, & quand vous leur aurez envoyé votre voyage, vous vous croirez quitte avec eux. Oui ; flattez-moi bien avec votre marine, dont je ne me soucie point du tout, & égayez-vous bien avec le nez & les lunettes de ma tante. Je ne fais pourquoi, mais tout cela ne m'a pas fait rire une minute, il ne m'en faut pas cependant autant. En ça, je me connais en plaisanterie, je l'entends comme une autre ; mais, Monsieur le Docteur, ménagez

votre pauvre écolière ; il y a conscience
 de la prétendre à dix-neuf ans aussi mer-
 veilleuse que vous. Je ne manque pas
 d'amour-propre, mais il ne m'aveugle
 pas au point d'en radoier, & de m'en-
 gager à vous répondre en italien ; vous
 êtes à la fource, vous le parlez tous les
 jours ; moi, je n'en entends quelques
 mots que par-ci par-là, & que Rosbif
 étudie le matin pour m'en assaffiner le
 soir. Ne veut-il pas, ce butor, vous
 remplacer, dit-il ? je lui ai fait une ré-
 ponse que vous ne saurez pas, & pour
 cause, pas plus que vous ne m'expliquez
 votre jardin des Hespérides. Voilà qui est
 bien ragoutant, de toujours me renvoyer
 à ce fameux ouvrage, qui ne finira peut-
 être jamais ; &, en attendant, je n'ai
 que des lettres décharnées, avec le style
 des Gazettes, *le reste à l'ordinaire prochain.*

Vous mériteriez que je vous disse du bien
 de Rosbif ; malheureusement il m'est
 échappé de vous instruire de l'humeur
 que sa proposition m'a donnée. Ah ! traître,
 que vous connaissez bien votre sexe trom-

peur ! Pauvres souris, profitez de la leçon, & que la fourrure ne vous séduise pas au point d'oublier la griffe qu'elle cache ; pour mon compte, je ne suis pas frileuse.

Les plaisirs sont médiocres, les sciences vont mal ; c'était apparemment le terme des uns & des autres. Les matériaux sont épars, ils seraient employés, que je ne commettrais pas l'indiscrétion de vous distraire de soins plus importants & plus chers, j'aime mieux retomber dans ma première ignorance. Il me semble que cet état, s'il a moins de jouissances, expose à moins de réflexions pénibles. Les plantes ne redoutent que de mauvais vents, quelques coups de soleil ; leur délicatesse n'est que dans leur tige, aussi croissent-elles tranquillement au milieu des discordes, des guerres & des révolutions qui anéantissent les empires, tant qu'une main ou une dent ennemie ne viennent pas arrêter le principe de leur végétation..... Je fais à-peu-près comme mon tuteur quand il veut me faire oublier une tirade ; il me cajole, il vante ma

voix, il mêle son cœur à tort & à travers; moi, je m'enfourne dans la morale, & je m'en tire avec des points.....Voilà pourtant quatre pages remplies, en vérité, je ne fais de quoi; je n'ai pas même encore fait venir le nez de ma tante, qui me servira cependant à merveille quand je voudrai vous faire pièce auprès d'elle. Plus vous vous éloignerez, plus il me semble que vous le mériterez; mais comme je suis meilleure que vous, il me restera encore un fonds d'attachement qui résistera à votre oubli, & puis cette maudite reconnaissance! J'avais bien besoin d'un maître, encore s'il eût été maussade; mais il faut espérer qu'il va le devenir, autant de diminué sur les regrets. A propos, seriez-vous assez monstre pour parler de mes lettres dans votre beau voyage? Jouez-moi ce tour là, & vous verrez ce dont une femme bien en colère est capable «.

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah! la drôle d'enfant! elle est jalouse.

LE COMMANDEUR.

Cette jalousie est bien flatteuse ! elle prend sa source dans un cœur reconnaissant , qui croit que le sentiment divisé s'affaiblit ; au reste , il est prouvé que l'Amitié est plus jalouse que l'Amour.

SAINTRÉ.

Je ne reviens pas de la maturité des idées & de la facilité variée du style.

MADAME DE LINTZ.

Mais comme elle marie adroitement l'ironie avec la morale & les saillies !

SAINTRÉ.

Ce maudit voyage lui tient bien à cœur.

DORIVAL.

Ecoutez donc. Il y a une séduisante Annette , *que parent la Candeur , l'Innocence & treize ans , qui l'emporte sur une coquette qui ne doit son éclat qu'au feu des diamans.* Je le connais , ce voyage. Savez-vous que ce portrait est bien fait pour alarmer même l'Amitié ?

LE COMTE.

Ah ! mon cher Dorival , vous avez connu cette charmante créature. Pouponne n'avait pas encore lu mon voyage ; mais sa sensibilité est si extrême , que , comme le Commandeur l'a très-bien dit , elle n'aurait pas voulu me savoir d'autres amies qu'elle. Mais , pour en revenir à cette jeune Annette , je l'ai perdue à la fleur de son âge : une maladie lente & cruelle la minait sourdement ; chaque jour je voyais s'anéantir en détail , charmes , talens & qualités de l'esprit , enfin tout ce qui composait une fille aussi estimable que charmante ; & à la douleur de la voir se flétrir & descendre insensiblement dans la tombe , se joignait le spectacle déchirant des alarmes de la plus tendre des mères. Cette femme respectable oubliait son existence pour ne s'occuper journellement qu'à prolonger celle de sa fille ; un père , abîmé dans cette douleur morne qui nous étouffe , parce que nous sommes privés du soulagement des pleurs , ajoutait

306 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

encore au spectacle le plus cruel pour une ame sensible. Cette infortunée est morte à dix-huit ans , au milieu des souffrances les plus aiguës , mais avec toute la présence d'esprit , & après avoir dicté une lettre qu'elle adressait à ses père & mère , & qui ferait fondre en larmes ceux qui n'ont jamais connu cette fille intéressante.

L A M A R Q U I S E.

En vérité , Comte , vous nous communiquez vos regrets & votre peine , & vous nous faites sincèrement partager celle de parens aussi tendres.

L E C O M T E.

Ils ne sont pas encore consolés , & ne se consoleront jamais ; je ne les vois pas sans un attendrissement qui renouvelle le leur. Tous les ans je donnais un bouquet à la mère & à la fille , j'y joignais quelques vers ; cette année mon cœur était si ferré , que mon esprit , livré à lui seul , ne m'a pas fourni une idée ; je n'aurais pu enfanter que des rimes mélancoliques , & mes pauvres amis avaient

déjà assez de leur douleur, sans y ajouter encore les accens de la mienne.

LA BARONNE.

Mais, Comte, vos bouquets devaient être gais avant ce triste événement. Ce serait bien le cas d'essuyer les larmes que vous nous forcez de verser sur cette famille que nous ne connaissons pas, & qui ne nous en intéresse pas moins.

DORIVAL.

Le Comte ne vous a rien dit de trop, le père est un galant homme, qui joint aux qualités du cœur tout le brillant d'un esprit agréable & cultivé; & la mère, toujours égale, instruite & modeste, partage son temps entre son mari, ses enfans, son ménage, ses amis & les pauvres.

SAINTE.

Qu'on est heureux d'avoir de pareils amis!

MADAME D'ERBY.

Leur reste-t-il des enfans?

LE COMTE.

Ils ont encore un garçon & une fille
qui promettent, non pas de leur faire ou-
blier entièrement leur aînée, mais de leur
adoucir le souvenir éternel de sa perte.

LA BARONNE.

Ah ! voyons un bouquet, sans quoi
nous ferions de tristes rêves.

LE COMTE.

Celui que je vais vous lire ne sera pas
très-gai ; mais il ne faut pas sortir trop
brusquement d'un genre, il servira de
gradation.

Deux Annettes je veux parer
Des présens parfumés de Flore ;
Allez à l'envi préparer
Ce qui doit les hâter d'éclore.

C'est assez suspendre mes vœux ;
Mon cœur languit après un maître ;
Mais en voulant me rendre heureux
Vous m'ôtez les moyens de l'être.

Si vous pouviez vous accorder,
Régner ensemble & vous entendre ;
Mais l'Amour ne veut rien céder,
Et l'Amitié veut être tendre.

Finissons. Offrez-moi des fleurs ;
Leur brillant & rare assemblage ,
Leur fraîcheur , leur choix , leurs couleurs
Décideront de mon hommage.

L'Amour dit : Je vole à Cythère ,
J'y vais , dans le premier bosquet ,
Cueillir , sur les pas de ma mère ,
De quoi composer mon bouquet.

L'Amitié : Mes fleurs sont écloses.
A Fontenay j'ai mon jardin ,
J'y cultive sur-tout des roses
Que Flore arrose de sa main.

L'un & l'autre ont fait diligence ,
Et m'ont apporté ce matin
Des bouquets dont la différence
A fait celle de mon destin ,

Par-dessus la sombre pensée
Brillait l'incarnat des pavots ;
Leur tige était entrelacée
Et de soucis & de barbeaux.

L'art avait réglé les distances ,
Chaque fleur faisait son effet ;
Mais il leur manquait ces nuances
Qui reposent l'œil satisfait.

Près du lis , dans l'autre corbeille ,
Entre l'œillet & le jasmin ,

310 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

S'entr'ouvrait la rose vermeille,
Humide des pleurs du matin.

Telle, soulevant sa paupière,
Et lutant contre le Réveil,
Annette va voir la lumière
Que lui dispute le Sommeil.

Un parfum doux, un éclair tendre
Portent l'ivresse dans mes sens;
A tant d'attraits il faut me rendre,
Je rejette, Amour, tes présens.

De tes faveurs ils font l'emblème,
Et nous blessent en nous charmant;
Je craindrais ta rivale même,
S'il fallait gémir en aimant.

Mais son empire est sans orage;
Le feu qu'elle fait circuler
Jusque dans le déclin de l'âge
Echauffe un cœur sans le brûler.

Amitié, tes fleurs sont l'image
Du seul noeud qui peut me flatter:
Offres-en toi-même l'hommage
Et daigne le faire accepter.

L' A B B É.

Vous avez dû voir, mon cher Comte,
combien vos amis m'ont pénétré, vos

vers me font une autre sorte de plaisir : j'aime la Philosophie en précepte comme en action , non pas la Philosophie à la mode , qui détruit nos principes sans ajouter à nos moyens , ni augmenter nos consolations ; mais cette morale douce , persuasive & sans prétention , qui , sous le voile de l'allégorie , & revêtue des charmes du style des Dieux , sans effrayer ni rebuter les humains , finit par les rendre meilleurs.

LA BARONNE.

Si vous prêchez comme cela le carême prochain , je retiens place à vos sermons , & je me réconcilie avec vos commentaires & vos citations.

MADAME DE LINTZ.

Commandeur , sortez-nous du larmoyant , l'épidémie a gagné jusqu'à la Baronne. Il y a long-temps que vous ne nous avez chanté une chanson à boire.

LE COMMANDEUR.

Volontiers , Mesdames : en effet , nous

312 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

broyons du noir aujourd'hui. Ce sujet méritait bien réflexion. Dix-huit ans, des charmes, des talens, & tout cela s'évanouissant Mais je rentre dans l'élegie.

(*Il chante.*)

Sur l'air des à-comptes.

Cesse d'être niaise ;
A Life disait un jour Blaise ,
Songe que je dois t'épouser. *Bis.*
Il est juste que je t'en conte ,
Et que je te prenne un baiser ;
Sur notre hymen c'est un à-compte. *Bis.*

Rien ne nous autorise,
Et mon cœur , lui répondit Life ,
Te l'accorderait malgré moi. *Bis.*
Hélas ! le pourrais-je sans honte ?
Attends qu'Hymen m'unisse à toi ,
Le tout vaudra mieux qu'un à-compte. *Bis.*

Elle a beau se défendre ,
Des bras du Berger le plus tendre
Life ne peut se dégager. *Bis.*
Cruel ! ton ardeur est trop prompte ;
Finis , que fais-tu donc , Berger ?
Prends-tu cela pour un à-compte ? *Bis.*

Elle

Elle feint d'en rabattre ,
Un baiser est suivi de quatre ,
Lise n'y fait plus de façon ; *Bis.*
Elle y prend goût , elle les compte ,
Et dit : En hymen que fait-on ,
Si tout ceci n'est qu'un à-compte ? *Bis.*

Une main téméraire ,
Parcourt le sein de la Bergère ,
Une autre s'égare en chemin. *Bis.*
Lise est déjà loin de son compte.
Déjà Blaise , adroit & malin ,
Par degrés a passé l'à-compte. *Bis.*

Lise tombe pâmée ,
Un cri de sa bouche enflammée
Peint le bonheur de son amant. *Bis.*
Ainsi finit toujours le conte ;
Et voilà souvent , en aimant ,
A quoi peut mener un à-compte. *Bis.*

Belles , ce badinage
Paraît avoir votre suffrage ,
Cette manière plaît toujours. *Bis.*
Il nous faut aussi notre compte :
L'intérêt fixe les Amours ,
Qu'à sa droite on prenne un à-compte. *Bis.*

Je crains la jalousie ,
Bannissons cette frénésie ,

Tome I.

O

314 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Elle est de l'âme le poison. *Bis.*

Chacun y trouvera son compte.

Répétons donc notre leçon.

Qu'à sa gauche on prenne un à-compte. *Bis.*

(On s'embrasse à la fin des deux derniers couplets.)

LA BARONNE.

Le Commandeur ne s'oublie pas.

LA MARQUISE.

Il n'oublie pas les autres aussi , qu'a-t-on à lui reprocher ?

LE COMMANDEUR.

Je dois à la mémoire d'un ami que je regrette , de vous chanter le couplet impromptu qu'il fit sur le coin de la table , la première fois qu'il entendit cette chanson , dont les premiers couplets ne sont pas de moi. Il ne prit que le temps d'écrire ceci sur ses tablettes :

* Ami , ta chansonnette ,

Est la plus charmante bluette

Que Momus ait pu te dicter. *Bis.*

Toujours tu trouveras ton compte.

J'entends nos belles te chanter :

Ce n'est point assez d'un à-compte. *Bis.*

DORIVAL.

Cela serait joli , même sans le mérite de l'impromptu.

LE COMMANDEUR.

Je partais le lendemain pour revenir à Paris , je me piquai au jeu , & lui ripostai presque aussi vîte , sur le même air :

J'accepterais l'augure ,
Et je tenterais l'aventure ,
Si mon cœur était de moitié. *Bis.*
Mais il a su trouver son compte
Dans les douceurs de l'Amitié,
Je vole en chercher un à-compte. *Bis.*

LA MARQUISE.

Fort bien , mon Berger , allons chercher ceux de Morphée , & préparons-nous demain à traiter des sujets couleur de rose , car ceux d'aujourd'hui , sauf les chansons , ont été un peu rembrunis ; mais c'est cette caricature qui fait le sel de nos orgies , & en bannit la monotonie. Bon soir , mes amis.

Fin du Premier Volume.





Ri-

LES
SOUPERS
DE
VAUCLUSE

CHI

CHINESE

CHINESE

1

LES
SOUPERS
DE
VAUCLUSE;

PAR M. R. D. L. de plusieurs Académies.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

HORACE.

TOME SECOND.



A F E R N E Y ,

Et se trouve A PARIS ,

Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille,
hôtel de Coëtlosquet, N.º 20.

1789.

1888



LES
SOUPERS
DE
VAUCLUSE.
a Lili Gabrel

XI.^e SOUPER.

LA MARQUISE, au Comte.

J'AÏ, en vérité, rêvé toute la nuit à votre pauvre Annette. Cette jeune personne ne me sortira pas si-tôt de la mémoire.

MADAME D'ERBY.

Elle m'a empêché de dormir jusqu'à quatre heures du matin.

Tome II.

A

2 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

LA BARONNE.

J'avoue que je n'ai rêvé qu'à Pouponne, & qu'elle m'intéresse singulièrement par son début. Fait-elle aussi des vers ?

LE COMTE.

Elle m'a consacré les prémices de sa Muse ; je crus devoir les envoyer au Journal de MONSIEUR, sans correction. Il y avait deux fautes. Je craignis d'ôter à la pièce sa fraîcheur & son caractère en la corrigeant, je fus vigoureusement grondé. Pouponne hasarda encore une chanson quelque temps après ; mais un jeune homme s'étant enflammé à ses accens, & quoiqu'il ne l'eût jamais vue, elle a gardé le silence depuis.

MADAME DE LINTZ.

Je connais déjà sa prose, & je suis bien curieuse de ses vers.

LE COMTE.

Ils viendront à leur date, il faut y être préparé par la prose ; mais il ne sera pas dit que j'ouvrirai tous les jours la séance.

XI.^e SOUPÉR. 3

Le Chevalier a un quatrain & une jolie réponse à vous lire.

LE CHEVALIER.

Allons , je veux bien servir de préface ;
mais il en faut une à mes vers. Une jeune
femme m'avait demandé le poème de
Narcisse ; je crus des règles de la galan-
terie de lui faire quelques vers , & j'écrivis
ceux-ci au crayon sur la première feuille
de la brochure :

Consumé par l'amour , avide de plaisirs ,
Quand Narcisse , penché sur le bord du rivage ,
Dans l'onde contemplait l'objet de ses desirs ,
Narcisse avait mon cœur , & voyait votre image.

Je fus fort surpris de recevoir , le soir
même , cette réponse-ci.

* Si mon image , au fond de l'eau ,
T'avait reconnu dans Narcisse ,
Prompte à s'épargner son supplice ,
Mon sein t'eût servi de tombeau.

SAINTE.

Il y a bien quelque chose à dire à la
clarté ; mais l'idée est si délicate , qu'on
peut , qu'on doit même trouver cette

A 2

4 LES SOUPERS DE VAÛCLUSE.

riposte charmante , sur-tout une femme n'étant pas aussi exercée que nous à faire des vers : ceux-ci , d'ailleurs , ont de la douceur & de l'harmonie ; c'est un joli quatrain.

MADAME DE CHANCEAUX.

Je ne suis pas si difficile que Myfis , & je trouve ce quatrain fort clair.

L' A B B É.

Difficilement les idées très-subtiles , très-fines peuvent être rendues nettement. Ces deux talens se trouvent rarement réunis.

D O R I V A L.

Tout dépend de ne se rien pardonner lorsqu'on commence à écrire , & de s'accoutumer à sacrifier toute idée trop abstraite pour pouvoir être fixée par les termes propres.

MADAME DE LINTZ.

Je suis comme Madame d'Erby , Pouponne m'occupe , & je ne suis pas en état de goûter tout le merveilleux de vos

XI.^e SOUPER. 5

differtations, si vous n'entamez pas la troisième lettre. La préface est assez longue.

LE COMTE.

Il faut vous satisfaire. (*Il lit.*)

Troisième Lettre du Comte.

Bastia, le 10 Octobre 1776.

» Me voici, ma chère pupille, dans la capitale de la Corse depuis trois jours. Ma traversée a été fort heureuse; je n'ai été malade que trente-six heures, ce qui fait moitié du temps que j'ai été sur mer. J'ai trouvé votre lettre du 10 Septembre, & je l'ai lue avec le plus grand plaisir, malgré le petit reproche que vous me faites d'être sérieux; vous auriez pu cependant en deviner la cause, elle vous touche d'assez près. Mes infidelles sont de si ancienne date, & je le leur ai si bien rendu, qu'en vérité elles ne sont pour rien dans le nuage ni les langueurs prétendues. Mais il vous fallait, mon aimable pupille, un prétexte pour me gronder, & un autre pour amener la maladresse avec laquelle je vous entretins un

A 3

6 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

jour de la légèreté d'un papillon. Oh ! comme les femmes savent revenir à leur but par un détour ! comme elles pardonnent difficilement ce qui interrompt le cours de leurs amusemens ! comme je gronde aussi ! tant l'humeur est épidémique. Guérissons vite d'une aussi maussade maladie.

Vous me demandez si ma parenté est jeune & jolie ? Ni l'un ni l'autre : elle est mon aînée de quelques années. J'espère & je souhaite qu'elle le soit long-temps, car nous nous sommes toujours aimés cordialement dès notre enfance. Elle a pleuré de joie en me voyant ; mais en nous quittant, c'est de désespoir, parce que cette bonne femme s'est figurée la Corse comme la Sibérie : elle appelle cela aller aux isles ; &, en province, il n'y a, dit-on, que les gens ruinés ou les scélérats qui y passent.

Que le Fleuriste a été sensible à son article ! que le petit reproche de l'aimable Pouponne est flatteur pour lui ! Non, il n'est pas indifférent aux fleurs charmantes,

au développement desquelles il a eu le bonheur de contribuer ; mais il y a eu une si petite part , qu'en vérité il n'osoit pas en afficher la propriété ; la Nature l'aurait réclamée. C'est elle, intéressante Pouponne, qui a mis en vous le germe de toutes les qualités précieuses & agréables qui vous distinguent. Le mérite d'un Lapidaire qui taille le diamant , est bien médiocre en comparaison de celui de son formateur. Est-ce moi qui vous ai donné cette sensibilité qui vous fait & vous conserve tant d'amis ? ce tact fin , ce goût exquis qui vous rend bon Juge en toutes sortes de genres ? ce fonds inépuisable de gaité, qui, semblable à la matiere électrique, se communique à tout ce qui vous environne ? Je n'ai pas plus de part à tous ces dons de l'ame , qu'à vos grands yeux noirs, qu'à vos belles dents, qu'à la finesse de vos traits, qu'au duvet de la pêche, dont votre teint est fleuri : j'irais encore plus loin dans mes descriptions, mais je vous vois d'ici mettre la main sur ma bouche , & je comprends que, pour passer

8 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

en revue tous vos attraits, il faudrait alarmer votre modestie ; il viendrait d'ailleurs une époque où je ne ferais plus appuyé que sur mon imagination ; mais je crois que vous n'auriez pas à en redouter l'hyperbole. Je conviens que, d'après ce tableau, vous ne pouvez pas douter que vous ne soyez très-essentielle & très-jolie ; mais ce qui me rassure sur l'inconvénient de cette connaissance , c'est celle que j'ai du peu de cas que vous faites de votre figure & de votre esprit, quand ils ont quelque chose à démêler avec votre cœur. Eh bien , faisons la paix. Comment va l'étude du globe ? S'il n'y a que le pied de cassé, cela n'a pas dû l'interrompre. Convenez-vous à présent que si vous eussiez commencé par là , vous auriez eu plus de plaisir & de facilité à apprendre la Géographie & l'Histoire ? Quand je vous en fis l'observation , vous étiez alors trop jeune ; l'avidité de lire l'emporta sur celle de voir ; au reste , il ne vous en a coûté qu'un peu de temps , & , à votre âge , on en est volontiers prodigue.

Vous aurez vraisemblablement suivi notre méthode journalière ? Je la crois bonne. La musique vocale le matin , cela dilate le cœur , facilite la circulation ; l'organe de la voix est plus net , l'estomac n'est pas surchargé , les poumons ont plus de jeu ; & puis , quand on commence gaiement la journée , il est rare qu'on la finisse tristement ; la Géographie & l'Histoire par application , la Sphère , & voilà la matinée remplie ; l'après-midi , la Musique instrumentale , la Botanique , en se promenant , un peu de Physique , & la lecture : telle est , si je ne me trompe , notre marche. Ne négligez pas la harpe , votre voix se marie si bien avec son harmonie , vos jolies mains , vos bras arrondis , votre taille svelte , votre air de tête , tout y gagne un développement si enchanteur ! Combien de fois m'avez-vous plaisanté sur mon immobilité apparente. Ah ! ma chère pupille , que d'efforts cet extérieur me coûtait ! Il ne m'en coûte guère moins pour m'arracher au plaisir de vous entretenir ; c'est le seul que je

10 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

prévois pouvoir goûter sans mélange. Je vais cependant essayer de m'étourdir, en me jetant dans le cercle général : mais qu'y trouverai-je ? Pas seulement de quoi commencer une comparaison : les préventions déplacées & le mauvais ton m'aigriront par degrés, la patience m'échappera d'abord, la réflexion me ramènera bientôt à mon axiome. *Ils méritent, les pauvres fous, plus de pitié que de courroux.* Mais comme il faut s'assurer sa tranquillité, je me replierai insensiblement sur moi-même, comme la sensitive, & bornant mes amusemens, je ne me rendrai à la société, qu'autant qu'il le faudra pour ne pas passer pour un ours. Adieu, *trop séduisante pupille*, comme dit Rosbif, & ce Rosbif dit quelquefois vrai, daignez sacrifier une fois par semaine à votre tuteur, c'est un moyen sûr d'adoucir la rigueur de son exil «.

L A B A R O N N E.

Peste, Monsieur le tuteur, votre style s'échauffe ; cela irait-il par gradation ?

LE C O M T E.

Point du tout, ne vous alarmez pas. La bonne foi avec laquelle je viens de lire le passage qui vous fournit la question, doit vous être un garant de la pureté de mes sentimens. Vous dites que j'ai toujours été insensible à tout ce qui embellit une jeune personne dont j'ai partagé le développement avec la nature ; ce seroit vous en imposer & vous donner de moi une idée assez singulière. Sans doute mes sens mutinés se sont plus d'une fois trouvés en contradiction avec mes principes ; mais une réflexion , qui ne m'abandonne jamais , suffisait pour mettre à la raison ces ennemis de la vertu : l'âge, la position & la confiance de l'aimable enfant qui ne voyait en moi qu'un père , me rendait cette charmante fille aussi sacrée qu'un dépôt ; c'en a toujours été un à mes yeux , & je ne pourrais pas me déterminer à continuer si quelqu'un paraissait en douter.

LA M A R Q U I S E.

Comte, nous vous connaissons trop

A 6

12 *LES SOUPERS DE VAUCLUSE.*

bien pour nous permettre même la plus petite plaisanterie à cet égard , encore moins l'interprétation la plus éloignée. Vous êtes avec vos amis , vous leur donnez une marque de confiance trop flatteuse pour qu'ils n'y répondent pas par la leur.

LA BARONNE.

La Marquise vient de répondre pour moi. Ma question a été indiscrete ; mais on a la bonté ici de me regarder comme sans conséquence , & personne ne rend plus de justice que moi aux mœurs de mon Berger. Passez-moi cette petite chicane , & je vous promets un redoublement d'obéissance.

LE COMTE.

Je suis tenté de la mettre sur le champ à l'épreuve. •

LA BARONNE.

Ordonnez.

LE COMTE.

Voudrez-vous fournir à l'entr'acte ?

Cette romance des oiseaux ne resta pas sans réponse ?

L A B A R O N N E.

Pardonnez-moi. Mais je vais avoir la bonne foi de vous avouer un de mes caprices , & ce qui m'en corrigea. J'avais d'assez belles couleurs étant jeune ; mon amant devait me donner la main pour aller au bal ; je le priai de m'apporter du rouge ; il prétendit que j'effacerais toute l'assemblée sans ce secours : je n'en croyais rien , j'insistai ; la querelle s'échauffa , il céda , cela était dans l'ordre , & m'apporta du rouge. Le traître y joignit des vers. Tout en les lisant , je mettais mon rouge. Au dernier vers , je devins rêveuse , & la lecture finie mais écoutez-les.

Riche des dons de la nature ,
Ne t'accoutume pas à l'art ,
Thémire , & songe que le fard ,
Quoiqu'une légère imposture ,
N'est pas moins un déguisement.
Il commence par le visage ,
Jusqu'au cœur souvent il s'étend. . . . ,
Ne crains pas qu'un pareil présage

14 **LES SOUPERS DE VAUCLUSE.**

Alarme ton sensible amant.

Pourrais-tu devenir volage

Tant que Myfis sera constant ?

Mais souviens-toi que pour lui plaire

Tu réunis assez d'attraits ,

Sans qu'une parure étrangère

Ajoute à l'éclat de tes traits.

Quelques faveurs , un cœur fidelle ,

Sont pour le sien d'un plus grand prix.

Tu feras toujours assez belle

Aux yeux d'un amant bien épris.

L' A B B É.

Madame ôta son rouge ?

L A B A R O N N E.

Pourquoi me priver du plaisir de le
dire ?

L E C O M T E.

Pour tempérer celui d'être applaudie ,
car le trait est charmant. Si vous vouliez ,
Mesdames, vous nous en citeriez sûrement
beaucoup de cette force.

L A M A R Q U I S E.

Madame de Lintz , par exemple , qui
nous passe à l'alembic depuis trois soupers
sans nous avoir rien donné , voudra bien ,

XI.^e SOUPER.

19

après la lecture de la réponse de Pouponne, s'exécute. L'abbé, à vous Pouponne.

L' A B B É.

J'ose le dire, je préfère l'emploi de Lecteur aux fonctions de Juge.

L A B A R O N N E.

Lisez toujours, insolent.

L' A B B É lit.

Troisième Lettre de Pouponne.

26 Novembre 1776.

» Vous m'avez bien fait rire, mon cher tuteur, avec votre capitale de la Corse; voilà un grand mot pour une bien petite chose; car, tenez, avouez que cette capitale ne vaut peut-être pas l'enclos du Temple ou le quartier des Ursins. On dit qu'on entre dans les maisons avec des échelles, que l'on retire après soi, comme Robinson faisait dans son fort; que votre Bastia n'est point pavé; que les femmes y portent leurs jupons sur leur tête; que l'on n'ose pas tirer sur un ours, de

16 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

peur de tuer un homme ; qu'il n'y a point de cheminées dans les maisons , au moyen de quoi ces malheureux sont enfumés du matin au soir ; que les Français n'osent pas aller à la promenade , s'il y en a , de peur d'être fusillés par les bandits ; que ces sauvages se tuent pour oui & pour non ; je crois même qu'on a ajouté qu'ils mangeaient les petits enfans ; heureusement vous êtes grand comme père & mère : mais ces maudits coups de fusils , rien n'en garantit ; & vous , qui craignez tant la fumée , vous allez revenir comme un jambon de Mayence , les yeux pleurans. En vérité , vous ferez un joli garçon , & votre voix s'en sentira. Adieu nos duo , vous ne ferez plus que râler comme un vieux Chanoine ; pour peu que vous résistiez , c'est fait de vous ; & au lieu de revoir mon agréable tuteur , toujours joyeux , maniéré , pas mal persifleur , & annonçant tout cela sur sa figure , je ne retrouverai qu'une momie d'Egypte , qui me répondra par monosyllabes , & encore peut-être en corse , que je n'entendrai ni

ne voudrai entendre. Oh ! je vous avoue que j'ai pris ce pays-là dans un guignon complet. Ma tante partage ma prévention , & le maudit tous les jours. Elle n'entendait pas grand'chose à nos leçons ; cependant elle regrette sur-tout celles de Musique & de Physique. Elle était si aise d'apprendre comment les plantes se nourrissent par leurs feuilles , ce dont elle ne se doutait pas. » Les soirées passaient rapidement , dit-elle , au lieu qu'à présent » il faut avancer le souper , & se coucher » de meilleure heure «. Effectivement , nous soupons à huit heures & demie , & nous ne veillons plus. Je répète bien tout ce que mon tuteur m'a appris ; mais si je me trompe , personne ne me reprend , avec l'art sur-tout de m'instruire en paraissant douter de la justesse de l'observation. Oh ! comme cela met l'amour-propre à l'aise , & comme on craint un autre maître ! Aussi tous les Rosbifs du monde me promettaient de me rendre aussi savante que Madame d'Acier , que je n'en voudrais pas tâter. J'essaie mes

ailes, & je suis toute fière de voler quelquefois toute seule ; mais bientôt ma vanité se trouve punie, de lourdes chutes me rappellent la fable d'Icare. Dédale, Dédale, où êtes-vous ? Mais que ce Dédale est modeste ! Ce n'est point lui qui m'a attaché des ailes, ce n'est point lui qui m'a soutenue en l'air, qui m'a donné des conseils pour ne pas trop approcher du soleil. Ah ! généreux ami ! plus vous donnez à la Nature, plus elle vous rend ; & il est des momens où votre absence m'est bien utile ! Qu'étais-je quand vous avez daigné prêter l'appui de l'ormeau complaisant à la faiblesse de la vigne rampante ? Pleine de préjugés, de caprices & de présomption, je n'avais que l'envie de savoir, j'ignorais comment m'y prendre pour étudier avec fruit ; rebelle par vanité, entêtée par ignorance, que d'art, de patience, de complaisance ne vous a-t-il pas fallu, ami unique, pour vaincre tous les obstacles qui s'opposaient à mon instruction ! C'est, je crois, le cas de dire que mon cœur a sauvé mon esprit ; car

je vous rends justice , votre ame honnête s'est plus attachée à la mienne qu'aux charmes extérieurs que tant de défauts devaient obscurcir , d'où je suis en droit de conclure que cette ame vaut son prix ; d'ailleurs j'y trouve un sentiment qui me la fait apprécier davantage ; c'est une reconnaissance vive , tendre , inaltérable , enfin digne de celui qui l'a fait naître. Vous avez bien raison , mon ami , de dire que j'aurais dû apprendre mon globe avant la Géographie & l'Histoire ; j'en avais déjà fait la remarque , mais j'étais si jeune ! Je suis bien plus docile à présent ; aussi ne me suis-je pas écartée de votre méthode , que vous avez la délicatesse d'appeler la nôtre. Depuis votre lettre , je joue de la harpe , & je m'accompagne une heure de plus. Je commence toujours par l'ariette de Zélide ; mais je trouve qu'elle allait mieux dans la bouche de l'Auteur. J'avais alors deux plaisirs à la fois. Je vous conseille d'amasser des forces en ce moment pour lutter contre le dégoût qui paraît déjà s'emparer de vous. Ne

25 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

mettez - vous pas trop d'importance à quelques misères de société? N'allez pas vous en éloigner brusquement sur-tout , vous avez besoin d'amusemens ; votre gaité naturelle ne trouverait pas son compte à la vie des Chartreux ; & puis vos talens , n'en êtes-vous pas comptable à ceux dont ils peuvent faire l'agrément? Ah! mon cher tuteur , n'allez pas broyer du noir ; je vous veux revoir avec toutes vos graces , j'y suis accoutumée ; vous contracteriez insensiblement un fonds de mélancolie qui ternirait ma gaité , car je prends volontiers votre teinte. A cette condition , je vous promets chaque semaine le temps que nous employions à la déclamation , que je laisse entièrement jusqu'à votre retour : je ne pourrai m'accoutumer à jouer *Monime* avec un autre *Xipharès*. Adieu , cruel tuteur , l'ambition vous a exilé , que de sentimens vous rappellent « !

L A M A R Q U I S E .

Où cette enfant prend-elle ses tour-

nures? *N'osér pas tirer sur les ours de peur de tuer des hommes.* Cela est unique ; & les comparaisons , comme elles sont toujours justes !

M A D A M E D' E R B Y.

Plus vous donnez à la Nature , plus elle vous rend. Comme cela est senti !

L E C O M M A N D E U R.

Et la bonne foi avec laquelle cette jeune personne se peint ! Cet aveu de ses défauts , *son cœur qui a sauvé son esprit* , & cette conséquence , que *son ame vaut son prix* , puisqu'elle a attaché celle de son ami plutôt que ses charmes & son esprit. Mon cher Comte , tout cela est singulièrement mûr pour une fille de vingt ans , sans parler du style , qui est toujours analogue au sujet.

L E C O M T E.

Si je vous étais moins connu , je n'aurais pas hasardé ces lettres , vous m'avez vu m'en défendre ; je craignais ce qui arrive. Étonné moi-même de la variété & de l'étendue des connaissances de cette

22 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

jeune personne , moi qui en ai suivi les progrès , j'ai prévu l'incrédulité , & je n'osais la braver ; vous m'y avez forcé....

LA MARQUISE.

Personne n'aura lieu de s'en repentir ; & nous trouvons trop de plaisir à croire aux talens de votre charmante pupille pour vous soupçonner de lui prêter des idées & un style ; moi , je la connais & la déclare très-capable d'écrire comme elle écrit, après l'avoir entendue pérorer comme un ange. A vous , Madame de Lintz.

MADAME DE LINTZ.

Mais , en vérité , je n'ai rien à moi.

DORIVAL.

Quoi ! vous n'auriez jamais rien répondu ? Je fais bien que Monsieur de Lintz ne vous a pas dédié de vers ; mais ce n'est pas le seul qui vous ait fait la cour avant votre mariage.

MADAME DE LINTZ.

Tout le monde a connu le passion que.

j'ai eue pour le Baron de Saint-Leu ; nous allions être unis quand la mort me l'a ravi. Je voulus une fois lui faire des vers pour sa fête , j'eus beau invoquer tous les Dieux , rien de passable ne me vint. Le hasard fit tomber entre mes mains les vers de Mademoiselle Petitpas à Monsieur Bonnier , son amant ; je les trouvai si expressifs , & rendant si parfaitement ce que je voulais peindre , que je les envoyai au Baron , en attendant que je pusse lui en faire de pareils.

D O R I V A L.

Nous les entendrons tous avec grand plaisir , c'est la délicatesse même.

M A D A M E D E L I N T Z.

Je veux bien les lire ; mais vous vous chargerez de la réponse.

D O R I V A L.

Volontiers.

M A D A M E D E L I N T Z lit.

* Au maître de mon cœur je donne ces tablettes ;
L'Amour lui-même les a faites

24 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

De l'écorce d'un myrte où la tendre Cyprien

Ecrivit le nom d'Adonis.

L'aiguille fut fondue aux forges de Cythère,

Et le Dieu lui donna la trempe de ses traits

Pour les graver d'un caractère

Qui ne pût s'effacer jamais.

Mon amant vous lira, sermens de ma constance;

Sincère épanchement, naïve expression

De l'ascendant de l'inclination,

Qui l'emportez encore sur la reconnaissance.

Occupez, contentez ses yeux,

Sentimens épurés dont il m'apprit l'usage,

Vœux inquiets d'un cœur qui, le rendant heureux,

Voudrait qu'il le fût davantage.

De ces feuillets qu'Amour a paraphés pour vous,

J'ai rempli la première page;

Je vous laisse le reste.... Ah! que mon sort est doux

Si vous y parlez mon langage.

Tablettes, fermez-vous à tout autre qu'à nous.

MADAME D'ERBY.

Est-ce bien Mademoiselle Peritpas qui
a fait ces charmans vers?

SAINTRE.

Oui, sûrement; on ne peut même se
tromper à la touche d'une femme sen-
sible.

MADAME

MADAME DE CHANCEAUX.

Je suis bien curieuse de savoir ce que
le Baron répondit à cela; la tâche était
difficile.

MADAME DE LINTZ.

Et sur-tout sur les mêmes rimes. Tenez,
Dorival, lisez.

DORIVAL lit.

Il faut mourir, Zélie, en lisant ces tablettes,
Oui, mourir consumé du Dieu qui les a faites!
Pressé contre son sein, adoré de Cypris,
C'est d'amour qu'expira le sensible Adonis.

Tu n'empruntas rien à Cythère.

A ta tendresse, à tes attraits

Tu dois ce divin caractère

Qui grava dans mon cœur ton image à jamais.
Et vous, chers confidens d'amour & de constance,

Dont la flatteuse expression

Attise encor les feux de l'inclination,

Chargez-vous du tribut de ma reconnaissance,

Retournez à Zélie, & peignez à ses yeux

Un cœur dont la première elle m'apprit l'usage;

Mais, hélas! dites-lui que l'on n'est pas heureux

Tant qu'on peut l'être davantage.

L'absence n'est un bien, un plaisir que pour vous,

Dont l'amour inquiet embellit chaque page

Tome II.

B

Où se peignent du Dieu les transports les plus doux ;

Mais que ce tendre & délicat langage

Ne soit pas trop long-temps nécessaire entre nous.

L' A B B É.

Je ne trouve pas la même chaleur dans la réponse ; cependant il y règne un ton pénétré qui intéresse mon cœur.

S A I N T R É.

Il faut en général, pour bien juger, se mettre à la place de celui qu'on analyse. Le Baron n'était pas un jeune homme, qu'une passion attisée par les difficultés, rend extrême dans les expressions comme dans les sensations : sûr du cœur de son amante, enchanté de la tournure délicate qu'elle avait prise pour le convaincre de l'empire qu'il a sur elle, il épanche avec énergie & naïveté le double sentiment que nourrit son ame ; c'est elle qui respire dans ses vers, & son esprit n'y a paru que pour vaincre la difficulté de la rime, cercle étroit & raboteux dans lequel il s'est circonscrit par choix, pour ne pas laisser un champ trop vaste à ses idées,

& ne point s'éloigner de celles de son amante : l'esprit divague , tout est de son domaine ; le cœur n'a qu'un objet & qu'un but , il y tend toujours par la voie la plus courte.

MADAME D'ERBY.

Myfis, je suis contente de vous ; ce serait le cas de joindre l'exemple au précepte.

SAINTRÉ.

C'est demander du tendre à votre filleul.....

MADAME D'ERBY.

Comment mon filleul ? Ah ! c'est pour suivre la plaisanterie de ces dames.... Eh bien , oui , du tendre ; elles n'y sont pas accoutumées de votre part.

SAINTRÉ.

Malgré la sévérité du correctif, vous aurez ma chanson : il n'y a pas long-temps que je l'ai faite , & j'en suis tout en train.

(*Il change.*)

B 2

28 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

AIR : *Je le compare avec Louis.*

Tu me promets depuis long-temps
De couronner ma vive flamme,
Et d'unir aux plaisirs de l'ame
La douce volupté des sens.

Quand on est deux, & qu'on est tendre, *Bis.*
C'est bien dur (*bis*) de tant faire attendre. *Bis.*

Quand je te presse avec ardeur
Contre mon sein palpitant d'aise,
Tu me tends la main, je la baise,
Et la porte contre mon cœur :

Il bat plus fort & je soupire; *Bis.*
C'est bien doux (*bis*), mais c'est un martyre.
Bis.

Mais, emporté par trop d'amour,
Jusqu'au centre de son empire
Lorsque ce Dieu veut me conduire,
Cruelle ! tu fuis sans retour !

Quand on est près de tant de charmes, *Bis.*
C'est bien dur (*bis*) de briser ses armes. *Bis.*

Le lendemain tu me fouris
En m'assurant de ta tendresse,
Ta main me serre & me caresse,
Et je vois tes yeux attendris.

Ah ! qu'il est doux, lorsque l'on aime, *Bis.*
D'être aimé (*bis*) vraiment pour soi-même.
Bis.

MADAME D'ERBY.

Est-ce qu'il est nécessaire de faire toutes ces mines en chantant cette chanson ? Il me semble qu'elle pouvait s'en passer : elle est tendre, délicate, que voulez-vous donc encore qu'elle soit ?

LE COMMANDEUR.

Belle Eglé, jamais on n'a pu mieux appliquer qu'ici le proverbe : *C'est le ton qui fait la musique*. Rapportez-vous-en à un vétéran de Cythère. Saintré a chanté comme Anacréon chantait, & avec le même avantage. Ne lui faites pas de querelle, car, en vérité, nous aurions le chagrin de n'être pas pour vous.

MADAME D'ERBY.

Je ne lui fais pas de querelle ; mais j'aime la simplicité par - tout.

DORIVAL.

C'est exclure la finesse ; vous ne seriez pas long-temps à vous en repentir.

MADAME DE LINTZ.

Ma nièce, gronder Saintré, c'est bien

B 3

30 LES SOUPERS DE VAUGLUSE.

dur; trouver sa chanson tendre & délicate, c'est bien doux; glisser sur le fond pour draper la forme, cela est aussi adroit qu'indulgent....

L A M A R Q U I S E.

D'Erby, vous avez là une maligne tante; mais vos amis la tempèrent, & viennent à votre secours. Ma cousine brûle d'impatience de vous mettre tous à la torture, comme elle s'y est mise elle-même pour enfanter un logogriphe.

M A D A M E D E C H A N C E A U X.

Je déclare hautement que je n'ai point eu de teinturier, on s'en appercevra aisément; mais je ne veux rien perdre des louanges ou du blâme. Je vais d'abord lire mon œuvre, on la copiera, & demain nous verrons si je me trouverai entièrement à découvert. Je compte sur quelques mots propres à dérouter nos Œdipes; au moins ils m'auraient furieusement embarrassée.

(*Elle lit.*)

* Mon tout est souvent nécessaire

A l'amoureux qui commence à languir;

XI.^e SOUPER.

31

Cependant on ne m'aime guère,
Même lorsque j'ai su servir.
Il est vrai que je sacrifie
Beauté, vertus, esprit, talens
A l'indécence, à la folie,
A la laideur sans agrémens.
Si mon individu te paraît redoutable,
Lecteur, modère son courroux ;
En me décomposant je deviens plus aimable
Et puis contenter bien des goûts ;
Car sans moi, l'humaine Nature
Irait aux enfers à tâton,
Et sans moi, certain Dieu fripon
Ferait une sotte figure.
Je puis encor te présenter
Une charmante promenade,
Où l'on révère la Dryade,
Où l'on se plaît à méditer ;
Un outil rude & très-commode
Pour satisfaire un de nos sens ;
Un petit fruit fort à la mode,
Et très-mauvais pour les passans.
C'en est assez, lecteur, pour me connaître :
Devines, si tu peux, je t'en laisse le maître.

L' A B B E.

Comment donc ; mais voilà Madame
de Chanceaux enrôlée tout de bon avec-
les Muses.

B 4

32 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

DORIVAL.

Les vers sont faits & rimés très-bien.

LA MARQUISE.

Ne vous y trompez pas, c'est l'air de Vaucluse qui opère déjà. Voilà la première fois que ma cousine vient à Ombreuse, & vous voyez que sa tête commence à se pétrarquiser.

MADAME DE CHANCEAUX.

Pas encore, il faudrait que je travaillasse dans le genre tendre; mais. . .

SAINTRÉ.

Collo tempo e le paglie maturansi la nespole (1), n'est-ce pas?

MADAME DE CHANCEAUX.

Je ne vous comprends pas entièrement, mais je vous devine. Marquise, il est tard, &, en vérité, je voudrais pouvoir dormir jusqu'à demain soir.

LA MARQUISE.

Voilà bien la tournure d'une Néophyte

(1) Avec le temps & la patience on vient à bout de tout.

du Parnasse. Je doute que vous dormiez aussi tranquillement que vous l'espérez. Le délire des vers est comme celui de l'amour ; c'est également une fièvre qui a ses accès & ses redoublemens.

LE COMMANDEUR.

A une petite différence près ; c'est que l'une de ces fièvres augmente de ce qui guérit l'autre.

LA MARQUISE.

Vous pouvez avoir raison. Allons réfléchir sur cette distinction, elle en vaut bien la peine. Avant de nous séparer, je vous annonce pour demain l'Abbé D. M. Je n'ai su que ce soir son arrivée. C'est un ami de l'humanité. La Baronne & moi lui avons les plus grandes obligations. Notre vue est délicate, il nous l'a conservée. Mes amis, vous m'entendez, réunissez-vous. Si cela peut vous servir, il s'appelle *Pierre*. Ce n'est pas un homme qui fasse métier de l'art qu'il exerce. Trois cents pauvres qui lui passent tous les jours par les mains attestent sa charité & son

B 5

34 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
désintéressement. Il vient d'amitié nous
voir ; rendons-lui du moins en procédés
ce que sa délicatesse ne pourra repousser.
Il nous fait un cadeau de plus : il nous
amène une parente charmante , qui joint
à la délicatesse d'un esprit cultivé , & à
la gaité la plus franche , toute la sensibi-
lité d'une ame de l'ancienne trempe. Elle
s'appelle *Hélène*. Je l'aime de tout mon
cœur , & elle me le rend bien. Je sens
que d'ici à demain soir le délai est court ;
mais l'amitié fait des miracles. J'aurai un
petit feu d'artifice & des violons. Je ne
vous en dis pas davantage.



XII.° S O U P E R.

L A M A R Q U I S E.

MA chère Hélène, je ne me suis occupée, depuis ce matin, que du plaisir de vous posséder avec l'Abbé D. . . . mais plus la nuit avance, & moins je puis éloigner l'idée affligeante que vous nous quitterez au point du jour. Je sais que je vous dois encore beaucoup à tous les deux, d'avoir fait le détour d'Avignon ici pour me voir; que l'Abbé est attendu par l'humanité souffrante, & qu'enfin il faut se faire un mérite des nécessités: je me dis tout cela, mais mon cœur n'en est pas plus à son aise; cependant, il ne faut pas que mes regrets diminuent la gaieté ordinaire de nos Soupers: nous vous avons mis au courant de leur forme & de ce qui s'y passe; nous allons continuer sur le même ton. Nous avons hier un logogriphe sur le tapis; mais nous regretterions tous d'employer le reste de notre soirée à ce jeu.

B 6

d'enfans. Madame de Chanceaux permettra que nous remettions à demain à nous en occuper ; nous commençons ordinairement à disserter vaguement ; quelquefois fuit une petite épître en vers ; viennent après des lettres intéressantes, dont l'amitié & la reconnaissance font les frais : nous tracassons par fois dans les intervalles, & une chanson nous mène coucher joyeusement ; voilà notre marche : pour la suivre, l'un de nos Bergers, car vous trouvez ici l'Arcadie, sans aller en Grèce, ni en Italie, va nous lire, non pas toujours une pastorale, mais quelque chose de gai & d'instructif tout à la fois. C'est le tour de Dorival ; & , comme tout le monde est sur ses gardes, je suis sûre que je ne tombe pas à faux.

DORIVAL.

J'ai un assez gros recueil des sottises humaines, c'est-à-dire, de celles qui ont fait du bruit ; mais l'immensité de la matière m'a effrayé. Je vois, par exemple, au rang des inconséquences de marque, flétrir le Comédien, & lui refuser les Sa-

cremens, tandis qu'en 1077, le Pape, Alexandre III, donna au Duc de Venise, comme une grace spéciale & un honneur singulier, la troisième place sur son Théâtre, pour le récompenser de la bataille qu'il avait gagnée contre Frédéric Barberousse.

L' A B B É.

En effet, Baronius dit : *Dexteram Pontifex, sinistram verò tenet Cæsar*. Le souverain Pontife a la droite, le Prince n'a que la gauche.

L A B A R O N N E.

Vous avez bien fait de nous expliquer votre latin, vous auriez été mis à une rude amende; mais vous n'en êtes pas quitte.

L E C H E V A L I E R.

Affister au spectacle, dans ces temps-là, n'était rien; de pieuses farces amusaient, édifiaient même les imbécilles; mais ce que rapporte Saint-Foix est beaucoup plus plaisant. Louis XII tint Cour plénière à Milan, en 1501; deux Cardinaux

38 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
y dansèrent, &, en 1562, les Pères du
Concile de Trente dansèrent des sara-
bandes avec le grave Philippe II, &
toutes les femmes de sa cour.

SAINTE.

Le Cardinal de Mantoue qui ouvrit ce
bal, devait avoir une bonne mine.

LA BARONNE.

Je donnerais gros, je l'avoue, pour
avoir vu un Concile danser des allemandes;
mais au moins je me souviendrai de l'anec-
dote, & la citerai à mon cagot de Curé,
qui trouve mauvais que je fasse danser mes
payfans. Pardon, Dorival, nous avons
interrompu le cours de vos observations,
mais vous y avez gagné, comme nous,
une anecdote plaisante.

DORIVAL.

Je vois le fameux Athée Hobbes, cet
Anglais qui écrivait tout le jour contre
l'existence de Dieu, craindre toute la nuit
celle du Diable, & n'oser coucher seul
dans une chambre.

Tycho-Brahé, ce célèbre Astronome

Danois, auquel les éclipses ni les comètes n'imprimaient aucune terreur dans un temps où chacun croyait y lire sa perte, rentrait brusquement dans sa maison, & se persuadait que la journée serait malheureuse si, en sortant, il avait rencontré une vieille femme, ou si un lièvre avait traversé son chemin. Je pourrais vous entretenir toute la nuit de sottises pareilles, mais je vais vous donner du plus moderne.

Il y a une douzaine d'années qu'il y avait dans Paris une secte de gens à talismans, qui prétendaient que, lorsque vous étiez né sous telle constellation, leur électre, qui était un petit morceau de métal mince, & de trois pouces en carré, s'agitait dans votre main, & communiquait son mouvement électrique à tout le bras; alors vous étiez digne de participer aux mystères, & de voir dans l'électre. Voici comment la scène se passait. On vous introduisait dans une chambre fort obscure; sur une table était posée une petite niche de carton, d'un pied de haut, sur quelques pouces de large; au fond était

40 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

incrusté l'électre; c'était le miroir, dans lequel, après de ferventes prières, vous distinguiez, comme par un verre de lanterne magique, les objets que vous désiriez voir, morts ou vivans; le second degré de la science était de les interroger & d'entendre leur réponse; enfin, lorsque vous aviez passé par toutes ces épreuves, la dernière grace pour l'adepte était d'évoquer son Ange gardien, de pérorer avec lui & de lui commander. Je n'ai pas eu le bonheur de sentir la commotion électrique, ni de pouvoir regarder dans le bijou magique, encore moins d'évoquer mon Ange; mais un petit fripon sachant, sûrement d'avance, ce qui m'occupait dans une circonstance de ma vie, après avoir été vraisemblablement aux informations, fit à mes questions, pour les personnages électriques, des réponses fort justes & assez étonnantes. Cette farce me piqua; je jouai la bonne foi, & je parvins à démasquer mes drôles. Voilà le sujet d'un conte que j'ai fait sur cet événement, & que je vais vous lire.

LA MARQUISE.

J'avais ouï parler de ces inspirés-là ;
& même ils avaient enrôlé des gens de
qualité.

DORIVAL.

Vraiment oui, ils avaient des Néo-
phytes dans tous les Ordres.

MADAME D'ERBY.

Ne serait-ce pas là ce qui aurait donné
l'idée de l'Intelligence dans Isabelle &
Gertrude ?

LE COMMANDEUR.

On parlait de Sylphes long - temps
avant l'histoire de l'électre, c'était la
folie de l'antiquité ; ces fictions ingé-
nieuses nourrissaient la poésie, en échauf-
fant l'imagination.

MADAME DE LINTZ.

Voyons le conte.

DORIVAL lit.

PAUL ET SON ANGE,

C O N T E.

On a dit, je crois, que la Terre
Était du Ciel les Petites - Maisons.

42 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Excellent mot. Aussi le pieux Solitaire,
Qui se fait un mérite, un devoir de se taire,
Et ne pense, à coup-sûr, pas plus que ses oisons ;
Celui qui court après la gloire,
Et qui, pour vivre dans l'Histoire,
Se détache gaiment d'une jambe ou d'un bras ;
L'opulent qui ferait tranquille
Au sein de ses petits états,
Et ferait cent heureux contre quelques ingrats ;
Qui préfère la Cour & sa faveur mobile,
Court après un ruban, rampe & n'en rougit pas ;
Le Joueur forcené qu'un beau jour la fortune
Enrichit par caprice, & qui, le lendemain,
De tout son gain
N'ayant pas une obole, escroque ou m'importune ;
Le malheureux qui meurt de faim
Avec cent mille écus de rente,
Parce que de Thémis le famélique effaim
En digère à loisir le fonds qui le sustente ;
Les querelles des potentats,
Et leurs sanglans débats
Pour un hameau chétif oublié sur la carte,
Tandis qu'en leurs pays immenses, mais déserts,
Leurs fujets vont nu-pieds, & chassent à la
marte ;
Enfin les différens travers
Dont notre espèce est affligée,
Ni tous les maux divers

Dont elle est assiégée,

Rien jusqu'à ce moment ne m'avait étonné.

Je me disais : Ici, puisque tout est folie,

Qu'à porter des grelots chacun est condamné,

Suivons notre destin, ayons notre manie;

Pour changer les humains je ne me crois pas né.

Je me trouvais fort bien de ma philosophie,

Quand, par hasard, en feuilletant

Certain recueil ayant pour titre, *Extravagance*,

J'ai vu que dans ce genre on est fort ignorant

Si l'on cesse d'être au courant

De tout ce qui se passe en France.

Voici le trait qui m'a paru plaisant;

J'en ris encore en te le racontant,

Lecteur, tâche d'en faire autant.

Paul se trouvant un jour en nombreuse assemblée,

D'une dévote défolée

Entendit les soupirs.—Monsieur le Président,

Disait, en pleurant, la bête,

J'ai perdu mon bijou.—Jésus, quel accident!

Répondait le docteur. Mes frères, qu'on se hâte

De réparer la perte de la sœur;

Je partage bien sa douleur.—

Qu'avez-vous donc perdu, Paul lui dit à l'oreille,

Qui puisse vous causer une peine pareille?

Votre âge.....—Eh bien, Monsieur, mon âge?

Affurément

Il n'a rien de commun avec mon talisman,

44 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

On peut en avoir à tout âge. —

Ah ! ne vous fâchez pas. Quel est donc l'avantage

Du bijou que vous regrettez ? —

Je ne fais si vous méritez

Une pareille confiance.

Monsieur est goguenard, & je juge d'avance

Qu'avec son Ange il serait peu d'accord. —

Quoi ! qu'entendez-vous par mon Ange ? —

Vraiment, la chose semble étrange ;

Aujourd'hui que chacun affecte l'esprit fort,

Il nous faut un cœur droit & de la conscience. —

J'ai tout cela ; voyons, quel est donc ce secret ? —

Avec si peu de patience

On n'est pas aisément discret. —

Il est probable que l'objet

N'est pas de si grande importance... —

Comment, Monsieur, causer à volonté

Avec votre Ange tutélaire,

Qui répond, obéit avec docilité,

Vous guide, vous retient quand vous allez mal-
faire. —

Pardon, ceci devient une autre affaire ;

Je ne soupçonnerais pas un fait si merveilleux.

Ce bijou, c'est donc l'amulette ? . . . —

L'électre, c'est le mot. — Serai-je assez heureux,

Pour avoir cet électre ? — Ah ! ah ! pareille em-
plette

Exige des moyens : le prix est un peu fort ;

On ne saurait trop cher payer pareil trésor.

Je fais ce qu'il m'en coûte, & pas ne le regrette. —

Le prix n'est rien, pour de l'argent

Dès qu'on en peut avoir. Mais quelle est la manière? . . . —

Dame, voyez Monsieur le président,

Il devient difficile, & n'en cède plus guère. —

Voilà Paul enflammé par l'adroite courtière,

Qui du Thaumaturge à l'instant

Implore les bontés, & veut payer comptant. —

Monsieur, Monsieur, vous allez un peu vite,

Et notre sœur aussi.

Notre usage est ici

D'éprouver nos sujets, de sonder leur mérite,

D'approfondir leurs mœurs & leur religion,

Et de nous assurer de leur discrétion. —

Je n'ai point de maîtresse, & je crois aux mystères ;

Par habitude, enfin, je fus toujours discret.

Daignez me dispenser d'un examen complet,

Et des épreuves ordinaires. —

Vous êtes bien pressant. — On le ferait à moins ;

Vous devez pardonner à mon impatience. —

Vous vous trouverez neuf, très-neuf dans la science,...

Allons, un zèle ardent indique vos besoins,

Et c'est beaucoup de les connaître.

46 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Dans huit jours en ces lieux vous pouvez reparaître,

Nous verrons : d'ici là, mettez-vous en état,

Priez, les esprits purs ne souffrent rien d'immonde ;

Cependant évitez l'éclat :

Il faut craindre le faible, & ménager le monde. —

J'entends. Et le prix? — Cent louis....

Il sera temps Dimanche. Adieu, mon frère. —

L'ai-je bien entendu, se disait Paul surpris.

Mon frère, ô ciel ! exauce ma prière !

Fais-moi dormir cette semaine entière ! —

Supposons en effet qu'il ait dormi ce temps,

A coup sûr il fit un beau songe,

Ennuyeux pour les aspirans,

Car l'impatience l'allonge.

Il vient cependant, le saint jour.

De plus d'une heure Paul devance l'assemblée,

On arrive. De soins, de détails accablée,

Elle le fait attendre. Enfin voici son tour. —

Votre ferveur & votre zèle

Nous ont à la fin décidés

A vous admettre ici, tous bien persuadés

Que vous ferez des frères le modèle.

L'électre que voilà vous donne le pouvoir

D'évoquer votre Ange fidèle,

De parler avec lui, mais non pas de le voir.

Hélas ! notre humaine nature

Est trop chétive, trop impure

Pour obtenir d'abord aussi grande faveur;
Mais avec de la foi, du temps, de la ferveur,
Face à face on peut voir la sainte créature.—
Paul est déjà chez lui : front par terre humblement,
L'électre dans la main, tremblant, il balbutie.—

Être divin, puissant génie
Que Dieu veut bien soumettre à mon commandement,

Daignerez-vous écouter ma prière?....—

Ordonnez, ne me priez pas;

A vous seul attaché, je suis toujours vos pas;

A moins...—Comment ! un Ange de lumière,

Soumis à mon geste, à ma voix,

A l'instant me répond!....—Telle est ma destinée,

Et ma nature à la vôtre enchaînée,

Ne me laisse jamais la liberté du choix;

Et quand vous m'ordonnez chose en tout raisonnable,

Je dois vous obéir ou me rendre coupable.

L'homme qui se connaît sur nous a bien des droits.—

Ah ! ah ! cela change la thèse,

(Et déjà Paul levé reposait sur sa chaise.)

Si bien donc qu'en tous lieux tu dois m'accompagner?—

En tous lieux, c'est beaucoup. Vous ferez m'épargner.....—

Par exemple, ce soir, à l'opéra d'Alceste.....—

48 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Que me proposez-vous ? Un spectacle funeste
A la Religion.... — Mais David cependant
Aimait la musique. — Oui, la musique sacrée. —
Eh bien, aux Français. — Non, l'on voit &
l'on entend. —

C'est Athalie, & la pièce est tirée
De l'Ecriture. — Bon. Et les divers objets...
Vous m'entendez. — J'ai cru que c'étaient les ballets
Qui le choquaient; le reste, il se voit dans les rues,
Et sans danger. Si bien que les Nicolets,
Les Audinot. — Fi donc ! — Mais je tombe des
rues !

A ce compte il faudra me faire Capucin.
Et les jeux de commerce ? Un piquet, un qua-
drille ? —

Vous pouvez les jouer, mais j'y suis inutile. —
Mais quand, sur l'avenir, sur mes projets enfin
Je te consulterai ? — De ténèbres profondes
L'avenir est voilé. Sur les causes secondes
Je ne puis rien du tout, c'est la loi du destin. —
Que Diable peux-tu donc ? & quels sont les services
Que tu me rendras ? — Ceux que je vous rends
toujours.

Je vous éclaire sur vos vices,
Et vous peins les hasards qui menacent vos jours.
Souvent, au bord des précipices
J'avertis votre cœur quand vos sens sont trop
sourds.

C'est

XII.^e SOUPÉ.

49

C'est moi de qui la voix secrète
Vous donne des conseils & dirige vós pas,
Et c'est mon amitié qui vous semble indiscret,
Qui, dans votre ame, excitant des combats,
Y place les remords, le doute ou l'espérance. —
A quoi donc m'a servi d'épuiser ma finance
Pour avoir le bijou dont j'ai fait tant de cas ?
Et, de l'avoir ou non, quelle est la différence ? —
Cent louis, & qu'avant je vous parlais plus bas.

MADAME DE CHANCEAUX.

Vous avez un peu brodé votre matière.

LE COMTE.

Ma foi, je trouve qu'il a encore traité
avec bien des ménagemens de pareils fri-
pons ; car le but de tous ces charlatans-
là n'est que d'attraper l'argent des cré-
dules.

SAINTRÉ.

C'est un mal, sans doute ; mais ce
n'est pas le plus grand que j'y vois ; réflé-
chissez que ces sortes de gens, faisant
secte, recrutent, avec leur lanterne ma-
gique, dans tous les états de la société,
y jettent des racines ; & , quand ils sont
démasqués, ils en imposent encore par

Tome II.

C

30 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

le poids de la masse, & l'influence des individus; s'il se trouve parmi eux quelques honnêtes gens séduits, ceux-ci rougissent intérieurement de l'association, mais se croient intéressés à la soutenir pour ne pas laisser voir leur nom sur le tableau de la proscription.

LA BARONNE.

Oh! mon cher Comte, vous êtes la Notre-Dame de bon secours de notre Société; tirez-nous de la caverne des voleurs.

LA MARQUISE.

Comte, j'ai mis au fait l'Abbé & mon Hélène, de votre correspondance; ainsi ils vont se trouver au courant.

LE COMTE lit.

Quatrième lettre du Comte.

21 Novembre 1776.

« Rien n'est plus capable de me faire mettre de l'intérêt dans le récit de mon voyage, ma chère pupille, que celui que vous y prenez vous-même; la personne

XII.^e SOUPÉ :

qui m'a fait promettre ce voyage, est une mère de famille estimable, que vous ne connaissez point, & qui ne m'a pas fixé de temps pour l'envoi de cette bagatelle à laquelle vous mettez tant d'importance; cela ne peut augmenter les fatigues de ma route; mais le sentiment qui vous a dicté plusieurs phrases de votre charmante lettre, accroît, s'il est possible, mon attachement & ma reconnaissance: ah! grondez-moi toujours de même, j'aime bien mieux ce style que les fadeurs des amoureux; de vous, tout, jusqu'aux privations, a des charmes pour moi, car vous ne m'avez pas dit ce que vous avez répondu à Rosbif, & ce secret même m'a fait plaisir; aussi vais-je incessamment vous ouvrir le jardin des Hespérides, rendre mes lettres plus moëlleuses, & quitter le style de gazettes. Pouponne, à son tour, fera patte de velours, reprendra sa gaité charmante, &, sans être frioleuse, réfléchira sur la fourrure, rentrera dans la route des plaisirs & des sciences, & rejettera les paradoxes, quelques res-

51 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

sources qu'elle ait pour les habiller en vérités; de mon côté, j'applaudirai à ses comparaisons heureuses, à l'intelligent assortiment de la morale & de la physique, que des points ne gâtent pas, quand la conséquence se tire toute seule; & mon cœur, quoi que Pouponne en dise, sera de tout cela à tort & à travers; il me soutient encore en ce moment que quand il s'agit d'elle, il ne peut rester neutre. . . . Ici il faut des points, vous m'en avez donné l'exemple. Je crois, malgré votre grosse épithète, chère pupille, que le vôtre me pardonnerait quelque indiscretion, dans ce que vous appelez mon beau voyage; peut-être vous servirais-je en vous désobéissant, mais je m'en tiens à la lettre; dussé-je même réveiller votre courroux, je vous dois le récit de mes plaisirs. Le climat en fait les plus grands frais; le soleil est encore chaud, les soirées sont superbes, la terre est aussi riante qu'au mois de Mai; nous mangeons des légumes verts, & nos Dames sont fleuries comme au printemps. Cependant, les pro-

XII.^e SOUPÉ. 53

miers jours de ce mois-ci, nous avons eu des pluies terribles; les torrens venant des montagnes, ont entraîné une centaine de cochons, dont un Récollet. Tout cela a engraisé les soles & les turbots, qui nous engraisent à leur tour; c'est la roue. On aime beaucoup ici l'exercice du cheval, & on en a besoin; le repos est nuisible; nos élégantes montent fort bien; on dîne ou on soupe ensemble au retour de la promenade, cela se passe assez gaîment; cependant, le ton de ce pays-ci n'est pas le nôtre. Je vois de l'appât, un vernis écaillé qui couvre mal. Rassemblés de tous les coins de la France par le même agent, le besoin, ces gens-ci n'apportent dans la société ni délicatesse, ni bonne éducation, ni ménagemens; ils sont aigres & exigeans, parce qu'ils craignent toujours qu'on ne les méprise en les évaluant; ajoutez à cela le chagrin de vivre ici, le désir pressant & toujours agissant de retourner en France, & l'espoir continuel d'en voir arriver le moment; & vous ne serez pas surpris qu'on ne mette pas d'importance

C 3

54 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

à tous les procédés de bienfaisance qui forment le lien de la société. On m'accueille, on me fête, parce que j'arrive, parce que l'on veut me fouiller; mais si l'on me trouve les mains dans les poches des autres, je subirai bientôt la loi commune. Je me prête, en attendant, à tout ce qu'on désire de moi; les Dames veulent chanter comme à Paris, & voilà le tuteur de Pouponne, maître de chant à Bastia. On projette déjà des concerts; je suis pris, moi qui ne fais ni ne veux solfier. Oh! comme ma pupille triompherait! comme elle me répéterait : *Voilà ce que c'est que de ne vouloir pas donner une heure par jour au solfement; la voix n'est rien sans la musique.* Vous avez raison, charmant rossignol; mais à près de quarante ans, aller à l'école, cela est dur; s'il reste si peu de temps, doit-on en perdre? Je ne l'emploie jamais si délicieusement que quand je vous écris, ma chère pupille; mais nos plaisirs cesseraient d'en être, s'ils n'avaient un terme. Ménageons-les comme le voyageur ménage ses provi-

XII. SOUPER.

55

sions ; le plaisir porte du baume dans les sens & dans l'ame , & plus il est délicat , plus il opère. Adieu , mon aimable pupille , je viens de vous parler de votre empire , comme un favori exilé parle de la cour ».

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est qu'un Récollet qui se trouve avec des cochons ?

LE COMTE.

Passiez-moi cette plaisanterie , j'étais en train de rire quand je l'écrivis , & l'anecdote est vraie. Un Récollet fut surpris par un Corse , enseignant à sa femme autre chose que ses prières : le moine décampe , le mari le poursuit : il avait beaucoup plu , les torrens étaient profonds & rapides ; le Franciscain veut en traverser un sur des pierres ; il glisse , tombe , est entraîné , & , dans le chemin , rencontre un troupeau de cochons , qui avaient été surpris à la glandée par le même torrent , qui charria moine & porcs jusqu'à la mer , où ils allèrent engraisser les requins.

LE CHEVALIER.

Ce qui me plaît le plus de votre Corse, c'est le climat; je m'en accommoderais mieux que des froids humides de l'Allemagne.

MADAME DE LINTZ.

J'aurais aimé à la folie voir le Comte donner ses leçons de chant.

LA MARQUISE.

Je crois que les écolières en étaient bien plus curieuses; mais entendons la réponse de l'espiègle.

L' ABBÉ lit.

Quatrième lettre de Pouponne.

28 Décembre.

« Je me suis bien repentie, mon trop indulgent tuteur, des tirades atrabilaires de la lettre à laquelle vous répondez avec tant d'aménité & de légèreté. Que vous êtes heureux ! vous vous plaignez, vous grondez quelquefois, & jamais vous ne paraîsez avoir de l'humeur; il faut encore vous remercier. Voilà ce style que je ne puis me former. On dit qu'il faut écrire

comme l'on pense ; oui , mais il faut ; je le sens bien , que la délicatesse de la tournure serve à faire avaler les pilules ; voilà le fin de l'art , & le maître me manque. Heureusement que de loin il fait donner des leçons , il n'y a qu'à avoir le bon esprit d'en profiter. Quel homme vous êtes , cher tuteur , pour tirer parti de tout , même de mon silence ! Ah ! interprétez tant que vous voudrez , vous n'irez jamais trop loin , un point excepté ; de grace , que mes lettres ne fassent pas un chapitre de votre voyage , j'aime mieux m'accommoder avec lui ; l'amour-propre , la bien-séance , & d'autres sentimens encore répugnent à ce mélange. Je ne vous dirai pas que je vous fais cette prière sérieusement , vous le devinez aisément ; & puisque vous ne voulez pas de neutralité pour votre cœur , je consens qu'il soit notre arbitre ; & sûrement , quand vous l'avez calomnié , vous ne vous êtes servi que de votre esprit ; c'est encore lui seul qui s'est mêlé du tableau de vos plaisirs , aussi sont-ce ceux de tout le monde. Cela

58 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
commence pourtant , vous voilà le *Richer*
de Bastia. Quel dommage que vous ne
soyez pas un *Virtuose*, dans l'excellence du
terme ; vous en seriez bientôt le *le Breton*.
Eh bien , croiriez-vous que j'ai toujours
eu plus de plaisir à vous entendre chanter
que nos fameux ; ils sont plus exacts sur
la mesure , mais cette exactitude même
me semble ôter de la vérité & de l'intérêt
dans leur chant ; plus à l'art qu'à la nature,
ils étonnent davantage qu'ils ne touchent,
il n'y a que leur gosier qui va ; ils me
procurent le même plaisir qu'un rossignol ;
quand vous chantiez , j'en ressentais plu-
sieurs à la fois. Ce que vous me dites de
ce baume , je l'éprouvais , & votre char-
mante comparaison m'en rappelle le goût ;
malheureusement elle terminait votre
lettre , le songe n'a pas été long. Mon
Dieu ! est-ce que la mort de M. de . . .
ne dérangera pas quelque chose à votre
état ? Si elle ne faisait que vous ramener
ici en bonne posture , je crois que je dirois
un *De profundis* de bon cœur pour le
repos de son ame ; mais c'était votre

compatriote, il vous avait promis monts & merveilles; vous perdez sûrement à sa mort? C'est M. . . . qui le remplace: il passe pour honnête homme, j'en augure bien pour vous; il y a une sympathie entre les honnêtes gens; rassurez-moi, car ces changemens m'inquiètent: au reste, vous tenez à votre chose par le bon endroit; qui est-ce qui pourrait vous remplacer? Qui? Le premier sot qui serait assez vain pour s'en croire capable, & assez ambitieux pour le tenter. Il arrive tous les jours des choses plus étonnantes. Le froid & la pluie nous affligent; ma pauvre tante ne s'occupe qu'à clouer des peaux partout. Je voulais vous cacher que j'ai été un peu victime de la mauvaise saison; mais l'intervalle depuis ma dernière lettre, & la crainte que vous n'appreniez d'ailleurs ma maladie, m'engagent à vous avouer que j'ai eu un rhume affreux, qui a mis ma poitrine à une rude épreuve. Je suis convalescente, mais faible; vous jugez comme on m'a mise au régime moral; il y a un mois que je n'ai lu que mes

heures , que ma tante m'a rendues le jour de Noël. Tout danger est passé , & j'espère mieux commencer l'année prochaine que je n'ai fini celle-ci ; mais il me manquera encore ce qui embellissait la nature à mes yeux , en m'en traçant les tableaux. Que ce vide m'attriste ! & qu'un an est long à passer dans les regrets & les vœux ! Ce que je puis vous souhaiter de mieux , en ces momens , cher tuteur , c'est de vous faire un bonheur à votre manière ; vous en avez toujours eu le talent : heureuse philosophie ! si elle réussit là - bas , envoyez-m'en la recette ; je suis accoutumée à vos leçons , je n'en veux même pas d'autres. Les conseils d'un ami sont ce baume précieux & délicat , que vous dites qui porte le calme dans l'ame & dans les sens. Ceux-ci peuvent s'en passer ; doublez la dose pour mon cœur , cher tuteur , & vous ajouterez encore , s'il est possible , à sa renaissante sensibilité ».

LA BARONNE.

Marquise , il n'y a pas là d'espigle ; je ne trouve que raison dans sa lettre.

DORIVAL.

Oui, mais de la raison assaisonnée.

MADAME D'ERBY.

J'aime cette enfant à la folie, elle est tendre & raisonnable.

LE COMMANDEUR.

Ajoutez enjouée, & drôle de corps; tout cela se voit rarement réuni.

MADAME DE CHANCEAUX.

La pauvre petite, il me semble l'entendre touffer; un gros rhume sûrement avec une poitrine délicate, car les gens d'esprit l'ont volontiers mauvaise, je ne fais pourquoi.

LE COMTE.

Votre remarque est assez juste, la chaleur du sang contribue beaucoup au jeu des organes; mais cette même chaleur qui enflamme l'imagination, porte également l'incendie dans les liqueurs, dessèche le genre nerveux, & sur-tout une certaine membrane qui tapisse la poitrine, & que nous appelons la plèvre; pardon, Mesdames, si je vous parle en style barbare,

62 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

& d'une matière qui ne vous est pas familière ; mais il serait à souhaiter que vous fîssiez toutes un cours d'anatomie, théorique au moins , car la pratique pourrait vous répugner ; d'ailleurs, elle est faite pour alarmer la décence. La connaissance de la délicatesse de votre structure vous éviterait bien des imprudences , & vous seriez moins effrayées au moindre petit bobo qui vient vous affliger. Ce que Madame de Chanceaux soupçonne de ma pupille , n'est que trop vrai ; l'ardeur d'apprendre , les petites imprudences de l'âge , la fermentation d'un sang bouillant , & plus que tout , le chagrin d'être confinée au fond d'un désert, auprès d'un oncle sexagénaire & bourru, tout cela a aigri les humeurs de cette charmante fille , porté le désordre dans la machine, & altéré tous les principes de la santé ; & l'être aimable qui a fait , pendant quatorze ans , le charme de ma vie , commence en se flétrissant de toutes manières , à me faire regretter le jour où je lui promis la tendresse & les soins d'un père.

LA MARQUISE.

Mon cher Comte , nous venons de toucher la corde sensible , la matière est électrique , la mélancolie nous gagne ; Chevalier , un de vos jolis riens serait , en ce moment , un excellent antidote.

LE CHEVALIER.

Je me rappelle un portrait qui ne me coûta pas beaucoup de façon , car je le fis sans sortir de l'assemblée où on me l'avait demandé ; une jeune personne , nommée Rose , s'y trouvait ; elle avait l'air fin , de l'esprit , de la gaité ; mais c'était un lutin achevé ; elle n'épargnait pas même son amant , quoiqu'elle l'aimât. Elle s'avisa , dans le cours de ses folies , de me demander son portrait ; j'y travaillai sur le champ , & lui dis :

Tes yeux annoncent de l'esprit ,
Rose , & ta bouche tient parole.
Chez toi la volupté fourit ,
Mais la décence la contrôle.
Ton oeil dit oui , ta bouche non.
Sois donc d'accord avec toi-même ,

64 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Et fais mieux honneur à ton nom.

Flatter & piquer ce qu'on aime

Tient de la rose & du chardon.

Il faut bien compter sur l'indulgence de la compagnie, pour hasarder de pareilles bagatelles ; mais, dans un bouquet champêtre, on ne dédaigne pas l'humble marguerite.

D O R I V A L.

On l'a déjà dit, cela lie les genres, & sert d'échelon. On peut conduire la raison, même à la guinguette, pourvu qu'elle y soit *incognito* ; ici il suffit d'amuser & de nuancer.

LE C O M M A N D E U R.

C'est en approuvant vos principes que j'y vais joindre l'exemple ; nous finissons ordinairement par des chansons, voici la mienne. (*Il chante.*)

A I R : *Travaillez, travaillez, bon Tonnelier,*

Le Portier du ciel, l'autre jour,

Eut Messe, Vêpres & Complies.

Un autre Pierre aura son tour,

Amis, chantons ses Litanies,

XII.^e SOUPÉ R.

65

Les Graces , jointes aux Talens ,
Lui préparent des grains d'encens ;
Le nôtre est de lui chanter en refrain :
• Vivent Pierrot & le bon vin !

A prêcher Pierre s'attacha ,
Mais cela fit peu pour sa gloire ;
Le nôtre jamais ne prêcha
Que de bien manger & bien boire ;
Aussi sa morale , en tous lieux ,
A fait fortune & rend heureux .
Le verre en main , célébrons tous en choeur
Notre joyeux Prédicateur.

Pierre a les clefs du Paradis ;
Une fois il se trouva brave .
Pierre est un grand Saint ; mais , Sandis ,
Le nôtre a les clefs de la cave .
Amis , je tremble que là-haut
Nous n'ayons un jour que de l'eau .
Prenons l'avance , & chantons en refrain :
Vivent Pierrot & le bon vin !

Par Pierre au Ciel peu sont admis ,
Ce Portier n'est pas fort traitable ;
Le nôtre ouvte à tous ses amis
Sa porte , son cœur & sa table .
L'un , pour la fête , fait jeûner ,
L'autre fait toujours bien dîner .

66 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Honneur au Saint ; mais chantons en refrain :
Vivent Pierrot & le bon vin !

Le Saint , dans ses divins transports ,
Ouvrait les yeux à la foi pure ,
Et le nôtre ouvre ceux du corps
Au spectacle de la nature.
Convenez , belles , qu'aujourd'hui ,
Ici , vous ne pourriez , sans lui ,
Nous voir , nous plaire ; & partager l'enceur
Qu'offrent nos cœurs reconnaissans.

LA MARQUISE.

Mon cher Abbé , faites grace à l'impromptu , c'est comme le feu d'artifice ; il s'est senti du peu de temps que nous avons eu pour le préparer. Hélène voudra bien avoir la même indulgence , pour une bagatelle que Madame de Lintz va chanter.

MADAME DE LINTZ chante.

AIR : *Je suis presque toujours vert.*

Je ne chante pas l'Hélène
Qui fit tant de bruit jadis ,
Ni la prude Souveraine
Qui s'ennuie en Paradis.
L'une était une coquette

D'un exemple dangereux ,
L'autre plia sa toilette
Pour escalader les cieux.

Dans l'Histoire où dans la Fable
Je ne prends pas mon sujet ;
Une Hélène très-palpable
De ces couplets est l'objet.
Amis, en voyant sa mine ,
Vous chanterez tous en chœur :
Si celle-là n'est pas fine ,
Un gascon n'est pas menteur.

Ses yeux où l'esprit pétille ;
Demandent la charité ;
Souvent la folie y brille ,
Et sans cesse la gaité.
Cependant Hélène est tendre ;
Mais on n'en obtient pas plus :
Sa ruse est de se défendre
Sous le masque de Momus.

Je ne crains que la manie
Que la Patronne eut un jour ;
C'est qu'il ne te prenne envie
D'être aussi Sainte à ton tour.
Il faut , pour suivre ses traces ,
Aux risques d'un repentir ,
Se brouiller avec les Grâces ,
Et les Ris & le Plaisir.

Tout ce cortège d'élite
 De Saint Luc vaut bien l'oiseau,
 Le dragon de Marguerite,
 Et d'Amoïne le Pourceau.

(à la Marquise.)

Meilleure est la compagnie
 Qu'en ces lieux tu réunis.
 On rit au château d'Ombrie,
 Fais-on mieux en Paradis ?

LA MARQUISE.

Mes amis, vos remercîmens ne font qu'ajouter à mes regrets de n'avoir pas été préparée à votre arrivée. Je n'ai pas seulement pu vous faire voir les ruines du château de la fameuse Laure, ni la fontaine où son amant s'enivrait; mais ce n'est que partie remise, je passerai l'hiver à Paris, &, le printemps prochain, je vous enlève de gré ou de force, & je vous ferai faire connaissance avec les beautés du Comtat. Vous verrez jusqu'aux rochers, sur lesquels le Chantre de Vaucluse touchait sa lyre amoureuse, & enlaçait les lettres de son nom avec celles de la belle de Sade : mais voici la fête

XII.^e SOUPER. 69

champêtre que mes bons vassaux ont imaginée , pour tâcher de conduire mes chers hôtes jusqu'au point du jour sans ennui. Votre chaise est prête , vous partirez à l'aurore , & nous irons vous conduire jusqu'à l'Isle , où nous déjeûnerons ; voilà notre partie , je ne dirai pas de plaisir , puisque vous nous quittez , mais de dédommagement. Passons au jardin.



XIII^e SOUPER.

LA MARQUISE.

MES amis, savez-vous que votre tristesse diminue la mienne ? Je suis flattée de vous voir partager mes regrets, cela m'annonce que vous appréciez les deux personnes qui nous manquent.

LE COMMANDEUR.

Qui ne les regrette pas ? Il est des gens qu'il ne faut pas voir deux fois pour s'y attacher. L'Abbé D. a tant de sensibilité, sa parente tant d'amabilité, qu'on ne risque rien de les croire ce qu'ils paraissent.

LA MARQUISE.

Oh ! oui, croyez tout, ils ne vous tromperont pas.

SAINT-RE.

Voilà l'avantage que l'amitié a sur l'amour ; celui-ci rend défiant, souvent injuste ; sa sœur au contraire se plaît dans

les épanchemens , & comme elle n'altère pas nos sens , notre jugement est toujours sain , & nos procédés sont toujours francs & généreux.

D O R I V A L.

J'ai osé esquisser cette matière , toute usée qu'elle est ; il n'y a pas long-temps qu'une jeune femme , après avoir beaucoup disserté sur l'amour & l'amitié , me pria de lui en bien assigner la différence ; voici ce que je lui écrivis :

« Ce que nous avons dit hier sur l'amour & l'amitié , m'a paru vous intéresser ; & comme vous avez semblé désirer connaître les véritables caractères de l'un & de l'autre , je hasarde quelques principes à ce sujet.

Il faut distinguer l'amitié d'homme à homme , de femme à femme , & d'un sexe pour l'autre.

L'amitié entre les hommes est toujours dépouillée d'intérêt , c'est-à-dire de l'intérêt des sens , & de celui qui peut naître des autres besoins physiques. Son siège est dans l'ame ; la conformité des goûts ,

de l'humeur, des qualités, ce qu'on appelle sympathie, telles en sont les sources ; la délicatesse, les attentions, les sacrifices l'alimentent ; l'exigeance, le ton de domination & tout ce qui est opposé aux qualités précédentes, la détruisent.

L'amitié, d'un sexe pour l'autre, n'a pas toujours une source aussi pure ; elle commence souvent comme l'amour ; souvent elle en est la suite, & remplace ce sentiment quand il est usé ; c'est alors plutôt une habitude, un besoin contracté de vivre ensemble ; l'amour ainsi dégénéré est rarement délicat sous sa nouvelle forme, il avait tout épuisé sous l'ancienne ; c'est un vieillard qui se met à son aise.

Mais lorsque l'amitié n'a pour principe que l'estime, les rapports moraux, les convenances & un goût honnête & sympathique, ce sentiment réunit à toutes les délicatesses les prévenances & toutes les inquiétudes flatteuses de l'amour, la tranquillité, les douceurs sans mélange, & les charmes d'une union solide & respectable ; alors peu importe le sexe,
deux

deux amis de cette trempe, sont deux hommes.

Je suis obligé de vous dire qu'entre les femmes, cette sorte d'amitié est plus rare que parmi nous; vous en soupçonnez aisément les raisons: les prétentions sont naturelles à votre sexe, les rivalités en sont la suite, & la haine communément vient rompre les nœuds légers que l'intérêt de vos plaisirs & votre pente à vous faire des liaisons, voulaient former; ajoutez à cela, que votre vivacité n'ayant qu'une cause & qu'un objet, vous vous trouvez sans cesse en opposition entre vous. Comme je fais profession d'être vrai, je vous dirai la même chose des ambitieux, & il en est beaucoup parmi nous; j'y joindrai les agréables, troupe assez nombreuse, & qui, sans avoir les qualités solides & aimables des femmes, n'en ont que les travers.

L'Amour a si souvent été défini, que je ne vous ferai pas son portrait; je me bornerai à vous établir les nuances & les différences qui le séparent de l'Amitié.

74 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Ordinairement l'Amour est exclusif , c'est son caractère & son défaut essentiel , il rapporte tout à lui ; l'Amitié au contraire partage tout , & ne désire que pour prodiguer.

L'Amour & l'Amitié ont de commun la jalousie, mais celle du premier est violente, injuste , aveugle , c'est la suite de son égoïsme; la jalousie de l'Amitié prouve la délicatesse de ce sentiment ; elle est douce, réfléchie ; son principe est pur , son objet flatteur.

L'Amour porte aux excès , agite l'ame , incendie les sens , dépend d'eux ; mais il meurt avec eux , en est le maître & l'esclave tour-à-tour ; s'il produit tout , il détruit tout , il attaque l'harmonie générale de la société , porte le trouble dans les foyers domestiques , enlève à l'époux le cœur de sa femme , à l'innocence son trésor , à la vertu sa récompense , & ne laisse le plus souvent après lui que le désespoir & le repentir.

Je conçois que l'Amour n'a pas toujours des suites aussi funestes ; mais alors il

change de nom , c'est plutôt un goût soutenu qu'une passion ; car dès qu'il en a la marche , il en a les caractères , & ils sont toujours impétueux.

L'Amitié au contraire connaît des bornes , les respecte & fait jouir l'ame délicieusement , & sans secousses ; elle n'a rien de commun avec les sens , elle y porte le calme par ses conseils , elle crée souvent & ne détruit jamais ; elle est le lien de la société , contribue à ses douceurs , lui paye sa dette avec largesse , réunit les esprits & les cœurs , garantit la faiblesse des pièges de la séduction , veille sur la vertu chancelante , l'appuie , l'encourage , s'endort tranquillement , se réveille de même ; enfin elle semble destinée , par la nature , à remédier aux ravages de l'Amour. Pour achever le parallèle , voyez dans la Fable la belle & fière Armide , qui brûle elle-même son palais ; & la laborieuse & chaste Pénélope qui travaille dans le sien , en attendant le retour du sage Ulysse , & dites-moi laquelle des deux vous préférez ?

A vingt ans , je savais ce que je vous

D 2

écrivis là, je n'aurais eu ni la force ni la bonne foi de vous le dire; il me semblait si naturel, quand une femme était jeune & jolie, de chercher à la séduire, que j'aurais moi-même tourné en ridicule ce que je vous donne aujourd'hui pour des principes. Ils sont vrais cependant & sacrés. Si jamais j'osais m'en écarter, vous avez de quoi m'arrêter & me confondre ! Mais, non, vous me rendrez aisément la justice que je n'ai jamais varié dans nos conversations. J'ai du plaisir à vous voir, à vous entendre; votre naïveté & le développement successif de vos idées, m'attachent à vous; mais, comme je l'ai dit dans mon épître de l'Amitié, tout cela chauffe mon ame sans la brûler; nous avons tous les deux des devoirs à respecter & à remplir; & l'Amitié qui offre des plaisirs sans remords, est, en tout point, préférable au sentiment tumultueux & dangereux de l'Amour. Dans le calcul de bonne foi, que j'ai fait des peines & des plaisirs qu'il m'a procurés dans le cours de ma vie, j'ai trouvé que les peines

l'avaient tant emporté sur les jouissances, que je me suis convaincu que ce sentiment n'était pardonnable qu'aux très-jeunes gens ou aux fous. Je ne suis ni l'un ni l'autre, & un regard doux de l'Amitié flatte plus mon cœur aujourd'hui, que le baiser lascif & brûlant de l'Amour ne m'affectait autrefois ».

MADAME DE LINTZ.

Mon Berger, croyez-vous me faire votre cour par cette lecture ?

DORIVAL.

Mais au moins ne me citerez-vous pas au tribunal de l'Abbé; c'est une chose à décider entre nous à huis-clos.

MADAME DE LINTZ.

Non, j'aime l'éclat; & puis nos conditions.....

LA MARQUISE.

Sont, je crois, remplies par le sentiment pur de l'Amitié; & Dorival vient de la peindre si aimable, que le moment n'est pas favorable à son frère.

D 3

LA BARONNE.

N'y a-t-il point de peine contre les hypocrites ?

MADAME D'ERBY.

Celle de deviner le logogriphe de Madame de Chanceaux, & j'en ai eu le caprice.

MADAME DE CHANCEAUX.

Oh ! vous tenez le mot de l'énigme, mais voyons les autres.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Mesdames, qui est-ce qui vous empêche d'aller aux enfers à tâtons ?

LA MARQUISE.

J'ai bien trouvé *cire* ; mais, j'en demande pardon à ma cousine, nous verrions aussi clair avec de la chandelle.

MADAME DE CHANCEAUX.

Non, Marquise, on ne souffrirait pas une matière aussi vile dans le temple du Très-haut ; voyons l'autre.

LA BARONNE.

Oh ! c'est *arc*.

MADAME DE CHANCEAUX.

Et le troisième ?

MADAME DE LINTZ.

Il faut renvoyer celui-là aux hommes, c'est de la science.

MADAME DE CHANCEAUX.

Mais, pas trop, tout le monde fait que les Dryades. . . . ?

DORIVAL.

Aiment les prés.

MADAME DE CHANCEAUX.

Je vois bien que mon quatrième me fera encore faux-bond, mais je me repose sur le dernier.

SAINT-É.

Ceux qui aiment le sucre. . . .

MADAME D'ERBY.

Ah ! c'est une râpe ! mais ce petit fruit, il me semble que personne. . . .

L'ABBÉ.

Comme Provençal, j'ai reconnu la câpre. . . .

D 4

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah ! si, l'Abbé, vous aviez bien besoin d'être de Provence ; je voulais embarrasser un soir tout le monde avec une *aubergine*, mais vous la sentirez d'une liene ; il n'y a point de plaisir avec ces nez creux de Provençaux ; allons, Comte, votre lettre, cela m'empêchera de prendre de l'humeur.

LE COMTE.

Celle-ci est un peu sérieuse, & le commencement n'intéressera pas beaucoup ; ce sont des détails de ménage.

Cinquième Lettre du Comte.

1.^{er} Décembre 1776.

« Je ne vous ai encore rien dit, mon aimable pupille, de mon arrangement ici ; plus occupé de vous que de moi, je n'ai pas fait réflexion que ce récit était une diversion naturelle au déplaisir de notre séparation. J'ai eu le bonheur, dans un pays où les logemens ne sont pas brillans, & où ils sont fort rares, de trouver une petite maison toute neuve,

dans le quartier vivant de Bastia, à portée
 du gouvernement & de l'intendance. J'ai
 un très-joli jardin sous mes fenêtres, & la
 meilleure fontaine de la ville. L'apparte-
 ment était garni de meubles honnêtes
 que j'ai achetés ; en vingt-quatre heures,
 je me suis trouvé chez moi sans embarras
 & avec aisance. Des garçons de ma con-
 naissance , faisant ordinaire ensemble,
 m'ont reçu avec eux ; nous invitons en
 commun nos amis, nous faisons fort
 bonne chère, & cela ne va pas loin au
 bout du mois. Cet arrangement me con-
 vient d'autant mieux, que je crains les
 fousis d'un ménage ; que je n'aime pas
 à manger seul, & que ce que cette ma-
 nière de vivre m'épargne, me servira ce
 carnaval à fêter les Dames, & à leur rendre
 un peu des agrémens que leur société me
 procure ; car, malgré ce que je vous ai
 marqué, il y a ici de quoi vivre agréable-
 ment, en élaguant d'une part, & n'exigeant
 pas trop de l'autre. Je joue à ma façon,
 c'est-à-dire avec distraction ; je n'en gagne
 pas moins : je me suis trouvé une centaine

D f

82 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

d'écus de profit net ; j'en ai fait un singulier usage , je vous le dirai quelque jour à l'oreille , cela n'aura plus alors un air de prétention. Le beau temps continué , nous ne nous chauffons pas encore ; il faut bien tout cela pour me dédommager un peu de tous les sacrifices que j'ai faits , & de tous ceux que j'ai encore à faire. Mon état est honorable , mes fonctions me sont familières , & , par la distribution de mon temps , elles m'en laissent pour mes affaires particulières & pour mes amusemens. Il me paraît qu'on me voit avec plaisir ; mais mon cœur , mon pauvre cœur , se trouve sans jouissances au milieu de ce qui ne peut intéresser que l'amour-propre ; & mon ame repliée languissamment sur elle-même , sommeille & ne s'épanouit plus que périodiquement. Elle calcule sans cesse ses pertes , & n'apperçoit rien pour les réparer. Ce n'est pas qu'il n'y ait ici quelques personnes aimables & instruites , mais il faudrait oublier d'un côté & remarquer de l'autre , c'est ce que je n'ai pas

la moindre envie de faire. On me croit indifférent par caractère , je me laisse calomnier le plus tranquillement du monde, & , en vérité , je n'ai encore été tenté de désabuser personne. J'ai envie d'aller en Italie , voici une saison morte , le Ministre ne me refusera vraisemblablement pas un congé , n'ayant rien de pressé à faire ici. La petite moisson de connaissances que je pourrai recueillir dans ce beau pays , entrera en partage avec ma chère pupille , ce sera pour moi une double jouissance , & elle aura enfin son voyage aussi. Je vois d'ici les côtes de la Cité sainte , c'est y avoir un pied ; jamais je n'aurai une si belle occasion de voir la patrie d'Antonin, d'Horace , de Cicéron & de Métastase. A propos du Voltaire d'Italie , avez-vous achevé la traduction de son *Alcide in bivio* ? envoyez-la moi aussi-tôt , je suis un peu plus fort , je vous en dirai mon sentiment. Traduire est une fort bonne manière pour apprendre , sur-tout une langue qui a de l'affinité avec la nôtre. Les syncopes poétiques doivent vous embarrasser , demandez

84 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

à Rosbif un certain livre qui en donne l'explication ; j'en ai oublié le titre, mais il s'en souviendra ; au reste, attachez-vous de préférence à la belle prose des bons Auteurs, elle vous familiarisera plus avec le style de la conversation. Je vous ai laissé *Della Casa*, il est pur & éloquent ; lisez & relisez aussi le beau discours de *Calzabigi*, à la tête de l'édition de Turin, des Œuvres de Métastase ; c'est un excellent morceau, & pour les choses, & pour le style ; cependant n'étendez pas trop vos recherches dans ce genre, ma chère pupille ; il est agréable de savoir bien des choses, mais s'il est permis de n'en prendre que la moitié & la superficie, c'est sur-tout à votre sexe ; ce qu'il acquiert en connaissances, ordinairement il le perd en grâces. La science rend sérieux ; presque tous ses procédés sont des applications, des comparaisons & des calculs ; & une femme qui s'adonne à ce genre, se détourne du but de la nature. Elle vous fit, pour adoucir nos mœurs, tempérer notre fierté, semer notre route de fleurs, partager nos plaisirs

& nos peines, rendre les premiers plus délicats & les autres moins vives. L'étude vous absorbe d'autant plus, qu'elle exige de vous plus de travail. Peut-être le plaisir de savoir est-il plus vif chez vous, parce qu'il est moins commun; il fait bientôt éclore les prétentions; & un être charmant qui aurait fait les délices de la société, s'il se fût borné à des talens agréables, devient quelquefois l'objet de la censure, pour avoir aspiré à se faire admirer. J'ai retenu deux vers d'un mauvais Art d'aimer, qui, conséquemment, n'est pas celui du gentil Bernard.

Le langage naïf d'une tendre ignorante

Plait plus que le jargon d'une froide savante.

C'est pour en faire la critique, car il ne faut être ni savante ni ignorante; vous rappelez-vous Mademoiselle D., & combien, avec tout son esprit & toute son érudition, elle eut le talent de vous déplaire; elle a cependant l'art de ne déployer toutes ses voiles que quand elle se croit sûre des vents; elle cherche

à avoir l'esprit de tout le monde , mais le bout d'oreille passe quelquefois , & voilà qu'on prend Mademoiselle bel-esprit en grippe , tant il est vrai que nous pardonnons difficilement à qui veut avoir plus d'esprit que nous. Les grâces du bel âge & l'enjouement qui semble excuser tout , peuvent sauver une femme bel-esprit jusqu'à trente ans ; mais , à cette époque , la discrétion du public diminue , les griffes se montrent , & c'est pis que celles de Rosbif. Ce pauvre diable est un peu calqué sur l'Hicman de Miss Clarisse , ne le trouvez-vous pas comme moi ? Eh bien , sa toison d'or , chère Pouponne , n'a-t-elle pas obtenu de vous un quart d'heure de réflexion ? Ma belle amie , nous avons dix-neuf ans , quoique votre tante ne vous en donne que dix-sept. Sous les lois de l'hymen vous serez une jeune femme , vous m'entendez bien. Adieu , soyez sûre que par-tout , & en tout temps , mes vœux les plus tendres suivent ma charmante amie , & ont constamment pour objet sa félicité ».

LA BARONNE.

En effet , vous avez mis cette pauvre petite à la morale pour toute nourriture , vous répond-elle sur le même ton ?

LE COMTE.

Vous trouverez de tout dans sa lettre , c'est une des meilleures qu'elle m'ait écrites là-bas ; lisez , l'Abbé.

L'ABBÉ lit.

Cinquième Lettre de Pouponne.

6 Janvier 1777.

» Comment cela se fait-il , mon cher tuteur , que je reçoive deux lettres de vous le même jour , tandis que l'une est du premier & l'autre du 20 Décembre ; je n'entends rien à votre isle ni à vos vents. J'aime bien vos deux lettres , mais je n'ai eu qu'un plaisir , & j'en aurais eu deux si elles fussent arrivées à quelque distance ; effectivement , vous ne m'aviez pas encore parlé de vos arrangemens là-bas. Comment donc , Monsieur , vous êtes là ajusté , comme pour y demeurer toute votre vie.

Qu'est-ce que cela signifie? savez-vous que cela m'a ôté toute envie de rire, & que je ne fais que penser ni que répondre. Votre vie de garçon par-dessus, Je ne fais si vous faites autant de sacrifices que vous le dites; en tout cas, vous semblez les faire joyeusement; je suis même presque tentée de calomnier l'emploi que vous avez fait des produits du jeu. Dans toute autre circonstance je ne m'y serais pas trompée; mais une vie dissipée comme la vôtre, ouvre la porte aux soupçons; & je ne crois pas au sommeil & au réveil périodique de votre ame.

Indifférent ! mon tuteur indifférent ! ô pécores, qui n'avez des yeux que dans la tête ! cela me raccommode avec vous, il faut qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce que vous me dites, dès qu'on se méprend à votre caractère à ce point-là.

Votre voyage en Italie me plaît fort : j'ai lu celui de l'Abbé Coyer, il l'a adressé à une certaine *Aspasie* ; j'aurai aussi un nom de guerre, il faudra aussi dire que j'entends le Latin & l'Italien, me faire

une virtuose, cela vous fera autant d'honneur qu'à moi; mais ayez bien soin de ne marcher qu'avec des caravannes, car on détrouille lestement les voyageurs dans la divine Italie. J'aurais presque envie de moraliser sur le Pape & les autres Souverains de ce beau pays; mais j'ai à répondre à deux lettres; &, pour la pauvre Pouponne, c'est bien assez de vous suivre.

Non, je n'ai point achevé la traduction de l'Alcide, & je ne l'acheverai que sous vos yeux; je n'ai point demandé le livre à Rosbif, & je ne lui en demanderai point, je n'aime pas assez à lui avoir des obligations. Comment voulez-vous que je le prenne pour Jason? lui que vous comparez avec tant de justesse à Hicman, aussi empesté que ses manchettes; non, non, restons fille plutôt que d'être obligée de les lui repasser. Ce chapitre-là en mériterait un tout entier de ma part, mais je ne ferais que vous répéter ce que je vous ai souvent dit à cette occasion. Nous ne sommes pas du même avis; mais aussi, convenez, cher tuteur, que je ne vous ai

jamais contredit que sur cette matière. Vos principes peuvent être excellens , mais je ne puis me départir des miens. Vous envisagez l'hymen comme quelqu'un envisage la loterie quand il y a gagné le gros lot , il exhorte les autres à y mettre ; mais celui qui se méfie de la fortune , ne se décide pas par comparaison. Votre femme a trouvé un mari doux , honnête , aimant , instruit , & sur-tout point pédant , & vous en tirez la conséquence qu'il faut que je me marie ; me répondez-vous d'un pareil lot ? Vieille fille , eh bien , cela vaut mieux qu'une jeune femme malheureuse. Mon ami , laissez-moi à ma chimère , le temps m'instruira si c'en est une. Tenez , sans aller plus loin , rappelez - vous ce que vous m'avez dit de votre adorable moitié , elle est sensible à l'excès , elle est vive en proportion , elle a une délicatesse qui la fait ressembler à la sensitive. Cela est-il vrai ? c'est votre comparaison. Eh bien , que cette charmante créature eût trouvé un mari bourru , borné , un chardon ; en un mot , la pauvre sensitive ! que serait-

elle devenue ? Sécher sur pied, & perdre jusqu'à la précieuse faculté de s'éclipser sous la main qui eût voulu la flétrir ; ou passer à travers son pot & n'y pouvoir plus rentrer ; voilà le sort qu'elle eût éprouvé. Quels biens peuvent racheter le malheur affreux de dépendre des caprices d'un tyran, ou de l'exigence perpétuelle d'un sot ! Quoi que vous en disiez, mon aimable tuteur, il me semble pourtant que la célèbre du Châtelet, la merveilleuse Graffigni, la tendre Sévigné, l'intéressante Deshoulières, ont eu des partisans jusque dans leur hiver ; il n'est pas jusqu'à Madame Geoffrin que j'ai aperçue dans sa décrépitude, entourée journellement des plus fameux d'entre les quarante immortels. Je conviens qu'il faut exister comme ces femmes là, & parvenir à leur hauteur, pour avoir droit aux mêmes hommages ; mais, mon ami, que penseriez-vous d'un voyageur, qui, allant à Versailles, se découragerait à Sèvres & y resterait ? Croyez-vous que, quand je saurais quelque chose de plus

92 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

que broder, j'en ferais moins bonne mère de famille, moins bonne amie, moins bonne citoyenne? Il me semble, au contraire, que mes talens m'attacheraient plus encore à la société, m'en rendraient plus dépendante; Madame Sévigné était si bonne mère! Vous ne sauriez vous peindre la contenance de ma tante, quand je lui ai lu l'article de votre dernière lettre où vous me parlez de la Corse. Il faut toute la confiance qu'elle a en vous pour vous croire: *Quoi! ce sont des hommes véritables? Les femmes y portent des coiffures comme à Paris? On n'y tue plus les gens? Eh! mais, c'est quasi du reste comme en France. Oh! je ne le plains plus tant....* Effectivement, je commence à me douter que c'est nous autres qui sommes plus à plaindre. Vous me faites finement entendre que j'ai fait l'enfant; ah! cher tuteur, vous êtes toujours le même, toujours occupé de votre pupille, ne lui passant rien, mais assaisonnant votre morale de manière qu'on est obligé encore de vous remercier après avoir été grondé.

Cependant un peu de gaité ne saurait vous déplaire, je conviens que j'avais chargé le tableau; eh bien, je me raccommode avec les Corfes, mais laissez-moi passer Sèvres.

J'aurai donc bientôt, & en même temps que Madame H., ce cher voyage, & puis, de plus qu'elle, celui d'Italie! Allons, il n'y a plus moyen de vous tenir rancune. Quel homme vous êtes! vous pouvez tout oser, tant vous avez de ressources pour vous faire pardonner.

Le pauvre C. est malade; c'est un homme desséché, qui, je crois, n'ira pas loin; ce sera une perte pour ceux qui le connaissent; il est instruit & n'affecte pas de le paraître, il vous est fort attaché; voilà encore un des inconvéniens de votre maudit voyage. Vous auriez eu sa place, c'était son projet; elle vous allait comme de cire, avec vos connaissances & votre goût. On dit qu'on a bien besoin de gens de lettres qui le prêchent d'exemple; je m'y connais peu, mais il me semble en

94 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

effet que le temple de ce Dieu se ferme tous les jours; bientôt on n'y pourra plus entrer que par la chatière.

Vous avez des embrassades sans nombre, de ma tante, de Rosbif, & du grand B. . . ., & de moi de nouvelles assurances de la tendre reconnaissance que j'ai vouée à mon cher & aimable tuteur ».

L A M A R Q U I S E.

O la délicieuse créature, avec ses comparaisons de la loterie & de la sensitive !

L' A B B É.

Elle traduit Métastase ?

L E C O M T E.

Elle s'est essayée sur divers de ses ouvrages, mais les syncopes poétiques l'embarrassent; pour le reste, elle en rend assez littéralement le sens.

S A I N T R É.

J'admire comme cette jeune personne caractérise les femmes savantes qu'elle cite, jusqu'à Madame de Geoffrin.

MADAME DE LINTZ.

Et moi, comme elle peint en deux mots la Comtesse & sa tante.

LE COMMANDEUR.

Madame Sévigné était si bonne mère !
Ce trait est exquis, il part de l'ame.

MADAME D'ERBY.

Elle a sûrement passé Sèvres.

LE COMTE.

Même Versailles, car il est peu de femmes qui réunissent autant de connaissances ; c'est aujourd'hui une grande ressource pour elle.

LE CHEVALIER.

Je connais votre voyage de Paris en Corse ; le supplément n'est pas adressé à une femme.

LE COMTE.

Non ; je fis réflexion que j'y traitais la partie sérieuse du pays, & que des détails aussi arides n'étaient pas du ressort des Grâces.

LA BARONNE.

Il y a du temps, Marquise, que vous avez interrompu votre joli roman; il ne doit pas être épuisé, non plus que le porte-feuille du Marquis.

LA MARQUISE.

J'en suis à une querelle que je lui fis. Je lui avais demandé mon portrait; & ne le faisant pas, il me donna ceci:

Daigne me pardonner, Céphise,
Si je n'ai pas fait ton portrait;
Crayons, couleurs, tout était prêt,
Je commençais, avec franchise,
A travailler à chaque trait.
Fier d'une première victoire,
Je me croyais à l'abri du danger,
Et mettais même quelque gloire
A maîtriser un trouble passager.
Ce trouble est, me disais-je, un faible météore,
Qui, devant la raison, comme un songe au réveil,
S'éclipsera bientôt. Ainsi l'on voit l'Aurore
Entraîner sur son char vermeil
Les Heures & le Temps; &, fuyant le Soleil,
Lui céder l'univers qu'il féconde & colore.
Téméraire Nocher, tu connais peu les flots,
Bien

XIII.^e SOUPER.

97

Bien plus que leur courroux, le calme en est à craindre.

C'est en esquissant les tableaux
Que l'Amitié nous donne à peindre,
Que le silence & le repos

Rappellent à l'esprit, gravent au fond de l'ame
Des charmes dont s'empare aussi-tôt le désir,

Et viennent réveiller la flamme
Qu'une cendre légère avait peine à couvrir.
J'ai deux fois de mes mains vu tomber la palette;
Chaque coup de pinceau, dans mon cœur agité,
Portait cette douceur secrète,
Ce trouble, qu'Epicure a nommé volupté.
Hélas ! je renouais ma chaîne,
La croyant un tissu de fleurs. . . .

Qu'ils sont délicieux ces lieux où nous entraîne
Le charme des tendres erreurs !

Quels séduisans tableaux ces rêves enchanteurs
Ne peignent-ils pas sur la scène

Qu'achevent d'embellir les plaisirs séducteurs !

Céphise, ah ! je n'ai pu résister à ce songe,

Ton cœur, comme le mien, en paraissait flatté ;

Nous désirions tous deux qu'il devint vérité, . . .

Mais, au réveil d'un aussi doux mensonge,

Que nous est-il resté ?

Mon erreur, ton esprit, mon trouble & ta beauté !

LE COMMANDEUR.

Convenez, Marquise, que s'il vous

Tome II.

E

98 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
refusait votre portrait, il vous faisait bien
le sien.

LA MARQUISE.

Oh ! je payai bien mal ses jolis vers ;
je lui offris de l'amitié. Le beau présent à
faire à, un amoureux !

DORIVAL.

Il n'en voulut pas sans doute ?

LA MARQUISE.

Point du tout, le traître l'accepta ;
mais ce sera pour un autre Souper. Je
vois Madame de Lintz qui nous déploie
sa pancarte.

MADAME DE LINTZ.

C'est une tâche pour nos beaux esprits :
des bouts-rimés, à mon tour, que je
veux proposer. Vos crayons, Messieurs,
écrivez :

Pouille.	Moulins à vent.	Musique.
Rouille.	Souvent.	Sorcier.
Jaloux.	Thémire.	Polaire.
Foux.	Sourire.	Notaire.
Manche.	Grenier.	Ramoneur.
Tanche.	Premier,	Cœur.
	Hydraulique.	

XIII.° S O U P E R. 99

L' A B B É.

Ma foi , donnera un sens suivi à cela ,
qui voudra , j'aime mieux rester Juge ;
je ne fors pas de mes fonctions , pourvu
que les Dames les partagent.

MADAME DE CHANCEAUX.

A la bonne heure , ceci revient à mon
genre , & me voilà plus à mon aise :
c'est pour aujourd'hui , pas plus tard.

S A I N T R É.

Il y a pourtant beaucoup de rimes ,
& de st baroques.

MADAME D'ERBY.

Les premières ne l'étaient pas moins ;
& puis on dit que cela ne peut avoir que
le mérite de l'impromptu. Mais je décèle
le Comte ; il a une chanson faite en
Corse....

MADAME DE CHANCEAUX.

Et qui lui fait bien de l'honneur :
on peut en sûreté lui confier de jeunes
filles. Ecoutez bien.

E 2

LE COMTE.

C'est une Corse de treize ans, à laquelle j'ai fait jouer le rôle de Nanine, & qui l'a rendu dans la perfection. La Nature avait tout fait pour elle. Il y avait un air italien fort en vogue dans ce pays; elle me demanda une chanson française sur cet air, je lui fis celle-ci ;

* AIR, N.º 7. ●

A ton âge, au lieu de chansons,
L'Amitié te doit des leçons.
Laure, daigne écouter ton maître ;
Il va cesser de l'être.
Mais doit-il perdre tous ses droits ?
Ose ouvrir ton ame à sa voix.
L'ami n'est point sévère,
Sa morale est légère,
L'amant seul fait des lois. *Bis.*

Aimable enfant, dans un moment,
Le langage du sentiment
A ton cœur va se faire entendre.
Déjà ton regard tendre,
Avec moins de timidité,
Lance un rayon de volupté,
Un soupir l'intéresse.
Du trouble qui le presse
Ton sein est agité. *Bis.*

XIII.° S O U P È R. 101

Ainsi s'annoncent le désir ,
 Et la nature & le plaisir.
 Crains leurs tableaux, crains leur prestige ;
 Aime, l'Amour l'exige.
 Mais puisqu'il faut subir ses lois,
 Et qu'on n'aime bien qu'une fois,
 Songe à sa perfidie.
 Le bonheur de la vie
 Dépend du premier choix. *Bis.*

Mais plus l'objet en est charmant,
 Laure, moins il sera constant.
 Les papillons n'ont que des ailes,
 Est-*il* de fidèles ?
 Comme eux, séduisant & léger,
 L'Amour se plaît à voltiger.
 Tu sauras par tes grâces,
 Le fixer sur tes traces,
 Mais jamais sans danger. *Bis.*

Telle, au printemps, sur un buisson ;
 Captive encore en son bouton,
 S'élève une rose nouvelle,
 Zéphir vole autour d'elle.
 Son air, son langage est flatteur.
 De son souffle le séducteur
 Hâte la fleur d'éclore,
 Mais la seconde aurore
 Eclaire son malheur. *Bis.*

E 3

102 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Si l'Amour exauce mes vœux ,
Tu rendras un amant heureux ;
D'Hymen la chaîne fortunée
Sera de fleurs ornée.
Digne enfin , par ses sentimens ,
De tes attraits , de tes talens ,
Ton époux , dans ton ame ,
Rallumera sa flamme
Et ses desirs constants. *Bis.*

MADAME DE CHANCEAUX.

Comte, j'ai à me plaindre de vous,
vous allez sur mes brisées : je m'étais ré-
servé les chansons de morale.

LE COMTE.

Il est vrai ; mais j'ai l'aveu du Chevalier,
pour user des droits de la communauté.

MADAME DE LINTZ.

Chut..... Les crayons commencent ,
respectons le Dieu qui inspire mes fa-
voris..... Bon , ce silence est d'un
excellent augure..... Eh bien , qu'est-
ce qui a fini ? Voilà un grand quart
d'heure.....

LE COMMANDEUR.

Ma foi, je conviens que je n'ai rien pu mettre sur ces pestes de rimes.

LE COMTE.

Moi, si peu de chose, que je n'ai pas eu le courage de les lire.

SAINT-RÉ.

Je n'ai pu remplir que les cinq ou six premiers.

LE CHEVALIER.

J'avoue de bonne foi que je n'y ai pas songé.

MADAME DE LINTZ.

Oh ! le monstre ! comme je vais dépecer tout ce qu'il nous lira.

DORIVAL.

Je n'aurai pas de peine, en ce cas, à remporter la victoire, puisqu'il n'y a pas même un *accessit*.

LA BARONNE.

Nous pourrions bien faire comme à l'Académie, partager le prix. Mais écoutons.

104 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

DORIVAL *lit.*

Le Comtat, conjuré dût-il me
 chanter pouille ,
 L'envie, à l'œil fournois, me
 couvrir de sa . . . rouille ,
 Et, réveillant les fots, les bour-
 rus, les jaloux ,
 Ameuter contre moi les sages &
 les. foux ,
 Fallût-il traverser le canal de la Manche,
 La nuit, entre deux eaux, na-
 geant comme une tanche ,
 Combattre des lions & des . . moulins à vent ;
 Tenter mille fois plus, & suc-
 comber souvent ,
 Rien nem'arrêtera, si de toi, ma Thémire,
 J'obtiens un mot flatteur em-
 belli d'un sourire.
 Ajoute à ces faveurs, viens juf-
 qu'en mon . . . grenier
 Visiter ton amant, il est là le . premier.
 Ami des Arts, il peint, il aime l' Hydraulique ,
 La Physique, les Vers, la Prose
 & la Musique.
 Au bruit qu'il fait par fois, on
 le croit un forcier.
 Là, Thémire, mon tout, mon
 étoile polaire ,

XIII.^e S O U P E R. 109

Nous pourrons être heureux

sans temoins, sans Notaire.

Je n'ai que deux quartiers (1),

ne suis qu'un . . . Ramoneur,

Mais un Roi n'eut jamais mon

amour ni mon . . . cœur.

LA MARQUISE.

Eh bien, Baronne, y aurait-il prix
double ?

LA BARONNE.

Ma foi, non. Il faut être diable pour
arranger tout cela avec un sens suivi.

DORIVILLE.

La rime n'est pas la vraie difficulté de
la Poésie ; mais bien les idées, & ensuite
les tournures. La rime doit être esclave.

MADAME D'ERRY.

Cette esclave a toujours été ma maî-
tresse. L'autre jour on me donna une
petite chanson qui me plut ; c'était la
plainte d'un jeune Berger qui gémissait

(1) Ceci fait allusion à la manie de la Noblesse du
canton où ces bouts-rimés ont été proposés.

de n'être pas aimé de son amante. J'em-
 prepris la réponse sur les mêmes rimes,
 cela ressera, encadra mes idées, & par
 conséquent me donna un travail terrible ;
 mais aussi je n'eus pas à courir après cette
 maudite rime.

LA MARQUISE.

Ah! d'Erby, vous êtes charmante ;
 nous ne pouvons pas terminer notre
 soirée plus agréablement que par une
 chanson, sur-tout de votre façon.

MADAME D'ERBY.

Sur-tout n'y attachez pas une idée si
 merveilleuse, je vous prie ; c'est un essai.

(Elle chante.)

Aria : Je n'étais encor qu'un enfant.

L'Amour a changé, bel enfant,

Son flambeau contre ta houleite ;

J'en juge au trouble seulement

Que m'a causé ta violette.

C'est la seule fleur que j'aimai,

Tircis, je te l'avais ravie.

Ah! le bouquet que j'en formai

Dans mon sein mit une autre vie.

Je soupire depuis ce jour,
Toi seul dans le hameau l'ignore ;
De moi tu te plains à l'Amour,
Tandis que son feu me dévore.

Tu fus toujours cher à Chloris ;
Mais pour prix d'un aveu si tendre,
Du poison qu'en tes yeux j'ai pris,
A d'autres ne vas rien apprendre.

Tu n'as jamais perdu mon cœur,
Je ne fus jamais infidelle ;
Je veux taire en vain mon ardeur,
Te répondre & t'assurer d'elle.

S A I N T R É.

Que cette naïveté est précieuse ! il faut
bien de l'esprit pour en mettre si peu....

LE C O M M A N D E U R.

Les paroles ont du mérite , mais celui
de la voix de l'auteur leur fait tort.
Pardon, Marquise, mais de si charmans
accens mettent la fidélité d'un galant
homme à une furieuse épreuve.

M A D A M E D' E R B Y.

Vous allez être dénoncé à la Cour
d'Amour.

LA MARQUISE.

Il le mériterait bien; mais je suis indulgente.

LE COMMANDEUR.

C'est un moyen infailible; l'homme sensible n'y résiste jamais, & l'oubli d'un moment vous assure, de ma part, d'une mémoire imperturbable.

LA MARQUISE.

Je charge Saintré de vous la rafraîchir au besoin, & je compte bien autant sur les faveurs de Morphée; il calme ordinairement les vapeurs *érotiques*: n'est-ce pas là le terme?

LE COMMANDEUR.

Qui; c'est du moins le plus honnête. Mais j'appelle du jugement que vous portez de ma maladie: vous ne la croyez qu'un accès, tandis qu'elle est très-chronique.

LA MARQUISE.

Nous voilà perdus dans les termes scientifiques, & par-dessus je vois nos

XIII.^e SOUPER. 109

Dames inquiètes de l'orage. Le tonnerre, dans ces climats-ci, fait plus de bruit qu'à Paris, & les échos des rochers de Vauchuse en multiplient les roulades : on est mieux dans sa chambre & entre ses rideaux ; & puis nous avons à réparer la nuit passée. Bon soir.



XIV. SOUPER.

LA BARONNE.

MARQUISE, votre ciel provençal, vous donne-t-il souvent des sérénades comme celle de cette nuit ? Je me croyais familiarisée avec le tonnerre ; mais il faudrait être en léthargie pour ne pas entendre pareil vacarme.

LA MARQUISE.

Nos montagnes sont toutes percées par des cavernes, nos rochers de même ; je crois que cela multiplie, comme je vous le disais hier, la voix imposante du tonnerre.

L'ABBÉ.

L'explication est très-juste ; on peut y ajouter que le soleil attirant sur-tout beaucoup de sels & de soufre pendant le jour, & l'atmosphère n'étant pas chargée d'une abondance de vapeurs humides propres à en arrêter l'inflammation, elle se fait avec violence ; & plus il y a

XIV. S O U P E R. 111

de matière , plus il en résulte de bruit ; & s'il se trouve des cavités dans les distances que parcourt la foudre , il s'établit des échos qui en répètent le fracas.

MADAME DE LINTZ.

J'aime bien cette physique , elle est à ma portée ; mais je n'ose pas me livrer à ma curiosité sur cette matière ; & surtout sur l'Astronomie. Je deviens trop questionneuse , & je prendrais sur nos Soupers un temps que nous employons bien mieux.

LA MARQUISE.

Peut-on mieux l'employer qu'à acquérir des connaissances ? Rien n'est absolument exclus de nos soirées que ce qui ennuit sans profit. Je ne serai pas fâchée de rectifier mes idées sur bien des anecdotes du ciel , que je rougis souvent de ne pas connaître. Il entre dans notre éducation d'apprendre la Géographie : il me semble que l'étude de la sphère & des corps célestes devrait la suivre , même aller de pair.

L' A B B É.

Vous avez raison, Marquise. Quoique nous ayons plus besoin habituellement de connaître la Terre, qui est notre domaine, cependant il doit être humiliant de n'oser lever les yeux sur cette voûte brillante sans regretter de n'en pas connaître les principaux flambeaux.

M A D A M E D' E R B Y.

Par exemple, j'ai entendu dire que, parmi les étoiles, les unes sont des Soleils, les autres des Lunes. A quoi les distingue-t-on ? Il me semble qu'elles brillent également.

L' A B B É.

En examinant avec attention, vous en distinguerez qui brillent d'une lumière douce, & d'autres qui fatigueront votre vue par un élançement que nous appelons *scintillation*. Les premières sont des Lunes ou des planètes, qui ne renvoient qu'une lumière empruntée, comme la Lune & la Terre ; les autres sont des Soleils.

MADAME DE CHANCEAUX.

Les planètes ne sont donc que des Lunes? En ce cas, elles pourraient ressembler à la Terre.

L' A B B É.

Il y a apparence que tous les globes célestes sont formés de la même matière. A l'aide des télescopes, on croit distinguer dans la Lune, des montagnes, des étendues d'eau.....

LA BARONNE.

Comment est-il possible de distinguer les eaux, quand on n'est pas sûr que le globe lui-même soit de terre?

L' A B B É.

En voyant des espaces très-vastes, sur la surface de la Lune, constamment obscurs, on a été autorisé à soupçonner qu'il y avait des amas d'eau, parce que le propre de l'eau est d'absorber la lumière; mais à mesure que les télescopes ont augmenté de force, on s'est presque convaincu que ces taches sont des cavités.

114. LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
profondes, anciens réservoirs de mers
desséchées.

MADAME D'ERBY.

Il n'y a donc plus d'eau dans la Lune ?

L'ABBÉ.

Il paraît que ce globe éprouve les mêmes phénomènes que le nôtre. Herschel vient d'y découvrir des volcans, à l'aide de son nouveau télescope. S'il n'y a plus d'eau dans la Lune, plus d'atmosphère qui l'entourne, ces volcans indiqueraient les dernières convulsions de ce globe qui perd sa chaleur, comme la Terre doit la perdre un jour ; & successivement tous les astres s'éteindront, l'évaporation d'abord aura diminué le volume des eaux, & insensiblement la déperdition de la chaleur les aura engourdies jusqu'à l'époque de leur congélation absolue ; alors plus d'atmosphère, plus de végétation, plus d'habitans.

LE CHEVALIER.

Voilà, je crois, la marche de la nature.
Tous les astres auront été d'abord des

soleils inhabitables par l'excès de la chaleur; dès que l'équilibre aura été établi, les germes se sont développés & propagés de proche en proche sur la surface du globe, ensuite les pôles refroidis les premiers, les êtres vivans se seront rapprochés de l'équateur & de la ligne, devenus le centre de la chaleur, & y auront vécu ou végété jusqu'au refroidissement total. La dégradation des espèces vivantes aura suivi cette marche, en sorte que le principe de la vie se sera éteint insensiblement & progressivement avec celui de la chaleur. Les pôles de notre globe sont déjà glacés & déserts : . . .

MADAME DE CHANCEAUX.

Chevalier, vous me faites trembler; je m'apperçois en effet que nos hivers deviennent plus froids....

L' A B B É.

Rassurez - vous, l'Asie & l'Afrique nous offrent encore pour long-temps des terres chaudes, pour nous préserver de la gelée. Il est très-vrai que nos hivers

sont plus rudes ; mais c'est par d'autres causes : notre sol dépouillé de bois , & les coupes immenses qu'on a faites dans le Nord , d'où les frimats de la mer glaciale nous arrivent , sans que les vents qui nous les apportent aient pu laisser en chemin une partie de leur nitre sur la chevelure des antiques forêts , les naturels qui nous en défendaient ; voilà ce qui a changé la température d'une grande partie de l'Europe.

LA MARQUISE.

Le système du refroidissement des astres ne me déplaît pas ; je le trouve profond , & je me rappelle que le Marquis , en me lisant les passages de M. de Buffon , de Bailly & de Bouguer , qui traitent cette matière , s'écriait : Voilà donc enfin les hommes qui ont des idées justes de la Divinité , de ses œuvres & des moyens admirables , mais toujours simples , qu'elle a employés pour organiser la matière !

L'ABBÉ.

Arrêtons-nous un instant à la contem-

plation de ces mondes éteints. Les ouvrages de l'homme les plus étonnans, les chef-d'œuvres de son industrie, une fois désorganisés, n'excitent plus que son dégoût ou sa pitié ! leur construction accuse souvent sa vanité ; leur fragilité & leur inutilité décèlent toujours son impuissance ! tandis que les débris des colosses, qui, même après leur trépas, continuent de se promener majestueusement dans les airs, servent encore à couvrir de lumière les globes voisins de leur marche !

L E C O M T E.

L'Abbé, si l'Apôtre sublime des Corinthiens eût connu cette physique, il eût fait cette réflexion avant vous. Je commence à comprendre que, par raison inverse, la grande mobilité des taches ou bandes de Jupiter, pourrait bien provenir du combat entre le feu qui y domine encore & les autres élémens.

L' A B B É.

C'est de ces combats que résulte l'équilibre qui est le principe de la vie.

MADAME DE LINTZ.

Et vos grands trous de la Lune sont donc la bouche , le nez & les autres taches de ce satellite.

L' A B B É.

Justement , & voilà le terme ; toutes les fois qu'un astre en entraîne un autre dans son cours , le plus complaisant s'appelle *satellite*.

MADAME D'ERBY.

A quoi reconnaît-on l'esclave ?

L' A B B É.

Nous n'avons pu former quelques conjectures que sur les individus de notre monde planétaire. Il consiste en sept grandes planètes , qui sont : le Soleil , centre , foyer immense , autour duquel tournent dans des périodes inégales , Mercure , Vénus , la Terre , Mars , Jupiter & Saturne. Dix planètes secondaires ou satellites , sont entraînées dans cette grande révolution. La Terre est suivie de la Lune ; Jupiter commande à quatre globes assez considérables , & Saturne

se promène majestueusement avec cinq. On lui a découvert même une couronne brillante qu'on appelle son anneau & qui l'entoure sans le toucher ; mais Saturne est si éloigné de nous , que nous n'avons que des conjectures sur son empire. Cependant Herschel vient de découvrir , à l'aide de ses nouveaux télescopes , une autre planète au-delà de Saturne ; mais il faut attendre qu'elle soit décidée nous appartenir.

LA MARQUISE.

A-t-on quelque chose de certain sur les distances des planètes ?

L' ABBÉ.

Leur mouvement étant régulier , & ces sphères présentant des taches & des phases , les taches servent à observer leurs mouvemens & à en déterminer la durée , & les phases prouvent que ces corps sont ronds, qu'ils sont opaques & n'ont qu'une lumière d'emprunt.

LA MARQUISE.

Je crois vous comprendre : lorsqu'on

voit revenir la planète au point d'où elle étoit partie, & qu'elle présente ses taches dans la position où on a commencé à l'observer, on calcule le temps qu'elle a mis à sa révolution autour du Soleil; & comme l'on sait combien la Terre fait de lieues par heure, on juge que Saturne, par exemple, a dû parcourir tant de lieues dans tel espace de temps, &, par la même raison d'analogie, on peut calculer la distance du Soleil.

L' A B B É.

Vous m'avez compris; cette distance est effrayante, on la croit de près de trois cents dix-huit millions de lieues dans son *aphélie*, c'est-à-dire, dans son plus grand éloignement du Soleil; & lorsque Saturne s'approche le plus de cet astre, ce qu'on nomme son *périhélie*, il en est encore à plus de deux cents quatre-vingts-trois millions de lieues.

M A D A M E D' E R B Y.

O ciel! cela passe l'imagination; mais la Terre est la planète qui nous intéresse
le

le plus; à combien de lieues est-elle du Soleil?

L' ABBÉ.

A environ trente-deux millions cinquante-deux minutes à son aphélie, & à près de trente-un millions à son périhélie.

MADAME DE LINTZ.

Cela est encore honnête; & les pauvres Afriquains n'en sont pas moins rôtis.

L' ABBÉ.

Que direz-vous donc des habitans de Mercure qui ne se trouvent, une partie de l'année, qu'à neuf ou dix millions de lieues du Soleil, & dont le disque est si fort noyé dans ses rayons, qu'on ne peut le suivre dans sa marche ni voir ses taches?

LA BARONNE.

Comment voulez-vous qu'il y ait des créatures vivantes dans ce brasier?

L' ABBÉ.

Il n'y fait peut-être pas plus chaud qu'ailleurs; la hauteur & la densité de l'atmosphère décident du degré de cha-

leur, non la proximité du Soleil, puisque le froid est très-vif sur les hautes montagnes : nous sommes plus près de cet astre en hiver qu'en été; l'incidence droite ou oblique de ses rayons donne le plus ou le moins de chaleur.

L A B A R O N N E.

Je vous conçois à peu près; l'atmosphère est la croûte aérienne qui enveloppe le globe & le défend de l'incendie, en sorte qu'on peut croire que les Mercuriens sient peut-être beaucoup, mais ne sont pas calcinés; encore j'ai bien de la peine à vous passer des habitans au milieu des rayons même du Soleil.

L' A B B É.

Il y en a dans cet astre, si l'on en croit les systèmes modernes, & peut-être le raisonnement le plus simple; en effet, à quoi l'Auteur de la nature, qui n'a rien fait en vain, aurait-il destiné ces corps énormes qui meublent la voûte des cieux? Ce ne peut être pour l'éclairer seulement; il n'eût pas été nécessaire de faire une

dépense aussi prodigieuse ; n'est-il pas possible que le globe du Soleil, semblable au nôtre, quant à la matière première, mais plus abondant en feu électrique, en vomisse continuellement des flots, de son centre à sa circonférence ; & que ce soient ces parties ignées dont le tourbillon enflammé communique la chaleur & la lumière à notre monde planétaire ? que, par exemple, des vents violens & réglés défendent le disque intérieur du reflux sur lui de cette matière subtile & embrasée... ? Mais ceci n'est qu'une hypothèse, un système, par conséquent un ballon que chacun peut renvoyer en attendant que le choc d'un autre vienne le crever. Il faut néanmoins vous donner une idée de la grosseur du Soleil. Figurez-vous, Mesdames, qu'il est seul six cents cinquante fois plus gros que les six autres planètes & tous leurs satellites réunis.

MADAME DE LINTZ.

Combien de fois plus gros que la Terre ?

L' A B B É.

Un million de fois,

LA MARQUISE.

Comment peut-on avoir de l'orgueil après de pareils détails ?

LE COMMANDEUR.

Dussé-je en rougir, cher Abbé, je foule, depuis douze à treize lustres, ce pauvre globe, sans trop connaître l'étendue de l'espace qu'il parcourt; les longitudes & latitudes me sont plus familières que cette promenade: classez-moi avec ces Dames, & daignez rendre la leçon commune.

L' A B B É.

Le diamètre de l'écliptique passe soixante millions de lieues astronomiques de trois mille toises; sa circonférence par conséquent excède cent quatre-vingts millions de lieues, Or, la Terre parcourant cet orbite en trois cents soixante-cinq jours, c'est environ cinq cents mille lieues en vingt-quatre heures, vingt-un mille par

heure ou soixante-trois mille toises, & plus de mille toises par minute.

MADAME DE CHANCEAUX.

Sommes-nous beaucoup plus gros que la Lune ?

L'ABBÉ.

Presque trois fois.

LA MARQUISE.

Mais, l'Abbé, les autres planètes ont-elles aussi leurs éclipses, comme la Terre & la Lune ?

L'ABBÉ.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Vos phases, que je comprends être les différentes parties de la Lune & des autres planètes, éclairées successivement, m'en démontrent déjà l'opacité: est-ce le terme? mais leurs éclipses achèvent de m'en convaincre. Dès qu'un globe, couvert de l'ombre d'un autre, disparaît à l'œil, quoiqu'à sa portée, il est évident qu'il n'a pas une lumière qui lui soit propre.

F 3

L'ABBÉ.

A merveille ; mais ne perdez pas de vue que l'éclipse n'est autre chose que l'interposition d'un autre globe entre le Soleil & la planète éclipée, ce qui force la conséquence que le Soleil est le foyer unique de notre monde planétaire.

MADAME D'ERBY.

Notre monde ! cela en suppose d'autres.

L'ABBÉ.

Il y en a à l'infini. Mais remettons ce chapitre, ainsi que celui des comètes, à une autre soirée. Je me félicite, Mesdames, que cette matière ne vous ait pas ennuyées, car elle est abstraite, & sa nomenclature n'est pas familière, aux femmes sur-tout.

MADAME D'ERBY.

On me pardonnera mon indiscretion : comme la plus jeune, je dois être la plus curieuse. Est-il vrai que le déluge a été universel ? & comment concevoir qu'une boule puisse être inondée sur toutes ses faces ?

LE COMTE.

Dès que l'Ecriture parle, le Physicien doit se taire.

L' A B B É.

Comment donc, Wiston n'est pas si orthodoxe que vous dans son système, car il rejette la Genèse & Moïse. Plus hardi que ses confrères, il vous cite le jour où une comète, passant auprès de la Terre, lui lâcha ses écluses & la couvrit d'eau; mais, pour nous consoler, il a grand soin de nous annoncer que nous n'avons plus de déluge à craindre, & qu'au contraire, un incendie général nous purifiera quelque jour.

Woodward avait un grand réservoir d'eau tout prêt, dans lequel la Terre s'est dissoute jusqu'aux rochers, aux métaux & aux marbres; c'était vraisemblablement une eau chimique bien corrosive, avec la qualité cependant, fort remarquable, de respecter les coquilles.

Burnet a aussi son réservoir, sur lequel il nous a laissé seize siècles autour d'une

128 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

boule bien ronde , bien polie , mais si peu solide , qu'à ce terme , s'étant gercée , elle creva comme une bulle de savon , & fut bientôt délayée dans le château d'eau que sa croûte enveloppait.

M. de Buffon , plus sage , plus méthodique , nous fait marcher , & chemine lui-même sur une base plus solide. Il ne suppose rien , & fait mieux ; il observe les propriétés de la matière , & , par des degrés de probabilité , nous entraîne & nous donne du moins une hypothèse vraisemblable ; mais son ouvrage étant entre les mains de tout le monde , j'abrège & laisse le champ.

MADAME DE LINTZ.

Mais enfin , d'où sortons-nous ? car nous ne sommes que la très-exiguë particule d'un tout immense ?

L' A B B É.

M. de Buffon penche à croire que toutes les planètes sont des portions du Soleil que le choc d'une comète aura séparées de sa surface ; alors la matière en fusion se

réunissant par sa propriété, comme vous voyez les globules de mercure former subitement un tout, auront, tant par cette vertu que par le mouvement de rotation que le choc leur aura imprimé, pris la forme sphérique que ce mouvement continué leur aura conservée.

MADAME D'ERBY.

Mais pourquoi les comètes s'approchent-elles tant du Soleil ?

DORIVAL.

Si, pour elles, le Soleil est ce que la bougie est au papillon.

MADAME D'ERBY.

Je demande sérieusement, c'est pour avoir une réponse sérieuse.

L'ABBÉ.

Mais en plaisantant on peut approcher de la vérité. Il est à peu près démontré que tous les corps ont deux vertus, celle d'attraction & celle de répulsion, & vous le retrouvez au moral sous le nom de *sympathie* & d'*antipathie*. Si donc

F §

le Soleil, en raison de sa masse, attire puissamment le fluide électrique des comètes, il arrivera que, passant à une certaine distance de ce globe, elles ne perdront d'abord qu'une portion de cette matière que l'on voit s'échapper de leur orbite, & qu'on appelle leur queue; mais à la seconde révolution, si elles passent plus près, elles peuvent être attirées si fortement, qu'elles seront absorbées par cette région de feu qui s'alimente peut-être des débris de ces mondes errans. La comète de 1680 n'était pas éloignée du Soleil d'un sixième du diamètre de cet astre. On a calculé qu'elle devait paraître en 2225. Si, à cette époque, elle nous faisait faux-bond, on pourrait en conclure que la bougie aurait calciné le papillon.

MADAME DE CHANCEAUX.

Si bien donc qu'on a raison de craindre les comètes.

L'ABBÉ,

Par suite du système que je ne viens

XIV.^e SOUPER. 131

que d'effleurer, nous n'avons pas un courant de matière électrique assez considérable pour attirer un de ces astres errans; & s'ils sont vraiment destinés à alimenter les feux du Soleil de notre monde planétaire, il y a à présumer que la force de son attraction les contient assez dans son voisinage pour n'avoir pas à craindre le leur.

LA MARQUISE.

L'Abbé, nous n'oublierons ni les comètes ni votre complaisance, mais nous allons profiter de votre discrétion, & nous régaler d'un peu de poésie pour n'en pas perdre le goût. Allons, Comte, je me rappelle certaine Lise qui a un peu exercé votre philosophie; ce que vous nous en avez dit, & votre épître sur l'indifférence, que nous avons lue à Hélène & à l'Abbé, nous font désirer la suite du roman.

LE COMTE.

Mais il ne serait question que de moi ce soir; car si vous voulez après cela une lettre.....

LA MARQUISE.

Eh bien , quelque plaisir que nous fassent vos lettres & celles de Poupponne , nous aimons mieux en retarder la lecture : il nous faut en ce moment du langage des Dieux.

LE COMTE.

Vous obéir est ma première loi.

LA BARONNE.

C'est bien assez de dire la seconde.

LE COMTE.

Si vos vœux sont les mêmes. . . .

LA BARONNE.

En ce moment ils se confondent , profitez-en ; mais songez , à l'avenir , que je suis jalouse de mes droits.

LE COMTE.

Et moi de mes devoirs & de mes plaisirs. Pour en revenir à Lise , puisque vous désirez son article , voici des vers assez négligés que je lui avais adressés , en lui envoyant l'Art d'aimer qu'elle m'avait demandé :

Je te fais un prêt usuraire.
Si ce sujet peut te flatter ,
Lorsque tu voudras t'acquitter ,
Communique-moi l'Art de plaire.

On ne fait ces sortes de vers-là que
pour avoir réponse ; j'eus celle-ci :

* Je crois ton cœur tendre , & fait pour aimer.
Né pour les arts , ton esprit les éclaire :
Par les talens tu fais instruire & plaire ,
Que te faut-il encore pour charmer ?

Je crus de bonne foi pouvoir prendre
cette politesse poétique à la lettre , mais
je me trouvai bien loin de mon compte ;
on m'assura que ce bonbon ne tirait nul-
lement à conséquence ; & , comme j'in-
sistai , on me donna un jour ce correctif-ci :

* Pour moi l'indifférence aura toujours des
charmes.

Tu voudrais en vain m'en guérir ,
Nouvelle Cyanée , à l'abri de ses armes ,
Comme elle il faut vivre & mourir.

Je répondis sur le champ au crayon :
La triste Indifférence est un poison mortel
Qui flétrit tout ce qui l'approche.
Le changement de Cyanée en roche ,
De l'insensible peint le supplice éternel.

134 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Mais cette résistance m'irritant, &, pour fonder un cœur auquel je sentais que le mien s'attachait, je fis l'épître contre l'indifférence; je la lus à Lise, & observai, avec la plus grande attention, l'effet qu'elle produisait; il passa mon espérance, & m'inspira la petite pièce que voici:

Lise, quand je t'ai lu contre l'indifférence

Ce que m'avait dicté mon cœur,

J'ai cru pouvoir, de ton silence

Tirer un augure flatteur.

Où je peignais l'Amour, son pouvoir enchanteur,

Je t'ai vue applaudir du geste & du sourire;

Et quand, sur un être inhumain,

Par la bouche du Dieu, je lançais l'anathème,

Je te voyais frissonner de l'emblème,

Et, par distraction, m'abandonner ta main.....

Ah! Lise, ton ame est sensible,

Tu voudrais t'en défendre en vain,

Il ne t'a pas été possible

De cacher le trouble soudain

Qui maîtrisait ton cœur jusque-là si paisible.

Mais qu'ai-je fait? Et quel sera le prix

D'un art qui peut fournir des traits contre moi-même?

En te peignant le Dieu qui m'a surpris,

En te disant combien je t'aime,

Peut-être pour un autre amant
Aurai-je éveillé dans ton ame
L'étincelle du sentiment !

Je tremble enfin que ta première flamme
Ne me cause un double tourment.

Mais non, tu ne feras injuste ni cruelle,
Tu liras dans mon cœur, & tu verras mes yeux
Briller & s'animer des feux

Dont ma plume t'a fait la peinture fidelle.

Puissent-ils passer dans ton sein,
A mes désirs brûlans te forcer de te rendre!...
Ah ! daigne les combler par l'aveu le plus tendre,
Divine Life, & me le faire entendre,
Ou par ta bouche, ou par ta main.

LA BARONNE.

Au premier quatrain de votre indiffé-
rente, je me serais attendu a la tournure
qu'il paraît que cette intrigue a prise. Il
est joli son quatrain.

DORIVAL.

Fort joli, comme dit la Baronne; plus
encourageant que le Comte ne le croyait,
je m'y serais fié.

LE COMTE.

Et vous en auriez été la dupe comme

136 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

moi. Attendez , pour définir cette femme, que vous ayez entendu la suite de ce qui la concerne, & plaignez-moi sincèrement, non pas de m'être attaché à elle , elle mérite les sentimens d'un galant homme, mais d'avoir été la victime des circonstances les plus étranges.

MADAME DE LINTZ.

Mais c'est à la faiblesse de cette femme que vous devez tous les maux qu'elle vous a fait souffrir ; c'est manquer de caractère , & ce défaut la rapproche des coquettes.

LE COMTE.

Ah ! ne la calomniez pas , de grace ; subjuguée par une première passion à l'âge le plus tendre , timide par tempérament , défiante par éducation , ayant trouvé en moi un confident dont son cœur avait besoin , un ami sûr , elle se jetait entre mes bras , de bonne foi , pour y oublier un ingrat , qui , abusant de l'ascendant qu'il avait sur elle , la négligeait , trop sûr qu'un mot , un regard la plongerait dans cet état d'indécision

qui fatigue & les sens & le cœur, en corrompant toutes les jouissances. Tant que je me ferais opiniâtre à rester l'amant de cette femme, j'aurais perpétué ses tourmens & les miens; en me réduisant au titre d'ami, sa confiance a augmenté, mes conseils lui ont été moins suspects; & j'ai eu la satisfaction de la voir s'arracher enfin au fatal penchant qui avait répandu tant d'amertume sur sa vie.

LA BARONNE.

Mon Berger, vous êtes un vrai Comédien; car convenez que vous n'avez changé que le titre de votre Roman, & que, lorsque votre Lise a été guérie, vous avez jeté le masque de l'ami, pour reprendre la physionomie & les fonctions de l'amant?

LE COMTE.

Non, en vérité; j'aurais peut-être été assez faible, sans l'absence & le contre-poison ordinaire qu'on nous reproche si souvent.

MADAME D'ERBY.

Voilà le premier homme, je crois, qui soit convenu d'une infidélité.

LA MARQUISE.

Je prends le parti du Comte, si sa narration est sincère, il a été en droit de s'attacher à une autre femme; & le rôle de confident est déjà assez subordonné, & assez peu flatteur, pour ne pas obliger encore à la constance.

LE COMMANDEUR.

Il est bon de vous dire que j'ai connu toute cette intrigue, sans que le Comte s'en soit jamais douté; je le surprénais souvent dans des accès violens; le philosophe disparaissait, la tête s'échauffait, le désespoir s'en mêlait: ah! c'est une pauvre espèce, il faut en convenir, qu'un sage amoureux!

LE COMTE.

Vous qui faites ici le brave, n'avez-vous jamais connu les naufrages dont vous parlez ici tant à votre aise, &

XIV.^e SOUPER. 139

n'avez-vous jamais fait que des chansons pour les belles ?

LE COMMANDEUR.

J'ai bien fait quelques vers pour elles, mais ils se sentaient toujours un peu de mon amour pour l'indépendance. Je demandais les rendez-vous un peu lestement ; vous en pouvez juger par les premiers vers que j'ai faits en ce genre, & que je n'ai jamais oubliés ; je n'étais pas fou de la jeune personne, mais la résistance m'avait agacé ; cela valait bien, dans ce moment, de la passion ; je lui envoyai cette bagatelle-ci :

Le plaisir est rapide,
Rien ne peut l'arrêter,
Seule tu fais, Armide,
Le fixer, le goûter.
Près de la jouissance,
Sans le faire mourir,
Ta tendre résistance
Réprime le désir.
Peut-on, à son aurore,
Craindre la volupté ?
La pudeur joint encore

140 LES SOUPERS DE VAUOLUSE.

Un prix à la beauté.
Mais, au sein du délire
Que je puise en tes bras,
Mon cœur ne peut suffire
A ces cruels combats :
Je sens avec ma flamme
Augmenter mes tourmens ,
Et l'ivresse de l'ame
Est le poison des sens.
Disciple d'Epicure ,
Je vis pour le plaisir ;
Le vœu de la Nature ,
Armide, est de jouir.
Viens donc en cet asile
Ignoré des jaloux ,
Où ta pudeur tranquille
Brave nos rendez-vous ;
Viens expier ton crime
Par toutes tes faveurs.
Amour, à ta victime
Prépare un lit de fleurs ,
Invente des délices
Au-dessus d'un mortel ,
Et que mes sacrifices
Soient dignes de l'autel.

LA MARQUISE.

Y aurait-il de l'indiscrétion, mon

Berger, à vous demander si tous vos vœux furent remplis.

LE COMMANDEUR.

Ma foi, non; le ton de ma requête effraya, & le Roman en resta là.

LA BARONNE.

C'est dommage, il commençoit chaudement; mais l'Amitié impose silence à l'Amour, & Pouponne vaut sûrement mieux que cette Armide.

LE COMTE.

En conscience, vous vous repentirez d'avoir entamé la sixième lettre; car pour l'intelligence de la réponse, il faut que je lise la septième tout de suite, & celle de Pouponne est un *in-folio*.

DORIVAL.

Tant mieux, nous les trouverons toujours trop courtes.

LE COMTE *lit.*

Sixième Lettre du Comte.

20 Décembre 1776.

« Je ne reçois, belle Pouponne, votre

lettre du 26 Novembre, que ce matin ; voyez mon exactitude , j'y réponds sur le champ ; ne soyez pas surprise de ces retards , ils sont fréquens en ces temps-ci.

J'ai lu , avec le plus grand plaisir , vos épigrammes charmantes sur la Corse, votre gaité s'est déployée ; & , ma pupille faisant bien du bon sang en m'écrivant sa petite satire , son objet n'était que de m'amuser en s'amusant elle-même ; elle a plus fait , elle m'a intéressé ; il est si rare que le cœur de Pouponne laisse tout faire à son esprit !

Si vous avez voulu plaisanter sur la Corse , à la bonne heure ; si , au contraire , vous avez ouï dire ce que vous me marquez , je vais vous donner des idées plus justes de ce pays.

Premièrement , Bastia a une population de dix mille ames & près d'une demi-lieue de tour , cherchez cela au temple. Les escaliers sont effectivement fort droits & les marches très-hautes ; mais ces échelles sont de bonnes pierres &

difficiles à tirer après soi ; n'importe , Rabinson est venu là comme de cire.

Pour du pavé , à peine s'aperçoit-on effectivement qu'il y en ait eu ; la ville étant en pente , il n'y reste pas long-temps entier.

Il est bien vrai que les femmes portent ici un jupon retroussé sur leur tête sans qu'il pleuve , c'est un usage parmi le peuple seulement ; cet ajustement s'appelle *Faldete*. Les plus huppées de cette classe passent un carton dans la partie du jupon qui encadre la figure , & cela ne produit pas un mauvais effet.

La petite bourgeoise porte une espèce de mantille de toile peinte sur la tête , qui tombe sur les yeux , & , par derrière , enveloppe sa taille , cela s'appelle un *Mezzero* ; il y a de l'art à entr'ouvrir cette sorte de voile qui rend la physionomie piquante , & agace les regards ; nos belles , le matin en déshabillé , ou le soir en bonnes fortunes , ne dédaignent pas le mezzero.

Enfin , celles-ci se parent comme à

Paris, d'où elles tirent toutes leurs coiffures sur-tout.

Je vous passe la comparaison des payfans Corfès avec des ours, on peut effectivement s'y tromper ; mais vos alarmes sont sans fondement au chapitre des bandits & des fusillades ; depuis deux ans , il n'est plus question de tout cela , & je viens de faire une petite tournée dans des lieux déserts , & où dix hommes en arrêteraient dix mille, moi cinquième, sans risquer ni apparence de danger que pour mes yeux , parce qu'à la vérité , il n'y a point de cheminées dans les maisons des villages ; & si j'étais obligé d'y demeurer longtemps, je ferais bientôt momie ou jambon de Mayence ; mais il y a un remède à cela ; on fait du feu dehors, on tend son hamac , & l'on dort à merveille sous l'abri du feuillage & d'un gros manteau. C'est assez , charmante Pouponne , que ma voix ait eu le bonheur de vous intéresser, & mes yeux de vous admirer , pour que je prenne le plus grand soin de les conserver pour ces deux usages , & pour
repasser

repasser un jour à venir ces leçons qui étaient si merveilleuses, que la chère tante les aimait, même sans les entendre. Nous voilà, je crois, à peu près, à deux de jeu, chère pupille, jusqu'à présent; mais vous entraînez une matière trop sublime pour moi, vous déployez toutes vos connaissances, vous poussez la modestie plus loin qu'il n'est permis & ordinaire à votre sexe; vous me défiez presque aux dépens de vous-même; permettez-moi, non pas de repousser, mais d'écarter doucement de moi une dose d'encens aussi forte. Cette fois votre cœur a voulu imiter votre esprit, jusque dans les hyperboles; je dois au moins vous imiter dans votre modestie, & la plus grande marque que je puisse vous en donner, est de vous envoyer ce tant attendu voyage; vous en aurez un exemplaire en même temps que Madame H..... le mois prochain, ou copie. Actuellement vous me ferez plaisir de m'en dire votre sentiment & celui de M. C..... que vous voyez sûrement toujours. Embrassez bien tendrement la chère tante

146 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

pour moi , & croyez , belle Pouponne ,
aux tendres sentimens que je vous ai
voués pour la vie ».

Septième Lettre du Comte.

1.^{er} Janvier 1777.

« Voici vos étrennes , ma belle amie ;
un fermier général envoie un écrin de
diamans à ce qu'il aime ; un bon bourgeois ,
un pain de sucre & du café ; un moine ,
un reliquaire ; moi , sans savoir dans
quelle classe je suis , je vous adresse un
ouvrage fait un peu à la hâte & sans
secours ; vous l'aimerez sûrement mieux
que des douceurs , quelque médiocre qu'il
soit ; j'espère , au moins , qu'il vous guérira
de quelques préjugés , & c'est une cure
intéressante. Pour des vœux , ne vous
attendez pas à ces phrases d'étiquette qui
ne sont bonnes que pour la ferme des
postes. Il n'y a pas de jour que je ne passe
en revue ce qu'il vous faudrait encore ,
& je finis toujours par dire : Elle en a
assez , *Goder il suo ben , non ambirne più.*
Allons , ma Néophyte Italienne , au diç

tionnaire ; il faut espérer qu'à votre tour vous larderez vos lettres de quelques axiomes en langage romain. Je vous donne l'exemple de la témérité & en même temps de l'exactitude. Vous savez, mon aimable pupille, que je ne suis pas exigeant ; mais je perds trop quand la quinzaine ne m'apporte rien de vous, pour ne pas un peu murmurer au moins contre les vents.

Je me suis éveillé ce matin avec un grand mal de tête, moi qui n'en ai jamais, & de fortes envies de vomir ; j'ai cru que j'allais payer le tribut : point du tout, cela n'a pas eu de suite, & j'y ai gagné d'être exempt de faire des visites. Ce petit accident m'a donné le temps de vous écrire, ce que je n'aurais pas pu faire sans cela. Dites bien des choses pour moi à ce pauvre Rosbif & à C. . . . ; je n'ose plus vous parler du premier, de peur d'augmenter le courroux des Dieux ; j'avoue qu'il les encense gauchement. *Ma e divoto il cuore e prodigna la mano.* Dites à C. . . . que j'ai retouché mou

opéra, à la fin ; j'ai cédé aux instances des connaisseurs, & ajouté deux duo & un trio ; je vous les envoie avec mes variantes. Les Muses se plaignent de moi ; Pan leur dispute leur pratique, &, dans quelques mois, il s'en emparera tout-à-fait. Je compte, au retour de mon voyage d'Italie, commencer ma tournée ; ce sera une affaire de trois à quatre mois, au moins ; je ne fais si les rochers & les montagnes continuel de ce pays-ci m'inspireront ; en tout cas ce ne pourra guère être que des élégies. Voici une mauvaise chanson qui y ressemble, elle est de commande, c'est tout dire ; la Thérèse m'a bien embarrassé, l'étoffe n'est pas merveilleuse ; il faut pourtant être honnête, & puis j'avais à combattre certaine antipathie dont je ne puis bien définir la cause. C'est un tort, sans doute, que de se prévenir ainsi ; mais n'en suppose-t-il pas un aussi dans l'objet de la prévention ? Pour l'intelligence du premier couplet, il faut savoir que la même personne demandait inutilement une chanson depuis long-temps à

XIV.^e SOUPER. 159

certain fou qui dit à tout le monde qu'il en fait de charmantes, c'est l'Apollon. Le privilège de la poésie est de tout anoblir, le statuaire est de même; d'un bloc, il fait un Jupiter ou une cuvette.

A propos, comme la chère tante n'est pas au-dessus des usages puérils comme nous, ne manquez pas de lui dire que je lui souhaite une bonne & heureuse année, & une parfaite santé; n'est-ce pas là le style? Adieu, mon adorable pupille: que quatre mois sont longs loin de vous!

SAINTE.

Je crois, en vérité, que vous étiez piqué du mépris que votre pupille avait pour la Corse; car votre première lettre, sur-tout, est plus sérieuse qu'à l'ordinaire.

LE COMTE.

Il fallait empêcher des préjugés de germer dans une tête naturellement exaltée, & mettre des bornes au style trop louangeur de cette charmante enfant. Mon amour-propre, trop souvent & trop délicieusement chatouillé, aurait pu percer

250 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
dans mes actions, on n'en eût deviné, ni même excusé la source. . . .

LA BARONNE.

Oh ! voyons la réponse.

L'ABBÉ lit.

Sixième Lettre de Pouponne.

25 Janvier 1777.

« Mon Dieu, que cela est heureux, mon cher tuteur, que votre indisposition du jour de l'an n'ait pas eu de suite ! cela commençait d'une manière effrayante ; vous avez bien fait de me rassurer dans la même phrase, car le cœur me battait déjà d'une furieuse force, & vous m'avez donné les premiers momens de votre convalescence ; & vous direz que vous n'êtes pas le plus charmant de tous les hommes ? ce sera la première fois que je ne vous aurai pas cru.

Enfin j'ai reçu le tant charmant voyage ; je n'ai lu que lui depuis que je l'ai ; vous avez bien fait de me l'envoyer par cahier, sans quoi nous nous serions infailliblement brouillés nous deux ma tante ; elle

XIV.^e SOUPÉ. 145

est d'une longueur à lire qui impatiente ; moi j'ai d'abord lu tout d'un trait , & puis j'ai recommencé , & , à chaque fois , j'ai mieux senti la valeur de votre ouvrage. Je ne m'aviserai pas de vous en faire le panégyrique détaillé , de mon estoc seul , je l'ai communiqué à C. qui , tout malade qu'il est , en a senti le mérite ; Rosbif s'en est aussi mêlé , & D. . . . c'était là le comité ; il y a été décidé d'un coup de bonnet que votre ouvrage était aussi gai , aussi agréable que celui de Chapelle & Bachaumont , & beaucoup plus intéressant ; que la versification en était généralement bien mieux soignée ; au détail , C. disait de vos bacchanales , qu'il voudrait que Piron fût en vie pour lui lire ce morceau , qu'il trouve dans son genre. Vos quatre vers pour Annette sont à mettre sous verre , au bas de son portrait. Rosbif a fort plaisamment dit que vous aviez imaginé le char de la Gloire pour vous , mais qu'il eût fallu le faire plus solide. Cette saillie lui a valu , de ma part , un coup d'œil qui a achevé de lui

G 4

troublent la raison. Vous êtes, en vérité, responsable, mon ami, du sucroît d'ennui que je vais éprouver; la foire de Montmerle, charmante; l'article Lyon, d'une légèreté, sur-tout l'endroit de la Bassade, d'une gaieté à vous en faire passer le saugrenu; belle prose, descriptions justes & sages, morale couleur de rose, érudition vêtue galamment, c'est la phrase de D..... elle est pleine de sens; il s'est, entre autres, singulièrement récrié sur la richesse des rimes; Rosbif, sur la partie du sentiment, & pour cause; & moi tout bas, je disais: Il faut avoir bien connu les deux frères pour les distinguer ainsi; Dieu me garde du premier. D..... a trouvé vos observations justes sur le commerce, ainsi que la comparaison que vous faites de celui de Marseille & de Lyon, & ce n'est pas peu que d'avoir son approbation dans ce genre-là. Vous savez qu'il n'en est pas prodigue. Pour la tirade de Pétrarque..... votre description de la vallée d'Hyères a failli à nous rapprocher de vous, tant elle nous a donné d'envie d'aller nous réchauffer

dans cette charmante serre-chaude ; ma tante sur-tout en espérait un grand soulagement à ses rhumatismes ; mais Mademoiselle Fille lui a fait peur, elle dit qu'elle ne mérite pas d'être si riche étant si grossière. C..... aurait voulu une tirade poétique en cet endroit. D..... lui a soutenu qu'en général il aimait bien autant votre prose ; que vous lui paraissiez plus gai dans ce langage, que dans celui des Dieux. Cela n'a pas été plus loin, le pauvre C..... n'étant point en état de disputer. Enfin, votre morceau sur la Corse a été jugé académique, & nous a confirmés, même ma tante, que les hommes sont presque par-tout les mêmes, à quelques nuances près. Le comité s'est permis quelques légères critiques sur quelques misères qui vous sont échappées ; mais on a dit que sûrement vous répareriez ces petites négligences à la seconde édition. Par exemple, vous avez mis Trévoux avant Montmerle ; D.... qui connaît ce pays, s'est récrié sur cette faute géographique. Bosbif, sans être Provençal, n'a pas ap-

prouvé votre tirade nous lui avons répondu que tout au plus cela pourrait-il vous empêcher de faire venir de la bonne huile directement ; il n'y a pas d'apparence que vous ayez jamais un procès là-bas

Comme Madame H & sa fille ont dû être flattées, sur-tout du charmant morceau de Vaucluse ! comme vous sentiez les différences que vous caractérisez si bien ! Que votre femme est heureuse , & qu'elle le mérite ! que je la plains cependant , quoique je la sache dans une maison dont elle fait les beaux jours. Sa gaieté la sauve de l'ennui , mais pas des réflexions ni des comparaisons.

Le même comité a lu vos variantes , duo & trio , & a tout approuvé ; il faut bien se conformer au goût régnant , quand il n'est pas absolument dépravé. On voudrait que vous fissiez faire la musique par Gluck , il est à la mode ; & C croit que votre opéra est dans son genre. Il nous a fait toujours le même plaisir , & il a gagné aux variantes. D prétend

que j'ai été bien aise qu'il ait ouvert l'avis ;
 comme j'ai opiné du bonnet ! C.... s'est
 contenté de dire : Mon compatriote tourne
 bien un vers, & avec bien de la facilité.
 Rosbif s'est avisé de dire qu'il vous avait
 vu souvent bien fou en prose, mais qu'en
 vers vous étiez bien sage. Savez-vous
 qu'appliqué à tout plein d'autres, cela
 aurait l'air d'une épigramme ? mais de la
 part de Jacques, honni soit, qui mal y
 pense. Heureusement que vous ne mettez
 pas grande importance à votre chanson,
 on vous y reconnaît cependant ; mais on
 s'apperçoit que l'esprit a plus eu affaire
 que le cœur ; & puis ces sujets-là sont si
 rebattus !

Votre voyage m'effraie en y réfléchis-
 sant ; les routes en Italie ne sont pas sûres,
 & sur-tout en hiver, elles sont bien mau-
 vaises ; mon cher tuteur, vous qui ne
 doutez de rien, n'allez pas faire le brave
 à vos dépens & à ceux de vos amis,
 prenez bien des précautions ; & puis trois
 à quatre mois sans lettres de vous, ou du
 moins guère, comment s'accoutumer à



cette privation ? ensuite une tournée ; oh ! voici une triste demi-année pour la pauvre Pouponne. Jouir de ce qu'on a sans en ambitionner davantage, cela est aisé à dire, Monsieur le philosophe, c'est comme Sèneque, riche comme Crésus, qui prêche le mépris des richesses ; il me semble, en vérité, que, parce que vous savez tout, vous êtes jaloux qu'on atteigne à votre portée ; &, pour mettre en sûreté votre amour-propre, vous avez la finesse de flatter le nôtre ; ô rusé ! vous êtes démasqué ; je sais qu'il me manque bien des choses, quoi que vous en disiez, & j'y parviendrai, ou je resteraï à Sèvres.

Mon oncle, le lieutenant général, qui voudrait bien que ce fût des armées du Roi, & moi aussi, m'a envoyé pour étrennes, devinez quoi ? d'antiques pierres de couleur de sa défunte. Comme cela la faisait briller à, il a cru que sa nièce en ferait, à plus forte raison, éblouie à Paris. L'intention est bonne, mais je n'ai pas d'orviétan à vendre ; vous me direz, Vendez-les, & ayez-en à la mode ; c'est bien

dit, mais vous ne connaissez pas le frère de ma mère, il regarderait comme un mépris, si je dénaturais les présens; ils sont trop rares pour les arrêter si vite.

Pour le coup, mon cher tuteur, vous devez en avoir assez, je ne me lasse pas de vous écrire, mais vous devez vous lasser de me lire, &, tout galant que vous êtes, vous en conviendriez si j'étais auprès de vous; voilà une idée qui tire un rideau noir sur toutes les autres; raison de plus pour vous quitter, mais toujours en soupirant après le moment de recommencer ».

MADAME DE LINTZ.

Je trouve cette lettre bien décousue, il y a plus de suite ordinairement.

LE COMTE.

J'ai été forcé de la copier comme l'Abbé vient de la lire, sans quoi je n'aurais pu la donner; l'analyse de mon ouvrage sentait trop la prévention de l'amitié. Ce qu'on peut se dire & s'écrire sans conséquence, entre amis, n'est pas.

358 **LES SOUPERS DE YAUCLUSE.**

toujours pris de même par le public, il ne faut pas prévenir son jugement.

LA MARQUISE.

Mais nous ne sommes pas le public ?

LE COMTE.

Pardonnez-moi cette réserve. . . .

MADAME DE CHANCEAUX.

Allons, j'opine pour la liberté ; mais dites-moi ce que c'est que ces variantes dont vous parle Pouponne ?

LE COMTE.

Ce sont des changemens, des duo & des trio, que j'ai faits dans mon opéra de la vengeance de l'Amour.

MADAME D'ERBY.

Et la chanson ?

LE COMTE.

De mauvais couplets de commande, pour une femme qui ne mettait pas assez au jeu.

LA MARQUISE.

Qui est-ce qui nous en donnera de meilleurs pour terminer notre soirée ?

LE COMMANDEUR.

Belles Dames, voici une chanson qui
tient de l'impromptu, vous me l'avez
toutes inspirée; le nombre me sauvera
du courroux de ma Bergère en titre.

(*Il chante.*)

A I.R. : *Que ne suis-je la fougère, &c.*

Quittons le style vulgaire,
Et prenons celui des Dieux.
Je me croyais sur la terre,
Amis, nous sommes aux cieus:
Junon, Vénus & Minerve,
Hébé, Flore sont ici;
Je fens au feu de ma verve.
Qu'Apollon s'y trouve aussi.

Jupiter, en ton absence,
Que ne puis-je, à mon désir;
Me servir de ta puissance!
Changé bientôt en Zéphir,
Je pourrais rafraîchir Flore,
D'Hébé caresser le sein;
Sous une autre forme encore,
A Vénus faire un larcin.

J'apprendrais comme Minerve
Assaisonner la raison;
J'aurais, malgré sa réserve,

160 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Une faveur de Junon :

Bientôt, usurpant la place

D'un Dieu du sacré vallon ,

Je surprendrais au Parnasse

Quelques secrets d'Apollon.

Ce serait pour vous les rendre ;

Déités qui m'enflammez.

Votre cœur devient plus tendre ,

Belles , lorsque vous rimez.

Le poétique délire

Embrase l'ame & les sens ;

Que votre main , de ma lyre

Tirerait de doux accens !

Mais , plein du Dieu qui m'inspire ,

Je porte trop loin mes vœux ;

Je sens que je perds l'empire

Où j'aspirais dans les cieux :

Je retombe sur la terre ;

Mais où n'est-on pas heureux

Quand on prend à sa Bergère ,

Pour gage, un baiser ou deux ?

L A M A R Q U I S E .

Mon Berger, vous savez que je n'ai pas voulu être Déesse, je loue votre galanterie sans accepter la dédicace ; & pour détourner les vapeurs de l'encens que

XLV. SOUPERS. 161

vous venez de nous prodiguer, Saintre
ya nous chanter une roade sur le prin-
temps, que je lui connais; c'est un hom-
mage que nous devons à la saison qui
règne toujours ici, & nous irons nous
coucher en la chantant, & en la dansant.

SAINTRÉ.

Volontiers, Mesdames.

(*Il chante.*) -

AIR : *G. Mai ! à Mai !*

Toi, qui viens de ramener
Les plaisirs à ta suite,
Printemps, tu m'as su charmer :
Par toi mon cœur palpite.
Plein de tes effets,
Je veux chanter tes attraits. *Chorus.*

En rallumant les désirs
De la tendre Bergère,
Tu fais pouffer des soupirs
Sur la verte fougère.
Plein, &c.

Tu rassembles les oiseaux
Sous le naissant feuillage ;
Dans mille concerts nouveaux
Tu reçois leur hommage.
Plein, &c.

162 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

L'hiver assoupit l'Amour
Dans les bras de sa mère ;
Il commence , à ton retour ,
A parcourir la terre.
Plein , &c.

Tu rends la vie à nos fleurs ,
Le cours à nos fontaines :
Sans toi pourrions-nous en chœurs
Fouler ainsi les plaines ?
Plein , &c.

Tu fais jusqu'au sein des eaux
Eprouver ton empire ;
Dans ses humides roseaux
La Naiade soupire.
Plein de tes effets ,
Je veux chanter tes attraits.

¶ Tous s'en vont en répétant le refrain.



XV. SOUPER.

LA BARONNE.

IL me tardait bien que nous fussions seuls ; oh ! j'ai un radotage à vous conter , dont je suis folle , je l'annonce ; toute la nuit vos planètes d'hier m'ont roulé dans la tête , j'ai voulu en faire quelque chose , ainsi que de tous les autres astres du firmament. Je me suis rappelé la pluralité des mondes de l'ingénieux Fontenelle , & ne voilà-t-il pas que j'ai bâti aussi mon système ; oh ! l'Abbé , vous avez beau rire , je vous ai passé , sans mot dire , celui du Soleil , vous écouterez le mien ; d'ailleurs il est bien plus intéressant , puisqu'il embrasse l'Univers.

L'ABBÉ.

Loin de vouloir fronder vos idées , je suis prêt à vous servir de secrétaire &.....

LA BARONNE.

Non , non , je veux que tout soit de

moi, sur-tout ne m'interrompez pas; or écoutez : j'ai supposé que toutes les étoiles, planètes, &c. étaient peuplées; les globes froids, en raison de leur distance du Soleil qui les éclaire, échauffés par des feux intérieurs; les globes noyés dans les rayons brûlans, rafraîchis par des eaux abondantes, du nitre, des vents, &c. Me voilà, comme vous voyez, débarrassée de l'incendie & de la gelée, par conséquent libre de peupler mes astres d'humains; mais, ce n'est pas tout, ces êtres ne doivent pas tous se ressembler; en considérant l'immense quantité d'individus distincts qui remplissent l'intervalle de l'homme à la mite, & qui vont toujours en s'éloignant de sa forme, à commencer par l'orang-outang, je me dis: N'y aurait-il pas aussi de l'homme à la Divinité, des êtres tendans par gradation à la perfection, du moins à celle dont ce qui est créé est susceptible! Alors mes idées s'étendent, & je vois les globes obscurs, les lunes peuplées d'une race d'hommes moins imparfaite que nous,

lesquels, peut-être, ont successivement rempli leur tâche & passé par des degrés d'expiation, en voyageant d'astre en astre, jusqu'à ce que, purifiés par tant de pèlerinages, ils aient mérité d'entrer glorieusement dans le Soleil. Alors si le système de l'Abbé ne suffit pas pour garantir mes élus de la brûlure, je me tire d'affaire en leur faisant dépouiller, toujours par gradation, la grossière enveloppe des mortels, & je les fais arriver dans la région du feu avec une substance purement aérienne, un corps glorieux & impassible; voilà le ver rampant, la chrysalide engourdie, s'élançant dans les plaines de l'air; voilà les anges, voilà l'homme rendu à sa première dignité, qui s'est rapproché, à l'aide des siècles & des épreuves, du principe unique & générateur, dont son orgueil & sa désobéissance l'avaient justement séparé.

MADAME DE LINTZ.

Le voilà au numéro soixante-trois, après avoir esquivé la prison, le puits, la mort, &c.

LA BARONNE.

Justement, c'est le jeu de l'oie qui m'a fourni l'idée de mon système.

LE COMMANDEUR.

A merveille, Baronne, bien imaginé & bien rendu ! mais savez-vous que votre système n'effarouche pas même le théologien le plus scrupuleux ? car enfin, celui qui, dans le cours de ses épreuves, aura perdu le droit de passer dans le globe de grace, pourra bien aller rôtir dans un soleil qui n'aura ni pluie, ni vent, ni onguent contre la brûlure ; & voilà l'enfer faisant partie de votre joli Roman, comme les soleils tempérés en feront le paradis.

L'ABBÉ.

Baronne, avez-vous lu le Dante ?

LA BARONNE.

Non.

L'ABBÉ.

Eh bien ! à vous la gloire de la comparaison ; il avait dit avant vous, de

l'homme , que c'est un ver né pour devenir un ange.

LA BARONNE.

Je suis fort glorieuse , en effet , de m'être rencontrée avec ce bel esprit Italien ; je ne le connais que par des morceaux traduits de son enfer ; & celui d'Ugolin m'a tellement rembruni l'imagination , que j'ai mis le Poëte à côté d'Young ; mais imaginez-vous donc que j'allais me mettre à la mode , détruire sans remplacer , faire briller mon esprit aux dépens de mon jugement ? je ne suis pas encore parvenue à ce degré d'extravagance , & parmi tous vos beaux esprits anciens & modernes sur-tout , je n'en vois point de plus méprisable que ceux qui ont osé s'attacher à sapper , par les fondemens , ce qui nous soutient dans l'adversité , nous contient dans la prospérité , réunit les humains , les invite à se secourir , sert de frein au faible , intimide le fort , & présente un avenir si consolant aux malheureux ! sans la religion , à quelle récompense la vertu pourrait-elle prétendre sur ce globe ?

LE COMTE.

Ma foi, Baronne, vous devenez sublime en théologie, comme en physique; nous allons être vos écoliers.

L' ABBÉ.

C'est peut-être ce que nous pourrions faire de mieux. Eh bien! Mesdames, quand vous voulez suivre, sans distractions, le sens droit dont la nature vous a douées, ne nous précédez-vous pas dans la carrière même la plus abstraite?

LA BARONNE.

Je suis vraiment contente de moi; mon rêve avait échauffé mon imagination, &, perdant de vue les objets matériels, je rencontrais dans les airs ces légions d'Intelligences que la Divinité a attachées aux sublimes fonctions de nous guider, de nous préserver & de combattre pour nous contre nos ennemis invisibles. Je les voyais, distingués par les signes de leur hiérarchie, brillans de la gloire, qui, du trône du Très-Haut, rejaillissait sur eux pour suivre & précipiter dans l'abyme ces
séraphins,

Séraphins, jadis si superbes & aujourd'hui flétris, & portant sur leur front obscur le signe de réprobation..... Mais je m'apperçois que tout le monde rit, je deviens trop savante ; au moins n'y a-t-il pas matière à me faire aller, comme en Espagne, augmenter les troupeaux du Saint-Office ; je suis dans les termes de l'Écriture.

DORIVAL.

Ce despotisme monacal n'est aujourd'hui qu'un faible épouvantail, on n'abandonne même plus les malheureux Juifs à ce tribunal sanguinaire. On a enfin conçu que ce sont des hommes, & les *Auto-da-fé* n'offrent plus que des processions ordinaires, dont les acteurs, pris dans la lie du peuple, n'éprouvent que quelques corrections fraternelles, nullement déshonorantes.

SAINTRÉ.

Voilà qui compense le mal qu'ont fait les philosophes modernes, en détruisant des opinions salutaires ; mais ils ont éclairé

Tome II.

H

les hommes sur plusieurs abus dont ils étaient journellement les victimes : ainsi la réflexion nous ramènera toujours à la Fable des deux Tonneaux.

MADAME DE LINTZ.

Moi, j'ai fait aussi mon système; mais il tient autant à la morale qu'à la physique, & j'ai dit : A l'époque du déluge les hommes étaient fort instruits, & par suite fort méchants. Ils furent noyés, & avec eux, toutes les connaissances & tous les crimes allèrent au fond de l'eau. Il survint cependant un germe de tout cela, & la nouvelle race s'en ressentit. Voilà une quarantaine de siècles que nous allons toujours en augmentant du côté de l'instruction, & toujours en empirant du côté des mœurs; il y a même une secte, dit-on, qui lit déjà dans l'avenir. Les hommes sont si entreprenans, que j'ai bien peur que la Divinité, quand elle verra ses secrets prêts à être découverts, ne fasse de notre globe une grande mine qui jouera quelque nuit, & nous réduira en charbons; car

chaque élément doit concourir à son tour, charitablement, à nous rayer de la liste des vivans.

MADAME D'ERBY.

Si bien donc qu'un beau matin, à une autre époque de révolution générale, le vent nous balayera ou nous transportera, peut-être tout vivans, dans une autre planète ; ou bien la Terre, en s'entr'ouvrant, nous épargnera les frais de notre enterrement.

L'ABBÉ.

Ce qu'il y a de fort bon, c'est que ces Dames croient dire des extravagances, & les tirer de leur fonds, tandis que tout cela est écrit.

LA BARONNE.

Qui, pour vous qui feuillotez tous les bouquins dans toutes les langues ; mais nous qui savons à peine la nôtre, & qui ne lisons que le Journal de Paris & quelques Théâtres du jour, où voulez-vous que nous prenions ces idées. su-

blimes? non, l'Abbé, c'est d'inspiration,
ne nous ôtez pas du moins ce mérite.

L' A B B É.

Mesdames, vous êtes en si bon train
sur les systèmes, que je vous conseille de
lire Boulanger.

M A D A M E D E L I N T Z.

Qui est ce Boulanger?

L E C O M T E.

Un homme étonnant & qui vous ferait
bien voir du pays, si vous aviez le cou-
rage de le suivre. Il prétend que toutes
les cérémonies religieuses de toutes les
nations, ne sont que la commémoration
du déluge, de la mort & de la résur-
rection de la nature; &, en vérité, ses
preuves sont séduisantes. On ne lui re-
proche que des citations peu exactes; mais
il faut savoir que cet érudit faisait son livre
sur les grands chemins, en inspectant ses
ouvriers, & toujours de mémoire.

L' A B B É.

Ce jeune homme serait allé loin; la

lame, malheureusement, a usé le fourreau trop tôt pour la littérature, &, en particulier, les érudits ont fait une perte. Laborieux & doué d'un sens droit, il eût un jour fait bon usage des matériaux immenses qu'il avait amassés.

LE COMMANDEUR.

Vous ne parlez pas de *Pernetty*, que tant de gens regardent comme un fou.

L'ABBÉ.

Jen'ose le juger; mais j'avoue de bonne foi, que je voudrais avoir fait les Fables Egyptiennes & Grecques, au risque du jugement.

LE COMMANDEUR.

Mais c'est un système.....

L'ABBÉ.

Chut....., nous avons assez défriché aujourd'hui les landes de l'érudition.

MADAME D'ERBY.

Je tremble qu'on ne sorte des sciences abstraites, ayant de m'avoir expliqué ce

H 3

que c'est qu'une comète, l'Abbé, encore cet acte de complaisance.

L' A B B É.

Les comètes diffèrent en apparence des autres astres par une chevelure, & parce que n'étant pas contenues comme les planètes dans la largeur du zodiaque, ce sont des étrangères qui viennent accidentellement voyager dans notre Univers, & qui, n'en ayant ni les mœurs ni les usages, marchent en tous sens, avancent, rétrogradent, s'approchent du Soleil, ou s'en éloignent si prodigieusement, qu'on ne comprend rien à leur nature.

M A D A M E D' E R B Y.

Mais, cette chevelure, d'où vient-elle ?

L' A B B É.

Je soupçonne qu'à mesure que les comètes approchent du Soleil, le fluide électrique de cet astre attire le leur, & que c'en est l'épanchement qui forme cette chevelure ; ce qui appuie ma conjecture, c'est que cette trace lumineuse augmente

ou diminue, à proportion de la distance où la comète est du Soleil.

MADAME DE LINTZ.

Grace à l'érudition complaisante de l'Abbé, nous voilà de connaissance avec toute la famille des astres, & il fait bon en avoir par-tout; maintenant continuons celle que nous avons commencée avec les productions du Marquis & de la Marquise. Je n'ai pas oublié que vous aviez offert de l'amitié à votre futur, & qu'il avait eu la mal-adresse ou la malice de l'accepter.

LA MARQUISE.

Cela est vrai, je me cassai la tête à lui faire quelques vers que voici.

* Dangereux Licidas, vous dont l'ame est si belle,
Que la simple amitié, que l'amitié fidelle
Suffise à votre cœur & remplisse vos vœux,
Je m'engage à mon tour d'en former les doux
noeuds,
Même je vous promets de la rendre un peu tendre;
Mais à rien désormais vous n'oserez prétendre :
Tout vous en fait la loi,
Tout l'exige de moi.

H 4

176 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Écoutons la raison , suivons-la sans partage ;
Le bonheur n'est-il pas son lot, son héritage ?
Évitons , croyez-moi , d'inutiles soupirs ,
Abjurons , il le faut , l'Amour & ses plaisirs :
Mais livrons-nous toujours à l'Amitié fidelle ,
Jurons-nous , Licidas , d'en être le modèle.

LE COMTE.

Il me semble que j'aurais deviné à votre
ton , que votre cœur n'était pour rien
dans ces vers-là ; & il vous prit au mot.

LA MARQUISE.

Jugez-en par la réponse.

J'accepte avec reconnaissance ,
Pour le porter avec orgueil ,
Un titre que la confiance
Me rendra cher jusqu'au cercueil.

Peut-être un sentiment plus tendre ,
Né du plaisir toujours flatteur
De s'admirer & de s'entendre ,
Fut la chimère de mon cœur.

Peut-être , séduit par les charmes
De la figure & de l'esprit ,
J'usai trop faiblement des armes
Que la sage raison m'offrit.

Peut-être, dans son imprudence,
Imitais-je l'enfant léger
Qui, fier de son âge, s'avance,
Provoque, & brave le danger.

L'illusion fut passagère,
Tout s'arma contre mon erreur;
Je te perdis, douce chimère,
Et je rougis d'avoir un cœur.

Mais si le Dieu de la nature
Pour nous ne peut plus l'embellir,
Si la volupté qu'elle épure
Nous menace d'un repentir :

Fidelle compagne du Sage,
Viens semer des fleurs sur nos jours;
Pour t'encenser il n'est point d'âge,
Il n'en est qu'un pour les amours.

Je descends, il est vrai, d'un trône,
Mais j'y fus placé par l'erreur :
Celui que l'Amitié couronne,
Pour un songe obtient le bonheur.

MADAME D'ERBY.

Un homme qui aurait ainsi donné à
gauche, ne m'aurait pas séduite.

SAINTE.

J'aurais cru au contraire, que de trop

H 1

178 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

délicatesse était de votre ressort, il faut toujours paraître vouloir ce que veut l'objet de notre préférence.

MADAME D'ÉRBY.

Langage de Ruelle ; il faut être franc avant tout.

SAINTRÉ.

Il faut en donner l'exemple.

MADAME D'ÉRBY.

Oh ! voilà bien de vos préjugés, vous ne pouvez pas vous contenir long-temps ; le bout d'oreille passe & vous trahit.

SAINTRÉ.

Ce serait entamer une nouvelle dissertation, que le Comte voudra bien nous épargner en nous lisant la huitième lettre.

MADAME D'ÉRBY.

Vous êtes fort pour éluder les difficultés.

SAINTRÉ.

Je les crains beaucoup.

LE COMTE.

Allons, ne nous boudes pas, voyez-

vous que nous en ririons, tant nous sommes persuadés que cela ne durerait pas.

MADAME D'ERBY, à Saintre.

Voilà, Monsieur, à quoi m'expose votre opiniâtreté; vous n'avez jamais su céder.

SAINTRÉ.

Mon silence va prouver le contraire.

LE COMMANDEUR.

Comme, il est temps d'approcher les pompes, l'incendie fait des progrès.

LE COMTE.

Ma huitième lettre ne cadre pas avec la huitième de Pouponne; les retards des postes jettent un peu de confusion dans la correspondance de la Corse; mais on se rappelle en gros le contenu des lettres précédentes, & cela tient au courant.

Huitième Lettre du Comte.

25 Janvier 1777.

« Soyez tranquille, mon adorable & modeste pupille, vos charmantes lettres n'entreront pour rien dans mon voyage.

H 6

180 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

vous avez su y mettre ordre par les louanges excessives que vous m'y prodiguez ; & il faudrait que je fusse plus fort & plus pétri d'amour-propre que P.... pour rendre publics des sentimens que je fais apprécier , mais que tout le monde n'apprécierait pas de même ; cependant je vous avouerai que je n'ai pas pu me refuser de lire quelquefois de vos agréables faillies à des gens de goût , & auxquels le sel n'en échappait pas ; pardonnez cette petite indiscretion à l'enthousiasme , c'est la seule dont vous aurez jamais à vous plaindre de ma part. Pauvre Pouponne ! un gros rhume avec une petite poitrine ; D..... vous aura sans doute donné du sirop de calebasse , il'en a toujours : mêlez aussi un peu de baume du Pérou ou de la Mecque, dans du bouillon ; prenez cela dans votre lit trois ou quatre matinées de suite , & reposez une heure ou deux après , pour donner le temps à ce remède de faire son effet , qui est d'adoucir la plèvre , & d'humecter cette membrane que la toux a saignée. Ne chantez pas de

quelque temps, imitez la nature; le rossignol se tait dans cette saison; point de travail appliquant, & ne vous tenez pas trop près du feu, il dessèche la poitrine; & quand ensuite on sort bien chaud, on est plutôt saisi par l'air extérieur, source des rhumes.

Pour le moral, votre pharmacie est assez bien composée pour n'avoir pas besoin de recette étrangère; votre ame, douce & honnête, fait jouir même de ses privations; jusqu'aux élans qu'elle éprouve, à ces impatiences momentanées que lui causent certaines comparaisons, tout la ramène à cette tranquillité philosophique qu'entretiennent une conscience pure & des mœurs innocentes.

La mort de M. serait un coup de foudre pour bien des gens à ma place. J'ai peu de monde auprès de M. comme vous le dites, je le crois incapable d'une injustice; mais combien de temps fera-t-il en place? Je vois déjà d'ici son successeur, dans l'adjoint qu'on lui a donné; & si je connais bien l'un & l'autre,

le premier se lassera bientôt de signer ce qu'il n'aura pas fait, & le second d'être subordonné, au moins en apparence; on trouvera une tournure pour lui donner les fonctions de Ministre, n'en pouvant avoir le titre. M.....est entreprenant, hardi & instruit, on lui laissera faire quelques opérations; mais dès qu'il voudra toucher au vif, le Clergé & la Finance, qui ne peuvent le perdre de vue, crieront *Tolle*, & il en viendra un autre pour autant de temps; & voilà comme un Etat s'achemine à sa ruine. Ces changemens continuels ne permettent aucune suite aux opérations, le fil en est continuellement interrompu; chaque homme a ses vues & ses moyens, & malheureusement personne n'adopte volontiers les plans des autres; au contraire, le Ministre qui entre en place, créature d'une cabale, est forcé d'en épouser les haines & les intérêts, ils sont opposés nécessairement à ceux qui dirigeaient l'ex-Ministre; par conséquent, le nouveau bouleverse tout ce qui a été commencé. Il est bien difficile que des

moyens diamétralement opposés, arrivent, en finance, au même but; aussi voyons-nous des contrariétés qui achèvent de nous dégrader dans l'esprit des étrangers; ajoutez à tout cela que chaque Ministre a, pendant son court règne, prodigué des sommes, & peut-être commis des injustices pour se soutenir, & qu'il finit par augmenter les charges de l'Etat, tandis qu'on ne l'avait choisi que pour le soulager!

Pardon, belle Pouponne, je viens de m'enfoncer dans la politique, assez maladroitement; ce que je vous écris-là, vous l'entendez dire tous les jours; mais j'étais, dans ce moment, le Curé qui ne voit dans la lune que des clochers de cathédrales; puissiez-vous y voir deux amans heureux, sans avoir de vœux à former.

Tandis que vous clouez des peaux partout, nous avons un beau soleil sur la tête; il y a eu un peu de neige, mais cela n'a pas duré. Les Corfès appellent cela l'hiver; nous nous en accommoderions bien à Paris au mois d'Avril.

Pauvre petite ! n'avoir à lire que ses heures, je ne dirai pas qu'elle fait par cœur, convenez que c'est un plaisant aliment pour un esprit qui meurt de faim ? ce ne fut jamais là le moment de la dévotion.

Vous ne me dites rien des spectacles, on a donné cependant du nouveau ; je pourrai bientôt vous parler de ceux de Bastia, car on projette de jouer la comédie ; ce n'est pas ce qui me flatte le plus : on fait fonds sur moi, & moi je fais fonds d'avance sur beaucoup de peines & de tracasseries que cela me vaudra. M. de M.... a fait faire ici une fort jolie salle ; des personnes intéressées à lui faire la cour, voudraient l'étrenner à son arrivée, cela est fort bien, je consens à y contribuer, mais je ne voudrais pas jouer ; ma complaisance ni mon intention ne me sauveraient pas le ridicule. Peut-être ne fera-ce qu'une billesvee ; je ne vois pas de femme, sur-tout pour l'opéra, car on en veut un ; & le temps me sauvera comme il a déjà fait si souvent. Il faut être

conséquente, belle boudeuse; comment voulez-vous que mon cœur se mêle de la peinture de mes plaisirs? c'est exiger un tableau de paysage d'un peintre d'histoire. Quand je vous fais le racontage de mon insipide & uniforme végétation, le pauvre n'a que faire là, il n'y paraîtrait que pour vous dédier une élégie; & une élégie à Pouponne! mais quand il s'agit de vous peindre les regrets, les peines de l'absence, de rendre à vos graces, à vos talens, à votre esprit, & sur-tout à votre cœur, la justice qui lui est due; ah! c'est alors que le mien n'admet point de partage: aussi, dans ce moment, ne fais-je pas plus où est mon esprit, que les maudits bateaux de poste qui n'arrivent ni ne partent. Adieu, ma charmante pupille, je vous envoie le chaste baiser de l'amitié ».

LA MARQUISE.

Je vois bien que le climat de la Corse ressemble beaucoup au nôtre.

LE COMTE.

Je regarde la Corse comme un démem-

136 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

brement de la Provence; le sol, les productions & le climat sont les mêmes; c'est une remarque que j'ai faite à mon retour. Les couches de terre, vers Antibes, sont pareilles à celles de la côte de Calvi, & du cap Corse qui sont vis-à-vis. Il semble que les deux peuples devraient aussi avoir des rapports dans les mœurs & dans le caractère, & je ne sais rien de plus opposé. Autant le Provençal est actif, autant le Corse est ennemi du travail, apathique, & peu disposé aux arts. Il ne manque cependant pas d'esprit, il l'a au contraire très-juste & subtil. Le paysan est rusé & éloquent, mais il ne retrouve son activité que lorsqu'il faut satisfaire sa vengeance, qui est sa passion dominante.

LE CHEVALIER.

La tyrannie des Génois, les guerres intestines qui en ont été le fruit, & un amour mal-raisonné de la liberté, sont la source de la plupart des défauts que l'on reproche aux CorSES : voilà mon opinion.

LE COMTE.

Elle est assez fondée; vous pouvez y

ajouter que quelques-unes de leurs vertus donnent naissance à des vices. Leur sobriété, par exemple, cause leur paresse : accoutumés à vivre avec la châtaigne & le lait de leurs troupeaux, ils dédaignent de cultiver la terre. Mais permettez que je vous renvoie à mon voyage de Paris en Corse ; la deuxième partie vous donnera une idée plus détaillée de cette île. L'Abbé, voilà la réponse de Pouponne.

L' A B B É lit.

Septième Lettre de Pouponne.

10 Février 1777.

« Mon carnaval a été bien triste, cher tuteur ; je n'ai dansé qu'une fois, encore me l'a-t-on reproché ; jusqu'à ce monstre de Rosbif qui s'est mis du parti de ma tante, comme si les vieilles filles n'étaient pas toujours les plus fortes contre les jeunes. Oh ! il me le payera, le matou. Vous le dites si fourré, venez voir comme il grelotte auprès du feu, comme il va voir aux portes où il manque des peaux. Je lui dis, pour le faire enrager, qu'il est

mauvais Physicien, qu'un appartement trop exactement fermé est mal-sain, que l'air échauffé perd son ressort; mais je ne lui dis pas que je tiens cela de vous : il ouvre de grands yeux bien bêtes, me fait un mauvais compliment, & puis je dis que j'ai la migraine, & je m'en vais dans le petit boudoir, où je vous écris toutes ces misères-là faute de mieux. Voyez comme ces hommes qui nous reprochent d'être indiscrets, le sont eux-mêmes. Vous n'avez pas pu cacher que vous étiez en correspondance avec une jeune personne, & cela n'a qu'à venir à certaines oreilles... Messieurs les Philosophes, il en passe toujours un bout chez vous. L'enthousiasme ne m'éblouit pas; je fais bien le mot, mais c'est moi qui suis discrète. Vous vous êtes douté que je gronderais, car vous m'avez cajolée à merveille. Oh ! l'encens ne manquait pas, mais je n'en suis pas la dupe; j'aurais bien mieux aimé le sirop de calebasse que D... ne m'a point donné. J'ai pris des laits de poule, du bouillon-blanc, du lait coupé, & cent

mille autres drogues semblables, si fades, si dégoûtantes, que mon cœur se soulevait; j'aurais bien mieux aimé quelques bons cornichons, de la salade & des olives; il n'y avait que cela qui me tentait, & justement cela se trouvait à la tête de la liste des fruits défendus.

Je suis bien de votre avis, le second remplacera le premier, j'en ai déjà entendu parler sur ce ton-là. Oh! qu'on voit de choses quand on vit un peu de temps! on en lit beaucoup sur-tout, & on a le plaisir de citer; & quand on cite aussi à propos que vous, c'est comme si on avait créé.

Vous êtes bien heureux là-bas de voir le soleil, & de vous promener dans la vilaine saison des Verseaux: mais ce nom est significatif; est-ce parce qu'il pleut qu'on les appelle Verseaux?

Que vous êtes méchant, Monsieur montuteur! vous m'allez parler spectacle, & vous voulez que je vous en parle, tandis que vous savez que j'enrage de n'y pouvoir aller; est-ce que ma très-honorée,

mais très-dévotement tante, a rabattu de son rigorisme ? Vous voilà bien sur les papiers ; monter sur le théâtre, c'est bien pis qu'aller y voir les autres ; elle ne conçoit pas cela à votre âge, & donner une jeune ame au démon en en faisant une comédienne ! heureusement que ce n'est pas une française ; je n'ai pu y tenir plus long-temps. O mon ami ! que vous auriez ri de me voir rire ; enfin ç'a été de si bon courage, que ma tante n'a pu s'en tenir, elle a fait chorus avec Biron (1) qui en était aux larmes. Cela m'a valu la comédie ; la vôtre ne sera jamais si plaisante ; vous vous défendez de la jouer, & je suis sûre que vous en mourez d'envie. C'était votre fureur à D... ; les goûts s'engourdissent, mais ne meurent pas, un rien les réveille ; allons, soyez de bonne foi, convenez que c'est vous qui avez mis tout cela en train ; je vous reconnais bien, ce sont autant de pantins que vous allez faire sautiller pour votre plaisir ; mais prenez garde qu'ils n'aperçoivent le fil & la main à

(1) Sa femme de chambre.

laquelle ils obéiront , car il y a des pantins mutins.

Vous avez bien fait de ne pas me dédier d'élégie , c'est un genre de poésie que je ne peux pas souffrir , pas même la vôtre à Chloris ; quoique vos académies l'aient inscrite au livre d'or , Héraclite n'aurait pas fait fortune auprès de moi ; voilà pourquoi je prends en grippe ceux qui lui ressemblent : Rosbif n'écoute-t-il pas ?

Voilà ma tante qui dévotement s'impatiente contre moi , parce que l'heure du reversi passe , & qu'elle craint de trouver la place prise ; je ne m'étais pas souvenue que c'était aujourd'hui le jour de mère-grand , il faut bien aller m'en-nuyer ; quelle différence d'aller là ou de causer avec vous , cher tuteur ; c'est comme vous écrire , ou vous voir ».

MADAME DE CHANCEAUX.

Je ne reviens pas de cet alliage de faillies & de raison , & de ces tournures originales.

SAINTE.

Cesont, sur-tout, les comparaisons

qui me frappent, leur justesse fait autant d'honneur au jugement de cette jeune personne que l'assaisonnement de son style en fait à son esprit.

LA BARONNE.

Il me paraît si étranger à son âge de moraliser, que je prends bien plus de goût à ses espiègleries; je lui crois même une pente décidée à draper.

LE COMTE.

On juge quelquefois trop vite sur les apparences; quand on prend la peine d'approfondir certaines personnes, on s'aperçoit, à l'usage, que, dans la jeunesse sur-tout, l'esprit est enclin à se produire; qu'il ne brille jamais plus que dans les comparaisons, les tableaux, les applications; que, flatté du tribut d'applaudissemens que ses petits écarts lui valent, il ne s'arrête pas toujours au point où il commence à blesser. C'est un défaut sans doute, mais c'est celui de l'âge, il est commun à presque tous les gens d'esprit; mais lorsqu'à côté de la saillie, fût-elle même un peu trop aiguë, on

on voit l'épanchement d'une ame sensible, d'un cœur honnête; tous ceux qui sont doués de ces deux avantages inappréciables, doivent, en se reconnaissant, en savourant l'éloge qu'ils méritent, se demander s'ils n'ont jamais encouru la censure que leur esprit prodigue aux autres. Ce retour sur soi-même, ramène à l'indulgence, que j'ai toujours envisagée comme une des premières vertus sociales.

LA BARONNE.

Grand-merci, Bourdaloue, vous prêchez une vertu, dont je veux commencer l'exercice par vous-même; vous êtes accoutumé à trouver des écolières dociles.

LA MARQUISE.

Dorival, il y a un peu de temps que vous vous reposez, n'avez-vous jamais eu d'écolières? & ne vous souviendrez-vous pas de quelques-unes de vos leçons en vers?

DORIVAL.

La première que j'ai donnée, n'a pas dû me flatter, le succès n'y a guère ré-

pondu. J'avais une petite voisine de quinze ans fort alerte; quoique je n'en eusse que dix-huit, je ne voulais pas la séduire; mais je désirais cependant me la ménager: je crus tout concilier dans les conseils que j'avais mis en vers. Les voici:

Si tu savais combien je t'aime,
 Si tu voulais voir dans mes yeux
 Combien ma tendresse est extrême;
 Si tu voulais faire encor mieux,
 Et dans les tiens me laisser lire
 Que tu partages mon délire,
 Mon impatience & mes feux,
 Laure, tu ferais deux heureux.
 Mais, pareille en tout à la rose
 Cachée en son bouton naissant,
 Le temps encor, le temps s'oppose
 Aux soins du Zéphir caressant,
 Qui, pour te voir plutôt éclore,
 Devient tous les jours plus pressant,
 Ah! redoute l'amant de Flore;
 Il a des ailes, & l'Aurore
 N'éclaire, hélas! que trop souvent
 Son triomphe & son changement.
 Laure, de nos fleurs les plus belles
 Le volage a fait le malheur:
 Armes-toi d'épines cruelles;

Et pour mieux défendre ton cœur,
Apprends que s'il n'est pas timide,
L'amant ne sent que des désirs;
Celui que le sentiment guide
N'a que des yeux & des soupirs.

MADAME DE LINTZ.

N'eûtes-vous que cela pour la Rose?

DORIVAL.

La Rose ne fut pas docile.

Fiez-vous à quinze ans aux façons enfantines;
Cultivez une rose, espérez-en le don,
Le timide Poète écartait les épines,
Le Profateur hardi la cueillit en bouton.

MADAME D'ERBY.

En vérité, Dorival, voilà une bonne
foi qui est bien rare; vous me recom-
manderiez avec les hommes.

DORIVAL.

S'il en était besoin.

MADAME D'ERBY.

Je suis bien de mon pays de croire aux
miracles.

SAINTE.

C'en serait un beau que celui qui détruirait la prévention.

LA MARQUISE.

Allons, Commandeur, une chanson pour la clôture.

LE COMMANDEUR.

Marquise, j'en ai fait une, il n'y a pas long-temps, dont je pourrais me faire honneur auprès de vous, si j'osais me flatter que vous voulussiez y faire une réponse.

LA MARQUISE.

Avant de vous la promettre, je veux connaître la demande.

LE COMMANDEUR.

Allons, je risque ma chanson, pourvu qu'elle ne vous en paraisse pas une.

(Il chante.)

AIR: N.º 3.

Définis-moi, Zélis, ce sentiment
Qui porte le trouble en mon ame ;
Ce n'est pas de l'Amour le fol égarement,

Et c'est de l'Amitié plus que la chaste flamme,

Je ne suis point ton amant,

Non, tu n'es que mon amie,

Et cependant mon cœur éprouve le tourment

Des craintes, des désirs & de la jalousie.

Je connais trop combien tu crains l'Amour,

Je le redoute trop moi-même,

Pour attendre de toi le plus léger retour.

Mais ne puis-je savoir, Zélis, comment je t'aime ?

Je ne suis, &c.

Dans les plaisirs l'Amour met son bonheur :

Plus il obtient, plus il demande.

Je résiste à ce Dieu, je laisse en paix ton cœur,

Mais je ne puis souffrir que quelqu'autre y prétende.

Je ne suis, &c.

Dans mon printemps, quand j'étais amoureux ;

C'était une brûlante flamme

Qui troublait ma raison & brillait dans mes yeux.

Tu prends moins sur mes sens, mais bien plus sur mon ame.

Je ne suis point ton amant,

Non, tu n'es que mon amie.

.. Pourquoi mon cœur, Zélis, sent-il donc le tourment

Des craintes, des désirs & de la jalousie ?

I 3

198 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

LA MARQUISE.

Par exemple, cela est de ma force ; en me servant de vos rimes, je tenterai la réponse ; mais, à propos, qui est-ce qui pourrait se rappeler les couplets sur les deux roses de Mademoiselle *Cosson de la Cressonnière*, ils m'ont paru fort jolis, & je les ai oubliés ; c'est pour suivre la matière que Dorival avait entamée.

SAINTRE.

Je m'en souviens, & même j'ai trouvé qu'il manquait un couplet, & je l'ai fait. Voici les siens :

LES TROIS ROSES.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

* La jeune Life, attendrie
De tous les foin d'Alcidon,
Un beau jour, dans la prairie,
D'une rose lui fit don.
Life, simple en toute chose,
Rougit alors jusqu'aux yeux ;
Alors au lieu d'une rose,
Le Berger en voyait deux.

* Des mains de la Pastourelle
 Il prend le cadeau charmant,
 Et, toujours plus épris d'elle,
 Il s'écrie, en soupirant:
 Combien me flatte & m'honore
 La rose que je reçois !
 Ah ! qu'Amour me donne encore
 L'autre rose que je vois !
 Un rival, qui bouche close,
 Caché derrière un buisson,
 Voyait le don de la rose,
 Et le bonheur d'Alcidon,
 Jaloux & plein de l'ivresse
 Où le plongent tant d'appas,
 Se dit : Ah ! qu'Amour me laisse
 Celle que je ne vois pas !

LA BARONNE.

On devine aisément votre couplet.

LA MARQUISE.

Le vœu est si naturel, qu'on vous pardonne ce supplément.

SAINTRÉ.

Trop heureux, Mesdames, si je puis vous procurer des songes couleur de roses ; passez-moi le jeu de mots, voilà le premier.

LA MARQUISE.

Nous ne sommes pas si rigoristes ; la campagne & le dèsert permettent quelques licences ; d'ailleurs jamais rien ne tire à conséquence entre amis. Je vous laisse , j'ai mal dormi cette nuit ; mais vous êtes ici comme chez vous , c'est-à-dire , les maîtres.

Ah ! il n'est pas de fête
Quand vous n'en êtes pas.



XVI.^e SOUPER.

LA BARONNE.

SAINTRÉ, étiez-vous fou ce soir ? que chantiez-vous donc dans le labyrinthe ? Paroles & air , tout me paraissait si baroque , qu'il m'a été impossible d'en rien retenir.

SAINTRÉ.

C'était un couplet italien que je cherchais à mettre en musique. Je ne vous soupçonnais pas là.

LA BARONNE.

Je le crois : mais à ce compte , ce doit être un verset du *De profundis* ; car vous ne trouviez pas d'intonnations assez lugubres.

SAINTRÉ.

Le sujet n'est pas gai.

LA BARONNE.

Tant pis ; nous n'avions parlé que de roses , il n'eût pas fallu s'écarter du sujet.

15

SAINTRÉ.

On ne commande pas aux sensations
de l'âme.

LA MARQUISE.

Quelque triste que soit ce couplet, il
peut être bien fait. Voyons-le ; la mélancolie a sa douceur.

SAINTRÉ.

Je vous prie, Marquise, de m'en dispenser, l'air n'est pas fini.

MADAME D'ERBY.

Mais les paroles le sont, & , par le droit
de Bergère, je les exige.

SAINTRÉ.

C'est une plainte en l'air & dans le goût
des Italiens, dont j'ai voulu imiter les
expressions extrêmes.

MADAME D'ERBY, avec impatience.

Voyons donc.

SAINTRÉ.

* Senza vele, senza speme,

Son vicino à naufragar ;

Veggio che biancheggia il mar

E pur il mio cuor non teme.

Ch'il dolor fa raffrenar

Vendicasi della forte

E davvero ch'è la morte?

Spessa il fine del penar.

MADAME DE CHANCEAUX.

Moi , qui n'entends pas l'Italien , surtout la poésie , je voudrais bien que vous m'expliquassiez ce morceau , l'expression m'en fait plaisir ; j'aime assez le sombre.

SAINTE.

Je viens de l'imiter ainsi , seulement pour en donner une idée aux Dames.

Plus d'espoir , ma voile est brisée ,

Mon mât rompu , je vais périr ;

Mais plus la mer est courroucée ,

Moins la crainte vient me saisir.

De la douleur se rendre maître ,

C'est tirer vengeance du sort.

Aux yeux du Sage qu'est la mort ?

Le terme des maux de son être.

LA MARQUISE.

C'est aussi celui de ses jouissances. Je laisse admirer ces maximes-là , mais elles

ne me séduisent pas ; c'est bien assez de soutenir la douleur quand nous ne pouvons pas l'éviter , sans la braver avec l'affectation des Stoïciens. Les Epicuriens étaient bien plus sages.

MADAME DE LINTZ.

La Marquise prendre le parti d'Epicure ! je n'en reviens pas , le patron des débauchés !

LA MARQUISE.

Voilà ce qui vous trompe , ma chère , vous êtes dans l'erreur vulgaire , & m'attaquez dans mon fort. J'ai lu tout ce qu'on a dit sur ce Philosophe , & mon opinion sur son compte est formée d'après l'analyse la plus exacte de sa vie. Il fut toujours frugal , ne se maria point , parce qu'il crut que les soins d'un père de famille étaient incompatibles avec ceux d'un Philosophe : peut-être se trompait-il en cela ; mais du moins il ne scandalisa pas les Athéniens par les écarts qui font aujourd'hui la réputation de notre jeunesse : il définit la douleur, un mal & la volupté

un bien, invita à fuir la première, à chercher la seconde, mais sans sortir du cercle de la morale & de la décence. Epicure est recommandable à mes yeux, sur-tout par son union avec ses frères. Mais je laisse à l'Abbé à nous donner d'autres détails sur mon favori, & à vous prouver que je puis l'avouer pour tel sans rougir.

L' A B B É.

Loin d'en rougir, moi-même je me fais honneur de rendre justice au fils de Néoclès. Epicure a illustré le Maître d'école qui lui donna le jour, & les premiers principes de la Philosophie. Tout ce que vient de dire la Marquise, est vrai; & s'il fallait une preuve de plus du mérite d'Epicure, je la tirerais des persécutions qu'il essuya pendant sa vie; car les fausses idées qu'on s'est faites de ce grand homme, ont leur source dans les ouvrages des Philosophes de son temps, de qui la morale, trop austère ou trop relâchée, était tacitement censurée par les principes plus rapprochés de la nature, qui faisaient

la base de son système. Si je ne craignais d'ennuyer, les Dames sur-tout, je passerais rapidement en revue les diverses opinions du Philosophe de Gargète.

LA BARONNE.

Ceci me regarde, comme la moins amie de l'érudition.

MADAME DE LINTZ.

Et moi, comme ayant blasphémé Epicure. Pour réparation, l'Abbé, employez, si vous le voulez, notre soirée à rétablir ses autels; nous vous entendrons avec plaisir & sans impatience.

L'ABBÉ.

La philosophie d'Epicure fut douce & sage : sa base était que le bonheur s'acquiert par l'exercice de la raison, la pratique de la vertu & l'usage modéré des plaisirs; qu'il ne fallait pas négliger l'étude de la nature, mais s'appliquer particulièrement à la science des mœurs, à chérir & secourir ses semblables, à fuir la dialectique quand elle sort de certaines bornes, & à s'en tenir à la simple lo-

gique, la première ne faisant que des épines dans la conversation, tandis que l'autre la rend intéressante & agréable; enfin, à fuir la douleur, & à chercher la volupté quand elle n'entraîne aucune peine à sa suite. Sa physiologie & sa physique se ressentirent du temps où il vivait; mais à travers des erreurs, on apperçoit des traits de lumière. Epicure donne tout à la matière & au vide, mais il accorde l'éternité de l'Univers: il croit en expliquer le système par ses atômes, & s'égare; mais il devina les causes des tremblemens de terre, l'évaporation des eaux de la mer, leur filtration, leur réunion dans les grands réservoirs des montagnes, d'où les fleuves & les rivières les rapportent dans le vaste Océan. Tout cela lui fut connu. Il crut le soleil un corps spongieux, pénétré d'une matière ignée qui s'en élance en tout sens; c'est le foyer de notre monde: il peut y en avoir beaucoup d'autres de la même forme que le nôtre. La Lune & les autres planètes brillent d'une lumière empruntée du Soleil; les éclipses sont causées par

208 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

l'interposition des corps célestes ; enfin les phénomènes des pluies, des nuées, des vents, du tonnerre, des éclairs, de la neige, de la grêle, de l'arc-en-ciel, &c. sont expliqués par Epicure avec netteté : c'est dans ses écrits que les Physiciens célèbres ont trouvé le germe des connaissances qui ont fait leur réputation ; enfin, il a frayé la route à Newton, en démontrant que sans le vide point de mouvement.

Sa théologie fut un tissu d'erreurs : mais il faut considérer que le Physicien égara le Philosophe. Ayant tout donné à la matière, il penchait à croire qu'il n'y avait pas de Dieux ; mais retenu par la crainte de donner prise à ses ennemis, il se borna à les supposer indifférens à ce qui se passe ici-bas, à ne leur accorder, pour la composition de leur être, que des atômes plus subtils. Il crut alors conséquent de les loger dans les intervalles des globes célestes, où, dans la suite, on a placé les Sylphes, qui ne sont proprement que les Dieux d'Epicure. Mais combien

ces erreurs sont rachetées par la pureté de sa morale persuasive & consolante ! comment ne pas chérir & respecter le mortel qui a dit : *Un des plus grands biens de la vie est l'amitié ; une des plus grandes vertus de la société , la décence !* C'est le seul , parmi les Philosophes anciens , qui ait su concilier sa morale avec le vrai bonheur de l'homme , & ses préceptes avec les désirs & les besoins de la nature : aussi a-t-on dit qu'on se faisait Stoïcien , mais qu'on naissait Epicurien. Je suis fâché de voir un grand homme , *Montesquieu* , dire que la morale d'Epicure gâta l'esprit & le cœur des Romains , éteignit en eux le courage & l'amour de la patrie : il eût été plus juste de remarquer & de dire que les commentateurs de ce Philosophe faisaient mal ses principes , en tirèrent de fausses conséquences , & qu'à force d'analyser & de substituer leur sens à celui de leur maître , ils parvinrent à le défigurer , & à faire passer leur morale relâchée & séductrice pour la sienne. C'est l'amour des conquêtes qui fut le

germe de la dégradation des Romains. En dépouillant les nations vaincues, ils en rapportèrent à Rome les richesses, le luxe, les vices & les mœurs. Les désirs montèrent d'abord au niveau des facultés, & les excédèrent bientôt; alors plus de bornes, plus de frein; la sourde intrigue ou les moyens violens procurèrent les honneurs, qui devinrent naturellement la source des richesses, & celles-ci les corruptrices des mœurs & le véhicule des forfaits.

LA MARQUISE.

Votre analyse me confirme que presque toutes les erreurs d'Epicure appartiennent à son temps, & que ses découvertes n'appartiennent qu'à lui.

L'ABBÉ.

Votre observation est juste, car il écrivait son système pendant que l'un faisait le ciel de verre; que l'autre disait que le soleil était une barre de fer rouge; que les astres avaient toutes sortes de formes; qu'ils nageaient dans l'eau, à travers la-

quelle nous les voyons, & mille autres absurdités semblables. Mais ce qui a le plus contribué à la gloire d'Epicure, c'est que sa secte a été en crédit depuis son institution jusqu'au temps d'Auguste; que Lucrèce, Lucien, Diogène, Laërce & Celse la professèrent. Tout se tut à la décadence de l'empire Romain; mais l'Epicuréisme sortit de l'oubli au commencement du dix-septième siècle, Gassendi le ressuscita; & quand on lui voit pour disciples tous les beaux esprits du règne de Louis XIV, Molière à la tête, des écoles publiques rue des Tournelles, au Temple, à Auteuil, à Neuilly, à Anet, à Saint-Maur, à Sceaux; pour Professeurs, Chaulieu, Vandôme, Ninon, la Rochefoucault, Lafarre, Rousseau, les Présidens de Mesmes & Ferrand, le Duc de Nevers, Catinat, la Feuillade, Hamilton, Saint-Aulaire, la Motte, Fontenelle, & tant d'autres hommes célèbres, aussi estimés par leur délicatesse que par leurs lumières, on est forcé de conclure qu'Horace, en parlant des pour-

ceaux d'Epicure , n'a eu en vue que ces mortels insoucians ou crapuleux , qui ne prennent que la lettre d'un système , & en abandonnent l'esprit.

M A D A M E D' E R B Y.

Vous m'avez fait de la peine , en me disant que cet ami de l'humanité avait été persécuté : au moins mourut-il tranquille ?

L' A B B É.

Il fut en effet tourmenté , sur-tout par les Stoïciens , & ne répondit jamais rien à leurs injures ; mais il défendit ses dogmes avec vigueur. S'il ne fut pas éloquent , il fut clair , quoique profond , toujours vrai , & força ses ennemis eux-mêmes à l'admirer ; chéri des grands , adoré de ses disciples , suivi des femmes les plus célèbres de son temps , & , ce qui complete son éloge , les Athéniens , ombrageux , médisans & superstitieux , qui avaient fait boire la ciguë à Socrate , & imaginé l'Ostracisme , respectaient sa tempérance , ses mœurs & sa piété. L'excès du travail ruina sa santé. A la fin de sa vie ,

il ne pouvait ni souffrir un vêtement, ni descendre de son lit; l'éclat de la lumière & du feu le blessait, & une maladie de vessie l'emporta à l'âge de soixante-douze ans, après des douleurs cruelles que le spectacle de sa vie passée suspendait, c'étaient ses expressions. Athènes lui décerna un monument, & condamna à mort un certain *Théotime*, convaincu d'avoir adressé, sous le nom d'Epicure, des lettres obscènes aux femmes qui fréquentaient les jardins où il donnait ses leçons, hommage peu équivoque à ses mœurs.

LE CHEVALIER.

Je vous ai écouté, mon cher Abbé, avec la plus grande attention, & vous ne sauriez croire combien je suis satisfait de l'opinion que vous venez de me donner d'Epicure. J'étais un peu dans l'erreur commune à cet égard, sur-tout sur la partie physique, & vous m'avez bien étonné quand vous m'avez découvert la source où nos modernes faiseurs de systèmes, ont puisé les principes des leurs.

D O R I V A L.

Eh! mais il en est ainsi de presque toutes les sciences & de tous les ouvrages. Nos Anciens ont contre eux les préjugés du temps où ils vivaient, & le chaos qu'ils avaient à débrouiller, sans les facilités que les arts nous ont procurées depuis, ce qui donne bien plus de mérite à leurs découvertes. Le seul aujourd'hui est de mieux dire qu'un autre, car toutes les idées sont à peu près épuisées; aussi ne fais-je pas plus un crime à un Auteur d'habiller les pensées d'un autre, qu'à un chauve de porter perruque; & lorsque Racine a mis en excellens vers le récit de Thérémène, du vieux Garnier, je lui en fais autant de gré qu'à un cultivateur intelligent qui, au moyen de la marne, a su échauffer un terrain froid, & lui faire produire des fruits abondans, au lieu des chétives récoltes qu'un sol glaiseux avait peine à lui rendre auparavant.

L A B A R O N N E.

Marquise, vous devez être bien con-

XVI.^e SOUPER. 215

tente de nous ; prouvez-nous-le en nous
donnant quelques pages du porte-feuille
du Marquis.

LE COMMANDEUR.

Un moment, Mesdames. Vous avez
donc oublié certaine promesse de la Mar-
quise.

LA MARQUISE.

Oh ! je suis toute glorieuse de n'être
pas prise sans verd ; ma parodie est faite ,
& , grâce à Saintré qui a fait un second
dessus à votre air , je suis en état de ré-
pondre à vos questions en duo. Tenez ,
chantez vos paroles sur cette partie.

LE COMMANDEUR.

A livre ouvert ? Le tour est sanglant
pour un vétéran de Vénus & d'Euterpe.
Allons , il me reste l'oreille.

AIR : N^o. 8.

(Voyez le premier dessus au Souper précédent ;
& la musique.)

Je le connais , Myrtil , ce sentiment
Qui porte le trouble en ton ame ;

176 LES SOUPERS DE VAUCIUSE.

Il n'a pas de l'Amour, le fol égarement,
Ce n'est de l'Amitié que la plus chaste flamme.

Non, tu n'es point mon amant,

Je ne suis que ton amie.

Bannis donc de ton cœur ce qui fait son tourment,
Les craintes, les désirs, la sombre jalousie.

Tu fais, Myrtil, combien je crains l'Amour ;

Tu dois le redouter toi-même,

Et n'attends de moi qu'un innocent retour.

Après un tel aveu tu fais comment je t'aime,

Non, &c.

L'Amour en vain nous promet le bonheur.

Dès qu'il obtient ce qu'il demande,

Il gouverne en tyran, ou fuit de notre cœur.

▲ pareil prix au mien oserais-tu prétendre ?

Non, &c.

Mon cher Myrtil, plaignons les amoureux :

Trop heureux quand l'ardente flamme

Qui trouble leur raison, & brille dans leurs yeux

Aux dépens de leurs sens, épargne au moins leur
ame.

Non, &c.

MADAME D'ERBY.

Ah ! il faudra répéter cela demain au
clavecin, avec les accompagnemens ; ce
duo fera beaucoup plus d'effet, & le
Commandeur sera plus assuré.

LE

LE COMMANDEUR.

Il doit bien y avoir à redire à mon chant ; il m'occupoit beaucoup moins que les paroles nouvelles , elles sont peu favorables à mes vœux ; mais je commence à m'accoutumer aux refus.

MADAME DE LINTZ.

Fort bien , mais il nous faut les vers adressés au Marquis ; nous en étions à l'époque où il avoit si lestement renoncé au titre d'amant.

LA MARQUISE.

Vous avez bien imaginé que l'amant qui fait semblant de n'être plus qu'amî, est le ressort qui plie sous l'effort qui le maîtrise , & se relève avec plus d'élasticité quand il cesse d'être retenu ; d'ailleurs, les circonstances devinrent favorables à la passion du Marquis ; la succession de sa tante le rendit un parti excellent pour moi ; j'eus ordre de le regarder comme mon mari ; cessant alors de me gêner, je lui envoyai, pour sa fête, une rose que j'avais dessinée , & , au bas, ces vers-ci :

Tome II.

K

218 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

* Sûre que l'Amitié procure l'avantage
De rendre cher un rien , & de tout embellir ,
Accepte cette fleur, elle fut mon ouvrage :
En cette qualité puisses-tu la chérir !
J'avais compté t'offrir un plus brillant hommage ;
Mais en vain , mon ami , je désire rimer ,
Je n'ai d'autre talent que de savoir aimer.
Sensible au sentiment , fais grace à mon langage.

Nous étions éloignés , je lui disais dans
ma lettre : « Il est bon de vous pré-
» venir que j'ai voulu peindre des roses,
» je comptais de ce bouquet prendre mon
» texte ; la rose est l'image des courts ins-
» tans où j'ai vu mon ami ; les épines....
» Oh ! devinez ». Voici sa réponse :

O combien j'ai cru voir de choses ,
Céphise , dans ce nœud de roses
Quel Amitié m'a présenté !
Dans ce bouquet tout fait emblème :
Sa fraîcheur , son éclat , sa grace , sa beauté...
Tu t'es voulu peindre toi-même.
De ton cœur agité les divers mouvemens
Sont rendus par chaque nuance
Des tendres filles du Printemps,
Et jusqu'à leurs boutons naissans
Sont l'image de l'innocence ,

De ton ame timide & de tes sentimens.

Les épines. Ton cœur manque là de science ;

Et me les laisse à deviner.

Ah ! ce sont celles de l'absence.

Les sentir, c'est assez ; pourquoi les dessiner ?

Mais le vert du feuillage annonce l'espérance ,

Et le nœud délicat qui rassemble ses fleurs

Nous peint celui dont la confiance

Unit & pour jamais nos cœurs.

O ma Céphise ! que de choses ,

Quand on aime , on voit dans les roses !

Elles t'ont retracé les rapides instans

Où tu vis un ami fidèle.

Que chaque rose soit changée en immortelle

Pour peindre mieux encor ses feux doux &
constans !

Oui , ton cœur & ta main sont sûrs de l'avantage ;

L'un de faire adorer ce que l'autre embellit.

Ces tendres feux sont ton ouvrage ;

Ainsi que ton bouquet, mon ame le chérit.

Tu me dois du retour, & non pas un hommage ;

Et comme toi , lorsque l'on fait rimer ,

C'est Erato qui daigne aimer ,

Et des Dieux , pour le dire , emprunter le langage.

SAINTE.

Ah ! Marquise , vous avez passé bien
rapidement sur votre charmant envoi ;

220 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

que de naturel, que de sentiment ! que de finesse jusque dans les épines ! qu'un amant doit être transporté de recevoir un pareil hommage de ce qu'il aime !

Il faut mourir, Bélise, en lisant de tels vers,

MADAME D'ERBY.

Bon Dieu, que de chaleur ! on voit bien que vous n'en avez pas encore mérité de semblables,

SAINTRÉ.

Ah ! ce n'est pas assez de les mériter, il faut trouver des êtres justes & sensibles, qui.....

MADAME D'ERBY.

Courage, il n'en est pas de ces êtres-là, selon vous, n'est-ce pas ?

SAINTRÉ,

J'ai du moins le malheur de n'en pas connaître.

MADAME D'ERBY.

Vous êtes encore jeune, Monsieur, votre inexpérience ne peut nous être injurieuse.

LE COMMANDEUR.

C'est vous qui lui reprochez ce défaut?

LE COMTE.

Mais en tout, savez-vous que vous faites mauvais ménage, & que vous scandalisez l'Arcadie.

LA MARQUISE.

L'Abbé, reprenez votre gravité, je crois que vous allez avoir à prononcer; il y a en effet ici un coupable.

L' A B B É.

Je le connais, & le punis sans entendre sa défense : Madame d'Erby condamnée à se raccommoder avec son Berger, & à lui payer les dépens taxés à un baiser.

MADAME D'ERBY.

Jè récusé le juge, & j'appelle de sa sentence aussi injuste qu'indécente dans sa bouche.

MADAME DE LINTZ.

Ma chère nièce, vous aggravez vos torts, & la peine est terrible contre ceux qui manquent à leurs juges, sur-tout en face.

K 3

SAINTRÉ.

Madame ne manque pas à son juge-
en appelant de la sentence; j'appelle
moi-même du baïser, il ne saurait plus
me flatter.

LA BARONNE.

C'est donc pour en avoir deux ?

SAINTRÉ.

C'est pour prouver qu'il n'y a que la
volonté qui donne du prix aux faveurs :
ce n'est pas la première fois que celle-là
m'a été refusée : j'en témoignai un jour
mes regrets ainsi à une femme de qui les
sentimens me semblaient équivoques.

Ah ! Flore, quelle différence
Entre nos deux façons d'aimer !
L'étincelle est à sa naissance,
Quelle a de peine à s'enflammer !
Tu sens pour moi de la tendresse,
Mais quelquefois une caresse,
De l'Amour signe si flâneur,
T'importune, hélas ! ou te blesse ;
Et ce feu , ce penchant vainqueur,
Qui , sur le sein de ce qu'on aime ,
Nous précipite avec ardeur ,

Ce plaisir délicat, suprême,
De cueillir un tendre baiser
Sur une bouche qui soupire,
Et ce voluptueux délire
Qui fait aux amans tout oser,
Timide ou bien indifférente,
Si tu les sens, cruelle amante,
En les renfermant dans ton cœur,
Pourquoi mélanger mon bonheur ?
Ton refus a blessé mon ame :
Ne la connaîtras-tu jamais ?
Rien ne peut éteindre la flamme
Que firent naître tes attraits :
Mais la froideur ou la réserve
De cendres peuvent la couvrir,
Un tendre retour seul préserve
Du dépit ou du repentir.

MADAME D'ERBY.

Le grand malheur ! il eût bien mieux
valu que le Comte nous eût lu sa neu-
vième lettre, l'Abbé aurait été occupé à
lire la réponse, & tout le monde serait
plus content.

LE COMTE.

Il est encore temps.

K 4

LA MARQUISE.

Oui, personne n'a envie de dormir, à ce qu'il paraît ; commencez.

LE COMTE *lit.**Neuvième Lettre du Comte.*

« L'histoire des vents, ma chère pupille, est celle du cœur humain, ils dominant sur les mers & les bouleversent ; les passions règnent dans notre ame & la tourmentent ; voilà pourquoi vous avez reçu deux de mes lettres le même jour, quoiqu'écrites à vingt jours de distance. N'admirez-vous pas l'emphase du début, & la justesse de la conséquence ? Bon, riez, que je voie ces deux grands yeux noirs humides du plaisir innocent d'une mauvaise plaisanterie ; c'est autant de gagné sur l'ennemi : voilà un coup de piston à la circulation. Bravo, continuez ; car, quand vous vous y mettez, ce n'est pas pour peu ; sachez-vous que je vous entends rire d'ici, & que l'épidémie me gagne ? Si elle pouvait en faire autant sur Rosbif, si jamais il

devenait rieur ; allons, Pouponne , je gage que j'aurais votre épithalame à faire. Ma foi , à cette époque , ou bien peu après , adieu le pauvre exilé ; des plaisanteries qui viennent de trois cents lieues , ressemblent à des ragoûts réchauffés ; quand on a une bonne fabrique chez soi , il n'est pas ordinaire de tirer de l'étranger. Voilà comme mon faible pour vous me fait prêcher contre mon saint ; au lieu de vous entretenir dans le goût du célibat , je ne fais où je vais toujours trouver le sermon contraire ; heureusement que jusqu'ici , comme a dit l'Abbé Coyer , les prédicateurs n'ont pas fait grande fortune , quoiqu'il y en ait depuis qu'il y a des hommes , & cela me paraît dans l'ordre ; c'est l'amour-propre qui veut commander à l'amour-propre qui résiste ; c'est une plante stérile , il n'y a que l'exemple qui porte des fruits.

En ça , comment vous nommerons-nous , en vous écrivant d'Italie ? Cela a dû remplir bien agréablement les momens que vous avez employés à chercher le

K.

nom de guerre, comme vous l'appellez ? Il me semble entendre Isabelle dire : Et moi aussi, j'aurai une Intelligence. Voyons, repassons l'antiquité, car *Aspasie* est antique. *Sapho* ?... non, elle fut amoureuse outre mesure ; *Phaon* fut cruel, la Lesbienne en perdit la tête & se noya ; tout cela pourrait vous porter malheur. *Daphné* ? elle ne fut que belle, & il lui en coûta la vie. *Aréthuse* ? elle ne fit que de l'eau toute claire avec sa farouche vertu. *Uranie* ?..... Pouponne est trop jeune pour s'élancer dans les cieux ; d'ailleurs, elle pourrait y rester, il y a là haut dans le zodiaque un Sagittaire, entre autres, qui pourrait bien la prendre pour la Vierge, ou en faire semblant, & ce n'est pas le compte des habitans d'ici-bas, ils n'ont pas de ces jolis signes-là à revendre. Ah ! je le tiens, *Aglaé*, oui, *Aglaé*, tout s'y trouve ; des trois c'est celle que j'aime le mieux, je la crois plus enjouée que ses sœurs. Voilà Pouponne baptisée, mais pas *Virtuose*, je l'aimerais moins ; ces *Virtuoses* sont ordinairement droites &

roides comme leurs buscs; elles savent tout, il est vrai, hors une chose, qui est de plaire. On les admire, mais froidement & sans enthousiasme; elles n'ont pas l'art de communiquer l'étincelle électrique..... Arrêtons-nous cependant, car notre chère Demoiselle D.... en est une. Pouponne, vous n'avez jamais pu la souffrir; pas plus que le pauvre Hicman; qu'il serait heureux! il pourrait se flatter d'avoir la plus jolie & la plus aimable blanchisseuse de Paris, dirais-je aussi la plus savante? ce serait ma foi bien le gros lot. Comme ces femmes sont adroites! qu'est-ce que la mienne avait à faire là; il fallait l'y amener, & son éloge à la suite, & le mien par-dessus le marché; le tout pour étayer un petit système, excuser une contradiction, donner matière à une charmante comparaison, & finir par un coup de massue; pauvre Rosbif, as-tu un casque?

Oh! comme notre imagination galope! Pouponne, j'en suis essoufflé; vous connaissez tous les beaux esprits femelles,

K 6

228 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

jusqu'à Madame Geoffrin , & vous vous avisez même de les caractériser ; mais voilà être savante dans toute l'étendue du mot : oh ! vous êtes au moins à Viroflée ; il faut cependant vous accorder quelque chose ; en effet , la célèbre du Châtelet eut des admirateurs & des amans , Voltaire vous le certifiera quand vous voudrez ; mais elle mourut fort jeune. La merveilleuse Graffigny a presque vécu autant qu'une corneille ; mais hélas ! elle n'avait pour société , que de tristes oiseaux un peu déplumés. La tendre Sévigné & l'intéressante Deshoulières avaient chacune un bon maître-d'hôtel & un excellent cuisinier , cela est du moins vraisemblable ; beaucoup de gens trouvaient leurs œuvres aussi bonnes , au moins , que celles de leurs maîtresses , & l'idole moderne n'aurait eu de quarante que le zéro , sans cet accessoire plus intéressant qu'elles. Commençons par fonder le laboratoire de Comus , ma belle amie , après quoi nous pourrons braver les camoufflets des jaloux & des fots. L'or est le vernis universel , le

plus solide que je connaisse , rien ne l'écaille : celui de Martin n'est que du brouet auprès ; sous couche brillante , on peut impunément être tout ce que l'on veut , s'attacher peu ou beaucoup à la société , en diriger le ton , la régenter ; dicter ses volontés ; la gouverner enfin du sein des voluptés , cela vaut bien mieux que d'en être esclave , ainsi que de ses devoirs ; car enfin ces devoirs , la plupart du temps , sont tristes , monotones , pénibles..... mais *Madame de Sévigné était si bonne mère ?* ce mot me rend mon sérieux , dès qu'elle ne vous a pas ennuyée par l'effusion , le torrent éternel de ses tendresses ; vous avez son cœur , & vous êtes digne de sa réputation ; ses lettres m'excédaient à quinze ans , elles m'ont charmé à vingt-cinq.

L'état du pauvre C..... m'afflige , sa vieillesse est prématurée ; il n'a guère que soixante-huit ou soixante-neuf ans ; il s'est levé trop matin pour vivre , c'est toujours aux dépens de la soirée. Dites-lui bien tous mes regrets de le savoir malade. J'aurais

bien aimé la censure des spectacles pour y avoir ma place *gratis*, mais il m'eût fallu lire bien des plats ouvrages; voilà le secret de se consoler de tout, excepté de votre éloignement, dont rien ne peut me dédommager.

Point de grace pour mon voyage, il y aura des négligences, tant mieux; des fautes, frappez; des solécismes, tonnez; des barbarismes, foudroyez.

J'adore, en périssant, la raison qui t'aigrit.

Et, mon aimable pupille, qui fait que c'est en tout bien & tout honneur.

LA BARONNE.

Ah! je vous reconnais, voilà de la gaité.

L'ABBÉ lit.

Huitième Lettre de Pouponne.

16 Février 1777.

«Et mais, qu'aviez-vous donc mangé, Prothée inexplicable? sur quoi aviez-vous donc marché, quand vous m'avez écrit cet *in-folio* de folies que je viens de re-

cevoir? & dites à présent que vous vous ennuyez là-bas; cela n'est pas vrai, on ne saurait avoir l'esprit aussi libre, la touche aussi légère, quand on a le cœur à la gêne; vous nous en donnez à garder, vous avez trouvé là-bas de l'aliment à votre gaité, elle est rayonnante; & en vous lisant, ma tante & Rosbif disaient eux-mêmes qu'ils croyaient vous entendre quand vous étiez monté sur votre ton persifleur; ma tante qui n'a pas le fil de la correspondance, parce que je ne lui dis que ce que je veux, a trouvé beaucoup d'endroits galimathias; elle a été presque scandalisée du Sagittaire & de la Vierge, elle a fait le mouvement d'un signe de croix; il a fallu vite lui expliquer qu'il y a une Vierge parmi les étoiles, qui n'est pas la fille de Jessé; elle a branlé la tête, & prétendu que cette Corse vous gâtait, que vous deveniez polisson & quasi méchant, que voilà ce qu'on gagnait aux îles.

Pour Rosbif, il voulait faire les frais de l'impression de votre lettre, il rade; le choix du nom d'Aglée l'a trans-

porté; & pour ne pas manquer l'étalage de son érudition, il m'a appris que c'était une des Grâces, le bon homme ! comme si je ne l'avais pas deviné par ce qui suit, & voilà de ses gaucheries; s'il écrivait, il ferait comme Marivaux, qui dit tout & ne laisse rien à trouver. *Comme ces femmes sont adroites !* vous nous mettez bien dans le cas de dire : Comme ces hommes sont adroits ! & avec plus de fondement ; toutes vos plaisanteries ne s'éloignent pas de votre but, elles y tendent toutes au contraire ; il fallait encore charger le tableau des femmes savantes, ou qui aspirent à le devenir ; le sérieux n'avait pas opéré, on essaie le ridicule, traître ! j'allais vraiment vous boudier, mon amour-propre se gonflait ; mais le très-plaisant casque de Rosbif m'a fait éclater, & plusieurs traits de ce comique vous ont sauvé de mon courroux ; il est décidé qu'il faut vous tout passer, & qu'on ne saurait avoir raison avec vous ; en tout cas, prenez-vous-y toujours de même, faites-moi faire du bon sang, & je consens

XVI.^e SOUPÉ. 233

à avoir tort. Le choix du nom d'Aglaé m'a fait plaisir, j'aime ce nom, il n'est pas commun, & je crois qu'il a toujours joui d'une bonne réputation; à propos, j'allais vous faire grace d'un calembourg; vous êtes bien heureux qu'Aréthuse & son eau claire se trouvent à travers mille autres folies, sans quoi j'aurais eu mon tour; mais cela est enchâssé de manière que cela passe en faveur de l'unisson: adieu, je vous adore aussi en tout bien & tout honneur; c'est le mot, car on n'adore que les invisibles: j'aime mieux vous voir, & n'avoir qu'à vous chérir; c'est ce que je fais à chaque minute, cela vaut mieux que d'être adoré par-ci par-là ».

LA MARQUISE.

Toujours la même fleur d'esprit, le même sel, & la raison à travers tout cela.

LE CHEVALIER.

Ma foi, dûlé-je me faire un procès avec ma Bergère, Pouponne est en effet adorable dans toute l'étendue du terme.

234 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

MADAME DE CHANCEAUX.

Si j'osais soutenir la cause contraire,
je mériterais de payer les dépens.

LE CHEVALIER.

Eh mais, le procès qui m'effrayait
d'abord, je commence à le désirer.

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah ! je le crains comme la peste, &
j'ai toujours préféré un mauvais accom-
modement ; tenez , prenez les dépens, &
allons-nous coucher sans rancune.

(Le Chevalier l'embrasse.)

LE CHEVALIER.

Et sans chansons ? j'aime à rester sur la
bonne bouche.

MADAME DE CHANCEAUX.

Non pas, car j'ai une chanson de morale,
que je vous mitonne depuis quelques
jours ; l'auteur qui garde l'anonyme , vou-
lait m'en gratifier ; mais je ne me pare pas
ainsi des plumes du paon ; or écoutez.

AIR : Cher amant, mon cœur le confesse.

Beautés sévères, mais sensibles,

Qu'Amour force à suivre ses lois,

Moins distraites & plus paisibles,
Vous combinez mieux votre choix;
Mais après avoir su le faire,
La raison (*bis*) doit savoir se taire.

Bis.

Tant que votre amant est fidèle,
Allez au-devant de ses vœux;
De la Vertu craignez le zèle,
Trop farouche elle éteint ses feux.
Entre Amour & devoir austère
La raison, &c.

N'exigez pas le sacrifice
Des preuves d'un tendre retour;
Les disputer tient du caprice,
Les refuser blesse l'Amour.
Quand il implore ce salaire,
La raison, &c.

Mais, lorsqu'indiscret ou volage,
L'objet aimé vous fait rougir,
Ou que d'un trop dur esclavage,
Belles, vous avez à gémir,
Reprenant son emploi sévère,
La raison (*bis*) ne doit plus se taire.

Bis.

L' A B B É.

Voilà la meilleure enveloppe de la morale, un air bien fait & bien chanté.

236 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

LE COMMANDEUR.

Oui, une jolie bouche lui donne bien du relief, & je suis toujours furieux qu'on ait persécuté certaine Madame Guyon; à en juger par l'ardeur dont elle aimait le Dieu invisible, & dont elle parlait le langage mystique, un être palpable devait bien se trouver des extases de la Béate & de sa conversation.

LA MARQUISE.


Ne blâmons pas les faiblesses humaines; folie pour folie, j'aime encore mieux un excès d'amour du Créateur, qu'un excès d'amour pour la créature.

LE COMMANDEUR.

* Le monde est plein de fous; & qui n'en veut pas voir,
Doit demeurer tout seul, & casser son miroir.

LA BARONNE.

Fort bien, allons commenter ce proverbe dans notre lit; là il n'y a pas besoin de casser les glaces.



XVII. SOUPER.

LA BARONNE.

COMTE, avez-vous dormi cette nuit tranquillement ?

LE COMTE.

Sans m'éveiller, pourquoi ?

LA BARONNE.

C'est que je n'ai fait que vous quereller dans mes rêves ; vous dire pourquoi, je ne le fais pas moi-même ; je querellais toujours ; votre douceur, votre résignation ne me désarmaient point ; j'étais d'une humeur insupportable, & en m'éveillant, je me haïssais à la mort.

LE COMTE.

Et vous vous êtes trouvée toute seule de ce goût-là.

LA BARONNE.

J'ai été, en vérité, un petit moment à croire que mon rêve était vrai, & à en rougir,

LA MARQUISE.

Baronne, des songes pareils font affligeans, évitons ce qui peut porter la moindre atteinte à la gaité de nos Soupers; je me rappelle que Dorival nous a entamé une histoire de Zamire, j'aime ce nom-là; & si cette intrigue a eu de la suite, elle ne peut qu'être agréable.

DORIVAL.

Vous commandez un rude sacrifice à mon amour-propre, car c'est presque les premiers vers que j'ai faits; mais la modestie est de contrebande parmi nous, & voici le second envoi que je fis à Zamire. La Baronne va voir que je rêve aussi.

A ton nom seul, ô ma Zamire !
 J'éprouve de si doux transports,
 Que sur ma lyre,
 Si j'essaie en tremblant quelques tendres accords,
 A peine je respire;
 Des soupirs plus fréquens
 Font taire le Dieu qui m'inspire,
 Et tiennent mon ame en suspens.
 L'émotion la plus voluptueuse,
 Sans les surprendre, agite tous mes sens;

Et ma plume est si malheureuse,
 Qu'elle ne rend jamais, jamais ce que je sens.
 Je voudrais définir ce sentiment paisible,
 Qui cependant fait palpiter mon cœur :
 Un songe, en voltigeant, d'un coup d'aile in-
 sensible
 Vient frapper ma paupière, & son charme in-
 vincible
 Me conduit par degrés au comble du bonheur;
 Trompé par ta charmante image,
 Je cherche dans ton sein la source des plaisirs ;
 Je te vois tendrement sourire à mon hommage ;
 Et rallumer ainsi le feu de mes desirs :
 Par degrés tu deviens sensible,
 Et, pressé par le mien, je sens battre ton cœur.
 Par une route imperceptible
 S'éclipse l'austère pudeur.....
 Par une plus visible
 Je deviens ton vainqueur :.....
 Mais quoi ! trop séduisant mon songe,
 Te joueras-tu toujours de ma crédulité ?
 Ah ! n'importe, au défaut de la réalité,
 Goûtons toujours l'illusion du songe,
 Puisque l'erreur dans laquelle il me plonge
 Fait toute ma félicité.

LE COMMANDEUR.

La dernière idée n'a pas les charmes de

la jeunesse, mais elle avait ceux de l'application.

DORIVAL.

Ah ! la sirène qui m'enchantait alors , m'a vendu bien cher les éclairs du bonheur que j'ai pu saisir au passage ; mais je ne veux pas anticiper sur le Roman.

LE CHEVALIER.

Vous avez aussi trouvé des coquettes ? Ah ! consolez - vous ; à l'âge où vous étiez alors , pareil malheur est arrivé à bien d'autres ; vous en voyez en moi un exemple , sur-tout bien touchant.

MADAME DE CHANCEAUX.

En tous cas, votre ton & votre air ne le font guère ; cette anecdote ne peut être que fort piquante,

LE CHEVALIER.

Le fonds en est au contraire très-commun , mais les circonstances sont assez singulières. Je n'ose pas dire j'aimais , ce serait profaner le terme ; mais j'avais du goût pour une jeune personne qui en avait aussi pour moi ; la petite intrigue marchait
assez

assez bien ; lorsque nous fûmes obligés d'aller en vacance, chacun de notre côté, je partis le premier. Un de mes rivaux, car j'avais l'honneur d'en avoir, profita de mon absence, & m'effaça si bien du cœur de ma perfide, qu'on s'arrangea pour se voir secrètement à la terre où elle était. Le mystère devenait nécessaire, à cause d'un père qui n'entendait pas raillerie. Le nouveau favori part *incognito*, arrive de même, & va descendre & se tapir chez le maître d'école du village, espérant bien le lendemain se glisser dans le parc, & profiter de la protection de l'ombrage ; mais, pendant la nuit, l'idée des plaisirs qu'il se promettait pour le lendemain, lui causa une révolution, dont une fièvre scarlatine fut la suite ; il fallut revenir à la ville, l'aventure fit du bruit : j'é pris mon parti galamment, & toute ma vengeance se réduisit à ce rondeau-ci :

R O N D E A U.

Incognito songe à faire retraite ,
 Mon pauvre cœur, car ton affaire est faite ;
 Bannis, crois-moi, la plainte & les regrets ,

Tome II.

L

242 · LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

D'un nouveau bail recommence les frais ,
Mais garde-toi sur-tout d'une coquette.

Pour cette gent, c'est peu de l'étiquette,
Galants propos, complaisance secrète,
Il faut encor courir par-tout après
Incognito.

Oh ! par ma foi, nargue de la recette ;
Trop chèrement un tel plaisir s'achète :
Il faut braver le vent, le chaud, le frais ;
Je crains la fièvre, ainsi pas ne voudrais
A pareil prix aller conter fleurette
Incognito.

LE COMTE.

Vous n'étiez pas prodigieusement épris
de cette jeune personne.

LE CHEVALIER.

La vanité fut plus mortifiée que l'amour ; mais à l'âge que j'avais, les goûts ressemblent aux flots, l'un pousse l'autre.

MADAME D'ERBY.

Messieurs, vous restez long-temps à cet âge.

LE COMMANDEUR.

Je suis ici, malheureusement, le-doyen ;

ce titre me coûte assez cher, pour que j'use un peu des droits qu'il me donne. J'ai toujours vu que la jeunesse était crédule & indulgente, & que l'expérience seule rendait défiant. Par quelle fatalité, par quelle manie inverse, Madame d'Erby, qui réunit aux charmes de la figure les agrémens de l'esprit, & sur tout la bonté du cœur, se fait-elle une étude de relever tout ce qui peut nous échapper, de saisir tous nos endroits faibles; nous, qui ne nous occupons qu'à l'admirer, l'encourager, j'ose même dire, la faire valoir. C'est, en l'honneur, plus pour son intérêt que pour le nôtre que je me permets ces observations; faite pour répandre des roses à pleines mains dans nos orgies, pourquoi faut-il qu'elle y mêle toujours quelques épines? Pardon, charmante d'Erby, ce n'est qu'en éveillant votre sensibilité naturelle, en éclairant votre cœur & votre esprit à-la-fois, que je puis, en travaillant à nos plaisirs, préparer votre bonheur; quelques préjugés, quelques hommages indiscrets, l'ivresse d'une

244 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

liberté précoce, tels sont les écueils desquels vous avez à vous garantir. Pardon, encore une fois, aimable enfant, mon âge & le vôtre autorisent ce titre ; j'ai vu, avec peine, que les petits avertissemens délicats que la Société se permettait de vous donner sous la gaze légère de la plaisanterie, vous effleuraient sans vous entamer ; que le cœur comprenait, mais que l'esprit était sans mémoire. Je déchire le voile, j'en ai le courage, parce que je vous connais celui de m'écouter sans humeur, & de me pardonner ma hardiesse ; vous nous avez affligé tous, mais sur-tout Saintré ; son respect, sa douceur, son honnêteté inaltérable, tant de qualités aussi rares que précieuses, n'ont pu lui épargner les faillies mortifiantes, ni les injustices de la prévention.....

S A I N T R É.

Moniteur, épargnez Madame, épargnez-moi moi-même.....

L E C O M M A N D E U R.

Charmant jeune homme, je vous sers

autant qu'elle ; vos cœurs sont faits pour s'entendre & se rapprocher ; j'en ai , pour garans certains , les larmes délicieuses qui vous échappent à tous les deux ; n'en rougissez ni l'un ni l'autre : chez vous , chère d'Erby , la vérité de mes représentations y a au moins autant de part que le dépit de l'amour-propre , parce que vous avez l'esprit naturellement juste , mais ambitieux. Saintré , votre attendrissement est sympathique ; il s'y mêle encore la crainte d'être regardé comme la cause innocente du petit chagrin que je cause , en ce moment , à une femme qui vous rend justice , soyez-en sûr , mais qui lutte encore contre son penchant , par cette fausse honte qui nous éloigne si souvent du bonheur. Femme sensible , je vous vois ébranlée , le vœu de tous vos amis est , en ce moment , peint sur leur figure ; ayez le courage de donner à Saintré ce baiser si durement refusé ; ramenez la sérénité dans son ame , & dans la nôtre ; vous la partagerez bientôt vous-même.

MADAME D'ERBY.

Monsieur le Commandeur, je ne conviens point du tout de cette sympathie, de cette prévention, enfin, de beaucoup de choses que vous paraîsez soupçonner. Je fais cas de Monsieur, parce que je le crois honnête; il m'a semblé quelquefois qu'il s'écartait un peu de ce que tout galant homme doit au sexe. J'ai peut-être pris le parti du mien avec trop de chaleur; il faut bien que j'aie des torts, puisque toute la Société me condamne par votre bouche; c'en est un contre nos conventions d'avoir refusé.....

(*Timidement, regardant Saintre, & se penchant de son côté.*)

Cela se peut réparer.....

SAINTRE, *l'embrassant avec transport.*

Ah ! quel prix vous daignez ajouter à cette faveur !

Tous ensemble, frappant des mains.

A merveille !

MADAME DE LINTZ.

Ma chère nièce, vous réparez si bien vos fautes, qu'on serait fâché que vous n'en fissiez pas.

MADAME D'ERBY.

Mes intentions & mon inexpérience me doivent donner quelques droits à l'indulgence de mes amis ; je les remercie sincèrement de la révolution qu'ils viennent d'opérer dans mes idées ; je leur dois d'avoir plus réfléchi en deux minutes, que je n'avais fait en deux ans.

LE COMMANDEUR.

C'est un vrai triomphe pour moi que d'avoir mis la bonté de votre cœur & la justesse de votre esprit dans tout leur jour ; cependant, bel enfant, je ne suis pas sans crainte, je vous l'avoue, sur les moyens & même le style que j'ai employés pour y parvenir ; je serais désespéré, malgré la pureté de mes motifs, si quelques-unes de mes expressions avaient pu blesser votre sensibilité, & j'irais à vos genoux.

MADAME D'ERBY.

Commandeur , venez plutôt recevoir le salaire que votre amitié mérite. Si mon amour-propre s'est un peu soulevé, mon cœur en a rabattu les fumées, & nous a fait justice à tous deux.

LE COMMANDEUR, *allant l'embrasser.*

Ce chaste & précieux baiser vous assure du plus tendre attachement & de toute mon admiration.

LA BARONNE.

Il faut avouer, cher Commandeur, que vous & le Comte êtes réservés pour les cures difficiles, & qu'en voilà deux qui vous font honneur.

LA MARQUISE.

Il en est une que je crois plus sûre que l'autre; mais qui est-ce qui a un peu de poésie à nous donner pour nuancer notre ton? L'Abbé, quelques vers.

L'ABBÉ.

Je n'en fais pas, mais j'en retiens, & ceux que je vais réciter ne font peut-être

pas connus de la Société ; il vient d'être question de reconnaissance , cela m'a rappelé une paraphrase d'un verset de l'Ecclésiaste , qui m'a paru plus heureuse que celle de Voltaire : pour en juger , voici les deux quatrains :

* Répandez les bienfaits avec magnificence ,
Même aux moins vertueux ne les refusez pas ;
Ne vous informez point de leur reconnaissance ;
Il est grand , il est beau de faire des ingrats .

D O R I V A L .

*Il est grand , oui ; il est beau , non ;
même aux moins , fait un mauvais effet ; pas
& point , cela est stérile ; en tout , ce qua-
train ne me paraît pas digne de Voltaire .*

L' A B B É .

Je pense comme vous , & qu'en tout
aussi celui-ci est préférable :

* Prodiguez les bienfaits , semez-les sur vos pas ,
N'en attendez jamais le plus léger salaire ;
Le malheur trop commun de faire des ingrats
Est assez compensé par le plaisir d'en faire .

S A I N T R É .

Il y a bien plus d'idées dans ces vers que

250 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
dans les premiers, & ils sont coulans &
harmonieux.

D O R I V À L.

Il n'y a rien de vague, rien d'inutile ;
turement l'Auteur était accoutumé à en
faire.

L' A B B É.

Ce quatrain est de M. de la Marche,
ancien premier Président du Parlement
de Bourgogne, Magistrat qui joignait l'é-
rudition à la fleur d'esprit, mélange assez
rare ; mais j'entends peu citer l'inscription
gravée sur le piédestal de la statue pedestre
de Louis XV, à Rheims ; elle me paraît
cependant d'un bon genre. La voici :

* De l'amour des Français , éternel monument ,
Apprenez à toute la terre
Que Louis dans nos murs jura d'être leur père ,
Et fut fidelle à son ferment.

L E C O M T E.

En effet, elle est bien dans le style lapi-
daire, & cette inscription me rappelle
celle faite par Piron, pour orner l'obélisque
de la petite ville d'Arcy-sur-Aube, qui,

XVII.^e SOUPER. 251

ayant été entièrement détruite par le feu ,
fut rétablie par M. de Grassin , seigneur
du lieu,

* La flamme avait détruit ces lieux ,
Grassin les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur , le bienfait , & la reconnaissance.

LE COMMANDEUR.

Sublime simplicité !

LE CHEVALIER.

Mesdames , c'est bien dommage que
vous n'entendiez pas le latin comme l'ita-
lien , je vous citerais une devise qui fut
mise au bas d'un soleil couvert d'un nuage ,
dans un feud'artifice tiré à la convalescence
de Louis XV , à Rheims , en 1744. Je vous
l'expliquerai le mieux que je pourrai.

Aeternam timuerant secula noctem.

Le monde a craint une nuit éternelle.

En faisant allusion au soleil obscurci.

LA MARQUISE.

Cela présente une grande image en peu
de mots.

LE COMMANDEUR.

Voilà le mérite des devises, des inscriptions & des épitaphes. Celle que les Génois ont faite à Boufflers, qui mourut de la petite vérole chez eux, le jour que les Allemands en levèrent le siège, est d'une heureuse simplicité & d'un grand sens, en une ligne après les titres du Duc de Boufflers :

Quam vitæ non potuit, nomini immortalitatem Senatus.

Je ne peux, Mesdames, vous rendre que le sens de l'épitaphe, & vous en perdrez le sel ; cela veut dire que le Sénat qui n'a pu sauver les jours de son libérateur, veut au moins rendre son nom immortel, par le monument qu'il lui consacre.

S. A. I. N. T. É.

J'ai trouvé la tournure de l'épitaphe du Cardinal du Bois, à Saint-Honoré, assez adroite ; après l'énumération des grandeurs de son Eminence, l'Auteur s'arrête & dit :

*Sed quid ! heu ! meliora bona, viator, apprecant
mortui.*

Mais hélas ! pour le mort, désirons d'autres biens,

MADAME DE CHANCEAUX.

Avec le Cardinal du Bois, le commentaire est facile ; mais, cher Comte, sortez-nous des tombeaux ; Pouponne est bien faite pour nous rendre à la vie.

LE COMTE *lit.*

Dixième. Lettre du Comte.

12 Février. 1777.

« Ma foi, la comédie va son train, chère Aglaé, & votre tuteur est enrôlé, il n'y a pas eu moyen de s'en dédire ; on a été jusqu'à me faire entendre qu'un refus plus long pourrait me faire tort auprès du Comte de M. . . . sur-tout pour le rôle de Timante, dans Lucile, n'y ayant personne, en ce moment-ci, dans Bastia pour le chanter ; alors il ne m'en a pas plus coûté de me charger de celui de Philippe Humbert, dans Nanine. Je vous prévient que ces deux pièces ne sont pas de mon choix ; elles se ressemblent trop, & la tâche est au-dessus de nos forces, n'y ayant, dans toute la troupe, qu'un musicien ; les duo, trio, & quatuor iropt

comme il plaira à Dieu ; ajoutez que les symphonistes Italiens ne savent pas accompagner notre chant , ni se plier complaisamment à notre faiblesse ; mais mon plus grand embarras aujourd'hui , est de conduire à la fin une entreprise dont je me suis chargé un peu légèrement : j'ai mis dans ma tête de faire jouer le rôle de Nanine à une jeune Corse de treize ans , il y a de l'étoffe, de la figure, de l'intelligence ; mais treize ans, étrangère, n'ayant encore vu que des bouffons Italiens ! allons, du courage, & sur-tout de la patience ; mon amour-propre est sur les rangs ; tout Bastia a les yeux sur l'enfant que j'entreprends. Il ne faut pas en avoir le démenti : sa mémoire ne m'embarrasse point ; mais l'accent , mais le geste , mais la marche , mais le maintien , mais l'assurance , cela ne finit pas. Ma foi , un portrait en amène un autre ; vous connaissez nos pièces , il faut que vous en connaissiez les acteurs ; d'ailleurs la toile est pour nous seuls , nous pouvons la barbouiller en conséquence ; vous allez sûrement rire de l'artelage , je

vous le permettez ; mais souvenez-vous que tous les Comédiens sont comme nous, un ramassis de gens qui, semblables aux Moines, ne peuvent se souffrir & ne s'estiment pas toujours.

Nanine est cette jeune Corse en question, son âge, sa figure, intéresseront & joueront les trois quarts de son rôle, si la famille la laisse achever ; car ici il faut le suffrage des arrière-petits-cousins. Au commencement, quand on invitait quelques Corfès, ils amenaient toute la parenté. C'était comme l'arrière-ban, voilà les femmes. Les hommes.

La salle est jolie, nos répétitions s'y feront toutes, j'insiste là-dessus ; pour accoutumer nos femmes à battre la planche, j'y veux aussi du monde pour qu'elles ne fassent pas les enfans à la représentation. Me voilà dans mon ancien métier, excepté que j'ai vingt ans de plus.

Nous nous sommes réunis plusieurs garçons de carnaval, & nous avons donné

256 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

des bals ; au premier, une Corse, qui donne le ton, mais qui l'a mauvais, après m'avoir promis de se contenir vis-à-vis d'une Française qu'elle ne peut pas souffrir, lui a fait une impertinence marquée, & me voilà brouillé avec l'impertinente, & d'une : elle en a pâti, car elle n'a été d'aucun des autres bals. Ils ont été assez brillans ; ceux qui ne dansaient pas, jouaient ou nous aidaient à faire les honneurs.

Vous voyez que nous avons trouvé le moyen de passer le temps gaiement : où étiez-vous, leste Aglaé ? comme vous auriez fait des entrechats ! mais vous n'auriez pas trouvé ici un danseur de menuet digne de vous. Adieu, ma belle amie, à travers le tourbillon qui m'entraîne un moment, sans remplir le vide qu'éprouve mon cœur, on me surprend dans des accès de rêveries, & l'on croit que je fais des vers, j'en suis bi en loin ; je pense à ce qui me manque, devinez ? »

MADAME DE LINTZ.

Eh ! pourquoi nous avoir privés des

tableaux ; c'était sûrement le meilleur de la lettre.

LE COMTE.

Ce pouvait en être la partie la plus piquante , & c'est ce qui m'a décidé à la supprimer. J'écrivais dans l'accès des tracasseries ; mes pinceaux , trempés dans le fiel , coloriaient plaisamment , mais sardoniquement ; je voulais égayer mon amie ; cela est à toute force permis ; mais j'aurais à me reprocher de faire rire le Public aux dépens de gens qui , estimables d'ailleurs , n'étaient pas obligés d'être charmans , ni bon Comédiens. Lisez , l'Abbé.

L' A B B É lit.

Neuvième lettre de Pouponne.

L.^{re} Mars 1777.

« J'ai eu un plaisir charmant , hier , mon cher tuteur , j'ai vu les jolis enfans de votre ami L. en allant voir le petit S. . . . dont la pension est à côté. Je trouve que l'aîné a quelque chose de noble dans la figure , & il m'a fait une réponse si sensée , que ma tante a dit tout de suite :

Il répond comme son père ; je lui ai demandé s'il m'aimait bien, en l'embrassant, il m'a souri.... *Quand je vous connaîtrai, je crois que je vous aimerai* ; & il m'a baisé la main. Qu'il m'a intéressé , cet aimable enfant ! j'en avais les larmes aux yeux ; pour le cadet , ce n'est qu'avec une peine infinie que j'en ai eu une minute d'audience ; on était prêt à faire une petite promenade au jardin , & tous les vœux étaient d'être libre pour n'y pas arriver le dernier. Je le trouve trop joli pour un garçon ; c'est sa mère , son beau teint, ses beaux yeux , sa vivacité & sa douceur , mélange heureux qui attache les regards & intéresse le cœur. Mon ami , celui-là donnera du souci , sa jeunesse sera bruyante ; au reste , ils sont très-bien portans , en bon air , & bien soignés ; leur maître m'a dit que l'aîné faisait ce qu'il voulait , que le cadet était en retard , parce qu'il est dissipé , mais qu'il s'en tirerait ; je n'ai cessé , en revenant , de réfléchir sur le caractère que les enfans apportent en naissant ; cet aîné , fier , sérieux , sensible ,

& en même temps attrayant, caressant ; ce cadet, léger, brillant & bon par excellence, m'a-t-on dit ; je reconnais là le père & la mère, & je disais : Chacun a de qui tenir. Cela est si frappant, que ma tante a fait les mêmes remarques & les mêmes comparaisons que moi. Elle rafolle du cadet, je le lui laisse ; l'aîné a fait ma conquête, & je me déclare pour lui ; je commence à aller au solide.

Oh ! voilà une lettre de vous, j'entends cette folle de Biron qui me crie : Mademoiselle, que me donnerez-vous ? C'est son style quand elle m'en apporte ; effectivement c'est celle du 12 du mois dernier. A propos de Biron, j'ai des torts avec elle ; la pauvre fille, qui rafolle de vous, comme vous savez, ne manque pas de me prier, à chaque lettre que je vous écris, de vous assurer de son respect, & de vous demander quand vous reviendrez, & je crois que je n'ai pas encore fait sa commission une seule fois, au moins pour son compte ; j'ai la bonne foi de le lui dire, & croiriez-vous qu'elle en pleure, la

drôle de fille ! son bon cœur touche le mien , & je ferais volontiers comme elle.

Vous voilà donc décidément Comédien ? Convenez que c'est vraiment Comédien de campagne ; car vous n'êtes pas parvenu à me donner une autre idée de Bastia , malgré toutes les tables de jeu & les plumes qui se trouvent chez votre Intendante. Oh ! que vous voilà bien dans votre sphère ! jouant la comédie , & faisant une éducation ; ne faites-vous pas votre écolière plus jeune qu'elle n'est , pour ajouter au mérite de la former , & arrêter les interprétations malignes ? Vous êtes bien capable de tout cela ; mais , savez-vous que vous me donnez une drôle d'idée de votre troupe.

.

Vos tableaux sont de main de maître ; vous veniez d'avoir une prise au foyer quand vous les avez tracés. Rosbif gage que vous ne jouerez pas ; il dit que c'est une marqueterie mal assemblée que votre troupe ; il y a une bonne pièce à faire , au lieu d'en représenter.

Cruel que vous êtes ! vous m'annoncez de sang froid des bals, à moi qui n'ai été qu'à ce que vous appelez chez vous une *écreigne* ; à minuit tout a été dit, cela m'a donné plus d'humeur que de plaisir.

M. T. veut déjà se retirer, votre prophétie s'avance, le pauvre C . . . aussi, nous en désespérons.

Ma sensitive est morte, je l'aimais, elle m'avait fourni une comparaison ; & voilà comme nous nous attachons par intérêt le plus souvent ; je crois que j'ai fait une faute contre la bonne physique ; je l'arrosais avec de l'eau chaude, sur ma cheminée, où elle avait peut être déjà trop chaud. Mon *seringa* & mes *basilics*, que je n'ai pas si *migeotés*, ont résisté au froid ; ne m'apporterez-vous pas un jour quelques plantes particulières à votre Corse ? je serais fier d'avoir quelque chose venant de si loin, cela ne vous nuira pas à mes yeux, si j'en crois mon cœur. Adieu, ce mot est éternel, cher tuteur, ne le changerez-vous donc pas bientôt en celui de bon jour » ?

LE CHEVALIER.

Comte, le portrait des deux enfans est de main de maître, comme elle dit des vôtres.

SAINTRÉ.

Et la sensitive ?

LE CHEVALIER.

Je me rappelle bien la charmante comparaison qu'elle lui a fournie. Cette enfant est tout ame & tout esprit.

MADAME D'ERBY.

Pour ça elle a bien raison de vous gronder, Comte ; annoncer des bals à une personne qui ne peut pas danser , est une cruauté.

L'ABBÉ.

C'est en effet renouveler le supplice de Tantale.

LE COMTE.

Il est bon d'exercer quelquefois votre philosophie, Mesdames.

LA BARONNE.

Grand-merci, c'est nous faire du mal sans profit & de gaité de cœur.

L E C O M T E.

Il faut réparer cette faute involontaire ,
& forcer vos applaudissemens , non par
l'exécution , mais par le sujet ; il me
semble que , ce soir , les Muses ont un peu
boudé , je veux au moins réveiller celle
du chant.

M A D A M E D' E R B Y.

Je sentais qu'il nous manquait quelque
chose.

M A D A M E D E L I N T Z.

Il faut convenir que , ce soir , rien ne
nous convient mieux qu'une chanson.

L E C O M T E chante à la Marquise.

* A I R : N.^o 9.

Je veux , Annette , en ma chanson ,
De toi faire un tableau fidelle ,
Et dire comme la Raïson
Te prête une grace nouvelle ,
Quand , soumise à ton enjouement ;
En instruisant elle folâtre ;
C'est d'un aussi rare talent *Bis.*
Que tout le monde est idolâtre. *Bis.*

Victime de l'austérité ,
Toi seule en fais l'expérience ;

264 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Tu gardes pour l'humanité
 Les tendres soins & l'indulgence.
 De ta solide piété,
 Bien loin de tirer avantage,
 Jamais de la sévérité *Bis.*
 Tu n'employas le dur langage. *Bis.*

Ton esprit, orné sans apprêts,
 Ainsi que l'arbre d'Atalante,
 Offre fleurs & fruits toujours frais,
 Dont l'assemblage nous enchante :
 Tu fais avec grace un couplet,
 Tu fais commenter la Bruyère :
 Avec toi le sage se plaît, *Bis.*
 L'être léger te croit légère. *Bis.*

Combien sont heureux les amis
 Que ton cœur sensible préfère !
 Tels les élus, au ciel admis,
 Aussi-tôt dédaignent la terre.
 Si t'estimer & t'admirer
 Pour te plaire pouvait suffire ;
 Je pourrais alors espérer *Bis.*
 Le bonheur que mon cœur désire. *Bis.*

L A M A R Q U I S E.

S'il ne te faut qu'un cœur fidèle,
 Tu n'as plus rien à désirer.

(*Les autres Dames répètent ces deux vers en chœur.*)

LE

LE COMTE.

Belles & généreuses Dames, jouissez de toute l'effusion..... & de tout l'embarras de ma reconnaissance.

LA MARQUISE.

Comte, rappelez-vous que le nombre n'effraie pas l'Amitié, & qu'il est aussi flatteur pour elle, qu'avilissant pour son frère.

LA BARONNE.

Souvenez-vous encore que les peintres & les poètes doivent beaucoup de leurs bonnes fortunes à leurs tableaux.

LE COMTE.

Je n'ai garde aussi d'oublier que vous êtes ici le correctif général; que n'existiez-vous dans mon printemps!

LA BARONNE.

Grand-merci de votre souhait, j'en aurais eu alors d'autres à remplir.

LA MARQUISE.

Et de plus agréables; au reste, la chanson du Comte est un rêve de son imagination.

tion, il doit avoir besoin d'en faire d'autres, & nous aussi.

L' A B B É.

Nous sommes sûrs d'en faire de charmans, en continuant la chanson ; mais Saintre en avait préparé une....

S A I N T R É.

Je me trouve trop heureux quand mon tour ne vient pas ; j'ai besoin de ménager mes forces & mes tablettes.

M A D A M E D E L I N T Z.

Je ne dormirais pas après l'annonce, guère plus en attendant l'orage ; ainsi la chanson nous revient.

S A I N T R É.

Elle est longue, & je l'ai mise en italien ; & puis c'est une romance.

L A B A R O N N E.

Tant mieux , ce genre prépare au sommeil.

S A I N T R É.

Pourvu qu'il en donne la critique.

(*Il chante.*)

XVII.^e SOUPER.

167

AIR : N.^o 10.

D'une Pastourelle,

Jeune, accorte & belle,

M'étais énamouré :

Se nommait Sylvie,

L'appelais ma mie ;

Amour m'avait juré. *Bis.*

Sous l'orme, à la danse,

N'entrait en cadence

Qu'avec son doux ami.

Changions de houlette ;

De peine secrette

Jamais n'avions gémé. *Bis.*

Même accoutumance,

Jamais discordance,

Préférions mêmes jeux :

Onc des tourterelles

Ne furent fidelles

Comme l'étions tous deux. *Bis.*

Toujours belle aurore,

Plus beau jour encore

Amenaient beau couchant ;

Et nuit, bien que sombre,

Nous gardait dans l'ombre,

Passe-temps plus touchant. *Bis.*

L'amour de ma mie

Donnait jalouse

M 2

263 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Aux autres Pastoureaux :

Le dis sans feintise,
M'était friandise
Qu'avoir tant de rivaux.

Bis.

Certain jour d'orage,
Fuyant au village,
Plus ne nous vîmes-nous.
Fondit la tempête,
Las ! c'est sur ma tête
Que tombèrent ses coups.

Bis.

Le ciel à la terre
Rendait sa lumière
Et se rassérénait.
Retrouvai Sylvie.....
Mais restai sans vie,
Licidas l'embrassait.

Bis.

Ai fui la contrée,
Sylvie adorée
Pas ne verra mes pleurs.
Mais, quoiqu'infidelle,
Le souvenir d'elle
Charme encor mes douleurs.

Bis.

Si voulez me plaire,
Las ! de ma Bergère,
Pastoureaux, parlez-moi :
Sa foi m'a mentie,

N'importe, Sylvie,
Te garderai ma foi. *Bis.*

MADAME DE CHANCEAUX.

Ce genre de style est-il usité en poésie ?
Il ne me paraît pas à la portée de tout
le monde ; il a cependant une naïveté qui
plaît.

DORIVAL.

Il ne faudrait pas en abuser ; mais, en
le bornant à la romance pastorale, il
semble le plus propre à en bien rendre la
simplicité.

LA MARQUISE.

D'Erby, vous ne dites rien.

MADAME D'ERBY.

J'attends la traduction italienne, les
paroles en feront sûrement mieux encore
valoir l'air.

SAINTRÉ.

Il acquerrait bien plus de mérite &
de grace dans votre bouche.

MADAME D'ERBY.

Je l'apprendrai facilement, car il me

270 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
plaît; mais , en attendant , voyons-en
l'effet.

S A I N T R É chante.

Même Air.

{ Les syllabes italiques s'élèvent dans la chanson. }

D'una Pastorella
Giovinetta e bella
M'era innamorato :
Nice si nomava ,
Ben mio la chiamava ;
M'avea fè giurato. *Bis.*

Non giammai ballava
Che con chi amava ,
E sol' ero amato :
Il celato dolor
Ci fvellava ognor
Il Dio alato. *Bis.*

I pari voleri ,
I pari piaceri
Ci fean gioir ;
Giammai tortorelle
Fideli e belle
Altre tanto fruiro. *Bis.*

Bella aurora ,
Di più bella ancora

Sera fu seguita :
 E ben che oscura
 D'una gioja pura
 Notte era compita. *Bis.*

Rendea infelice
 L'amor di mia nice
 La turba de pastor :
 Io dico il ver,
 M'era dolce l'aver :
 De rivali ancor. *Bis.*

Un giorno di festa,
 Fuggendo tempesta,
 Nice mi lasciò :
 Cade la saetta
 Sia maladetta !
 Oh ! quanto mi costò. *Bis.*

Togliendo il cielo
 Alla terra il velo
 Si rasserenara :
 Ritrovai nice
 Di falso infelice !
 Niso l'abbracciava. *Bis.*

Fuggi dal paese ;
 Amante scortese
 Non vedrà mie pene ;
 Ben che infedele,

M 4

472 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Ingrata, crudele,
È sempre l' mio bene. *Bis.*

Per essermi grato,
Del bene amato
Parlate mi ancor :
La vezzosa nice
È ingannatrice,
Sarò fedel ognor. *Bis.*

MADAME D'ERBY.

La difficulté est dans les éliminations, elles
me paraissent arbitraires.

SAINTRE.

Elles le sont en effet ; mais je les ai in-
diquées, & c'est, je crois, ce qu'on devrait
toujours faire pour le chant italien, sur-
tout pour nous.

LE COMMANDEUR.

Quand on a l'art d'écarter ainsi les
épine, on se rend digne de cueillir les
roses.

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah ! . . . j'ai cru que le château était
écrasé ; il n'y a point de chansons, de lo-
gogriphes même qui puissent me faire

rester plus long-temps; encore toutes les
fenêtres ouvertes.....

L A M A R Q U I S E.

Cela devient effectivement sérieux: cet
orage est bien étonnant; le ciel était si pur
avant souper.....encore.....on aurait
peur à moins; ma foi, sauve qui peut.



XVIII. SOUPER.

LA MARQUISE.

JE viens de recevoir une lettre du Marquis. Je n'avais pas trouvé dans son porte-feuille certaine épître qui me fit tant de plaisir dans le temps où elle me fut adressée, que j'ose croire qu'elle vous en procurera aussi : vous pensez bien que personne n'est oublié dans sa lettre. Il a du chagrin. Il comptait pouvoir venir ici passer quelques jours ; mais le travail du Ministre est remis précisément au temps qu'il nous destinait.

DORIVALE.

L'unique moyen de nous dédommager de ce contre-temps, & de l'absence du Marquis, est de nous lire son épître ; car il vous l'a sans doute envoyée ?

LA MARQUISE.

Oui, avec quelques autres bagatelles, pour fournir d'ici à notre départ. Mais

XVIII. SOUPÉ. 275

ne vous attendez pas que j'aie lire les adorations de mon mari; je suis aussi modeste que le Comte, & je veux aussi avoir mon lecteur.

LE COMMANDEUR.

Cela me vaudra le double plaisir de lire des choses agréables, & de vous les adresser.

LA BARONNE.

Le Commandeur mourra comme le Comte de Maugiron; les hoquets de son agonie feront des soupirs galans.

SAINTRÉ.

Qu'est-ce que ce Comte de Maugiron?

LA BARONNE.

Je vous dirai cela après l'épître.

LA MARQUISE, au Commandeur.

La voilà. Vous voulez donc bien prendre la peine de la lire? Pendant ce temps, je vais m'arranger pour baisser les yeux & rougir aux endroits qui l'exigeront.

M 6

D'ici , pour le jour de ta fête ,
Je ne puis t'offrir un bouquet ;
Mieux vaudrait un doux tête-à-tête ;
Où , libres , le cœur satisfait ,
Nous croyant seuls dans la nature ,
Nous tournons ensemble un feuillet
Du livre amusant d'Épique ;
Mais tu possèdes la brochure ,
Et je n'en ai que le finet.
Or , n'ayant foi qu'à ton livret ,
Que ne débite aucun Libraire ,
Et croyant tout autre exemplaire
Inférieur ou contrefait ,
J'abandonne ici la lecture.
Chez moi certain diable en murmure ;
Cette étude sur-tout lui plaît ;
C'est le diable de la nature ,
C'est par lui seul que tout se fait.
Ne pouvant non plus , & pour cause ,
T'envoyer lis , bluet , ni rose ,
Pour la trouver plus fraîche éclosé ,
Cueille la rose sur ton teint ;
Plus bas le lis est sur ton sein ,
Entre deux le bluet repose ,
Achève par lui ton larcin.

Grâces à ces fleurs, à leur durée ,
Te voilà pour long-temps parée ,
Sans emprunt comme sans dessein.
Veuille le Dieu de l'hyménée ,
Exauçant mes sincères vœux ,
De son haleine fortunée
Conserver ces fleurs pour nous deux.
Toi , que les fruits n'ont pas fanée ,
Dont la tige , toujours soignée ,
Résiste à l'empreinte du temps ;
Annette, toi pour qui l'année
Eloigne l'été du printemps ,
Rends aussi grâces à la nature ,
Qui te prodigua sans mesure
Les dons du cœur & les talents :
Mais quand sa prudence sévère
Dans tes saisons aura remis
L'ordre fatal & nécessaire ,
N'en craint pas l'effet ordinaire ;
Ton automne aura de quoi phaire ,
Il te restera des amis.
Ta vivacité retenue
Est l'éclair d'été sans fracas ;
Ainsi ta gaieté soutenue
Promet un hiver sans frimats ;
Cet hiver même aura des charmes
Pour ceux qui connaîtront ton cœur ;
Et, ne faisant que changer d'armes ,

378 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Tu régneras par la douceur.

Alors, oubliant lis & rose,

Et dédommagé par les fruits,

Je dirai : Si l'Amour repose,

L'Amitié veille & je jouis.

LE CHEVALIER.

Ah ! Marquise !.....

LA MARQUISE.

Doucement, Messieurs; je vois bien l'objet de votre exclamation, c'est de surprise de trouver tout cela dans la bouche d'un mari.

LE COMMANDEUR.

Marquise, quand de pareils vers s'adressent à vous, le sentiment de la surprise n'est pas celui qu'on éprouve.

LA MARQUISE.

Mais ne trouvez-vous pas la pièce un peu saugrenue au commencement ?

DORIVAL.

Point du tout. Toutes les fois que la plaisanterie est légère & gazée, elle ne peut effaroucher que les génies rétrécis;

XVIII.^e SOUPER. 179

elle est à l'esprit ce qu'est une pointe de vin à l'homme de bonne compagnie.

LA MARQUISE.

Je suis bien de votre avis : si la pièce était d'un autre, je ne consulterais point.

SAINT R É.

Marquise, vous pouvez vous en fier à votre goût; le tact d'une femme instruite & sensible est presque toujours infailible.

LA MARQUISE.

C'est donc pour cela que Pouponne juge si bien; car qui mieux qu'elle possède ces deux qualités-là?

LE CHEVALIER.

Cela est vrai; & le Comte nous fait toujours un nouveau plaisir quand il en multiplie les preuves.

LE COMTE.

Je vous entends, & commence ma onzième lettre.

Onzième Lettre du Comte.

20 Février 1777.

Je reçois votre lettre du 25 Janvier

bien tard , charmante Aglaé ; les maudits vents ne sont pas dans ma manche ni dans mes outres. Mon voyage a donc fait fortune au petit comité ? Ah ! j'ai bien peur que l'Amitié n'y ait présidé , & n'ait entraîné les voix : quoi qu'il en soit , je n'ai garde d'appeler du jugement. La remarque sur Trévoux est juste ; c'est une méprise , je la réparerai ; j'ôterai peut-être aussi la tirade. Il ne faut choquer personne , & bien moins les corps. J'aime la bonne huile. L'article de la Corse n'est pas approfondi , je n'ai presque rien vu ; peut-être , après ma tournée générale , aurai-je davantage à en dire ; ce sera un supplément à faire. A tout événement , j'ai envoyé mon Voyage à l'Académie de D... ; cela m'acquitte du tribut de cette année. Que mon voyage d'Italie ne vous effraye pas , il n'aura pas lieu : j'ai bien reçu mon congé du Ministre , mais je ne m'en prévaudrai pas. L'Intendant va en France. Le Ministre m'a taillé de la besogne , j'aime mieux la faire que d'aller m'amuser ; les gens qui m'observent , entireraient avan-

rage contre moi : il faut savoir faire des sacrifices. Pauvre Aglaé ! là voilà baptisée & sans dédicace ; un aussi joli temple ne doit cependant pas en chaumer. Allons, je ferai un supplément à la Corse , ce fera pour elle.

Votre oncle va mourir, il vous fait des cadeaux : voilà le premier de conséquence dont il se soit avisé. Vous avez raison , il ne faut pas brocanter cette vieille porcelaine, elle servira d'aimant à quelques autres verroteries. Le vieux Lieutenant mourra , & vous pourrez alors vous arranger de ses antiques.

Je ne prendrai aucun parti sur mon opéra, que je ne sois à Paris. M. de la B. . . . ne me répond rien. Floquet est toujours en Italie ; rien ne périclîte : je ne veux m'occuper que de mon métier ; il m'a amené ici, il faut qu'il m'en tire.

Adieu, belle enfant. A une longue, & délicieuse lettre , je ne riposte que par quelques lignes mal-arrangées ; c'est la peste de comédie qui en est cause. Nous avons tous les défauts des Comédiens,

& nous n'en avons pas la routine. Ma petite va mieux que les grandes; mais on se tracasse, on s'aigrit : je m'apperçois déjà que ceci sera le germe de plusieurs brouilleries; mais nous sommes trop avancés pour reculer. Adieu encore, & pour combien de temps? »

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah ! Comte, vous ferez sûrement grondé; voilà une lettre bien courte & bien sérieuse.

MADAME D'ERBY.

Vous n'étiez pas à votre aise en l'écrivant; je le parirais.

LE COMTE.

Cela est vrai, j'étais tracassé par cette maudite comédie, contrarié d'avoir manqué mon voyage d'Italie; tout cela influait sur mon humeur, &, par suite, sur mon style. Mais vous allez voir que l'on ne me fit pas grace. Pour cette fois, je puis lire la réponse, on ne m'y gâte pas; & si je rougis, ce ne sera pas de modestie.

(*Il lit.*)

Dixième Lettre de Pouponne.

10 Mars 1777.

« Vous êtes bien maussade, mon tuteur tout court, de me débaptiser si vite; je n'avais encore reçu que des complimens domestiques sur mon joli nom, & voilà qu'il ne me servira plus de rien, car je n'en veux plus dès qu'il ne fera pas imprimé. Dites à ce sujet tout ce que vous voudrez; autant il m'avait plu, autant je le déteste, au point de l'effacer si je le vois encore dans vos lettres; n'en parlons même plus. Je ne renonce pas de même au supplément à la Corse, mais adressez-le à Pouponne, en ne mettant qu'un gros P. Vous avez bien raison de dire votre peste de comédie; je gage bien que c'est elle qui vous empêche d'aller en Italie. Quand on forme de jeunes personnes qui vont mieux que les grandes, & qui ont de beaux yeux qui jouent les trois quarts de leur rôle, cela est bien plus intéressant qu'un voyage où on acquerrait des connaissances qu'on procu-

rerait aux autres. Les choses du moment font tort aux choses passées, c'est la règle ; je la respecte trop pour vous enlever plus long-temps au plaisir de faire briller le bel enfant dont vous avez cru parler. Dans le métier que vous faites, les distractions sont fréquentes & toutes naturelles. Non, n'allez pas reculer en un aussi beau chemin : quand on va à la gloire, il faut mépriser les épines qu'on se trouve sur le chemin, cela ne fait au plus que des égratignures ; un coup d'œil en guérit. Je voudrais pouvoir vous entretenir spectacle à mon tour ; mais je ne donne ni ne vois la comédie. Vous, qui avez ce double avantage sur moi, je vous prie de me tenir au courant de vos plaisirs ; ils feront toujours une partie des miens, & mon cher tuteur doit être persuadé que rien de ce qui lui arrive, ne m'est indifférent ».

LA BARONNE.

Ah ! la petite masque ! elle est furieuse de perdre son nom, & de vous voir former la petite Corse.

L' A B B É.

Le motif de la jalousie est si pur,
qu'elle porte son excuse avec elle.

L E C O M T E.

Attendez, attendez pour prononcer sur
cette charmante fille. Si quelqu'un se
pressait de la condamner, il aurait lieu
de s'en repentir.

M A D A M E D E L I N T Z.

En ça, quoique je n'aime pas les ago-
nies, comme elles ne ressemblent pas
toutes à celle d'Eutyme, & que la Ba-
ronne nous en annonce de galantes,
voyons celle du Comte de Maugiron.

L A B A R O N N E.

Il était neveu de l'Evêque de Valence,
& il mourut chez son oncle en 1767.
Une heure avant sa mort, pouvant à
peine se faire entendre, il dicta ces
vers-ci :

* Tout meurt, je m'en aperçois bien,
Tronchin, si vanté dans le monde,
Ne saurait prolonger mes jours d'une seconde !

286 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Ni d'Aumont (1) en retrancher rien.

Voici donc mon heure dernière.

Venez, Bergères & Bergers,

Venez me fermer la paupière ;

Qu'au murmure de vos baisers

Tout doucement mon ame soit éteinte.

Mourir ainsi dans les bras de l'Amour,

C'est du trépas ne point sentir l'atteinte,

C'est s'endormir à la fin d'un beau jour.

DORIVAL.

Voilà des vers bien coulans, bien harmonieux, vraiment assortis au sujet.

LE COMMANDEUR.

Je suis sûr qu'il n'y a que l'Abbé qui, théologiquement, n'y donnera pas son approbation.

L'ABBÉ.

Je n'ai qu'à supposer que ces vers ont été faits par Ovide mourant, Catule, Horace, Anacréon, ou quelques autres Poètes de la Grèce ou de Rome, & je serai de l'avis de Dorival. Les images sont douces, riantes & philosophiques. Je vous

(1) Médecin de Valence.

dirai même que la fin du Comte de Maugiron fut digne du commencement ; car ayant entendu du bruit dans son antichambre , & témoignant de la curiosité , on s'empressa de lui dire que c'était le Grand-Vicaire..... *Ah ! bon*, dit-il, *je vais bien les attraper ; ils croient me tenir , & je m'en vais*. En effet , il expira.

LA BARONNE,

L'Abbé , vous en savez plus que moi ; j'ajouterai cela à mon répertoire.

L'ABBÉ.

Il serait malheureux qu'il fût volumineux en ce genre.

LE CHEVALIER.

Pourquoi ? les erreurs des autres nous servent souvent de préservatif.

SAINTRÉ.

Quelquefois de modèles ou d'excuses,

MADAME D'ERBY.

Il y a long-temps que nous n'avons eu des nouvelles de la Life du Comte ; il avait commencé le roman par la fin.

188 LES SOUPERS DE VAUGLUSE.

J'aime Pouponne de tout mon cœur ;
mais cette Lise m'inspire une autre forte
d'intérêt ; je me la peins un peu sour-
noise , un peu chattemite.

LE COMTE.

Vous en approchez : il faut se rappeler
le quatrain.....

LA MARQUISE.

Oui , celui que nous avons trouvé si
expressif (1).

LE COMTE.

La pièce que je vais lire , y répond.

Tu viens de me rendre la vie ,
De rouvrir mon ame au bonheur.
Te convaincre de mon ardeur ,
; Te plaire était ma seule envie ;
Mais tu semblais fermer ton cœur
A mon hommage , à ma tendresse ,
Tu n'en croyais pas mon ivresse ,
Tu m'écoutais avec langueur ;
Et dans tes yeux , quand mon regard avide
Cherchait la douce volupté ,
Je ne croyais y voir qu'un sentiment timide

(1) Voyez le quatorzième Souper.

Par l'indifférence arrêté.....

Eh quoi ! dans ces momens, en me rendant justice ;
Ton cœur te disait donc que je savais aimer ?
Ah ! oui, j'étais aimé, souvent pour mon supplice !
Mais tu n'auras pas eu le talent de charmer.

De subjuguier ce cœur sensible
Pour te livrer un jour au désespoir terrible.....
Ah ! Life, à ce soupçon je le sens se fermer.

Pardonne. A peine échappés du naufrage,

C'est le faible des Matelots,
De craindre jusqu'au bruit des flots
Qui viennent mourir au rivage.

De tous les arts & de tous les talens
Dont tu me fais honneur, un seul m'est nécessaire ;
Un seul peut sur mes jours semer mille agrémens,
Life, c'est celui de se plaire ;

Si j'en suis maître, c'est à toi

Que des autres je fais hommage ;

Qu'ils soient les confidens, les organes, le gage
De ton retour & de ma foi ;

Mais si ma tendresse te touche,
Divine Life, que de moi

Un aveu charmant de ta bouche
Fasse plutôt un Dieu qu'un Roi.

MADAME DE CHANCEAUX:

Eûtes-vous une réponse à cela, & dans
le langage des Dieux ?

Tome II.

N

LE COMTE.

Non, le style vulgaire me convenait
autant; j'ai eu peu de vers d'elle.

MADAME D'ERBY.

Vous parut-on sensible, en prose, à votre
tendre poésie?

LE COMTE.

Le jour, oui; le lendemain, non, on
eut de l'humeur; je pressai pour qu'on
me fit un sacrifice qui coûtait; il me fallut
l'acheter, encore ne fut-il pas complet.

LA MARQUISE.

Il y eut un remerciement? S'il n'est pas
long, ne nous faites pas languir.

LE COMTE.

J'y consens, parce qu'en effet il est fort
court. (Il lit.)

Plus je t'ai vue, indécise, combattre
Les restes d'un fatal penchant,
Plus j'ai vu ton courage & renaître & s'abattre;
Et dans ton œil touchant
L'amour & le dépit ensemble se débattre,
Plus j'ai senti que ton repos
Exigeait le dur sacrifice

XVIII. SOUPER. 291

Qui pour un instant de supplice,
Te sauve d'un siècle de maux.

Un amour malheureux, Life, ternit les grâces
En effarouchant la gaité ;

Tu les verras bientôt, avec la volupté,
A ton premier souris revenir sur tes traces ;
D'une chaîne éprouvée un amant délicat

Te promet l'étreinte éternelle :
Couronne sa constance, oublie un infidelle ;
Et songe que l'on gagne en perdant un ingrat.

MADAME D'ERBY

Cette constance me raccommode cependant un peu avec votre Life ; car enfin c'était sa première inclination , & on les dit bien fortes.

LE COMTE.

Je ne fais rien de si humiliant pour une femme, que de faire des avances à un infidelle.

LA BARONNE.

Ah ! pour cela, c'est vrai ; je m'arracherais le cœur, si je ne pouvais en effacer le monstre qui m'aurait trahie.

LA MARQUISE.

Le parti est violent , je dis qu'il vaut

N 2

292 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

mieux souffrir que mourir. Tout s'efface sous la pierre-ponce du temps ; que dites-vous de la comparaison ?

DORIVAL.

Qu'elle est poétique & pleine de sens.

LA MARQUISE.

J'ai tremblé que vous ne la trouvassiez à prétention.

DORIVAL.

Non, ce n'est pas votre tournure, vous avez l'énergie de la nature, qui est la seule vigoureuse ; c'est comme les expressions singulières de certains patois ; on sent qu'elles sont parfaitement, & en quelque sorte, exclusivement propres à rendre l'idée qu'elles fixent, & l'on éprouve l'impossibilité de l'exprimer, à l'aide des termes usités, avec la même force & la même précision. Il y a un rapport d'harmonie, soit imitative, soit pittoresque, entre les mots, les sons & les idées, qu'on sent très-bien & qu'on ne peut pas rendre de même,

LE COMMANDEUR.

Je sens cela comme vous ; j'ai ma commanderie en Bourgogne, je me suis amusé à étudier l'ancien patois du pays, je lui ai trouvé, par excellence, cette énergie dont vous parlez.

L' ABBÉ.

C'est dans le fameux la Monnoye que vous avez dû l'apprécier.

LE COMMANDEUR.

Justement, c'est un poète charmant ; ses noëls ont un sel indépendant, même de celui du patois qu'il a employé.

LE CHEVALIER.

Je fais grand cas de ce Dijonnais, non-seulement comme bon poète, mais encore comme excellent critique.

LE COMTE.

A-t-il fait d'autres poésies que ses noëls ?

LE CHEVALIER.

Beaucoup, des odes, des épîtres, des poésies légères ; il a mis la plus grande

N 3

294 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
gaité dans les pièces fugitives, & sur-tout
dans les épigrammes. Je m'en rappelle
une qu'il fit au sujet d'une jolie femme,
qui demeurait à Paris, place Saint-
Michel & qui avait un mari fort laid.

* A la Place de Saint-Michel,
D'un côté l'on voit l'Ange
Qui combat l'ennemi du ciel,
Et sous ses pieds le range;
De l'autre on voit un Diable aussi
Avec un Ange aimable;
Mais l'Ange, de ce côté-ci,
Est placé sous le Diable.

D O R I V A L.

L'idée est jolie; mais la versification la
dépare un peu; la Monnoye faisait mieux
des vers ordinairement.

S A I N T R É.

Cela est vrai; son ode sur la mort est
superbement versifiée.

L A B A R O N N E.

Ah! faites-nous-en grâce, & sauvez-
nous par un vaudeville; car voilà bien
de l'érudition aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Eh bien ! Saintré, avez-vous quelque chose dans ce genre ?

SAINTRÉ.

J'ai traduit ou imité une ariette italienne, de l'opéra d'*Alcina*, qui passe pour un chef-d'œuvre de musique ; mais les paroles sont un chef-d'œuvre d'impertinence, & les Dames ne le pardonneraient jamais, sur-tout Madame d'Erby.

MADAME D'ERBY.

Et, justement, par le droit que me donne sur vous le titre de votre Bergère, je vous ordonne de chanter cette ariette.

LA MARQUISE.

Et moi, je vous fers de caution contre le courroux ou la rancune de mon sexe.

SAINTRÉ.

Allons, Mesdames, avec de tels ordres & de semblables assurances, c'est à vous à trembler.

(*Il chante.*)

* AIR, N.º II.

Mon père a raison de dire :
 Mon fils, de l'humide empire
 Une femme est le tableau :
 Plus l'onde en est limpide,
 Et plus elle est perfide, *Bis.*

C'est tous les jours un art nouveau,
 Coup d'œil, soupir timide ;
 Oui, mais cet art est perfide,
 Et la femme est comme l'eau. *Bis.*

L'inconstance & l'envie
 Se partagent sa vie ;
 Son sein, qu'elle découvre,
 Est la mer qui s'entr'ouvre,
 Et t'offre un tombeau.
 Fuis ses regards, ses caresses ;
 Jusqu'à ses faveurs traitresses,
 Sont un écueil à fleur d'eau.

Pareille à la Sirène,
 Sa voix flatteuse entraîne ;
 C'est un nouveau danger,
 Rien ne pourrait t'en dégager.

Mon père a raison de dire :
 Mon fils, de l'humide empire
 Une femme est le tableau :
 L'inconstance & l'envie

Se partagent sa vie.
Son sein , qu'elle découvre ,
Est la mer qui s'entr'ouvre ,
Au fond c'est un tombeau ,
C'est un tombeau ,
C'est un tombeau.
Plus l'onde en est limpide ,
Et plus elle est perfide ;
C'est tous les jours un art nouveau ,
Coup d'oeil , soupir timide ;
Oui , mais cet art est perfide ,
Et la femme est comme l'eau.
Pareille à la Sirène ,
Sa voix flatteuse entraîne ;
Une pareille chaîne
Est un nouveau danger.

MADAME D'ERBY.

Il faut avouer que ces Italiens sont bien
grossiers & bien inconséquens ; car toutes
leurs pièces ne roulent que sur les femmes ,
& tout en les adorant , ils les déchirent à
belles dents.

SAINTRE.

C'est le propre des gens passionnés , ils
sentent vivement & expriment de même.
L'homme très-sensible aux faveurs de sa

N 1

298 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

maîtresse, doit l'être en proportion à ses perfidies.

LA BARONNE.

Non, vos Italiens sont jaloux comme des tigres, & souvent sans sujet; je ne voudrais pas d'un Italien pour mari, m'offrit-il la plus brillante fortune.

SAINTE.

C'est un préjugé; j'ai voyagé en Italie, ils ne sont pas plus jaloux que nous de leurs femmes; mais bien de leur honneur. Les maris n'y sont pas si commodes que les nôtres, & ne souffrent pas qu'on les affiche; mais qu'on observe les bien-séances, qu'on ne fasse pas l'avantageux, en un mot, qu'on respecte la femme en public, alors un Italien se mêle fort peu des détails intérieurs; le *figisheat* en est une preuve continuelle: quant à leurs maîtresses, cela est différent, c'est un bien qu'on peut leur ravir; tout ce qui tend à les priver de cette propriété précaire, leur fait ombrage; les suites funestes des intrigues tiennent à ce principe, aux usages & aux influences du climat.

MADAME D'ERBY.

Si bien que les Italiens sont des gens charmans, de nous comparer au plus perfide élément, à des sirènes, à des écueils?.....

SAINTRÉ.

Ce n'est pas là tout-à-fait la conséquence de ce que je viens de dire; mais, pour vous convaincre que je n'approuve pas toutes les comparaisons qui sont faites pour choquer votre sexe dans la chanson que j'ai imitée, je me sou mets à vous en chanter demain la parodie.

MADAME D'ERBY.

Est-elle faite?

SAINTRÉ.

Non, mais elle le sera.

LA MARQUISE.

Fort bien, Saintré, en faveur des pénitences que vous vous imposez vous-même, nous vous pardonnons le péché; nous sommes même portées à vous induire en tentation.

N 6

LE COMMANDEUR.

Mesdames , Mesdames , vous vous amusez à caresser Saintré ; à la bonne heure , mais vous passez bien légèrement sur la musique de ce morceau : savez-vous que , comme il vous l'a observé , c'est un chef-d'œuvre , & qu'exécutée avec accompagnement , cette ariette doit faire le plus grand effet ?

MADAME D'ERBY.

Nous en jugerons mieux quand la parodie en sera faite ; si elle me plaît , je m'engage à l'exécuter sur le *forte-piano* , Dorival & le Comte nous accompagneront ; je crois que le Chevalier joue de la flûte ?

LE CHEVALIER.

Oui , Mesdames ; mais il faut les partitions.

SAINTRÉ.

Je les ai ; & une bonne fortune à laquelle vous ne vous attendez pas , c'est que le Commandeur a apporté son basson , & que l'Abbé joue du violon ; ainsi notre concert sera très-bien fourni.

LA MARQUISE.

Il est bien singulier que, depuis près de trois semaines que nous sommes réunis, nous n'ayons pas encore pensé à cette ressource ; la promenade & la chasse ont fait tort à la musique, demain ce sera son triomphe ; mais comme il ne faudra pas se borner à l'ariette italienne, retirons-nous de bonne heure pour pouvoir nous lever demain, & préparer, dans la matinée, quelques morceaux pour l'exécution du soir.

LE COMMANDEUR.

L'ariette m'a fait faire des réflexions très-morales & très-sérieuses. Je suis sûr, Marquise, que je ne vais rêver qu'au tombeau Ah ! puisse celui que j'entrevois, devenir le mien ; je ne regretterais pas la vie !

LA MARQUISE.

Mon pauvre Commandeur, il est temps d'aller vous coucher, vous rêvez déjà.

LE COMMANDEUR.

Oui, au tombeau.

XIX. SOUPER.

LA MARQUISE.

MES amis, notre concert a été charmant; comment donc, l'Abbé accompagne à merveille; ce serait grand dommage de le reléguer au lutrin.

L'ABBÉ.

Je croyais cette musique italienne plus difficile; mais, dès que j'en ai eu saisi le mouvement, je me suis trouvé au courant.

MADAME D'ERBY.

Messieurs, la reprise n'est pas aisée; à cet endroit, la transition brusque du mode exige une grande attention.

SAINTRE.

C'est ce que vous avez exécuté supérieurement; je connais peu de maîtres même, qui joignent au brillant de la main une précision aussi étonnante.

MADAME D'ERBY.

Un compliment en mérite un autre;

XIX.^e SOUPÉ. 303

voire parodie est supérieure à votre traduction, & je vous dois la justice de croire & d'avouer que l'esprit a fait la dernière, & le cœur la première.

LE COMMANDEUR.

Adorable ! ma chère d'Erby, divine ! je partage le ravissement de Saintré.

SAINTRÉ.

Comme ma reconnaissance.

LE COMMANDEUR.

Mon ami, j'ai tant fait d'ingrats en ma vie, que le moindre témoignage de sensibilité épanouit délicieusement mon âme ; & , depuis que le cercle des jouissances se rétrécit tous les jours pour moi, celles de ce genre me deviennent bien plus précieuses. Peu d'hommes peut-être ont moins mérité que moi d'avoir des ennemis, & personne n'en a eu davantage. Eh bien ! au milieu des orages que la haine m'a suscités, l'attachement de quelques amis fidèles, que je conserve depuis plus de quarante ans, m'a servi

164 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

d'égide contre les traits envenimés des méchans.

LA MARQUISE.

Mais vous ne l'êtes pas, Commandeur ; je connais votre cœur, il est bon & sensible ; votre esprit est tourné à la plaisanterie, c'est l'évaporation de votre gaité, & la faillie modérée agace & ne blesse pas ; comment a-t-on pu se tromper sur votre caractère au point de vous persécuter, vous qui êtes le plus tolérant de tous les mortels ?

LE COMMANDEUR.

Marquise, je commence par vous remercier de l'opinion que vous avez de moi, elle est fondée en partie ; mais le principe de mes défauts & des persécutions que j'ai éprouvées, l'amour-propre lui-même m'impose la loi, en ce moment, de le sacrifier, & de vous avouer des torts que nos amis mêmes ont de la peine à nous passer, & que jamais les indifférens ne nous pardonnent ; ces torts sont de paraître trop sentir ce qu'on vaut,

d'oser s'évaluer soi-même avec cette franchise que peut avouer le jugement, mais que la prudence désapprouve. Gâté dans ma jeunesse par quelques succès & quelques applaudissemens exagérés, je n'ai pas attendu que le temps & ma conduite eussent mis le sceau à cette opinion précocce. Etonné des premières contradictions, j'ai cru mon honneur & ma réputation intéressés à forcer les suffrages qu'on paraissait me refuser; alors, sans art, sans comparaisons, sans ménagement, j'ai déployé avec profusion ce que la nature, l'éducation & l'étude, avaient mis de moyens en moi: qu'est-il arrivé de cet étalage indiscret? Qu'à la vérité j'en ai imposé aux sots, mais que j'ai heurté les gens qui se croyaient au moins à mon niveau; que j'ai alarmé ceux qui auraient volontairement reconnu ma supériorité, si je ne l'eusse pas affichée; que j'ai irrité mes maîtres, & que de tous je me suis fait des ennemis plus ou moins actifs, en raison des rapports que je pouvais avoir avec eux. Ajoutez à ce tableau, que, né avec

une ame honnête, mais fière, je me suis encore trompé en croyant que le mépris me garantirait & me vengerait assez de mes détracteurs, & que bien faire suffisait pour échapper à la censure. Pénétré de cette vérité, contredite journellement par l'expérience, je me suis cru impénétrable aux atteintes des méchans; &, malheureusement pour moi, lorsque j'ai commencé à les sentir, trop de sensibilité ayant allumé ma bile, j'ai cru qu'il était d'une légitime défense de repousser l'injure avec le ton véhément de l'indignation; autre erreur, autre faute; j'ai aigri davantage les esprits, on m'a tendu des pièges, on m'a excité à parler; franc, & ennemi de la dissimulation, j'ai épanché mon cœur; sévère par principe, indulgent par réflexion, j'ai mal mené les uns, je me suis livré aux autres; enfin, jusqu'à mes bienfaits que je n'ai jamais pu refuser à ceux qui les recherchaient, m'ont plus d'une fois compromis; & je n'ai, dans ce moment, point encore d'ennemis plus envenimés contre moi, que ceux à qui

la reconnaissance a paru un fardeau au-dessus de leurs forces : reptiles dangereux, qui, non-seulement ne rougissent pas de l'oubli du bienfait, mais qui, à peine dégourdis, percent le sein qui leur communiqua sa chaleur. L'homme né pour aimer son semblable, l'obliger, le secourir, l'expérience le force à le mésestimer, à le craindre & souvent à le détester; il faut fermer son cœur, cacher sa pensée, même la trahir, pour trouver quelque sûreté avec les perfides humains, ou aller chercher parmi les brutes la gratitude & les caresses que, plus dociles aux lois de la nature, elles prodiguent à celui qui pourvoit à leurs besoins.

LA MARQUISE.

Mon cher Commandeur, quel est l'individu dans la société, qui n'ait pas à se plaindre d'avoir mal placé ses bienfaits, ou excité l'envie? Ce qui distingue de l'être ordinaire le véritable Philosophe, c'est que le premier se décourage où celui-ci redouble ses efforts : une conduite sou-

1308 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

tenue, de la patience, triomphent toujours de la jalousie ; je conviens que l'ingratitude afflige & flétrit une ame sensible ; cependant , avec le goût de faire le bien , il est difficile de s'y refuser , quand l'humanité le réclame ; ne nous endurcissons point contre l'indigent , par exemple , parce qu'il y a de mauvais pauvres ; nous ne punirions ni ne corrigerions ceux-ci , & nous aurions à nous reprocher l'abandon d'un être souffrant. Je ne sais si je me ferai entendre , mais il y a quelque chose qui me dit du fond du cœur , que tout ce qui émane du sentiment , ne veut être ni analysé par une logique froide , ni jugé dans la fermentation du ressentiment , ni sur-tout érigé en système. Mon ami , voyez les hommes comme ils sont , & vous direz :

Ils méritent , les pauvres foux ,
Plus de pitié que de courroux.

Je ne fais qui a dit cela , mais l'axiome est , selon moi , plein de sens & de vérité : hier encore vous pensiez ainsi ; mais ce

que vous m'avez raconté ce matin , vous a allumé l'imagination, la plaie est récente, & je conviens que plus vous étiez en droit d'attendre , plus les procédés que vous avez éprouvés ont dû confondre toutes vos idées , & blesser à la fois votre sensibilité & votre fierté naturelle ; mais , dans de pareilles circonstances , quel est l'avantage du sage ? celui d'avoir des armes & un manteau ; les armes sont la réflexion , la modération & la fermeté ; son manteau , l'opinion de soi-même , sa conduite & le dédain intérieur.

L' ABBÉ.

Justum & tenacem propositi virum.....

LA BARONNE.

Miséricorde ! c'était bien la peine d'interrompre la Marquise que nous écoutions avec tant de plaisir , pour nous débiter du latin ; mais puisque la faute est faite , profitons-en , & substituons à la morale , pour nuancer , quelques bagatelles qui ramènent l'enjouement.

L' A B B É.

Marquise, je vous demande pardon ; ce qui m'est échappé, vous en faisiez la paraphrase, cela m'a rappelé le texte.....

LA MARQUISE.

Je vous en remercie au contraire ; j'avais fait comme le Commandeur, le sujet m'avait entraînée ; allons, Chevalier, nous nous adressons toujours à vous quand nous voulons du gai ; êtes-vous en fonds aujourd'hui ?

LE CHEVALIER.

Pas beaucoup ; mais faute de neuf, je vous puis donner du bon hasard ; c'est un rondeau, fait par quelqu'un de ma connaissance, sur un joli pied, & dont le frein est *il est joli*. Je ne suis embarrassé que de l'application, Mesdames, vous y avez toutes des droits ; pour vous, Messieurs, répétez tout bas, & dressez votre intention. (*Il lit.*)

* Il est joli, l'objet que je désire ;

Gaîté, raison, doux regard, doux sourire ;

XIX.^e SOUPER. 314

Zelmire a tout. Vous autres beaux esprits,
A qui Phébus en a tant, tant appris,
Onc ne sauriez mieux jaser & mieux dire,
Un sein elle a, dont je fais tout le prix,
Je l'ai baisé, je l'ai vu, je l'ai pris,
Par quoi l'Amour ici me fait écrire:

Il est joli,

Mais cet endroit, mais ce secret pourpris,
Où le plaisir fait sentir son empire,
Las! Cupidon ne m'en a rien appris:
Bien est-il vrai que je vois à Zelmire
Deux petits pieds, & petit pied veut dire
Il est joli.

MADAME DE CHANCEAUX.

Il est joli en effet.

SAINTE.

Voilà une charmante bagatelle; il ne
faudrait emprunter du style marotique,
que cette aisance qui donne de la mollesse
aux vers, & de la naïveté à l'expression.

MADAME DE LINTZ.

Eh bien! Messieurs, convenez qu'il y
a bien quelques-uns de vous qui n'ont
pas pu, en conscience, suivre le rondeau
dans tous les détails.

D O R I V A L.

La remarque est cruelle & mérite punition ; nous avons eu jusqu'ici la discrétion de négliger notre droit de Berger , je le fais revivre en ce moment , pour vous prier de lire quelque morceau de tels qui ont aspiré au buste , par la comparaison de la base.

M A D A M E D E L I N T Z.

Le tour & l'expression sont d'un homme piqué au jeu : pour ne pas augmenter mes torts ni votre courroux , je vais tâcher de me rappeler des vers que me répondit le Vicomte de V.... à de mauvaise prose rimée que je lui avais envoyée , pour avoir de lui mon portrait. J'étais au couvent , il avait fait celui d'une de mes amies , je voulais le mien : voici ce qu'il répondit à ma pièce , que je ne vous dirai certainement pas , car il n'y a de bon que les rimes qu'il a prises ; or , écoutez :

Je n'ai, belle F..... qu'esquissé ton tableau.
En détaillant Campaspe , Apelle devint tendre :
Quand j'aurais son talent, il n'est plus d'Alexandre,

Je

Je me suis défié de mon faible pinceau ,
 Il eût , pour mon repos , osé trop entreprendre.
 Sans atteindre au bonheur , j'aurais fait des jaloux ;
 Blessé ta modestie , allumé ton courroux.
 Plus aisément s'éteint un feu qui vient de naître.
 Restons en paix tous deux , la paix nous va si
 bien !

Mais , de grâce , jamais ne me parlez de maître ;
 Mon cœur palpite encor d'avoir senti le sien.
 S'il en est échappé , ma foi , c'est par miracle ,
 Qu'il ne soit plus du jeu , l'esprit seul peut rimer ;
 Mais , s'égarant par fois , s'il prend le ton d'oracle ;
 Mon cœur , alors mon cœur saura le réprimer.

Vous ne devez pas trouver ces vers-là
 fort tendres , ils ne sont qu'honnêtes : eh
 bien ! mon amie les trouva assez expressifs
 pour se brouiller avec moi ; elle aimait
 le Vicomte qui le lui rendait bien sincère-
 ment ; malgré cela je fus la victime de
 cette jalousie , & je n'eus plus de vers
 ni d'amie.

MADAME D'ERBY.

Comte , vous qui avez l'un & l'autre ,
 suivez le sujet ; à vous la balle.

LE COMTE.

Madame de Lintz & le Chevalier nous
 Tome II.

Q

veulent mettre à la mode, nous accoutumer à l'emprunt, pour épargner l'impôt; mais n'allez pas, comme on dit vulgairement, reculer pour mieux sauter; car enfin, quand nous aurons épuisé le porte-feuille d'autrui, il faudra bien venir au nôtre.

MADAME DE CHANCEAUX.

C'est ce que vous allez faire, & c'est ce que j'attends avec beaucoup d'impatience, & pour cause.

LE COMTE.

J'ose attendre de la complaisance de Saintré, qu'avant que j'entame les lettres de Pouponne, il nous chantera sa palinodie; plus occupé de ma partie que du chant, j'ai perdu quelque chose des paroles.

L'ABBÉ.

Et moi aussi, je ne songeais qu'à ne pas manquer les ritournelles.

MADAME D'ERBY.

Vous ne doutez pas que nous ne l'entendions avec un nouveau plaisir.

S A I N T R É.

Mon but est rempli, si mon amende-
honorale a trouvé grâce devant les
Dames. (*Il chante.*)

A I R, N.° II.

Un niffeau qui suit sa pente ;
Quoiqu'il murmure & serpente ;
De la femme est le tableau :
En vain du Dieu de Cnide
Elle craint l'art perfide , *Deux fois*

C'est tous les jours piège nouveau ;
Le penchant la décide ,
Et le traître qui la guide
Sur ses yeux met son bandeau.
Douce, faible ou cruelle ,
Tout se ligue contre elle ;
Le désir qui s'en mêle
Peint un amant fidèle ,
On en croit son cœur ;
Mais bientôt l'amant sommeille ,
Et finit comme l'abeille
Quand elle a sucé la fleur.
On gémit, on éclate ,
Tant de douleur le flatte ;
Jamais un inconstant
Ne redevient un tendre amant.

O 2

316. LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Un ruisseau qui suit la pente,
Quoiqu'il murmure & serpente,
De la femme est le tableau.
Douce, faible ou cruelle,
Tout se ligue contre elle;
Le désir qui s'en mêle
Peint un amant fidèle,
Hélas! on croit son cœur. *Trois fois.*

En vain du Dieu de Cnide
Elle craint l'art perfide,
C'est tous les jours piège nouveau;
Le penchant la décide,
Et le traître qui la guide
Sur ses yeux met son bandeau.
On gémit, on éclate,
Tant de douleur le flatte;
Beautés, une ame ingrate
Rit de votre tourment. *Trois fois.*

LE COMTE.

Mesdames, c'est le cas de dire que, tout
en chantant comme en riant, Saintré en-
veloppe dans son ariette des vérités.

LA BARONNE.

Il est bien nécessaire de nous en avertir,
comme si nous étions des enfans; vous

ferez mieux de nous lire une de vos lettres
& la réponse.

LE COMTE.

Je suis à vos ordres.

(Il lit.)

Douzième Lettre du Comte.

28 Février 1777.

« Un homme patient & bon, qui a le talent d'endurer, de plier, sans se rebuter, prépare lentement son triomphe; on commence par le souffrir, l'habitude & la complaisance le rendent nécessaire; s'il a un peu d'art, il peut se faire désirer, il est devenu un besoin, & tout en grondant, on ne peut bientôt plus s'en passer. J'ai du moins vu arriver de ces choses-là.... je ne sais plus quel Auteur débute ainsi, ni pourquoi je cite cette tirade; peut-être me le direz-vous, charmante Aglaé? ce que je fais, c'est que je réponds à votre lettre du 20, & je la suis.

Je conviens que je peux être soupçonné d'amour-propre, on en aurait à moins; s'il m'a fait faire une faute, je l'aggraverai

O ;

318 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

en vous nommant, ou plutôt je la réparerai.

Est-ce vraiment envie de savoir l'étymologie de Verseau, ou malice, sachant que je n'ai point de livre ici ? j'y vais de bonne foi sur l'appui de ma mémoire.

D'abord il n'y a que les almanacs qui disent les Verseaux, & qui mettent deux signes. ♊ C'est le Verseau, un des signes du Zodiaque, par lequel passe le soleil en Janvier. Les poètes disent que Jupiter ayant enlevé Ganymède pour lui servir d'échançon, le plaça dans une constellation, à laquelle il valut le nom de Verseau ; mais ils sont en contradiction avec eux-mêmes, car Ganymède versait le nectar qui, sûrement, n'était pas de l'eau : il eût fallu dire le *Verseur*. Plaisanterie à part, son nom lui vient réellement de ce que le mois auquel il répond, est très-pluvieux ; la preuve en est qu'en latin on l'appelle *Aquarius*, qui veut dire pluvieux. Pour le nombre des étoiles qui composent cette constellation, il varie comme les systèmes. Voilà tout ce que ma mémoire me fournit

là-dessus. Vous voyez que mon érudition ne va pas loin, quand celle des autres me manque.

Le courroux de la bonne tante devait en effet être risible ; *cette jeune ame au démon*, est bien du style ; & la réflexion qui suit, est réellement chrétienne & très-édifiante. Voilà les conséquences dévotes ! Ma chère amie, le ciel vous a fait, entre autres, une grande grâce ; c'est de ne vous avoir mis la dévotion en spectacle journalier, que pour vous la faire apprécier. Si l'épidémie vous eût gagné, que de charmes perdus ! que de talens enfouis !

Non, je n'ai pas mis la comédie en train ; les concerts & les bals, oui ; les premiers, pour m'égayer & ne pas laisser rouiller ma voix ; les seconds, pour rendre aux femmes les politesses que j'en reçois, & ne pas faire dire que j'ai de gros appointemens & qu'on ne s'en apperçoit pas.

Encore Rosbif, à propos d'élégie ; ma pauvre Chloris, qu'avais-tu affaire-là ? tout sert en certaines occasions : je me souviens que dans mon printemps ; car j'en

ai eu un aussi, celle que je mettais sur la scène avec le plus d'humeur, n'était pas celle qui avait à en redouter les effets.

Ma foi, ma Nanine damera le pion à ses autres rivales, j'en réponds ; mais une chose excellente à voir, c'est avec quelle vérité la Baronne joue, vis-à-vis d'elle, la première scène (1) ; c'est la seule qu'elle rende d'après nature, mais il n'y manque rien. Croiriez-vous que c'est l'enfant qui nous l'a fait remarquer. Nous allons tous mieux que je ne l'espérais, grâce aux fréquentes répétitions ; le quatuor marche, c'était l'écueil ; mais ce que je vous ai dit est arrivé ; nous sommes, la C.... & moi, à couteaux tirés, ne nous voyant plus qu'au théâtre, & de deux en cinq mois, ce sera quatre & demi par an ; & je ne me souviens pas de m'être, en ma vie, brouillé en France, avec d'autres femmes que des infidèles ; ici cela ne peut pas m'arriver.

Vous n'avez qu'une *mère-grand*, où vous n'allez qu'une fois la semaine jouer

(1) Dans Nanine, entre elle & la Baronne.

XIX.^e SOUPER. 321

au reversi ; moi j'en ai trois ou quatre , & tous les jours. Plaignez-vous. Mais tout en recevant , ou donnant quinola , je dis tout bas : Si j'étais rue . . . , je ne jouerais pas , mon cœur & mon esprit seraient à leur aise , ils jouiraient , & je mets du carreau sur du cœur , & on me dit que je suis un étourdi. Je le suis en effet , mais c'est des propos des personnes qui m'entourent. O chère Aglaé ! où sont les femmes qui vous ressemblent ? Qui est-ce qui vous apprécie comme votre tuteur ! »

LA MARQUISE.

C'est de Rosbif que vous lui parlez énigmatiquement au commencement de votre lettre ?

LE COMTE.

Précisément , j'aurais désiré qu'elle se fût décidée en sa faveur ; mais le système a fait taire la raison.

MADAME D'ERBY.

Qu'est-ce que cette Chloris qui tombe des nues ?

○ &

322 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

LE COMTE.

Je lui avais envoyé une élegie intitulée : *le tombeau de Chloris*. Apparemment que cette pièce lui avait donné la peur des revenans , elle n'a pas fait fortune.

LA BARONNE.

Si cela ressemble aux nuits d'Yong , je ne vois pas le plaisant de ce genre.

LE COMTE.

Il ne faut pas que ce genre-là le soit ; il lui faut au contraire une touche profonde & rembrunie ; mais j'avoue que le revenant Anglais a renchéri sur les Héraclites passés & modernes ; d'ailleurs il est trop monotone , & dans son style , & dans ses images ; il n'a qu'une somme assez médiocre d'idées ; & ses tableaux n'ont qu'un coloris.

MADAME DE LINTZ.

Ce qui m'amuse , c'est de voir le Comte brouillé avec deux femmes en cinq mois , lui , le Chevalier des belles ; convenez que c'est ce qui vous a le plus affecté là-bas ?

LE COMTE.

Non pas pour le personnel des bou-
deuses; mais parce qu'il entre dans mon
plan de société de vivre avec tout le
monde.

MADAME DE CHANCEAUX.

Mais aussi vous méritiez bien que ces
femmes eussent de l'humeur; elles vous
voyaient des distractions, une préoccupa-
tion... Savez-vous que nous ne les par-
donnons pas aisément, quand nous n'en
fommes pas l'objet?

LA MARQUISE.

J'aurais bien voulu voir la scène de la
Baronne avec Nanine, c'est là un tableau;
mais voyons la réponse de la charmante
pupille.

LE COMTE.

Je peux la lire, quelque peine qu'elle
m'ait faite, & qu'elle me fasse encore;
vous allez voir comme cette chère enfant
étoit affectée de la lettre où elle m'avait
témoigné de l'humeur contre la petite
Corse, & comme son cœur a toujours

324 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
réparé avec usure les légers écarts de son
esprit. (11 lit.)

Onzième Lettre de Pouponne.

20 Mars 1777.

« Je n'entends rien, mon cher tuteur, à votre commencement de lettre du 28 Février; j'ai beau relire la mienne, cela ne m'instruit pas davantage; c'est sûrement ma faute, & vous aurez l'indulgence de vous mettre à ma portée.

J'ai reconnu votre complaisance ordinaire, à l'explication que vous me donnez avec tant de détail; vous semblez avoir eu peur de m'effaroucher par de l'érudition, ou de m'en donner plutôt le goût: ne craignez rien, je vous dois trop pour vous opposer une résistance plus longue; il suffira que je devine les vôtres, pour qu'ils deviennent les miens sans examen; puisse cette résignation diminuer mes torts, je l'espère, mon charmant tuteur, parce que, avec vous, rien n'est perdu; je m'impose de moi-même une rude pénitence, c'est de ne vous pas faire une

longue lettre ; mon esprit ne joue pas , & mon cœur est à la gêne. Je brûle & je tremble de recevoir votre première lettre ; mais l'air du pays où vous êtes n'aura pas encore pu vous changer ; je m'en suis flattée autrefois, je m'en flatte encore. Vous qui lisez si bien dans mon cœur , voyez ce qui s'y passe , adorable tuteur , indulgent ami , & tirez-moi promptement de l'état où je suis .»

DORIVAL.

L'adorable créature ! quelle ame ! quelle sensibilité !

LA BARONNE.

Et dites , Messieurs les hommes , que nous ne sommes pas plus tendres que vous.

LE CHEVALIER.

Loïn de vous le disputer , nous n'avons fait tous que professer cette vérité ; vous ne seriez pas plus faibles que nous , si vous n'étiez pas plus sensibles..

LA BARONNE.

Ah ! Chevalier , cela s'appelle faire une mauvaise fin.

326 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

MADAME D'ERBY.

Pour le coup, je prends le parti du Chevalier.

MADAME DE CHANCEAUX.

Et moi aussi, à double titre; notre faiblesse, quand elle ne vient que de notre sensibilité.

LA BARONNE.

N'en est pas moins une faiblesse, & ces Messieurs croient n'en point avoir.....

MADAME DE CHANCEAUX.

Ils ne disent pas cela, il ne s'agit que du plus ou du moins.

LA MARQUISE.

Messieurs, j'ai un morceau à vous lire; un ami du Marquis vient d'arriver de Russie, où il n'a trouvé que des chagrins & des dégoûts, au lieu de la brillante fortune qui lui avait été offerte d'abord; car l'Impératrice lui avait confié l'intendance générale des Colonies de Saratow, dans le pays d'Astracan: il s'y prenait si bien, qu'il eût rempli les intentions de

la Czarine en peu de temps ; mais son système n'était pas celui de ses Boyards ; ils ont craint que la beauté & la douceur du climat n'invitassent la Souveraine de la Neva, à donner la préférence aux bords fleuris du Wolga, projet de Pierre le Grand ; en conséquence, ils ont fait échouer & périr la colonie, & l'Intendant s'est trouvé enveloppé dans la disgrâce générale. Ce galant homme a été quatorze ans avant de pouvoir être remboursé de ses avances, & il a eu l'honnêteté de ne vouloir point quitter la Russie qu'il n'eût payé ses créanciers ; après les avoir satisfait, il vient d'arriver avec les débris de sa fortune ; reconnaissant de quelques services que le Marquis a été assez heureux pour lui rendre, il m'a adressé ces vers-ci, que le Commandeur voudra bien lire, car il y a encore ici de l'éventail.

LE COMMANDEUR lit.

* En nos cercles brillans dès que vous paraîssiez,
De tous ses yeux on vous regarde,
Et de ses yeux encor, non, on n'a pas assez,
Au péril de vous voir le sage se hasarde.

328 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

On s'applaudit tout bas , loin de s'en repentir ,
D'avoir perdu son cœur & trouvé le plaisir.

À travers le corail d'une bouche vermeille ,
Modulez-vous quelques accords ,
Vous excitez d'autres transports ,
On voudrait être tout oreille.

Ce Russe-là a le talent de deviner &
d'exprimer le vœu de tout le monde.

LA MARQUISE.

Grand-merci , voici la réponse du Mar-
quis, je peux la lire :

Aux bords de la Neva , dans l'empire des glaces ,
Quê neuf mois le soleil regarde obliquement ,
J'avais cru les talens , le génie & les grâces.

Engourdis sous le monument
Pris aux marais de la Finlande ,
Et que sur une aride lande
Apollon répandait à regret & sans fruit
La lumière du jour & celle de l'esprit.
J'oubliais , cher Fl , que , même auprès de
l'Ourse ,

Les vrais nourrissons de ce Dieu
Ne ralentissent pas leur course ,
Et que le froid par-tout est l'aiguillon du feu.
Ami , d'une épouse chérie ,
Qui de fleurs & de fruits sut embellir ma vie ,

XIX.^e SOUPÉ. 329

Honorer la vertu , chanter les agrémens ,
C'est à mes yeux avoir tous les talens.
D'une ancienne amitié c'est bien payer la dette ;
De la mienne reçois les faibles intérêts.
Mon esprit fit ces vers , je maudis l'interprète ,
Mon cœur les avait bien mieux faits.

LA BARONNE.

Que n'avez-vous envoyé cela à tous les
journaux , les maris se seraient peut-être
piqués d'honneur.

LA MARQUISE.

Vous n'en êtes pas quittes ; le Russe a
riposté , & vous trouverez , je crois , la
pièce plus habillée à la française que la
première , qui n'était qu'une galanterie
en robe de chambre. (*Elle lit.*)

* Du vice censeur intrépide ,
Ardent ami , mari galant ,
Juste appréciateur d'Armide ,
J'ai reçu ton poulet charmant.
Ainsi que le Dieu de Cythère ,
L'Amitié porte donc bandeau ?
Et le feu vif de son flambeau
Echauffe bien plus qu'il n'éclaire ?
Pour quelques vers de sentiment ,
Fruit du cœur & non du génie ,
Ton amitié me gratifie

330 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

D'un brevet pompeux à talens !
A ce titre , au talent peut-être ,
J'aurais encore quelques droits
Si , sous le ciel qui nous vit naître ,
J'avais pu d'Apollon étudier les lois.
Mais jeté sur le sol aride ,
Où j'ai végété seize hivers ,
Dans un air aux talens putride ,
Loin du goût des arts & des vers ,
Au bord de la Neva , dans ces palais de glaces
Qu'élève pesamment le Slavon orgueilleux ,
Que pouvait ton ami ? Sans mufes & sans grâces ,
Il était malheureux.
Sans art , sans étude & sans guide ,
J'oserais pourtant quelquefois
Célébrer de la tendre Armide
Les vertus & la tendre voix :
De l'amitié , ce baume de la vie ,
Je chanterai la douce ardeur
Sans alarmer la froide envie ;
Tout mon esprit est dans mon cœur.

S A I N T R É .

C'est en effet bien une autre touche ;
ces vers-là font sentis. Ah ! l'Amour &
l'Amitié ont le talent de tout embellir.

M A D A M E D' E R B Y .

Voyons si vous aurez fait comme eux ,

XIX.^e SOUPÉ. 33F

en imitant le sonnet du Tasse que nous
avons lu hier.

SAINTRÉ.

Je vais encore donner prise à Dorival,
j'ai brodé mon sujet; en général une pièce
en langue étrangère ne me sert que de
cadre.

LA BARONNE.

Qu'importe la bordure, il s'agit du
tableau.

SAINTRÉ.

Voici le sonnet italien :

SONETTO DEL TASSO.

Mentre che l'aureo crin v'ondeggia intorno
A l'empia fronte, con leggiadro errore ;
Mentre che il vermiglio e bel colore
Vi fa la prima vera il volto adorno :
Mentre che v'apre il ciel più chiaro il giorno ;
Cogliete, o Gioviette, il vago fiore
De' vostri più dolci anni, e con amore
State sovente in lieto bel soggiorno
Verrà poi l'verno, che di bianca neve
Suole i poggi vestir, coprir la rosa,
E le piagge tornar aride e meste.
Cogliete, ah ! stolte, il fior : ah ! sapete

332 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Che fugaci son l'ore , e'l tempo lieve
E veloce , alfin corre ogni cosa.

Je l'ai paraphrasé ainsi :

Tandis , fraîches beautés , que de vos fronts altiers ,
Qu'embellissent encor les erreurs séduisantes ,
Retombent mollement mille boucles flottantes ;
Tandis que du printemps les vernis passagers
Ajoutent leur éclat à vos grâces touchantes ,
Qu'un jour pur luit pour vous , que le ciel est
serein ,

Livrez à l'enjouement vos ames innocentes ,
De la jeune saison cueillez les fleurs charmantes ,
Et que l'Amour vainqueur en pare votre sein.
Bientôt le triste hiver , descendant des montagnes ,
De flocons argentés blanchira les campagnes.
Sous son souffle glacé la rose se flétrit ,
Il porte la langueur au sein de la nature ;
Les ruisseaux enchaînés suspendent leur murmure ,
Et l'oiseau sans aile , ou se tait , ou gémit.
En vain cherchez alors les filles de l'Aurore
Sous les épais frimats qui couvrent les guérets ;
L'Amour & le printemps , eux seuls les font éclore ,
Et l'hiver fut toujours la saison des regrets.
Sachez , jeunes beautés , que peindre avec des ailes
Les Heures & le Temps , l'Amour & le Plaisir ,
C'est dire aux cœurs glacés , incertains ou rebelles ,
Que l'instant du passage est l'instant d'en jouir ,

LA BARONNE.

Comme vous l'avez dit, vous avez délayé l'italien; mais les pensées s'y trouvent, votre tâche est remplie.

LA MARQUISE.

Qui est-ce qui nous enverra coucher avec une chanson?

MADAME DE LINTZ.

Ma nièce qui a parodié un air de Roland.

MADAME D'ERBY.

Oh! pour ça, ma tante, vous êtes d'une indiscretion.

MADAME DE LINTZ.

D'une indiscretion. eh! mais les échos sont aussi indiscrets que moi, car vous les avez rebattus tout l'après-midi.

MADAME D'ERBY.

Au moins se taisent-ils quand on ne parle plus.

LA MARQUISE.

Allons, d'Erby, cette ariette nous revient de droit; dès que les échos de mon parc l'ont entendue, tôt ou tard ils nous

334 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
la répéteraient, & vous chantez mieux
qu'eux.

MADAME D'ERBY.

C'est un essai que j'ai fait; tout le
monde connaît l'air dans Roland :

C'est l'Amour qui prend soin lui-même, &c.

Eh bien ! j'ai tenté de le parodier sur les
mêmes rimes.

LA MARQUISE.

Voyons toujours; ce n'est qu'en essayant
ses forces, qu'on les connaît & qu'on les
augmente.

MADAME D'ERBY chante.

Ce n'est pas l'Amour, c'est toi-même

Qui fait le charme de ces lieux; *Bis.*

En toi seul je vois ce que j'aime. *Bis.*

Ah ! lis ton bonheur dans mes yeux. *Bis.*

Viens à la source des désirs,

Tenivrer avec moi ; viens en épuiser l'onde.

Oublions au sein des plaisirs

Tout ce qui nous fut cher au monde,

Rendons les Dieux jaloux de nos plaisirs,

De nos plaisirs.

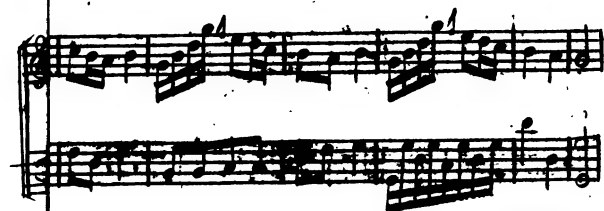
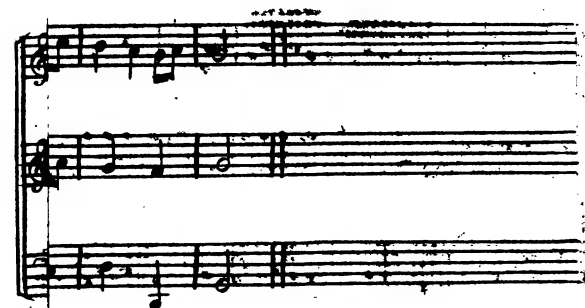
SAINTE.

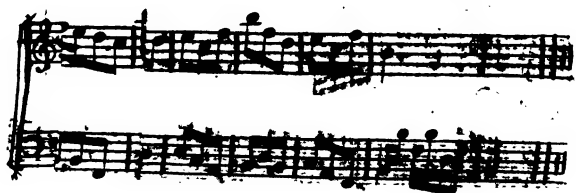
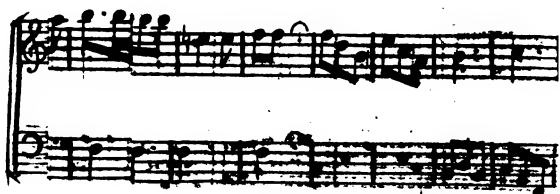
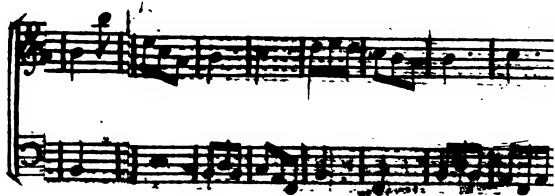
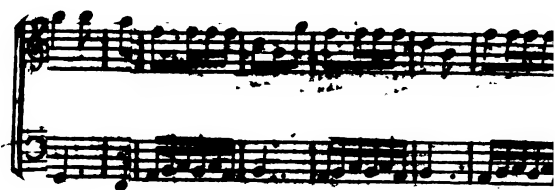
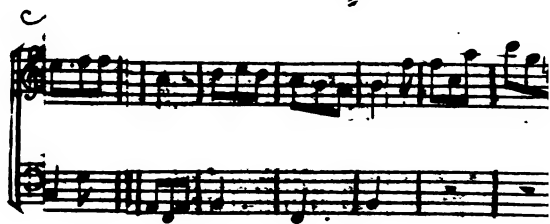
Que cet air est tendre !

LA MARQUISE.

Les paroles le sont-elles moins ? D'Erby, je vous donne votre brevet, Saintré voudra bien le contresigner ; mais croyez-moi, n'oublions jamais, même au sein des plaisirs, ce qui a droit à notre tendresse, à notre reconnaissance, en un mot, à notre souvenir. Ne rendons jamais personne jaloux de notre bonheur, ce serait l'altérer : au reste, la morale de la chanson est celle de l'opéra ; l'auteur est en règle, &, de plus, c'est une parodie. Bon soir, mes amis, j'aurai une nuit délicieuse, si des songes vous retracent tous agréablement à mon souvenir.

Fin du deuxième volume.





1461

1111

1812

1812

1812

1812

1812

1812

1812

